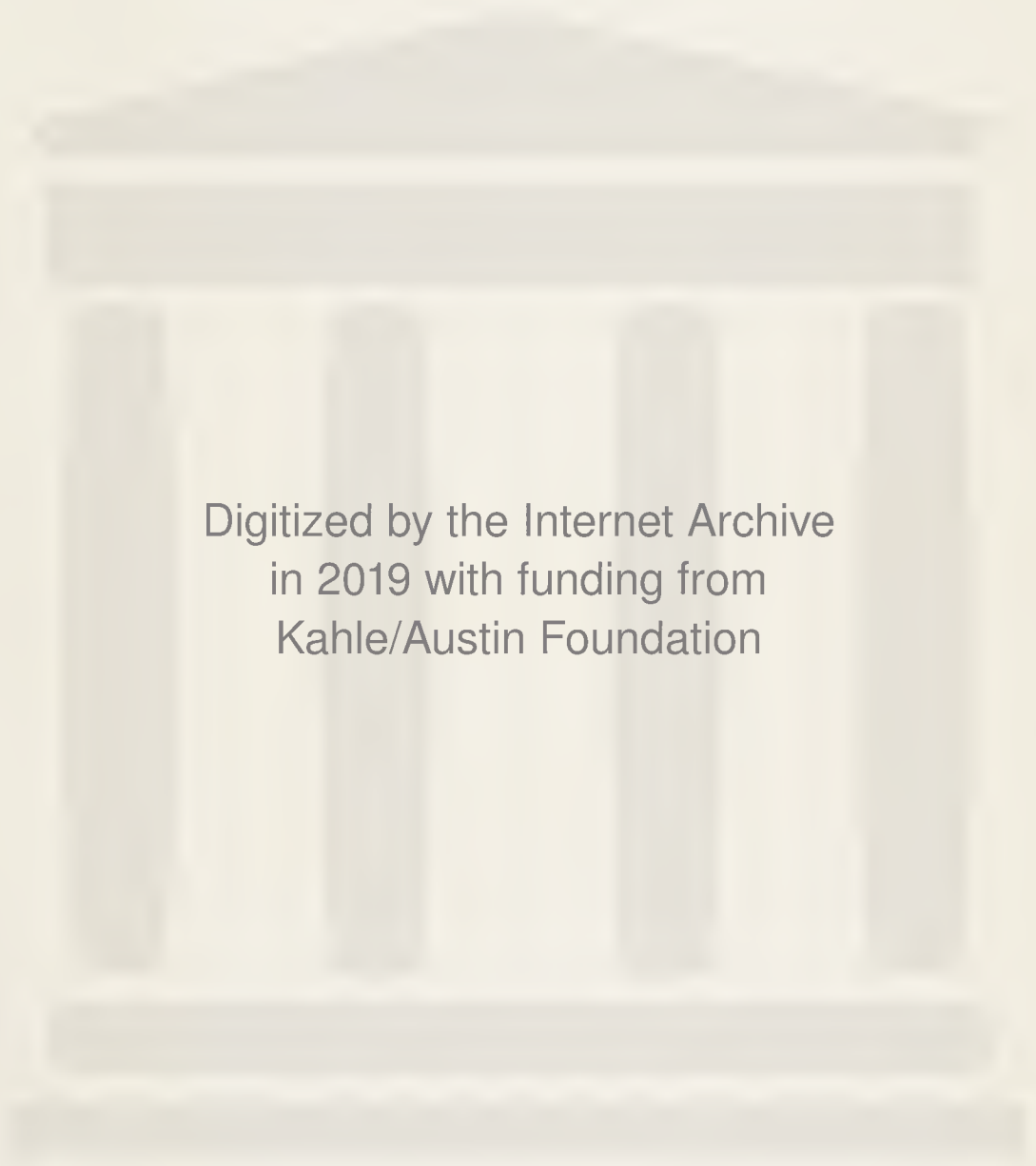


NUNC COGNOSCO EX PARTE



TRENT UNIVERSITY
LIBRARY



Digitized by the Internet Archive
in 2019 with funding from
Kahle/Austin Foundation

COLLECTION

DES MANUSCRITS

DU

MARÉCHAL DE LÉVIS

COLLECTION DES MANUSCRITS

DU

MARÉCHAL DE LÉVIS

Volumes déjà publiés :

- 1^o JOURNAL DU CHEVALIER DE LÉVIS.
- 2^o LETTRES DU CHEVALIER DE LÉVIS.
- 3^o LETTRES DE LA COUR DE VERSAILLES.
- 4^o PIÈCES MILITAIRES.
- 5^o LETTRES DE M. DE BOURLAMAQUE.
- 6^o LETTRES DU MARQUIS DE MONTCALM.
- 7^o JOURNAL DU MARQUIS DE MONTCALM.

LETTRES

DU

MARQUIS DE VAUDREUIL

AU

CHEVALIER DE LÉVIS

LETTRES

DU

MARQUIS DE VAUDREUIL

AU

CHEVALIER DE LÉVIS

Publiées sous la direction de l'abbé H.-R. CASGRAIN

D. ÈS L., PROFESSEUR A L'UNIVERSITÉ LAVAL, ETC.



QUÉBEC

IMPRIMERIE DE L.-J. DEMERS & FRÈRE

30, rue de la Fabrique, 30

1895

Thomas J. Bata Library
TRENT UNIVERSITY
PETERBOROUGH, ONTARIO

F5065. " 666 A2 v.8-9-10

Enregistré conformément à la loi du Parlement du Canada,
en l'année 1895, par le gouvernement de la province de
Québec, au bureau du ministre de l'Agriculture, à Ottawa.

LETTRES

DU

MARQUIS DE VAUDREUIL

AU

CHEVALIER DE LÉVIS

I

A Montréal, le 27 mai 1756.

J'ai appris avec un vrai plaisir votre destination pour cette colonie et il me tarde d'être à portée de vous témoigner la satisfaction que j'en ai. Je me flatte, Monsieur, que cette lettre vous trouvera arrivé à Québec en parfaite santé. M. le marquis de Montcalm m'a rendu compte qu'il vous avoit donné ordre d'y rester jusqu'après le départ du bataillon de Royal-Roussillon. Suivant mes intentions, il écrit à M. de Senzergues, commandant le bataillon de la Sarre, pour qu'il parte de Québec vendredi ou samedi de la semaine prochaine avec son bataillon pour se rendre en bateau

à Montréal. Je donne mes ordres en conséquence à M. de Longueuil et j'adresse à Monsieur l'intendant la route que le bataillon de Royal-Roussillon tiendra par terre, pour venir à Montréal. Je n'ai pu fixer le jour de leur départ, parce qu'il dépend des arrangements que Monsieur l'intendant prendra pour leur faire fournir l'étape.

Au surplus, M. Doreil doit partir incessamment pour Québec, où il travaillera à l'incorporation des nouvelles levées pour compléter les compagnies effectives des bataillons. Conformément aux intentions de la cour, il conférera avec vous à ce sujet. M. de Longueuil fera faire en même temps l'incorporation de ces nouvelles levées dans les troupes du détachement de la marine.

Soyez bien persuadé, je vous prie, Monsieur, que je ne négligerai rien pour vous procurer tous les agréments qui dépendront de moi dans ce pays-ci et vous donner des preuves parfaites de l'attachement avec lequel j'ai l'honneur d'être, etc.

II

A Montréal, le 4 juin 1756.

J'ai reçu la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire le 31 du mois dernier, par laquelle j'ai appris avec un sensible plaisir votre heureuse arrivée à Québec.

Vous devez, Monsieur, avoir une connoissance des ordres que j'ai donnés pour le départ des bataillons de

la Sarre et de Royal-Roussillon, et M. Doreil doit vous avoir fait part de mes intentions sur l'incorporation des recrues.

Quelque désir que j'aie d'avoir bientôt le plaisir de vous voir, je crois, Monsieur, que votre présence est nécessaire à Québec jusqu'après le départ de la première division du bataillon de Royal-Roussillon. Vous pourrez d'abord après vous rendre à Montréal, où je serai très flatté de vous donner des preuves de l'attachement vif et sincère avec lequel j'ai l'honneur d'être, etc.

III

PIERRE DE RIGAUD DE VAUDREUIL

*Gouverneur et lieutenant général pour le Roi en toute la
Nouvelle-France, terres et pays de la Louisiane*

Nous ordonnons à M. le chevalier de Lévis, brigadier des armées du Roi, de partir incessamment de cette ville pour se rendre au fort de Carillon et d'y servir sous les ordres de M. le marquis de Montcalm, maréchal des camps et armées du Roi, commandant au dit poste.

VAUDREUIL.

Fait à Montréal, le 27 juin 1756.

IV

A Montréal, le 10 juillet 1756.

J'envoie à M. le marquis de Montcalm un ordre que je le prie de vous remettre par lequel vous verrez que je vous confie après son départ le commandement de l'armée. Vous voudrez bien, Monsieur, vous conformer aux instructions que j'avois données à M. de Montcalm et aux articles qu'il jugera à propos d'y ajouter suivant l'exigence des cas. Je suis plus que persuadé que vous vous acquitterez au mieux de ce commandement, que vous prendrez de justes mesures pour la sûreté de Carillon et postes en dépendant et que vous ferez usage de toutes vos forces, lorsqu'il sera nécessaire, pour rendre les tentatives de l'ennemi infructueuses et le faire échouer dans ses projets.

Je vous écris, Monsieur, brièvement parce que je suis pressé et que d'ailleurs les connoissances que vous avez déjà prises, mes instructions, et les additions que M. de Montcalm y mettra ne vous laisseront rien à désirer.

Vous sentez, Monsieur, combien il est essentiel qu'on pense que M. de Montcalm ne vient à Montréal que pour conférer avec moi sur des faits du service et que je n'ai point d'autre objet qui m'occupe que la sûreté de Carillon. Il faut que les troupes et milices en soient persuadées, pour qu'en cas de désertion de quelqu'un de vos soldats, l'ennemi ne puisse avoir connoissance de mon projet.

Donnez-moi, je vous prie, de vos nouvelles le plus souvent que vous pourrez. J'aurai un vrai plaisir à les recevoir et à vous donner dans toutes les occasions des preuves de l'attachement vif et sincère avec lequel j'ai l'honneur d'être, etc.

V

PIERRE DE RIGAUD DE VAUDREUIL

Gouverneur et lieutenant général pour le Roi en toute la Nouvelle-France, terres et pays de la Louisiane

Nous ordonnons à M. le chevalier de Lévis, brigadier des armées du Roi, de prendre le commandement de l'armée campée à Carillon et dans ses dépendances aux lieu et place et après le départ de M. le marquis de Montcalm, maréchal des camps et armées du Roi.

Enjoignons à M. de Lévis de se conformer aux ordres et instructions que nous avons remis à M. le marquis de Montcalm concernant le dit commandement et en outre aux articles que M. de Montcalm trouvera à propos d'ajouter aux dites instructions, suivant que les circonstances l'exigeront.

VAUDREUIL.

Fait à Montréal, le 10 juillet 1756.

VI

A Montréal, le 26 juillet 1756.

J'ai reçu avec plaisir les lettres que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire les 5 et 19 de ce mois.

M. de Montcalm, Monsieur, ne m'a point laissé ignorer la confiance qu'il avoit en vous pour vous bien acquitter du commandement de l'armée de Carillon, Celle que j'ai en lui, jointe au zèle et à l'expérience que vous avez, me persuade que je ne pouvois mieux le placer qu'entre vos mains. Il m'a communiqué les instructions qu'il a ajoutées à celles que je lui avois données, qu'il vous a remises. Je les trouve à tous égards conformes à mes intentions. Je ne doute pas que vous vous y conformiez autant que les circonstances le permettront.

Vos forces doivent avoir insensiblement augmenté par les recrues qui vous ont été envoyées de Québec. Elles ne sont pas éloignées du nombre de trois mille hommes que M. le marquis de Montcalm et vous, Monsieur, estimiez être suffisant pour vous mettre en état de remplir l'objet de la défense; je travaille à les compléter jusqu'à environ trois mille cinq cents, jusqu'à ce que les circonstances me permettent de faire davantage.

Je fais passer à Carillon tout ce que vous demandez, tant pour la subsistance que pour les autres besoins du service.

Pour que les transports ne soient désormais susceptibles d'aucun retardement, Monsieur l'intendant s'est donné la peine d'aller lui-même à Saint-Jean, en passant

par Sorel, pour établir l'ordre nécessaire, afin qu'il ne se glisse plus aucun abus dans ces transports et qu'ils soient accélérés.

Vous trouverez ci-jointe, Monsieur, une lettre que M. le marquis de Montcalm vous écrit. Il m'en a fait part ; mais, réflexion faite, je pense qu'il convient que vous n'annonciez point trop aux sauvages que vous voulez marcher à l'ennemi, parce qu'ils s'y attendroient et qu'ils ne seroient pas peu surpris de voir le contraire. Ces nations sont malaisées à mener et il est de notre politique de ne point chercher à les amuser par des projets que nous ne devons pas mettre à exécution. Vous ferez, Monsieur, ce que votre prudence vous suggérera suivant le bon effet que vous penserez que cela devra faire.

Le parti de M. de Saint-Martin n'a pas aussi bien réussi que je l'aurois espéré ; mais je suis bien certain que cet officier a fait de son mieux. Votre attention pour le sauvage blessé dans cette action doit leur avoir fait plaisir. Je désire qu'ils ne tardent pas à marcher pour aller venger leur blessé.

Le parti de M. de Pécaudy de Contrecoeur a mieux réussi. J'ai interrogé séparément les deux prisonniers qu'il a faits ; leurs réponses sont conformes à celles qu'ils vous ont faites. Nous n'apprenons par eux que ce que nous savions déjà, c'est-à-dire que le gros de leur armée est toujours campé en deça d'Albany. Nous sommes fondés à croire qu'elle ne sera pas de sitôt prête à vous aller attaquer.

Je suis bien aise, Monsieur, que vous ayez vous-même visité les deux camps avancés et que vous ayez

donné vos ordres pour faire embarrasser les endroits où l'ennemi pourroit tenter son débarquement.

Je sais qu'il est assez difficile de retenir les sauvages après qu'ils ont fait coup ; mais je suis dans la confiance que vous rendrez les vôtres constants.

Je m'acquitterai de la promesse que M. le chevalier de la Corne a faite à un chef népissing.

M. le marquis de Montcalm est parti du 23 de ce mois de Lachine. Je vous ferai part des premières nouvelles que je recevrai de lui après son arrivée à sa destination.

M^{me} de Vaudreuil est très sensible à votre souvenir. Elle me charge de vous faire mille compliments de sa part. Faites, je vous prie, les miens à tous vos messieurs.

VAUDREUIL.

P. S. — Je compte, Monsieur, faire partir dans deux ou trois jours environ quatre cents hommes de milice du gouvernement de Montréal. Vous pourrez les employer à former divers partis, à la tête desquels vous mettrez des officiers de la colonie. Vous pourrez aussi en placer dans les camps avancés, selon que vous jugerez à propos pour le bien du service.

J'envoie aussi tous les officiers de la colonie en état de servir.

VII

A Montréal, le 26 juillet 1756.

Je reçois dans le moment la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire par M. de Bleury, le 22 de ce mois.

Nous ne devons plus craindre que l'ennemi fasse aucun mouvement du côté de la rivière à la Loutre puisque M. Duplessis, qui l'a parcourue, n'a trouvé aucun vestige d'établissement de la part de l'Anglois, pas même aucune trace qui dénote que cette partie soit fréquentée.

Le rapport du capitaine de Royal-Roussillon qui a eu connoissance de quelque apparence d'ennemi à la rivière Boquet, ne paroît point douteux. Je souhaite que le détachement que vous y envoyez joigne l'ennemi et le mette en fuite, de façon à lui faire perdre l'envie d'y revenir.

J'espère que le détachement commandé par M. de la Colombière pour aller faire coup dans le fond du lac Saint-Sacrement auprès du fort Georges ne reviendra point sans avoir frappé. Il est important de faire des prisonniers et d'inquiéter l'ennemi sur cette partie ; c'est le vrai moyen de l'empêcher de porter son attention ailleurs. Il auroit été bon que ce détachement fût plus considérable.

Il est certain que nos travaux pressent et qu'ils ne doivent être assujettis à aucun retardement. Cependant, Monsieur, je m'en rapporte à vous pour les mouvements

en avant que vous jugerez à propos d'ordonner relativement aux nouvelles que vous pourrez avoir de la situation de l'ennemi, étant plus qu'assuré que vous ne vous déterminerez à un semblable mouvement qu'avec connoissance de cause et apparence de succès.

J'ai lu avec plaisir votre ordre de marche et de bataille. Il ne peut qu'être au mieux dès que vous l'avez fait. Vous avez prévu à assurer votre retraite ; c'est bien essentiel ; car, si, par un événement fâcheux, vous étiez repoussé et que vous ne pussiez avoir une position favorable pour arrêter l'ennemi, cette frontière seroit à découvert pendant qu'une partie des forces de la colonie seroit occupée de l'expédition de Chouaguen.

Si le mouvement que vous pourrez faire, lorsque toutes les forces que je vous envoie, et principalement quatre cents bons Canadiens de ce gouvernement, seront arrivées, pouvoit avoir quelque succès, il opéreroit un très bon effet, parce que vous mettriez l'ennemi dans le cas de craindre que vous ne tarderez pas d'aller sur lui avec un corps d'armée considérable, et que, par conséquent, il seroit obligé de garder ses forces plutôt que de donner du secours à Chouaguen.

Mais, si vous étiez obligé de vous retirer sans succès, il y a lieu de penser que l'ennemi craindroit moins et feroit un effort pour secourir Chouaguen. Il est à souhaiter que cela n'arrive pas ; car vous savez, Monsieur, combien l'expédition de cette place intéresse cette colonie, et que, si elle peut être finie à bonne heure, je serai en état d'augmenter votre armée, surtout en bonnes troupes.

Ne gardez, je vous prie, que les bateaux nécessaires pour les va-et-vient. Nous en avons besoin à Saint-Jean pour être en état de vous faire passer les secours dont vous aurez besoin. M. Varin fait partir ce qu'il faut pour les calfater.

Le rapport des trois sauvages du détachement de M. de Saint-Martin change bien celui de nos prisonniers, puisqu'ils disent avoir vu arriver plus de deux mille hommes à Orange, qui, vraisemblablement, ne tarderont pas à se rendre au fort Georges.

Les bateaux de M. de Bleury sont toujours bien armés, et ce n'est que dans des cas extraordinaires qu'il peut être obligé de changer un ou deux hommes qui seroient fatigués. Il pourroit se passer des quatre hommes qu'il vous a demandés, puisqu'il n'a ramené que trois bateaux de plus et qu'il a même eu les vingt hommes de M. de la Perrière.

Je ne puis, Monsieur, que vous réitérer que je m'en rapporte entièrement à vous. Vous avez pris toutes les précautions que j'attendois de votre expérience et de votre zèle.

VIII

A Montréal, le 7 août 1756.

Je réponds aux lettres que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire les 24 juillet, 2 et 3 de ce mois.

J'apprends avec peine la désertion de quelques soldats de la marine. Faites-leur faire leur procès par les officiers

de ce corps, suivant les intentions du Roi et les ordonnances de Sa Majesté. Vous fîtes très bien, Monsieur, de mettre leur tête à prix pour engager les sauvages à faire leur possible pour les rattraper.

Vos dispositions, en cas d'attaque, sont au mieux et je ne puis que m'en rapporter à vous par rapport aux changements dont elles pourront être susceptibles, eu égard aux mouvements que l'ennemi pourroit faire et auxquels il n'auroit pas été possible de prévoir.

Monsieur l'intendant a reçu votre lettre ; il vous écrit. Tous les secours qui vous sont nécessaires pour les hôpitaux et pour le camp ont été accomplis, autant que la situation de la colonie peut le permettre.

Je crains que la maladie de la plupart des miliciens ne provienne de leur nonchalance à se tenir proprement et à faire un ordinaire réglé. Prenez la peine, Monsieur, de vous en faire rendre compte et d'établir un bon ordre à ce sujet.

J'avois espéré que M. de la Colombière vous auroit mené quelque prisonnier. Il n'y a pas de sa faute ; il a certainement fait de son mieux. C'est un officier très zélé.

Je souhaite que le détachement que vous avez fait partir, commandé par M. de Beaujeu, ait plus de succès. Il est très à propos que nous fassions frapper entre le fort Lydius et le fort Georges. C'est là où nous pouvons espérer d'intercepter quelque convoi et d'y faire des prisonniers ; mais il faut que ces détachements dirigent leur manœuvre de façon à ne pas être coupés par l'ennemi.

Il est déjà parti des sauvages pour vous aller joindre et dans peu d'autres suivront la même route. J'ai lieu de croire par les soins que je me donne, que vous n'en manquerez pas.

Je ne puis, Monsieur, que vous rappeler ce que j'ai eu l'honneur de vous marquer par ma lettre du 26 du mois dernier sur vos mouvements pour aller sur l'ennemi. Suivant l'état de vos forces que vous avez envoyées à Monsieur l'intendant, vous avez environ trois mille trois cents hommes. Lorsque toutes vos forces seront arrivées, il sera fort aisé de fournir à M. de Lotbinière le nombre de travailleurs dont il a besoin et de compléter un détachement d'environ mille hommes des troupes de terre, de la colonie, Canadiens ou sauvages, en prenant sur chaque camp proportionnellement à ses forces. Vous prendrez, Monsieur, le commandement de ce détachement après avoir prévu à la sûreté du camp et à la célérité des travaux du fort. La route que vous projetez de tenir paroît la plus sûre pour avoir occasion de frapper entre le fort Georges et le fort Lydius. Il faudroit tendre une embuscade à l'ennemi, le faire attaquer par une centaine d'hommes qui, battant en retraite, l'amèneroient au piège et alors vous pourriez en tirer bon parti. Ce mouvement ne doit point être différé, à moins que vous ne sussiez par quelque prisonnier ou déserteur que les forces de l'ennemi ont augmenté. Je vous exhorte à vous ménager. Je ne suis point en peine du succès ; il suffit, Monsieur, que vous soyez à la tête de ce détachement. Il est à souhaiter qu'il puisse opérer la diversion des forces qui iroient au secours de Chouaguen. Je pense que, lorsque vous

frapperez, M. le marquis de Montcalm commencera son expédition. Je m'en rapporte à votre prudence et à vos lumières et je suis bien persuadé que vous prévoyez à tout, pour ne pas compromettre les armes du Roi.

Je sais, tout comme vous, qu'il seroit dangereux de faire passer des bateaux sur le chemin du Portage, parce que vous ouvririez ce passage à l'ennemi.

Dès que M. Duplessis n'a trouvé aucun vestige d'ennemi sur les deux rives du lac Champlain, il y a lieu de croire qu'il n'est point dans le dessein d'y envoyer de détachements ; cependant il sera bon d'envoyer de temps en temps des découvreurs de ce côté-là.

J'ai l'honneur de vous envoyer ci-jointe la liste de la promotion, conformément à laquelle vous voudrez bien faire recevoir les officiers qui servent sous vos ordres qui s'y trouvent compris.

Il vague une lieutenance par la mort de M. le chevalier de Gannes, et par conséquent il est juste que M. de Saint-Vincent, fils, en vertu de son expectative, soit reçu et serve en cette qualité.

Je suis bien sensible à la perte de M. de Contrecoeur, fils ; cet accident est bien fâcheux et j'entre bien dans la peine de Monsieur son père.

Les bateaux de M. de Bleury doivent être sujets, tout comme les autres, à l'exécution des ordres que vous avez donnés à M. de Lusignan. C'est le vrai moyen d'arrêter les fraudes et les vols qui se sont faits jusqu'à présent. Aussi approuvé-je la conduite de M. de Lusignan.

Je compte recevoir incessamment des nouvelles de M. le marquis de Montcalm. Tout étoit prêt pour son expédition ; il n'attendoit que l'arrivée des barques.

M^{me} de Vaudreuil est très sensible à l'honneur de votre souvenir ; elle me charge de vous dire mille choses de sa part. Mes compliments, je vous prie, à tous vos messieurs.

VAUDREUIL.

J'oubliois, Monsieur, d'avoir l'honneur de vous marquer que j'ai ici depuis quelques jours environ quatre-vingts sauvages des Cinq-Nations. Je les retiens pour donner le temps à M. le marquis de Montcalm de commencer son expédition. C'est ce qui empêche environ cent sauvages du Sault de partir, attendu qu'ils doivent être témoins de leurs paroles. J'espère cependant qu'ils partiront dans peu.

IX

A Montréal, le 10 août 1756.

Monsieur,

J'ai reçu la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire le 5 de ce mois, par laquelle vous m'informez du retour du détachement commandé par M. de Beaujeu. Il est fâcheux que les sauvages n'aient pas voulu le suivre pour attaquer le détachement anglois ; il y a lieu de croire qu'il auroit fait un joli coup. Il a cepen-

dant assez bien réussi puisqu'il vous a mené six prisonniers. Je suis bien aise que vous ayez reconnu son zèle et sa bonne volonté.

J'ai interrogé exactement et séparément les prisonniers anglois. Leurs réponses ont été conformes à celles que vous avez pris la peine de m'envoyer. Je crois bien que les principales forces de l'ennemi sont destinées pour attaquer Carillon ; mais je ne pense pas qu'elles aillent à quinze mille hommes.

Je suis, Monsieur, dans la confiance qu'avec les forces que vous avez, vous serez en état de l'empêcher de faire aucun progrès. Si vous jugez qu'elles ne soient pas suffisantes, je ferai un effort pour les augmenter, quoique ce gouvernement-ci soit bien dégarni, lorsque vous le jugerez absolument nécessaire.

Vous ne sauriez, Monsieur, vous donner trop de soins pour accélérer les travaux du fort. J'espère qu'il sera en état de défense avant que l'ennemi puisse y venir.

Tout me confirme dans la bonne opinion que j'ai de l'expédition de M. le marquis de Montcalm sur Chouaguen. Le capitaine anglois a parlé contre ses propres lumières, lorsqu'il a dit que les Anglois ne s'en embarrassoient pas. Il pense bien différemment et, s'il disoit la vérité, il conviendrait qu'ils n'en retirent les troupes que dans la fausse persuasion où ils sont que je me bornerai à la défensive. Je me flatte qu'ils ne tarderont pas à reconnoître leur erreur. M. le marquis de Montcalm est parti le 4, et son arrière-garde le 7. Je compte qu'il a déjà fait son débarquement ou qu'il ne tardera pas.

Je ferai partir incessamment tous les sauvages du Sault. Ils le seroient déjà s'ils n'attendoient le dénouement des paroles des députés des Cinq-Nations. Il paroît qu'ils se sont décidés à rester neutres. Je n'en doute pas ; mais j'élude le départ de ces députés pour donner le temps à M. le marquis de Montcalm de terminer son expédition ou de la bien avancer ; c'est le vrai moyen de contenir leur nation. Il n'est point arrivé d'autres sauvages ; je me serois hâté de vous les envoyer.

J'avois prévenu vos intentions à l'égard de M. de Lusignan. Je lui ai témoigné la satisfaction que j'ai de ses services et de son activité à exécuter vos ordres. C'est un très bon officier ; j'en connois depuis longtemps le mérite, et il est bien persuadé de la confiance que j'ai en lui.

Peu après avoir fait partir la dernière lettre que j'eus l'honneur de vous écrire, je reçus des lettres de la cour par lesquelles j'appris que la guerre avoit été déclarée à la France par l'Anglois le 18 mai.

La citadelle de Port-Mahon n'étoit pas encore prise ; mais la cour étoit assurée qu'elle ne résisteroit pas longtemps.

Je vous envoie vingt-quatre soldats de vos trois bataillons, qui sont sortis de l'hôpital et qui sont en bonne santé. Je fais partir avec eux un officier des troupes de terre et deux officiers de la colonie.

M^{me} de Vaudreuil est très sensible à l'honneur de votre souvenir. Elle me charge de vous faire mille compliments de sa part. Permettez-moi que je fasse ici les miens à tous vos messieurs.

VAUDREUIL.

J'ai, Monsieur, fait acquitter les billets que vous avez donnés aux sauvages pour avoir des fusils. Vous voudrez bien que je vous fasse observer que ces billets peuvent tirer à conséquence et que, si vous continuez à en donner, aucun sauvage n'aura de fusil. Ils ont, de tout temps, vendu leurs armes et ils le feroient encore mieux s'ils étoient assurés d'en avoir d'autres. D'ailleurs, il ne part aucun sauvage qui ne soit armé et équipé, et je leur recommande à tous de conserver leurs fusils. Ceux que vous leur avez fait remplacer ne leur étoient pas dus puisqu'ils leur avoient été prêtés et qu'ils n'ont fait que ce qu'ils devoient en les remettant dans les magasins.

Vous pourrez néanmoins, Monsieur, accorder des billets aux sauvages lorsqu'il s'agira de changer leur fusil. Ils sont si rares que nous ne saurions assez les économiser.

X

A Montréal, le 14 août 1756.

Monsieur,

J'ai reçu la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire le 10 de ce mois.

Monsieur l'intendant m'a dit que le sieur Arnoux, chirurgien-major des troupes de terre, avoit donné un mémoire général des remèdes et autres choses concernant son art, nécessaires pour vos hôpitaux. Ce mémoire

fut accompli et le tout envoyé à Carillon et par conséquent les aides-chirurgiens ne devoient manquer de rien. Monsieur l'intendant doit vous écrire à ce sujet.

Je vois qu'un parti anglois s'est porté jusqu'aux premières habitations de Saint-Frédéric et a tué quatorze chevaux. J'aurois bien souhaité que vous eussiez été informé assez tôt de cette affaire pour envoyer un détachement pour couper ce parti.

Vous avez été informé qu'hier un autre parti anglois défit trois hommes de la barque au bas de l'Ile-aux-Têtes à six lieues de Saint-Jean. M. de Bailleul arriva dans ce moment, et ce parti disparut.

L'un des derniers prisonniers m'a assuré que les Anglois avoient formé un corps de volontaires qui sont indépendants et vont en parti tout comme les sauvages, lorsqu'ils le jugent à propos. Il faut, Monsieur, que vous mettiez tout en usage pour multiplier vos partis et les rendre considérables. Ceux de ces volontaires sont au moins de cinquante hommes. Après ce qui s'est passé, il convient que vous ayez toujours des gens prêts à marcher pour aller couper l'ennemi, dès l'instant que vous aurez connoissance qu'il a frappé.

Je ferai partir au commencement de la semaine prochaine tous les sauvages qui restent dans nos villages et quelques Outaouais qui sont venus de Michillimakinac.

J'avois ordonné, il y a longtemps, qu'il fut établi des signaux entre Carillon et le fort Saint-Frédéric. Il est essentiel que ces deux forts puissent s'informer mutuellement des mouvements de l'ennemi.

Vous avez bien fait, Monsieur, d'aller reconnoître vous-même les chemins des Agniers, qui sont en avant du poste de M. de Contrecoeur, et le terrain que les troupes doivent occuper en cas d'attaque.

Il est à souhaiter que vous ayez souvent des prisonniers pour être informé des forces et des mouvements de l'ennemi.

J'espère que le fort de Carillon sera en état de défense avant la fin de ce mois par l'attention que vous avez à en faire accélérer les travaux. Si M. de Lotbinière n'a pas plus avancé son ouvrage, c'est parce qu'il n'a pas eu d'abord le monde qu'il lui falloit et que d'ailleurs il a éprouvé bien des difficultés et petites altercations. Vous savez, Monsieur, qu'il n'est rien de plus contraire aux opérations d'un ingénieur et que la direction des ouvrages le regarde directement. Je vous prie de vouloir bien continuer à lui faire fournir le nombre de travailleurs qu'il aura l'honneur de vous demander et de lui procurer tout l'agrément qui dépendra de vous.

Il est à propos, Monsieur, que vous évitiez autant que vous le pourrez de permettre à Messieurs les officiers de partir de Carillon parce qu'ils prennent des miliciens pour les conduire. Cela cause un grand dérangement. Ceux de Québec doivent venir en droiture à Montréal, où ils trouvent des occasions pour retourner chez eux, si le rétablissement de leur santé l'exige.

Je permettrai au lieutenant de Royal-Roussillon, dont vous me parlez, de passer en France, s'il me le demande ; mais je ne lui laisserai point ignorer l'ordonnance du Roi.

Je ferai punir le nommé Philisbrot de sa désertion. Il me sera difficile de le trouver parce que vous ne m'avez pas marqué le nom de sa paroisse.

M. de Gaspé est capitaine de cette année. Je ne puis lui envoyer sa commission parce qu'elle n'est point encore contrôlée. Vous pourrez, Monsieur, le faire servir en cette qualité sans difficulté.

M. Le Verrier * n'a pas laissé ignorer à M^{me} de Vaudreuil ni à moi les bontés que vous avez eues pour lui. Nous avons l'honneur de vous en remercier et de vous prier de vouloir bien les lui continuer et de lui procurer quelques douceurs pendant sa maladie ; nous y serons très sensibles. M^{me} de Vaudreuil me charge toujours de vous faire mille compliments de sa part.

XI

A Montréal, le 18 août 1756.

Monsieur,

J'ai l'honneur de vous faire part de l'heureux événement de mon expédition sur Chouaguen. Elle a eu tout le succès que je pouvois désirer. Je vais vous en faire un détail le plus exact qu'il me sera possible sur les premières nouvelles que je viens de recevoir.

* M. Le Verrier était le fils en premières noccs de M^{me} de Vaudreuil.

J'ai su à midi par un courrier de M. le marquis de Montcalm que l'avant-garde commandée par mon frère de Rigaud prit poste la nuit du 9 au 10 à la petite anse.

M. le marquis de Montcalm y arriva le 10 à minuit et fit débarquer quatre pièces d'artillerie qu'il avoit avec lui.

Le 11, les barques angloises vinrent nous reconnoître et nous saluèrent à coups de canon. Nous leur ripostâmes, et leur en imposâmes par nos quatre pièces qui étoient en batterie.

Le même jour trois cents soldats de troupes de terre ou Canadiens furent occupés à faire un chemin à notre artillerie, qui ne put arriver que le 12. En vain les barques angloises voulurent-elles s'opposer à son débarquement.

Le soir, M. le marquis de Montcalm fit ouvrir la tranchée par trois cents travailleurs soutenus par trois cents hommes armés.

Notre artillerie devoit tirer le 13 et ruiner le fort Ontario, mais nous nous aperçûmes sur les quatre heures que l'ennemi l'avoit évacué. M. de Bourlamaque, colonel d'infanterie, s'en empara. M. le marquis de Montcalm s'y transporta sur-le-champ; il y trouva cinq pièces de canon enclouées et quelques munitions.

Mon frère de Rigaud fut dès le même jour, avec les Canadiens et sauvages, prendre poste pour s'opposer à tous secours et à la retraite de l'ennemi.

Voilà, Monsieur, ce que mes premières dépêches m'ont appris. Ma satisfaction a été parfaite. Le fort

Ontario pris, l'ancien fort, quoique le plus considérable, ne pouvoit que subir le même sort.

Pendant que j'étois à table, on m'a dit qu'il paroisoit cinq drapeaux anglois déployés sur la rivière. C'étoit M. de Villiers qui avoit été détaché avec les sauvages pour me porter ces drapeaux. Il me les a remis avec une nouvelle dépêche qui me combla de joie.

M. le marquis de Montcalm m'écrivit que, le même jour de sa précédente, il employa cinq cents travailleurs pour conduire à bras d'hommes notre artillerie et établir nos batteries, sans avoir trouvé aucun obstacle de la part de l'ennemi. Nous commençâmes à le canonner et à le chauffer. Il fit un feu terrible de son artillerie. Mais sur les dix heures, il accepta les articles de la capitulation que M. de Montcalm lui accorda, dont ci-joint copie. M. de Bourlamaque, qui étoit de tranchée, marcha au fort et en prit possession avec nos grenadiers, nos piquets et cent hommes des troupes détachées de la marine.

Je ne puis que me louer du zèle que Messieurs les officiers et les troupes de terre ont marqué dans cette affaire. Cela n'est pas surprenant de leur part ; j'en étois plus que persuadé. Messieurs les officiers de la colonie, nos troupes, Canadiens et sauvages se sont également distingués.

Je n'ai pu savoir le nombre d'hommes que l'ennemi a perdus. Le général anglois, qui étoit dans l'ancien fort, fut tué. Nous n'avons eu que trois de nos soldats de tués, M. de Bourlamaque blessé légèrement de même que sept à huit Canadiens ; mais, malheureusement, M. Des Combles, ingénieur, a été tué d'un coup de fusil

qu'un de nos sauvages, qui l'avoit conduit à la reconnaissance qu'il fit après notre débarquement, tira sur lui, le prenant pour un Anglois.

M. de Léry est en route pour venir ici avec les officiers Anglois.

Les prisonniers anglois sont nombreux, il n'en a point échappé.

M. le marquis de Montcalm étoit occupé à faire passer à Frontenac les vivres et munitions de l'ennemi. Il y en a en quantité, et au moins cent pièces d'artillerie. Nous avons toutes les barques, bateaux et berges angloises, rien n'ayant été dénaturé.

M. le marquis de Montcalm m'a écrit à grande hâte. Il me marque qu'il n'a pas eu le moment de vous donner de ses nouvelles. Il me prie d'y suppléer, et je le fais avec grand plaisir.

J'écris à M. de Montcalm d'envoyer, sitôt après avoir reçu ma lettre, un bataillon à la Prairie, d'où il passera par Saint-Jean à Carillon. Le surplus de son armée, c'est-à-dire les troupes, s'y rendra aussi, sitôt qu'il aura terminé l'évacuation des forts de Chouaguen et qu'il les aura totalement détruits. J'espère que ce sera dans peu.

Je fais partir environ deux cent cinquante à trois cents sauvages pour vous aller joindre. Je suis certain que le succès que nous venons d'avoir à Chouaguen, les piquera d'honneur, les animera et leur fera faire des progrès.

Lorsque toutes nos forces seront réunies à Carillon, nous n'aurons pas à craindre le général Loudon. Peut-être les [circonstances nous permettront-elles de faire

quelque chose de mieux que de l'attendre. C'est bien à désirer, et que nous puissions avoir l'avantage sur lui. La campagne seroit des plus brillantes.

Ayez la bonté de faire part de ma lettre à tous vos messieurs et de leur faire mille compliments pour moi. M^{me} de Vaudreuil me charge toujours de vous faire les siens.

J'attends incessamment de vos nouvelles.

VAUDREUIL.

P. S. — Nous devons, Monsieur, des actions de grâces à Dieu du succès que nous venons d'avoir à Chouaguen. Je vous prie de les lui faire rendre dans votre camp. Monsieur l'aumônier ne fera pas de difficulté de chanter le *Te Deum*. Je lui garantis l'agrément de Monsieur l'évêque. Vous ferez tirer du canon et une décharge de toute votre mousqueterie suivant l'usage, sans cependant occasionner une trop grande consommation de poudre.

XII

A Montréal, le 22 août 1756.

Monsieur,

J'ai reçu la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire le 17 de ce mois.

Je vous sais très bon gré de n'avoir point formé le détachement de mille hommes que j'avois destiné à

aller entre le fort Lydius et le fort Georges, supposé que vous fussiez certain que les forces de l'ennemi n'auroient point augmenté comme elles ont fait. J'avois fait les mêmes réflexions que vous, Monsieur, sur les suites fâcheuses qu'un pareil mouvement pourroit occasionner dans les circonstances présentes, et j'avois eu l'honneur de vous en faire part.

Les nouvelles que j'ai de toutes parts me préviennent que l'ennemi portera ses forces du côté de Carillon; mais je suis dans la confiance qu'avant qu'il soit en état de vous aller attaquer, les troupes qui ont réduit Chouaguen seront réunies à votre armée. Je souhaiterois que nous pussions alors aller de l'avant. Cela dépend de la situation où sera l'ennemi et de l'ordre que nous pourrons tenir dans notre marche pour lui barrer le chemin de Carillon. Vous me ferez plaisir de me dire quel seroit votre projet à cet égard.

Il est fâcheux, Monsieur, que les Anglois fassent quelques petits partis aux environs de Carillon et de Saint-Frédéric. J'espère qu'ils s'y méprendront à la fin et que les mesures que vous aurez prises pour les couper auront le succès que j'en attends.

Il me tardera d'être informé du retour du parti de M. du Sablé. Le sieur Perthuis, interprète des Iroquois, part avec les sauvages que je vous ai annoncés. Vous en aurez au moins trois cents, et dans peu je vous enverrai tous ceux qui ont fait la campagne de Chouaguen. Le dit sieur Perthuis est un excellent interprète et il vous sera fort utile, non seulement pour parler aux sauvages, mais même pour aller en détachement. Je vous le recommande.

Il convient que les sauvages soient aux camps avancés de Carillon, d'où ils seront plus à portée d'aller sur l'ennemi. Il faudroit aussi qu'il y eut constamment à Saint-Frédéric un certain nombre de sauvages pour donner après l'ennemi, suivant l'exigence des cas.

Je témoigne à M. de Sabrevoix, par la lettre ci-jointe, la satisfaction que j'ai de la façon dont il s'acquitte du commandement de son camp.

Si M. Le Verrier continue à souffrir de son rhumatisme, il n'y aura pas de difficulté à son retour en cette ville. Je vous prie de vouloir bien lui continuer vos bontés.

MM. Challemaison et La Morandière sont cadets à l'aiguillette; vous voudrez bien les faire servir en cette qualité.

J'ai recommandé à M. Varin d'envoyer à M. de Lotbinière les quatre scies qu'il demande pour le moulin.

M^{me} de Vaudreuil est très sensible au souvenir dont vous l'honorez. Elle me charge toujours de vous dire mille choses de sa part.

XIII

A Montréal, le 30 août 1756.

Monsieur,

J'ai eu l'honneur de vous prévenir que je faisais passer à Carillon les troupes qui avoient été employées à l'expédition de Chouaguen. Il y en a déjà qui sont en

route, et je presserai les autres à suivre la même destination.

M. le marquis de Montcalm est arrivé depuis quelques jours. J'aurois bien souhaité qu'il eût fait quelque séjour en cette ville ; mais il me témoigne un grand empressement à vous aller joindre. Soyez persuadé, Monsieur, que je n'ai aucune inquiétude pour les forts de Carillon et Saint-Frédéric. Je sais que la défense de cette partie ne sauroit être en meilleures mains et on ne sauroit rien ajouter à la confiance que j'ai à votre zèle et à vos lumières.

Je presse le transport des vivres qui vous sont nécessaires et j'espère que vous en serez bien pourvu dans peu.

Lorsque la réunion des troupes sera faite, vous serez en état de disputer le terrain à l'ennemi et de le repousser vivement. Les trois bataillons que je vous envoie se sont signalés dans l'expédition de Chouaguen. Ils ne pouvoient que faire des progrès sous les ordres de M. le marquis de Montcalm qui, par sa prévoyance, a aplani toutes les difficultés et, par son exemple, a rendu ses troupes infatigables.

J'attends incessamment de vos nouvelles.

XIV

A Montréal, le 6 septembre 1756.

Monsieur,

J'ai reçu avec plaisir les lettres que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire. J'apprends par celle du 31 l'heureux retour du parti de M. du Sablé, dont nous étions en peine avec raison.

Je ne puis, Monsieur, qu'approuver vos sages dispositions pour résister à l'ennemi.

Je viens d'interroger un montagnard d'Ecosse. Suivant ce qu'il m'a dit, il ne paroît pas que l'ennemi soit de longtemps en état de venir vous attaquer. J'espère que vous ne tarderez pas à avoir des nouvelles plus positives de ses forces et de ses vues. Il seroit bien à souhaiter que nous puissions aller de l'avant sur lui ; mais il faudroit pour cela une circonstance bien favorable.

Je compte que M. le marquis de Montcalm ne tardera pas à vous joindre ; il est actuellement à Saint-Jean.

Dans les comptes que je rends à la cour, j'ai une attention particulière à lui parler de votre zèle, de vos lumières et de votre expérience. Je sens bien que vous n'en n'avez pas besoin ; mais je dois cette justice à la vérité.

Je vous souhaite la plus parfaite santé.

XV

A Montréal, le 13 septembre 1756.

Monsieur,

J'ai reçu avec plaisir la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire le 7 de ce mois.

La découverte que M. de Florimond a faite du fort Georges, ne nous laisse aucun doute sur les forces considérables de l'ennemi. Le nombre de hangars qu'il y a prouve qu'il y fait de grands amas de vivres, et les barques qu'il a et qu'il construit donnent lieu de croire qu'il s'attache à avoir la supériorité sur le lac. Il paroît aussi que les ennemis occupent toujours les îles en force.

Il est heureux que les deux bateaux que vous avez constamment sur le lac en aient imposé par les trois coups de fusil qu'ils tirèrent aux trois barques et aux dix bateaux anglois. Les grenadiers et les piquets que vous envoyâtes dans le moment au camp de M. de Contrecoeur lui auroient été d'un grand secours, si le cas l'eût exigé ; la découverte que vous fîtes vous-même le lendemain avec quatre canots jusqu'à l'endroit où les barques ennemies étoient venues, a opéré le meilleur effet, puisque depuis ce temps-là rien n'a paru sur le lac.

Il faut espérer que les partis anglois qui sont venus jusqu'à présent aux environs du camp de M. de Contrecoeur s'y méprendront et que nous parviendrons à en prendre quelqu'un. Il est bon pour cet effet que vous ayez fait passer la plus grande partie des sauvages aux postes avancés.

Je souhaite que le petit parti de sauvages qui a été du côté du fort Georges, réussisse à faire un prisonnier.

Il n'est rien de mieux que les deux ou trois gros partis que vous devez envoyer en même temps du côté du fort Lydius et du fort Georges. Je suis dans la confiance que non seulement ils reconnoîtront les îles que les ennemis occupent sur le lac Saint-Sacrement, mais même qu'ils trouveront occasion de frapper avec succès.

Je suis bien sensible au triste sort de MM. de Biville et de Tarsac ; je les regrette beaucoup. Cet accident est d'autant plus fâcheux qu'ils y ont donné occasion en franchissant les bornes des défenses que vous aviez faites à Messieurs les officiers d'aller à la chasse ni à la pêche. Je suis bien persuadé de l'activité du détachement que vous avez envoyé après ce parti, et que, si l'ennemi avoit eu moins d'avance, il l'auroit joint. Si le vent contraire ne vous avoit empêché d'envoyer du côté des Deux-Rochers, peut-être l'auriez-vous coupé.

J'avois eu l'honneur de vous prévenir que je faisois passer à Carillon les troupes de terre qui revenoient de Chouaguen ; j'aurois eu celui de vous écrire par le bataillon de Béarn, si mes grandes occupations ne m'eussent privé de ce plaisir.

Je vous suis bien obligé de vos observations sur les mouvements qu'il seroit possible de faire pour marcher en avant ; elles sont justes et faites avec beaucoup de connoissance du local. Vous aurez vu par la lettre que j'ai eu l'honneur de vous écrire à ce sujet que je n'étois point dans le dessein de faire un mouvement décisif, mais seulement de profiter de la situation où l'ennemi

pourroit se trouver pour l'engager dans une action dont l'événement ne pût que nous être avantageux. Je suis bien persuadé, Monsieur, que vous voudrez bien faire part de vos réflexions à M. le marquis de Montcalm et qu'il opérera suivant que les circonstances pourront favoriser ses projets, sans cependant rien donner au hasard, pour ne pas courir le risque de compromettre les armes du Roi.

Je ne sais que penser de l'inaction de l'ennemi. Il est certain que, s'il a envie d'opérer cette année, il est temps qu'il commence. Peut-être n'est-il pas encore prêt ? Peut-être veut-il user de ruse et attendre que je fasse revenir l'armée ? Nous ne serons pas longtemps sans savoir à quoi nous en tenir. Les sauvages ont pris deux Anglois qui, de la façon qu'on me les a dépeints, sont des montagnards écossois. Ils les ont menés à Carillon ; vous saurez vraisemblablement quelque chose par eux.

Agréez, Monsieur, mes remerciements et les assurances de ma vive reconnaissance à la part que vous avez bien voulu prendre à l'heureux événement de mon expédition sur Chouaguen. Je la mérite par mon attachement sincère à tout ce qui vous intéresse et le désir que j'aurai toujours de vous en donner des preuves.

Je suis très sensible aux bontés dont vous avez honoré M. Le Verrier ; M^{me} de Vaudreuil ne l'est pas moins, et je me joins à elle pour vous en faire nos remerciements et vous en demander la continuation.

Vous avez très bien fait de me renvoyer les bateaux qui ont mené le bataillon de Béarn ; c'est ce que nous avons de plus rare.

XVI

A Montréal, le 16 septembre 1756.

Monsieur,

J'ai reçu la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire le 11 de ce mois, par laquelle je vois que le parti de huit sauvages n'a pu faire aucun prisonnier.

Il est bon que le départ des détachements que vous aviez confiés à MM. de la Perrière et de Florimond ait été différé par le désir que les sauvages ont eu d'abord de voir M. le marquis de Montcalm; mais je suis bien persuadé que cette..... l'aura moins flatté que *.....

.....
.....
eu rien de plus pressé que d'aller chercher des prisonniers; j'espère qu'ils répareront le temps perdu.

Je pensois bien que M. le marquis de Montcalm approuveroit vos arrangements et vos dispositions; il m'écrit qu'il n'est rien de mieux.

M. de Challemaison est revenu avec M. de Bleury.

Je témoigne à M. le marquis de Montcalm combien il seroit essentiel d'envoyer un détachement de dix-huit cents à deux mille cinq cents hommes sur l'ennemi pour l'engager dans un combat à la Canadienne. Je souhaite que les circonstances lui permettent de faire ce mouvement.

Je vous souhaite toujours la plus parfaite santé.

* Le bas de la première feuille de cette lettre est déchiré; ce qui explique les lacunes du texte.

XVII

A Montréal, 16 octobre 1756.

Monsieur,

J'ai reçu avec un sensible plaisir la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire le 11 de ce mois, par laquelle vous me faites part de la liberté que vous avez bien voulu accorder à M. d'Albergatti. Il doit vous en avoir bien de l'obligation. J'oublie la faute puisque vous la lui avez pardonnée.

M. le marquis de Montcalm me prévient qu'il partira de Carillon au premier voyage de M. de Bleury. Il vous remettra le commandement de l'armée ; il sera en très bonnes mains, et je ne puis, Monsieur, que *..... entièrement à vous.....

..... parfaitement cette partie
.....
.....

il sera essentiel que vous ayez constamment des découvreurs aux environs du camp de M. de Contrecoeur pour avoir connoissance des mouvements de l'ennemi, qui pourroit tenter de s'en emparer.

J'espère que vous ne tarderez pas à avoir quelques prisonniers qui vous instruiront de la situation et des vues de l'ennemi. La rivière au Chicot mérite une attention particulière, et même que nous y envoyons

* Le bas de la première page de cette lettre étant déchiré, il ne reste visible que les mots qui suivent.

un détachement considérable pour forcer les ennemis qui y sont vraisemblablement établis ou campés à en déloger. J'écris à ce sujet à M. le marquis de Montcalm.

Au surplus, je suis bien persuadé que M. le marquis de Montcalm vous fera part avant de partir de sa façon de penser sur tout ce que je lui écris.

J'ai appris, Monsieur, avec peine que votre santé avoit été dérangée ; je souhaite qu'elle soit actuellement des meilleures, et je vous prie d'être bien persuadé que personne n'y prend plus d'intérêt que moi.

M^{me} de Vaudreuil me charge de vous faire mille compliments de sa part.

XVIII

A Montréal, le 10 juillet 1757.

Monsieur,

Je souhaite que vous soyez actuellement arrivé à Carillon et que vous y jouissiez d'une parfaite santé. Je suis bien persuadé que votre présence aura grandement contribué à la célérité de tous les préparatifs de la campagne et je compte qu'ils seront bien avancés, lorsque M. le marquis de Montcalm arrivera. Il partira d'ici le 12 de ce mois. Nous n'avons aucune nouvelle intéressante de France qui ne vous ait été mandée. Nous sommes toujours bien courts de vivres, et il est bien à désirer que l'expédition en question ne soit point longue. M^{me} de Vaudreuil me charge de vous faire mille compliments de sa part.

XIX

A Montréal, le 19 juillet 1757.

Monsieur,

J'ai eu un vrai plaisir à apprendre votre heureuse arrivée à Carillon. Je suis bien persuadé que votre présence et vos ordres auront fait accélérer tous les préparatifs et que tout aura été disposé pour le départ de l'armée à l'arrivée de M. le marquis de Montcalm. Je suis, je vous assure, Monsieur, dans la confiance que vous allez faire une campagne brillante et décisive pour cette colonie. Je vous souhaite la plus parfaite santé. Je me flatte que vous êtes bien convaincu de tout l'intérêt que j'y prends ainsi que M^{me} de Vaudreuil, qui me charge de vous faire mille compliments pour elle.

Depuis votre départ, il n'est arrivé aucun navire de France ; on n'a pas même connoissance qu'il y en ait en rivière. La disette où nous sommes de vivres augmente chaque jour. Québec souffre beaucoup et, si sous quinze jours, nos bâtimens de transports n'arrivent, nous serons fort embarrassés. Vous pouvez juger de là, Monsieur, combien il importe de ne pas différer l'expédition en question.

Un courrier qui est arrivé de l'Acadie, a rapporté qu'un sauvage lui a dit que la flotte ennemie, au nombre de cent soixante voiles, avoit paru devant Louisbourg, mais qu'elle avoit été obligée de rentrer à Halifax, et qu'il y avoit dans ce fort beaucoup de

maladies occasionnées par la petite vérole. Il est bien à souhaiter dans les circonstances présentes que nous ayons la confirmation de cette nouvelle.

XX

A Montréal, le 31 juillet 1757.

Monsieur,

Je profite avec plaisir de l'occasion de M. de Totabel pour avoir l'honneur de vous adresser plusieurs lettres que j'ai reçues pour vous. M. de Paulmy m'a témoigné toute la satisfaction que le Roi a de vos services et des preuves que vous avez constamment données, la campagne dernière, de votre zèle. Je sais, Monsieur, que vous êtes très recommandable par vous-même ; mais je dois à la justice les comptes que je rends à la cour de vos services. J'entre dans la satisfaction que M. le marquis de Montcalm aura à distribuer les grâces du Roi à Monsieur les officiers des troupes de terre pendant son expédition. Je suis bien persuadé qu'elles ne contribueront pas peu à augmenter leur zèle et leur ardeur pour la gloire des armes de Sa Majesté. J'aurois bien souhaité recevoir en même temps la promotion de la marine ; mais je n'ai reçu qu'une seule lettre de M. le garde des sceaux, du mois de janvier. J'espère que Messieurs les officiers de ce corps ne perdront rien pour attendre.

Je compte, Monsieur, que lorsque ma lettre vous parviendra, l'expédition du fort Georges sera bien avancée. Les principaux des prisonniers m'ayant assuré qu'il n'y a aucun retranchement, vous ne serez par conséquent pas longtemps à vous porter au fort Lydius. C'est l'objet capital de l'expédition ; car la seule réduction du fort Georges ne pourroit anéantir totalement les projets des Anglois sur la frontière. Je suis très persuadé, Monsieur, que vous en sentez toute la conséquence et que vous aplanirez toutes les difficultés qui pourroient se présenter à cet égard. Vous voyez que je vous parle avec la confiance que je dois à l'amitié dont vous m'honorez, et aux sentiments que je vous ai voués de l'attachement le plus vif et le plus sincère, avec lequel j'ai l'honneur d'être, etc.

VAUDREUIL.

P. S. — Permettez, Monsieur, que je place ici mille compliments de la part de M^{me} de Vaudreuil.

XXI

A Montréal, le 31 août 1757.

Monsieur,

Comme nous manquons de vivres et que même il y a grande apparence que nous n'en recevrons point de France, la saison étant fort avancée, je vous prie de faire continuer à ne donner aux troupes que la livre et

demie de pain et un quarteron de lard, ainsi que M. le marquis de Montcalm m'a dit l'avoir ordonné avant son départ. Je vous prie aussi de vouloir bien donner vos ordres pour que l'on ait une attention particulière à faire consommer les lards qui pourroient se garder le moins, ou qui seroient douteux. Je m'en rapporte bien à tout ce que vous ferez à ce sujet, étant fort persuadé que vous en sentez la nécessité et la conséquence qui est des plus importantes.

VAUDREUIL.

P. S. — De la façon dont M. de Montcalm m'a parlé, il me paroît que le Portage doit être fini ; cela me donne espérance de vous voir sous quelques jours et de vous embrasser, et ce sera avec bien du plaisir.

XXII

A Québec, le 16 octobre 1757.

Monsieur,

Je profite avec plaisir de la première occasion pour avoir l'honneur de vous donner de mes nouvelles, nous avons fait notre voyage très heureusement et, quoique nous ayons eu une journée de vent contraire, nous sommes arrivés mercredi après-midi. Nous nous amusons parfaitement, et la satisfaction de M^{me} de Vaudreuil et la mienne seroient parfaites, si vous étiez en cette ville.

Nous n'avons encore aucune nouvelle de France et

nous nous ressentons plus que jamais de la disette des vivres. M. le marquis de Montcalm en est parfaitement informé, et il voit lui-même qu'il est indispensable que nous prenions des arrangements dès à présent pour ne pas nous trouver dans le cas de manquer bientôt totalement. Nous sommes en conséquence convenus, qu'à commencer du 1^{er} du mois prochain, la ration seroit de livrer aux soldats des troupes de terre et de la marine qui tiennent garnison dans les villes, comme il suit, savoir :

4 livres de pain, à $\frac{1}{2}$ livre par jour, pour huit jours,
6 livres de bœuf frais à 1 livre par jour, pour six jours,
2 livres morue sèche, à 1 livre par jour, pour deux jours,
2 livres de pois, à 4 onces par jour.

M. le marquis de Montcalm doit vous écrire à ce sujet, et je donne mes ordres à M. Duplessis. Cette réduction de ration doit d'autant moins faire de difficulté, que le traitement du soldat est incomparablement meilleur que celui du peuple et du bourgeois, qui sont également taxés à un quarteron de pain par jour, et qui vraisemblablement auront bien de la peine à trouver de la viande. Je vous prie, Monsieur, de vouloir bien prévenir les officiers du bataillon qui hiverne à Montréal de tenir chacun la main à ce que leurs soldats soient contents de cet arrangement.

M^{me} de Vaudreuil me charge de vous dire mille choses de sa part. Nous comptons avoir l'honneur de vous voir au commencement du mois prochain. En mon particulier, je serai bien flatté de vous renouveler les assurances de l'attachement vif et sincère avec lequel j'ai l'honneur d'être, etc.

XXIII

A Québec, le 19 octobre 1757.

Monsieur,

J'ai reçu la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire le 13 de ce mois.

J'envoie à M. Duplessis ma réponse aux paroles des députés onontagués. Je ne tarderai pas à savoir positivement si les Anglois construisent réellement des bateaux du côté de Corlar, parce que, dès l'instant que M. de Lorimier a eu cette nouvelle, il a fait partir dix sauvages pour aller dans ce continent. Le détachement de M. de Bellestre y arrivera fort à propos ; j'espère qu'il produira à tous égards un bon effet.

Je ne doute pas, Monsieur, que vous n'ayez été informé des nouvelles que nous reçûmes dimanche au soir de France, et néanmoins je profite avec plaisir de ce courrier pour vous envoyer les gazettes que j'ai reçues. Nos affaires vont parfaitement bien en Europe. Les Prussiens et les Anglois ont été également battus et ces derniers n'ont fait que paroître et disparaître devant Louisbourg. Voilà le résultat de leurs immenses préparatifs ; reste à savoir si ces heureux événements opéreront la paix ou une continuation de guerre. C'est ce que nous apprendrons l'année prochaine. J'ai reçu des lettres bien satisfaisantes du ministre en réponse à celles que je lui avois écrites pour lui rendre compte du succès de l'expédition de mon frère de Rigaud.

Je n'ai point encore travaillé à mes dépêches pour France ; il me tardera de les avoir finies et d'être à portée de vous renouveler les assurances de l'attachement vif et sincère avec lequel j'ai l'honneur d'être, etc.

VAUDREUIL.

P. S. — Agréez, Monsieur, que M^{me} de Vaudreuil vous fasse ici mille compliments.

XXIV

A Montréal, le 11 juillet 1758.

Monsieur,

Je me flatte que vous êtes bien persuadé du plaisir que j'ai eu en recevant la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire le 9 de ce mois. Je suis extrêmement sensible au compliment que vous voulez bien me faire sur la brillante victoire que vous avez remportée sur nos ennemis. Recevez, je vous prie, mon cher chevalier, le compliment que je vous fais à mon tour ; il est aussi sincère que les sentiments que je vous ai voués, dont vous connoissez toute l'étendue. Qu'il est heureux pour moi d'avoir changé votre première destination ! Vous fûtes témoin de la violence que je faisois au désir que j'avois de vous confier une mission importante. Vous n'y avez rien perdu, mon cher chevalier, puisque, dès votre arrivée à Carillon,

vous avez trouvé matière à exercer votre zèle et que vous l'avez particulièrement fait briller dans l'affaire la plus critique et qui, par l'heureux événement, est devenue très brillante pour nous. Vous avez bien dû juger que les nouvelles que j'ai eues par les deux premiers courriers m'ont fait désirer votre arrivée à Carillon. Je sentoais avec raison le bon effet qu'elle produiroit à tous égards, et j'entrois bien dans le plaisir que M. le marquis de Montcalm auroit de vous avoir avec lui. Vous avez, mon cher chevalier, couru de grands risques ; il ne falloit rien moins que votre audace. Je remercie Dieu de vous avoir conservé. Qu'il est fâcheux que tous nos Canadiens et nos sauvages ne fussent pas arrivés également ! Nos ennemis auroient-ils pu éviter de succomber à la vive chasse qu'ils leur auroient donnée ? Je ne perds pas un instant pour augmenter les forces de M. le marquis de Montcalm et, malgré la disette où nous sommes de vivres, j'espère que sous peu de jours il aura environ dix mille hommes à ses ordres, au moyen de quoi, je compte qu'il sera en état de profiter de toutes les circonstances heureuses pour rendre sa campagne décisive pour cette colonie. Je suis très convaincu, mon cher chevalier, que vous le seconderez de votre mieux. Vous savez la confiance que j'ai en vous, et vous connoissez l'attachement vif et sincère avec lequel j'ai l'honneur d'être, etc.

VAUDREUIL.

P. S. — La joie de M^{me} de Vaudreuil est inexprimable. Elle est très sensible à l'honneur de votre souvenir et

me charge de vous dire mille choses de sa part. Elle fait des vœux pour votre santé et votre conservation.

Je manque de bateaux; j'écris à M. le marquis de Montcalm qu'il importe qu'il les renvoie à Saint-Jean à mesure qu'ils lui arriveront, sans quoi il ne me seroit pas possible de lui envoyer des vivres ni du monde.

XXV

A Montréal, le 12 juillet 1758.

Monsieur,

J'ai eu un vrai plaisir en apprenant par une lettre de M. le marquis de Montcalm que nos ennemis se sont retirés du Portage. Leur retraite et même leur terreur ne peuvent qu'augmenter mon empressement à hâter le départ des forces de ce gouvernement qui me restent à envoyer à M. le marquis de Montcalm. Nous sommes, mon cher chevalier, dans les circonstances les plus favorables pour mettre dehors par la baie et par le lac des détachements très considérables pour harceler vivement nos ennemis, couper leur communication du fort Lydius à l'ancien fort Georges, intercepter leurs convois et enfin les forcer à abandonner leur artillerie, bateaux, train de campagne, vivres, etc., et à se retirer de façon à leur ôter pour toujours l'envie de renouveler leur tentative. J'écris à ce sujet à M. le marquis de Montcalm. Tout doit nous engager à ne pas perdre un

instant : le peu de vivres que nous avons, et la nécessité du prompt retour des Canadiens pour faire leurs récoltes. Je suis très convaincu, mon cher chevalier, que, de votre côté, vous ne négligerez rien pour contribuer à l'exécution de mes vues, parce que vous en sentez mieux que personne toute la conséquence. Mes grandes occupations me privent du plaisir de vous faire part des nouvelles que je reçois de Québec. Je prie M. le marquis de Montcalm de vous les communiquer. Vous verrez que nous avons des vivres en rivière, et que nous nous défendons bien à Louisbourg. Il ne me reste qu'à vous renouveler les vœux que je fais pour votre santé. Vous savez l'intérêt que j'y prends, et qu'on ne peut rien ajouter à l'attachement sincère que je vous ai voué et avec lequel j'ai l'honneur d'être, etc.

VAUDREUIL.

P. S. — M^{me} de Vaudreuil vous prie d'agréer ici mille compliments de sa part. Elle fait toujours des vœux pour votre conservation.

XXVI

A Montréal, le 22 juillet 1758.

Monsieur,

J'ai reçu la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire le 14 de ce mois. Je me flatte que vous êtes bien persuadé du plaisir qu'elle m'a fait et de ma recon-

noissance à tout ce que vous m'avez marqué. Vous avez vu mon empressement à augmenter les forces de M. le marquis de Montcalm et à le bien approvisionner. Mon objet en cela, comme j'ai eu l'honneur de vous le marquer, est de le mettre à son aise pour qu'il puisse envoyer de gros détachements pour harceler nos ennemis, interrompre leur communication à Lydius, et enlever quelques convois. Je ne doute pas, mon cher chevalier, que vous ne sentiez toute la conséquence de ces mouvements. Elle est fondée sur la retraite précipitée des Anglois, et rien n'est plus propre à nous donner de grandes espérances que leur consternation et leur découragement. Nous en avons des preuves trop certaines, et nous aurions à nous reprocher d'avoir négligé de semblables circonstances. D'ailleurs vous savez qu'il est des moments heureux qu'on ne trouve qu'en les cherchant. Notre activité à faire harceler nos ennemis ne pourra qu'augmenter leur découragement, tandis que nous leur donnerions à penser par notre inaction qu'il ne nous est pas possible de faire mieux, qu'insensiblement ils reprendroient courage et de nouvelles mesures pour revenir à la charge. Du succès de ces détachements dépend le prompt retour de nos Canadiens pour les récoltes et même la tranquillité de notre frontière. Je ne suis point en peine, mon cher chevalier, que vous ne concouriez de tout votre possible à l'exécution de mes vues. Nous n'avons encore aucune nouvelle de la Belle-Rivière ni de Louisbourg. J'ai envoyé M. de Longueuil en paroles chez les Cinq-Nations, où tout m'annonce qu'il sera bien reçu. Je suis de plus en plus sensible à votre bonne volonté. Soyez, je vous prie,

bien convaincu du désir que j'ai de vous donner une destination aussi importante que vous avez de zèle et d'expérience. Vous connoissez assez mes sentiments à cet égard ; il ne me tarde pas moins qu'à vous de vous en donner des preuves aussi parfaites que l'attachement sincère que je vous ai voué et avec lequel j'ai l'honneur d'être, etc.

VAUDREUIL.

P. S. — M^{me} de Vaudreuil est extrêmement sensible à l'honneur de votre souvenir. Elle me charge de vous dire mille choses de sa part.

XXVII

A Montréal, le 8 août 1758.

Monsieur,

Tout doit vous persuader du plaisir que j'ai eu à recevoir la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire le 21 du mois dernier.

Le détachement de M. de Saint-Luc a parfaitement bien réussi ; il auroit été à souhaiter qu'il fût plus considérable, parce que les quinze cents Anglois qui vinrent au secours du convoi qu'il défit, auroient vraisemblablement subi le même sort. Vous sentez parfaitement combien il est essentiel de continuer à faire de semblables détachements. La position des Anglois à l'ancien

fort Georges n'exige rien moins que notre empressement à cet égard ; car, s'ils s'y fortifioient, ils nous donneroient de l'occupation.

J'ai beaucoup de confiance au détachement que M. le marquis de Montcalm étoit dans le dessein de confier à M. Marin. Ce n'est pas, mon cher chevalier, un petit ouvrage que de vous envoyer des sauvages ; vous en savez la raison ; cependant je suis enfin parvenu à en faire partir et j'espère que vous n'en manquerez pas.

Je ne suis pas moins impatient que vous d'apprendre quel aura été le sort de Louisbourg. J'en ai les espérances les plus flatteuses. J'aurai un vrai plaisir à vous faire part des premières nouvelles que j'en recevrai. Vous pensez bien, mon cher chevalier, que j'ai rendu le compte le plus exact à la cour de vos importants services à l'affaire du 8, que je l'ai entretenue de la confiance que j'ai en vous. Les sentiments que vous me connoissez vous mettront, mon cher chevalier, en état de suppléer ou d'interpréter ce que je ne puis vous marquer ici à ce sujet.

M^{me} de Vaudreuil est très sensible à l'honneur de votre souvenir ; agréez mille compliments de sa part.

Continuez-moi, je vous prie, votre amitié ; il me seroit difficile de rien ajouter à celle que j'ai pour vous ni à l'attachement vif et sincère avec lesquels j'ai l'honneur d'être, etc.

XXVIII

A Montréal, le 12 septembre 1758.

Monsieur,

J'ai reçu les deux lettres que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire ; celle du 5 de ce mois ne m'est parvenue que dans ce moment.

Je me suis satisfait moi-même, Monsieur, en rendant compte à la cour de votre zèle, de votre expérience et de vos services dans cette colonie. J'aurai une vraie joie si je puis enfin contribuer à vous procurer le grade de maréchal de camp, que vous méritez à tous égards.

J'espère que les petits partis que vous avez en avant vous mèneront quelques prisonniers qui pourront vous instruire plus positivement des forces et des vues de nos ennemis. Je n'ai jamais été plus tranquille que je le suis sur tout ce qui concerne notre frontière ; il me suffit que vous y commandiez pour que je me repose entièrement à votre prévoyance et à vos lumières. M. le marquis de Montcalm n'a pas fait ici un long séjour ; il m'a annoncé son départ pour demain. J'ai conféré avec lui sur la situation présente de la colonie. Je ne vous entretiendrai pas exactement de mes dispositions et des mouvements que je médite parce que je suis bien persuadé que M. le marquis de Montcalm vous en fera part. Je lui ai témoigné le désir que j'ai de vous voir à la tête des forces que j'aurai dans peu sur le lac Ontario ; je vous ai même demandé, Monsieur, par un mémoire que je lui ai remis. J'aurai l'honneur de vous

faire part dans cette même lettre de ce qui aura été déterminé. Soyez, je vous prie, bien convaincu de la solidité des sentiments que je vous ai voués, et qu'on ne peut rien ajouter à l'attachement vif et sincère avec lequel j'ai l'honneur d'être, etc.

VAUDREUIL.

P. S. — M^{me} de Vaudreuil, Monsieur, est très sensible à votre souvenir ; elle me charge de vous dire qu'elle le mérite par les vœux qu'elle fait journellement pour vous. Agréez ici mille compliments de sa part.

AUTOGRAPHE. — Je finis dans le moment, Monsieur, ma dernière conférence avec M. le marquis de Montcalm. Il vous rend la justice qui vous est due ; mais il m'a témoigné qu'il seroit flatté d'être chargé de la mission en question, si elle a lieu, connoissant cette partie. Cependant, mon cher chevalier, je ne désespère pas de vous la faire échoir. Tout ce qui peut tendre à votre satisfaction fera toujours la mienne. Cette lettre vous sera remise par mon frère qui en ignore le sujet. Vous sentez bien qu'elle ne doit être vue que de vous seul.

XXIX

A Montréal, le 18 septembre 1758.

Monsieur,

J'ai reçu les deux lettres que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire. Je suis très sensible à l'attention que vous avez bien voulu avoir de me donner de vos

nonnelles. Elles m'ont fait un vrai plaisir. J'étois bien tranquille pour notre frontière du lac Saint-Sacrement, connoissant tout votre zèle et votre expérience. J'espère que M. de Repentigny nous procurera au moins des prisonniers. Je suis persuadé qu'il fera de son mieux pour se bien acquitter de la mission que vous lui avez confiée. Les Anglois ont brûlé nos deux grandes barques qu'ils avoient prises à Frontenac, de même qu'un plus grand nombre de leurs berges. Ils n'ont pas fait un grand séjour à Chouaguen ; il paroît qu'ils se sont retirés avec beaucoup de précipitation. Je n'entre pas, Monsieur, ici en détail sur les réflexions que je fais concernant Carillon, persuadé que M. le marquis de Montcalm vous fera part de tout ce que je lui écris à ce sujet. Agréez, Monsieur, que je vous renouvelle les assurances de la solidité des sentiments que je vous ai voués. Je ne serai jamais plus flatté que lorsque je pourrai vous en donner des preuves ainsi que de l'attachement vif et sincère avec lequel j'ai l'honneur d'être, etc.

VAUDREUIL.

P. S. — M^{me} de Vaudreuil est très sensible à l'honneur de votre souvenir ; elle me charge toujours de vous dire mille choses pour elle.

Je m'imagine bien, Monsieur, que vous êtes très persuadé du plaisir que j'aurois eu à vous fournir l'occasion de vous signaler dans la partie du lac Ontario, si les choses eussent tourné différemment. Il faut espérer que je serai à même de vous dédommager l'année prochaine, et même avant, si les circonstances me le permettent.

XXX

[Autographe]

LETTRE DE M^{ME} LA MARQUISE DE VAUDREUIL AU
CHEVALIER DE LÉVIS

A Montréal, le 22 septembre 1758.

Il semble, Monsieur, que tout s'oppose au plaisir que nous nous faisons de vous voir. J'avoue que votre séjour est long ; il m'ennuie très fort, et je m'aperçois qu'il en coûte, quand on s'est accoutumé à une douce société telle que la vôtre, d'en être privé. J'adresse, Monsieur, au Seigneur, les vœux les plus ardents pour votre conservation. Ménagez donc une santé qui nous intéresse si fort, et souvenez-vous quelquefois de ceux qui vous ont voué pour la vie l'attachement le plus sincère.

Monsieur,

Votre très humble et très obéissante servante,

FLEURY VAUDREUIL.

XXXI

A Montréal, le 22 septembre 1758.

Monsieur,

J'ai reçu la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire le 18 de ce mois.

Le parti que les Anglois ont pris de brûler les deux grandes barques qu'ils nous avoient prises et de se

retirer de Chouaguen, ne me permet pas de penser, quant à présent, à autre chose qu'à l'approvisionnement de Niagara et de tous nos postes de la Belle-Rivière. Mais j'espère qu'en égard à la mission que je vous avois destinée, ce ne sera qu'un différé. Voilà la seconde fois que le désir constant que j'ai de vous employer devient infructueux. J'espère que je serai plus heureux au premier mouvement que les circonstances pourront me favoriser. Soyez, je vous prie, Monsieur, bien persuadé que j'en aurai en mon particulier la plus grande satisfaction et que rien n'égale l'intérêt que je prendrai toujours à ce qui vous regarde. Tout bien considéré, nous devons nous attendre que les Anglois feront une nouvelle tentative sur Carillon cet automne. Je m'arrange pour faire passer toutes les forces qui sont à ma disposition à M. le marquis de Montcalm, lorsque le cas l'exigera ; je l'en ai prévenu. Il me faut cependant environ trois mille Canadiens pour suffire au va-et-vient de Frontenac et à celui de Niagara. Continuez-moi votre amitié ; vous connoissez l'étendue de celle que j'ai pour vous et l'attachement vif et sincère avec lequel j'ai l'honneur d'être, etc.

VAUDREUIL.

P. S. — M^{me} de Vaudreuil est toujours très sensible à l'honneur de votre souvenir et me charge de vous dire mille choses de sa part.

XXXII

A Montréal, le 27 septembre 1758.

Monsieur,

J'ai reçu la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire.

J'étois bien persuadé du plaisir que vous auriez à apprendre que les Anglois ont abandonné la partie du lac Ontario. Ils ont vraisemblablement eu connoissance de mon activité à y faire marcher des forces considérables. Il est toujours bienheureux qu'ils aient pris ce parti et qu'ils n'aient pas profité de nos deux grandes barques.

M. de Montigny s'est rendu à Niagara le septième jour de son départ. J'ai reçu des nouvelles de M. Des Ligneris du 29 du mois dernier ; il n'avoit encore aucune certitude d'être attaqué. M. de Rocheblave, qui a fait la dernière découverte à Cumberland, y a trouvé le camp de l'ennemi à peu près dans le même état qu'il l'avoit vu précédemment. Les forces de M. Des Ligneris sont considérables. J'ai su que M. de Bellestre étoit en route pour l'aller joindre avec les milices et les nations sauvages du Détroit. Il me marque qu'il craint plus la disette des vivres que les Anglois. J'ai environ trois mille Canadiens en mouvement pour approvisionner cette partie.

Il est bien à souhaiter, Monsieur, que les Anglois se retirent bientôt de l'ancien fort Georges ; mais je suis toujours dans la persuasion qu'ils hasarderont cet automne une nouvelle tentative sur Carillon ; aussi me

tiens-je en état de faire passer tous les secours qui sont en mon possible, sitôt que le cas l'exigera.

Il faut espérer que les deux partis que nous avons en avant nous mèneront quelques prisonniers qui nous donneront des connoissances plus certaines des vues de l'ennemi.

Je ne néglige rien pour vous envoyer des sauvages. Il n'est en effet rien de plus essentiel que de harceler les ennemis sur le chemin du fort Lydius.

Vous connoissez, mon cher chevalier, la pureté et la solidité des sentiments que je vous ai voués. Je ne puis que vous réitérer le désir que j'ai de vous en donner les preuves les plus parfaites. Vous voyez vous-même que les choses ont d'elles-mêmes assez bien tourné pour que je ne sois obligé d'exécuter aucune entreprise ; mais je saisirai avec plaisir la première occasion qui se présentera pour vous confier une mission qui vous convienne, au zèle et à l'expérience que je vous connois. Je serai bien charmé d'avoir l'honneur de vous voir, lorsque les circonstances vous permettront de descendre et de vous renouveler les assurances de l'attachement vif et sincère avec lequel j'ai l'honneur d'être, etc.

XXXIII

A Québec, le 25 mai 1759.

Monsieur,

Dès mon arrivée, je vous envoie un courrier pour vous informer que des nouvelles plus détaillées de la jorce et de l'espèce des bâtimens qui composent l'avant-

garde de la flotte angloise me font espérer que nous aurons du temps. Je ne perds cependant pas un moment à mettre tout en règle ici. La nécessité de ménager les vivres me détermine à suspendre le départ de la totalité des Canadiens que je destine à la défense de Québec. J'écris à mon frère pour qu'il en fasse partir quinze cents. A l'égard des cinq bataillons, vous ne sauriez mettre trop de diligence pour nous les faire arriver. Je vous prie aussi de me joindre de votre personne, dès que vous aurez tout mis en mouvement. Vous voudrez bien, avant votre départ, envoyer les instructions que vous croirez convenables, soit à Carillon, soit à Saint-Jean pour mettre en état l'Ile-aux-Noix, et vous voudrez bien, Monsieur, conférer avec mon frère sur ce que vous croirez de plus avantageux au service pendant votre absence.

XXXIV

Au camp, le 1^{er} juillet au matin.

Je souhaite, Monsieur, que vous ayez dormi plus tranquillement que moi, qui ai été reveillé plusieurs fois par les nouvelles de la Pointe-de-Lévis. A s'en tenir aux dernières, les ennemis paroissent y cheminer avec des charriots et peu de train d'artillerie. Je voudrois pouvoir conférer avec vous sur la question de savoir si nous y enverrions un gros détachement que nous ne pouvons faire partir qu'à marée montante, sur les huit

heures un quart. Aussi, je vous serois obligé de venir dîner avec moi ou tout au moins en sortant de votre dîner, à votre plus grande commodité, avec un officier-major de nos troupes de la colonie pour le renvoyer porter des ordres que vous pourriez avoir à donner.

Je vous serai aussi obligé de demander à M. de Charly l'état de la force des troupes que vous commandez.

XXXV

Au camp, le 2 juillet 1759.

Monsieur,

J'ai reçu la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire. Il n'est rien de mieux que ce que vous me faites celui de me marquer. Je compte avoir le plaisir d'en conférer incessamment avec vous.

Je fais partir M. de Niverville avec quelques sauvages et quelques habitants de la Pointe-de-Lévis, pour aller faire la découverte en question sur cette île (d'Orléans).

Comme M. de Florimond connoît parfaitement l'île d'Orléans, je l'ai chargé d'aller dans l'instant joindre M. de Courtemanche et de travailler avec lui pour avoir le plus grand nombre de sauvages qu'il sera possible, qui, avec une quinzaine de Canadiens, se porteront cette [nuit] sur l'île d'Orléans et rechercheront l'occasion de frapper. M. de Florimond me témoigne beaucoup

de zèle pour cette petite expédition, et j'y ai beaucoup de confiance.

Vous savez qu'on ne peut rien ajouter à l'attachement vif et sincère avec lequel j'ai l'honneur d'être, etc.

XXXVI

A Québec, le 5 juillet 1759.

Monsieur,

J'apprends par des femmes retirées à la quatrième concession, vis-à-vis de Beauport, qu'il y a des sauvages de la partie du Sault campés dans ces environs, qui, non content de tuer les bestiaux qu'ils rencontrent, enlèvent aussi les filles et les enfants. Comme il est de la dernière importance d'arrêter au plus vite ce désordre, je vous prie, Monsieur, de faire partir, sitôt ma lettre reçue, un détachement d'une vingtaine d'hommes pour en imposer à ces sauvages, avec des interprètes pour distinguer de quelle nation ils sont et leur parler avec fermeté. Le porteur de cette lettre les conduira au lieu où ces sauvages sont campés. Vous les ferez rendre à votre camp. Je vous prie, lorsque vous saurez de quelle nation ils sont, de parler à leurs chefs, pour qu'ils prévoient à ce qu'il n'arrive désormais aucune incartade de cette espèce de la part de leurs gens. Je vous serai obligé, Monsieur, de vouloir bien m'informer de quelle nation sont les dits sauvages.

XXXVII

Au camp, le 11 juillet 1759.

Il arrive, Monsieur, dans le moment deux courriers de Montréal. J'ai l'honneur de vous envoyer ci-jointes les lettres que j'ai trouvées à votre adresse. Les Abénaquis m'ayant demandé M. de Noyelle-Lanoë, j'ai consenti qu'il fût avec eux. Ainsi, Monsieur, vous pourrez l'employer, c'est-à-dire consentir qu'il marche avec eux, lorsque l'occasion s'en présentera.

J'ai l'honneur de vous souhaiter le bonjour.

XXXVIII

M. DE VAUDREUIL A M. DE MONTCALM

Au camp, ce 19 [juillet 1759], à onze heures et demie.

Je reçois dans le moment la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire à dix heures et demie du soir. Il est bien heureux que nous ayons eu un déserteur domestique d'un officier-général ; il est bien à souhaiter qu'il soit mieux instruit que ceux que nous avons eus jusqu'à présent. Je suis très sensible aux soins que vous voudrez bien vous donner pour m'envoyer sa déposition. M. de Bougainville est prévenu de tout ce dont j'ai eu l'honneur de vous informer ; il est actuelle-

ment à la Canardière avec les six cents Canadiens choisis prêts à se porter où besoin sera. Languedoc est aussi sous les armes. Il n'est rien de mieux que l'ordre que vous avez donné aux bataillons de la Sarre et de Béarn et la disposition que vous avez faite pour vous porter, avec ce secours et Languedoc, au secours de la partie qui pourra être attaquée. Je m'aperçois qu'on tire depuis près d'une heure du canon vers Sillery ; ce qui me persuade que l'ennemi fait son débarquement. Je ne dois pas tarder à en avoir des nouvelles, ainsi que de Québec. J'aurai l'honneur de vous en faire part dans l'instant.

Je fais passer votre lettre à M. de Bougainville.

XXXIX

20 juillet, à 9 heures du matin.

J'ai reçu la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire ce matin, avec le déserteur anglois. M. le marquis de Montcalm m'avoit envoyé sa déposition dès la nuit dernière.

Nous avons été sur pied jusqu'au jour, ainsi que le bataillon de Languedoc et le détachement que nous avions formé pour se porter au secours de la partie qui auroit été attaquée. Nous comptions fort que ce seroit vers Sillery ; il y avoit effectivement toute apparence que l'ennemi y tenteroit son débarquement ; mais

M. Dumas m'écrit qu'il a passé une nuit très tranquille.

La petite fusillade que vous avez eue ce matin, est sans doute une cérémonie que les volontaires des deux armées continueront.

Je n'ai pas reposé de la nuit, et vraisemblablement je n'en aurai pas le temps de la journée.

J'ai l'honneur de vous souhaiter le bonjour et d'être avec l'attachement le plus vif et le plus sincère, etc.

VAUDREUIL.

P. S. — M. Dumas n'a sans doute pas entendu le bruit du canon et la mousqueterie qu'ils tiroient vers le lieu où sont nos cajeux.

Nous expédions un courrier extraordinaire ; si vous souhaitez en profiter, ayez la bonté de m'envoyer tout de suite vos dépêches.

XL

M. DE VAUDREUIL A M. DE MONTCALM

Au quartier général, à Beauport, le 22 juillet 1759.

Je suis très sensible, Monsieur, à l'attention que vous avez bien voulu avoir de me faire part de la lettre de M. le chevalier de Bernetz. Vous la trouverez ci-jointe. Je pense tout comme vous que tout ce qu'il dit est bien vraisemblable, hors la consommation de la poudre.

M. de Ramezay m'écrit qu'un nommé Michaud, qui a été blessé à la Pointe-aux-Trembles, vient de lui dire qu'un chirurgien anglois l'avoit assuré que, cette nuit, il devoit passer devant la ville six gros vaisseaux pour aider à une descente à l'Anse-des-Mères. Nous avons vu d'ici beaucoup de troupes qui embarquoient sur des berges à la Pointe-de-Lévis; on croit même y avoir vu des pontons ou cajeux; nous saurons si M. le chevalier de Lévis s'est aperçu de quelque mouvement au Sault.

A l'égard de M. Dumas, il s'est mis en route; peut-être rétrogradera-t-il, lui ayant fait dire par M. de Saint-Rome de suivre ses premiers ordres et ses dispositions, nonobstant la lettre que je lui ai écrite ce matin d'après vos réflexions ?

J'ai l'honneur de vous assurer de mon respect.

VAUDREUIL.

P. S. — Je reçois dans le moment votre dernier billet qui se rapporte fort à ce que j'ai eu l'honneur de vous marquer. Il faudroit du monde à l'Anse-des-Mères, des sauvages et particulièrement de la cavalerie, dont nous nous sommes trop tôt dénantis.

XLI

25 juillet [1759].

J'ai reçu le prisonnier que vous m'avez envoyé avec sa déposition. Il paroît effectivement qu'il est peu instruit ; cependant je l'interrogerai de nouveau quoique bien persuadé qu'il ne m'en dira pas plus qu'à vous.

Il n'est rien de mieux que le parti que vous avez pris d'envoyer des sauvages avec M. de Langlado pour se joindre à M. de Boucherville. Il sera très à propos de remplacer ce détachement lorsqu'il rentrera.

Vous aurez pu, Monsieur, vous apercevoir tout comme moi que les Anglois se familiarisent dans la côte du Sud, d'où ils ont mené cette après-midi à la Pointe-de-Lévis des familles au nombre de plus de cent cinquante et une quantité d'animaux. Il est bien essentiel que nous prenions un arrangement pour arrêter le cours de ces partis. Ce sera bien faire la guerre à notre ennemi que de le priver des ressources qu'il trouve dans la colonie.

Nous n'avons aucune nouvelle.

XLII

Ce 27 juillet 1759.

M. de Boucherville, Monsieur, vient de me rendre compte de sa mission. Je n'ai pas l'honneur de vous en faire de détail, parce qu'il vous en a instruit. Il est

fort à propos de renvoyer un semblable détachement, mais d'y mettre autant de sauvages que de François. Vous pourrez même y mêler des soldats de bonne volonté, des troupes de terre et de la marine. Cela ne pourra que produire un bon effet.

J'ai l'honneur de vous souhaiter le bonsoir.

VAUDREUIL.

P. S. — Ci-joint une lettre au curé de l'Ange-Gardien, que je vous prie de lui faire passer par ce détachement.

XLIII

Ce 27 juillet 1759.

J'ai reçu la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire ce matin.

Il est bien fâcheux que les sauvages aient été à l'ordinaire trop vifs. Vous aviez, Monsieur, disposé et suivi l'affaire de façon à devenir considérable et très avantageuse pour nous. Je souhaite fort que tout ce que vous avez dit à ces sauvages les corrige, et qu'ils soient une autre fois moins impatients. J'étois bien assuré que vous auriez lieu d'être content de M. de Repentigny ; c'est un officier rempli de zèle et d'intelligence. C'est effectivement une très bonne affaire d'avoir obligé les ennemis, qui commençoient à se retrancher, à se retirer. Je vois avec plaisir que vous avez fait

passer ce matin un parti de sauvages de l'autre côté de la rivière. Je suis bien charmé que vous alliez vous-même faire un tour en cette partie.

Je m'en rapporte fort à vous, Monsieur, pour tout ce qui concerne vos sauvages et pour tout ce que vous jugerez à propos de leur donner. Je compte, tout comme vous, que M. de Bouherville se sera retiré par les profondeurs.

J'ai l'honneur de joindre ici une lettre à votre adresse. Le courrier pourra partir la nuit prochaine.

J'ai l'honneur de vous souhaiter le bonjour et d'être toujours avec l'attachement le plus vif et le plus sincère, etc.

XLIV

Au quartier général, le 28 juillet 1759.

Je vous remercie de m'avoir envoyé M. le curé de l'Ange-Gardien ; il pourra vous instruire de la conversation que j'ai eue avec lui et vous communiquer la lettre que j'écris à Messieurs les curés.

Hâtez, je vous prie, le départ du détachement que vous confiez à M. de Florimond. M. le curé de l'Ange-Gardien m'a lui-même observé qu'il seroit très à propos qu'il y eût dans ce détachement des volontaires de nos troupes mêlés avec les Canadiens et les sauvages, que cela inspireroit beaucoup plus de confiance et de courage

aux habitants ; ainsi je vous prie, Monsieur, de vouloir bien suivre cet arrangement.

Nous n'avons rien de nouveau.

J'ai l'honneur de vous souhaiter le bonjour.

XLV

Ce 29 juillet 1759.

J'ai l'honneur de souhaiter le bonjour à M. le chevalier de Lévis et de lui envoyer deux paquets à son adresse. Je recommande bien fort qu'on ne l'éveille point s'il dort. Nous n'avons rien de nouveau ici. Le courrier partira demain, à midi, pour Montréal.

XLVI

Ce 31 juillet [1759].

J'ai reçu, Monsieur, la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire ce matin avec le sergent déserteur de Royal-Américain. Je l'ai interrogé et je l'ai fait passer tout de suite à M. de Montcalm, afin qu'il pût en faire autant de son côté. Je lui ai envoyé à cet effet sa déposition.

Je suis très sensible à l'attention que vous avez eue de m'envoyer ce déserteur.

Il y a tout lieu de juger d'après le mouvement des Anglois du côté du Sault qu'ils veulent en venir à une affaire. J'ai fait défiler les troupes qui étoient à portée d'ici et le camp de Québec en usera de même sitôt qu'il sera nécessaire. Il occupe maintenant celui des Trois-Rivières qui a aussi avancé. Il me tardera de savoir ce qui se passe. J'envoie à M. de Saint-Martin cent hommes d'augmentation sous les ordres de M. de Montesson pour se porter dans tel poste de cette partie où l'ennemi paroîtra vouloir faire quelque tentative. Il doit y avoir cinquante Canadiens et cinquante sauvages que M. de Boishébert y a fait passer la nuit dernière.

J'ai l'honneur de vous souhaiter bien le bonsoir.

·XLVII

1^{er} août 1759.

J'ai l'honneur de vous envoyer ei-jointe une lettre que j'ai reçue pour vous qui vraisemblablement est de M^{me} de Vaudreuil. Monsieur l'intendant s'est chargé des autres lettres qui sont venues par le courrier à votre adresse.

Je joins aussi ici quelques lettres pour votre camp.

Le courrier partira demain à huit heures ; vous voudrez bien m'envoyer vos dépêches.

J'ai l'honneur, Monsieur, de vous souhaiter le bonjour.

XLVIII

Au quartier général, 1^{er} août 1759.

J'ai reçu la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire ce matin. Je n'ai pas ignoré la vivacité et la fermeté des mouvements que vous ordonnâtes. Je sais que vous avez constamment surveillé et que vous vous êtes porté partout. Tout le monde étoit occupé du danger auquel vous vous exposiez. C'étoit mon unique inquiétude par les sentiments que je vous ai voués. Je vous prie d'éviter à l'avenir, autant que vous le pourrez, des risques aussi évidents. La journée fut effectivement brillante, et elle auroit été certainement décisive pour nous, si les Anglois eussent été un peu moins prudents. Cet heureux événement est une suite de vos conjectures que j'ai toujours bien goûtées. Recevez-en, je vous prie, mon compliment et soyez bien persuadé que je vous le fais d'un très grand cœur. Je serai bien flatté d'avoir le plaisir de vous voir et que vous puissiez me donner un détail de l'action. Elle est pour nous une très bonne époque. J'en conçois les plus grandes espérances pour la campagne.

Je pense comme vous que les Anglois ne tenteront plus fortune du même côté qu'hier et que, s'ils ont à nous attaquer, ce sera par les gués que M. de Repentigny garde à la rivière du Sault-de-Montmorency. Il sera très essentiel d'y rassembler tous nos sauvages.

Il est bon que vous ayez ordonné les arrêts à M. Monin et que vous ayez renvoyé à Monsieur l'évêque l'aumônier

avec lequel cet officier avoit en dispute, puisqu'il en avoit déjà eu de semblables avec d'autres officiers.

J'ai l'honneur de vous souhaiter le bonjour et d'être toujours avec les sentiments les plus vifs et les plus sincères, etc.

XLIX

2 août 1759.

J'ai communiqué la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire à M. le marquis de Montcalm ; il va vous joindre. Vous serez à même de déterminer avec lui les mouvements que vous jugerez le plus convenables. Il est bien à souhaiter que les Anglois venissent en venir à une affaire générale.

Vous savez qu'on ne peut rien ajouter à la confiance que je vous ai vouée ni à l'attachement avec lequel j'ai l'honneur d'être, etc.

VAUDREUIL.

P. S. — Ménagez-vous, je vous prie ; nous en avons besoin.

L

4 août [1759].

J'ai reçu la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire.

Je ferai délivrer du plomb aux sauvages pour tirer aux tourtes ; il me suffit que vous donniez votre approbation à leur demande.

M. de Boishébert m'a écrit ce matin que cinq déserteurs se sont fait traverser de Saint-Nicolas à Saint-Augustin, qu'ils ont rapporté que leur armée n'étoit présentement que six mille hommes de troupes réglées ; qu'ils attendoient toujours le général Amherst ; que, s'il ne venoit pas, ils n'espéroient pas de prendre Québec, M. de Boishébert va m'envoyer ces déserteurs ; j'aurai l'honneur de vous faire part de ce qu'ils m'auront appris d'intéressant, sitôt que je les aurai interrogés.

M. de Boishébert m'a ajouté que cinquante sauvages traversés à la côte du Sud viennent de se fusiller avec un petit bateau échoué auprès d'une côte, que les sauvages ont l'avantage parce qu'ils sont sur la hauteur, et que ce bateau ne peut se retirer qu'à la faveur des navires qui en sont proches. Nous saurons le dénouement de cette petite affaire.

Je m'étois arrangé à aller dîner avec vous ; mais, au moment que j'ai voulu partir, je n'ai eu ni cocher ni voiture. Je m'en serois dédommagé en allant vous voir cette après-midi, si je n'avois appris que vous alliez visiter vous-même le poste de Repentigny.

Vous avez vu passer comme moi un parlementaire ; je ne sais pas encore quel est le sujet qui l'amène et je vous en instruirai.

Vous savez qu'on ne peut rien ajouter à l'attachement vif et sincère avec lequel j'ai l'honneur d'être, etc.

VAUDREUIL.

P. S. — Depuis ma lettre écrite, j'ai fait délivrer à M. de Langlade du plomb pour ses sauvages, ainsi [que] tous les autres articles qu'il m'a demandés.

LI

5 août 1759.

J'ai reçu la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire ce matin.

Je souhaiterois fort savoir hier au soir, s'il avoit été réellement tiré du canon au Sault. On me dit qu'on en avoit entendu ici une volée. Je vois avec plaisir que cela s'est réduit uniquement à empêcher la continuation de nos travaux.

Il est heureux que le soldat de Béarn qui a déserté, ne soit point instruit.

J'ai l'honneur de vous envoyer toutes les lettres que j'ai reçues pour vous par le courrier.

M. de Bourlamaque est à l'Ile-aux-Noix.

Je n'ai eu que très indirectement des nouvelles de Niagara qui me laissent en doute sur la situation et le parti que M. Pouchot pourra avoir pris.

J'aurai le plaisir d'aller dîner avec vous, mais à condition que vous me recevrez sans façon. Je profiterai du premier intervalle que j'aurai pour m'absenter.

J'ai l'honneur d'être, avec l'attachement le plus vif et le plus sincère, etc.

VAUDREUIL.

P. S. — Le courrier partira demain au soir ; je tiens les nouvelles dont je vous parle secrètes.

LII

6 août 1759.

J'ai reçu le billet que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire ce matin avec un déserteur et sa déposition, par laquelle je vois qu'effectivement il y a tout lieu de croire que les Anglois ne tarderont pas à nous attaquer et qu'ils feront leurs plus grands efforts pour pénétrer par la rivière de Montmorency. Je sens, tout comme vous, que ce sera une affaire de bois, que par conséquent nous aurons besoin de beaucoup de sauvages dans cette partie. Indépendamment de ceux que vous avez, il y en a encore un certain nombre dans ces environs que je rassemblerai lorsqu'il sera temps. Comme ce sont des nations différentes de celles que vous avez, elles ne peuvent se tenir au Sault parce qu'elles auroient vraisemblablement quelque démêlé ensemble.

Nous eûmes hier trois soldats déserteurs, et avant-hier cinq ; ils ne sont point instruits à beaucoup près, comme celui que vous avez eu.

Nous avons eu une petite alerte vers une heure après-minuit. M. de Ramezay m'ayant écrit qu'il passoit beaucoup de berges au-dessus de Québec, je lui ai envoyé dans l'instant les piquets de Languedoc, des Trois-Rivières et de Québec ; mais tous les mouvements de ces berges n'ont abouti à rien.

J'ai l'honneur de vous souhaiter le bonjour et d'être avec un attachement vif et sincère, etc.

VAUDREUIL.

P. S. — Les sauvages dont j'ai l'honneur de vous parler sont campés près de moi ; ils se rendront d'abord chez vous, lorsqu'il sera nécessaire.

LIII

Au quartier général, le 10 août 1759.

Les sentiments que je vous ai voués vous persuaderont aisément la peine que je ressens de votre départ, et qu'il n'a fallu rien moins que les puissants motifs que j'eus l'honneur de vous communiquer hier pour me déterminer à vous éloigner ; mais la partie que je vous ai confiée est dans ce moment si capitale que tout a dû céder à l'excellent effet que votre présence va y produire. Je suis très convaincu, Monsieur, que vos sages et fermes dispositions en imposeront à l'ennemi. Vous êtes parfaitement instruit de mes intentions à tous égards, et je ne puis que m'en rapporter à vous, quels que puissent être les événements, connoissant votre zèle, votre prudence et vos ressources.

Vous trouverez ci-jointe une lettre que j'ai reçue de M. de Bourlamaque et celle que je lui écris en réponse. Il me tarde bien qu'il ait eu des nouvelles du général Amherst. J'ai vu une lettre écrite par un officier du régiment de Berry qui assure que les sauvages ont rapporté à M. de Bourlamaque que le général Amherst avoit rétrogradé. Si cela se confirme et que le fait soit constant, il y aura tout lieu de présumer que ce général, étant instruit de notre position à l'Ile-aux-Noix, fera les démarches convenables pour nous obliger à la conserver pendant qu'il se portera de sa personne avec ses meilleures troupes à Chouaguen pour percer par nos

Rapides. Ce sont des réflexions que je fais, qui n'auront pas échappé à votre prévoyance.

Vous voyez, Monsieur, que [je] renvoie M. de Bourlamaque aux ordres que vous jugerez à propos de lui donner. M. de Montesson part actuellement avec son détachement ; le surplus fera route dès demain.

Nous n'avons ici aucune nouvelle intéressante. Les Anglois sont bien tranquilles ; M. le marquis de Montcalm est actuellement à votre poste.

J'entre bien dans le plaisir que M^{me} de Vaudreuil aura eu de vous voir ; c'est la seule chose qui puisse me dédommager de votre absence. Je vous souhaite la plus grande réussite en tous points. Vous savez combien je désire que vous en recueillez tout le fruit.

Ménagez-vous, je vous prie, et soyez assuré que rien n'égale le solide attachement avec lequel j'ai l'honneur d'être, etc.

VAUDREUIL.

P. S. — Vous voudrez bien, Monsieur, décacheter toutes les lettres à mon adresse, de quelque part qu'elle vienne. Vous en trouverez ci-joint deux qui me sont parvenues pour vous.

J'adresse à mon frère la lettre pour M. de Bourlamaque craignant que vous ne soyez plus à Montréal.

LIV

Du quartier général, 11 août 1759.

Quoique je n'aie absolument aucune nouvelle intéressante à vous apprendre, je ne puis néanmoins me refuser au plaisir de vous écrire par ce courrier.

Nous avons eu ce matin une petite fusillade au Sault ; elle n'a pas été longue. Les Anglois en ont été quittes pour environ cent quarante hommes tués ou blessés. De notre côté il nous manque un Canadien, et nous en avons eu six de blessés.

Vous savez, Monsieur, le pressant besoin où nous sommes de vivres. Monsieur l'intendant vient de me dire qu'il nous falloit vivre sur la nouvelle farine d'automne du gouvernement de Montréal au 20 ou 25 du mois prochain. Quelle dure situation ! Il est d'une nécessité absolue que nous prévoyions d'avance à faire couper, battre et moudre le blé d'automne du gouvernement de Montréal. Nous n'avons pas de temps à perdre puisque l'armée manquera totalement de vivres si nous ne recevons, avant ou dans le temps que je viens d'avoir l'honneur de vous le dire, les farines en question. Voyez, Monsieur, de prendre l'arrangement que vous jugerez le plus convenable pour remplir cet objet sans lequel il faut renoncer à tous les autres. Je souhaite fort que les choses aillent beaucoup mieux à tous égards que nous ne l'avons pensé à votre départ ; il ne faut, dans des circonstances aussi critiques, rien moins que vos lumières et vos ressources. L'expédient

le plus court et le plus prompt est le meilleur. Il faudra, de toute nécessité, détacher un certain nombre d'hommes, suivant la demande que M. Martel pourra vous faire pour hâter une opération aussi essentielle. Plus nous tarderons, plus elle deviendra difficile. J'entre fort, Monsieur, dans les embarras que vous avez. Je serois bien charmé de les partager avec vous; mais il est indispensable que je sois ici.

Je vous souhaite la plus parfaite santé, et j'ai l'honneur d'être toujours avec l'attachement le plus vif et le plus sincère, etc.

LV

Au quartier général, le 12 août 1759.

Je profite d'un courrier que Monsieur l'intendant envoie à Montréal pour avoir le plaisir de vous donner de mes nouvelles.

Hier, sur les dix heures du soir, nous eûmes une alerte qui donna lieu de croire que les Anglois vouloient nous attaquer à la Canardière et faire passer plusieurs vaisseaux devant la ville. Tout cela s'est terminé par le passage d'une goélette, qui a été joindre les vaisseaux qui sont vers la Pointe-aux-Trembles. L'armée a passé la nuit au bivouac, d'un très mauvais temps.

Vous voudrez bien, Monsieur, que j'aie l'honneur de vous réitérer tout ce que j'ai eu celui de vous marquer sur la nécessité de faire récolter et mettre en farine tout

le blé d'automne qui, dès le 20 du mois prochain, sera notre unique ressource pour la subsistance de l'armée. Vous en sentez toute la conséquence, et je suis bien persuadé que vous aurez pris l'arrangement le plus convenable et le plus prompt à cet égard.

Vous savez que rien n'égale l'attachement vif et sincère avec lequel j'ai l'honneur d'être, etc.

LVI

Au quartier général, le 13 août 1759.

J'ai reçu avec un très grand plaisir la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire des Trois-Rivières. Je suis bien charmé que vous ayez M. de Longneuil près de vous. Je suis très convaincu qu'il fera de son mieux et qu'il vous sera utile par les connoissances qu'il a des Rapides et par ses liaisons avec les Cinq-Nations iroquoises. Il sera très flatté de rester avec vous tout le temps que vous jugerez à propos ; M. de Noyelle suppléera à son défaut fort aisément.

Vous trouverez ci-joint copie de la lettre que M. de Bourlamaque a écrite à mon frère. Vous serez à même d'examiner toutes choses, de les réfléchir et de donner les ordres que vous jugerez le plus convenables. Je ne puis que vous réitérer la confiance que j'ai en vous et l'espérance que j'ai que rien ne sera à l'épreuve de votre zèle et de votre pénétration. Votre présence aura rassuré et encouragé les esprits timides. Quant à moi,

il me suffit que vous soyez à Montréal pour que je n'aie aucune inquiétude. Vous aurez eu vraisemblablement des nouvelles de M. le chevalier de La Corne en arrivant.

Les ennemis nous laissent toujours ici bien tranquilles. Ils ont ravagé les maisons de la baie Saint-Paul. Ils augmentent en nombre par le sud au-dessus des paroisses qui sont vis-à-vis la Pointe-aux-Trembles ; j'aurai attention de vous envoyer les dépositions des premiers prisonniers ou déserteurs que nous aurons.

Il ne me reste qu'à vous renouveler les vœux que je fais pour votre santé. Ménagez-vous, je vous prie ; je crains que vous ne succombiez aux fatigues que vous avez eues et que vous ne cessiez d'avoir.

Vous savez que rien n'égale l'attachement vif et sincère avec lequel j'ai l'honneur d'être, etc.

VAUDREUIL.

P. S. — Nous ne devons rien épargner, Monsieur, pour conserver nos Rapides. Si les corvettes du Roi pouvoient y contribuer, il n'y auroit pas difficulté à les faire échouer, même de faire de plus grands sacrifices si vous le jugez nécessaire. C'est sur quoi, comme sur toutes autres choses, je vous laisse une entière liberté.

Permettez, Monsieur, que je fasse ici mille compliments à M. Le Mercier et à tous vos messieurs.

LVII

Au quartier général, le 18 août 1759.

J'ai reçu les deux lettres que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire les 13 et 14 de ce mois.

Il n'est rien de mieux que les arrangements que vous avez pris à tous égards ; aussi suis-je fort tranquille pour l'Ile-aux-Noix et pour nos Rapides, y ayant tout lieu d'espérer que l'ennemi vous donnera le temps de pourvoir solidement à la sûreté de ces deux parties.

Vous trouverez ci-joint trois lettres de M. de Bourlamaque et une lettre de M. le chevalier de La Corne ; je marque au premier que je m'en remets entièrement à vous.

Nos récoltes font un objet capital. Vous avez pris, Monsieur, les mesures les plus convenables relativement aux circonstances, et d'après cela, je me flatte que nous sauverons nos grains. Cela est d'autant plus essentiel que notre disette augmente chaque jour et qu'il faut nécessairement que nous soutenions la colonie avec ses propres ressources. C'est dans cette vue que je donne ordre à mon frère, ainsi que Monsieur l'intendant à M. Martel de ne plus faire bluter les farines, d'en faire faire du pain telles qu'elles sortiront du moulin. Nous n'en mangerons pas d'autre ici ; je suis bien assuré que vous voudrez bien en user de même à votre table.

Je suis bien charmé que vous ayez trouvé bien les dispositions et l'ordre que mon frère avoit établi. Je suis bien convaincu de son empressement à vous

seconder dans toutes les occasions et de la satisfaction qu'il y trouvera lui-même.

Votre arrivée à Montréal a produit un effet merveilleux ; les esprits timides ont acquis un degré de force supérieur ; les dames, à commencer par M^{me} de Vaudreuil, ont cessé de craindre l'ennemi ; votre présence les a non seulement rassurées, mais même aguerries ; les demoiselles, moins expérimentées, ne désirent pas moins de faire éclater la confiance qu'elles ont en vous. Elles méritent les unes et les autres, que vous leur en teniez bon compte ; mais il faut nécessairement qu'elles vous donnent du répit. Vous avez une besogne beaucoup plus sérieuse et plus pressée. Vous allez, mon cher chevalier, être le héros de la colonie et celui des cœurs ; vous en méritez le titre par les excellentes qualités que vous réunissez.

Le général Wolfe est toujours très pacifique ; il n'a point envie de venir nous tâter ; il augmente ses retranchements ; il ne fait plus mystère de dire que l'expédition du Canada est manquée et qu'il ne compte plus sur la jonction du général Amherst. La seule ressource qu'il trouve dans son désespoir est de piller, ravager et brûler les habitations qui sont à sa proximité. Un procédé si contraire aux lois de la guerre ne laisse pas que de lui coûter cher par le nombre d'hommes qu'il perd journellement. Certains prisonniers et déserteurs ont assuré que, le 1^{er} du mois prochain, les troupes de la marine rentreroient dans leur bord. Il est bien à souhaiter qu'il en soit de même de celles de terre. Du reste, on canonne et bombarde toujours Québec. Le dernier détachement de M. de Repentigny n'a rien fait,

parce que les sauvages ont hésité de donner sur un corps de cinq à six cents Anglois.

Continuez-moi, je vous prie, la même part dans votre amitié; rien n'égale celle que je vous ai vouée et l'attachement vif et sincère avec lequel j'ai l'honneur d'être, etc.

LVIII

Au quartier général, le 21 août 1759.

J'ai reçu la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire de Lachine, le 15 de ce mois.

J'ai vu M. de la Colombière et je l'ai prévenu que je ne pourrois me dispenser de le punir, s'il m'étoit porté des plaintes au sujet de l'affaire qu'il a eue.

J'espère que vous serez de retour à Montréal peu de jours après l'arrivée de ce courrier. Je ne suis pas en peine que vous n'ayez disposé toutes choses pour rendre nos Rapides impénétrables; c'est sur quoi je n'ai pas la moindre inquiétude; il me suffit que vous ayez le temps d'opérer.

La lettre que vous trouverez ci-jointe m'a été communiquée et remise à cachet volant. Tout ce que je puis avoir l'honneur de vous marquer à ce sujet, c'est que je suis inviolable dans la confiance que je vous ai vouée pour la sûreté des frontières et du gouvernement de Montréal. Du reste, je suis bien persuadé que M. de Bourlamaque ne se trouvera que plus à son aise par

votre proximité et les ordres que vous pourrez donner suivant l'exigence des eas.

Tout nous annonce que les Anglois ne feront pas un bien long séjour dans la colonie ; il y a du moins lieu de le conjecturer d'après le parti violent qu'ils prennent de piller, ravager et brûler les habitations qui sont à leur proximité.

Mais nous ne devons pas moins prévoir à assurer la subsistance de l'armée. Je ne puis que vous réitérer ce que j'ai eu l'honneur de vous marquer à ce sujet sur la récolte de nos grains. J'ai écrit par le précédent courrier à mon frère de suivre les arrangements que vous avez pris à cet égard et de plus de destiner deux cents hommes, et même un plus grand nombre pour accélérer cette opération, étant d'une conséquence décisive que, du 15 au 20 du mois prochain, nous fassions vivre l'armée à même la farine que produira le blé de cette année.

Vous connoissez l'étendue des sentiments que je vous ai voués de l'attachement le plus vif et le plus sincère, avec lesquels j'ai l'honneur d'être, etc.

VAUDREUIL.

P. S. — M^{me} de Vaudreuil m'a fait part de la lettre que vous avez eu la bonté de lui écrire des Cèdres. Je ne puis que vous réitérer ma vive sensibilité aux nouvelles preuves que vous voulez bien me donner de votre amitié ; vous savez que rien n'égale la vivacité et la solidité de ma reconnaissance.

LIX

Au quartier général, le 26 août 1759.

J'ai tout lieu d'espérer que cette lettre vous trouvera de retour à Montréal en parfaite santé. Je me flatte que vous êtes bien convaincu que personne n'y prend plus d'intérêt que moi et que rien n'égale les sentiments que je vous ai voués.

Le général Wolfe ne paroît occupé que de faire piller, ravager et brûler les habitations où il peut faire passer des détachements. Le camp et les vaisseaux qu'il a au-dessus de Québec paroissent fort indécis dans leurs mouvements. On ne sait s'ils veulent monter plus haut ou descendre ; aussi continuai-je à leur faire la guerre à l'œil. Plusieurs vaisseaux de la flotte ont descendu le fleuve ; cela donneroit lieu de supposer son prochain départ ; mais je ne m'y fie pas.

Nos Abénaquis ont donné une grande preuve de leur fidélité ; ils ont arrêté sept Loups qui guidoient et escortoient deux officiers anglois détachés par le général Amherst. Ils sont tous actuellement aux fers à bord de la frégate du sieur Canon. Suivant les instructions de ces officiers, ils devoient haranguer et porter les Abénaquis à la neutralité ; du reste ils devoient pénétrer jusqu'au général Wolfe et revenir sur leurs pas pour rejoindre le général Amherst. Il paroît que cette instruction n'étoit qu'un honnête prétexte ; car, à la vue de nos Abénaquis qu'ils ont rencontrés dans les bois, ils ont fui. Il n'est point d'instance qu'ils n'aient faite et

de somme d'argent qu'ils ne leur aient offerte, pour les engager à les mettre en lieu de joindre le général Wolfe ; mais ils ont été incorruptibles. Vous jugez bien, Monsieur, que je leur donnerai beaucoup au delà de la somme qu'ils ont refusée.

Parmi les papiers qui ont été trouvés sur ces officiers, il n'y a pas une seule lettre du général Amherst. Il y en a plusieurs écrites par des officiers, dont une rapporte fort exactement l'affaire de Niagara, l'évacuation de Carillon et de Saint-Frédéric. L'officier qui l'écrit paroît très éclairé ; il dit qu'il n'est pas bien décidé si le général Amherst avancera pour nous attaquer au fort Saint-Jean, ce qui donne tout lieu de présumer qu'il ignore le poste que nous occupons à l'Ile-aux-Noix. Il ajoute que ces mouvements dépendent des succès que le général Wolfe aura. Il faut espérer qu'ils ne l'induiront qu'à faire sa retraite. Cependant mon frère m'écrit que trois déserteurs, arrivés à M. de Bourlamaque, lui ont rapporté que les Anglois construisoient à Saint-Frédéric une barque de quatorze à quinze canons et deux bâtimens plats qui porteront chacun quatre canons de 24, et d'après cela on conclut qu'il ne tardera pas d'être attaqué. Vous aurez été à même de questionner ces déserteurs.

Aucune des lettres dont ces deux officiers étoient porteurs ne parle en aucune façon des Rapides. Il seroit bien à souhaiter que les Anglois n'eussent point de vues de ce côté-là ; en tout cas, je n'ai aucune inquiétude, me reposant entièrement sur les arrangements que vous aurez pris.

L'objet de nos récoltes devient chaque jour plus intéressant et plus urgent. Il est d'une nécessité absolue que nous ayons ici des nouvelles farines dès le 10 du mois prochain, pour la subsistance de l'armée. Il est aussi très important que nous ne perdions pas un seul épi de blé, parce que la récolte du gouvernement de Montréal est presque notre unique ressource, pour faire vivre toute la colonie pendant l'hiver. Je suis bien assuré que mon frère aura, en votre absence, employé tous les moyens imaginables pour remplir mes intentions à cet égard ; mais je vous prie, Monsieur, de vouloir bien y donner vos soins et de forcer de monde, si les circonstances peuvent vous le permettre. Il est indispensable de faire convertir en pain la farine telle qu'elle sortira du moulin, sans être blutée, du moins jusqu'à ce que nous ayons le temps d'en user différemment.

J'oubliois d'avoir l'honneur de vous marquer que j'ai instruit M. de Bourlamaque par un courrier que je lui expédiai hier de la détention des deux officiers anglois. Je lui ajoutai qu'ils avoient fait leur route par le portage de la baie de Missiscoui et ensuite par les bois de Maska. Je le priai d'avoir toujours des partis de ce côté-là et dans tous les autres endroits par où il pourroit pénétrer quelque parti ou espion anglois. J'écrivis aussi à mon frère de faire bien valoir la fidélité des Abénaquis auprès des gens du Sault et du Lac, et d'être très surveillant, ayant tout lieu de croire que les Anglois auront mis tout en œuvre pour faire passer des paroles dans leur village. Je suis bien persuadé que vous ne laisserez rien à dire à ces sauvages à cette occasion et

que vous donnerez des ordres à M. de Bourlamarque pour qu'il ait toujours des partis en mouvement sur toutes les routes que l'ennemi pourroit tenir.

J'entre fort dans le plaisir que M^{me} de Vandreuil aura à vous revoir. J'en aurai toujours un bien grand lorsque je pourrai vous donner des preuves de l'attachement vif et sincère avec lequel j'ai l'honneur d'être, etc.

LX

[Autographe]

Ce 26 [août 1759], au soir.

Je vous écris cette lettre pour vous seul. Je joins ici celle que M. de Bourlamaque m'a écrite ; vous verrez assurément qu'il n'a pas été charmé de la destination que je vous ai donnée et qu'il est fort jaloux de commander en chef. M. le marquis de Montcalm à qui j'ai communiqué cette lettre m'a engagé à écrire à M. de Bourlamaque celle que vous trouverez ci-jointe, même à l'autoriser par un ordre à venir servir ici. Son objet en cela, m'a-t-il dit, est de vous mettre à même de [ne] renvoyer M. de Bourlamaque que lorsque vous le jugerez à propos, et que ce n'est que dans cette vue qu'il vous adresse cet ordre.

Vous jugez bien, Monsieur, qu'il s'en faut de beaucoup que j'approuve M. de Bourlamaque. Je vous prie de ne pas vous gêner avec lui, mais au contraire de laisser mon ordre comme non avenu. Mon intention est qu'il reste à l'Ile-aux-Noix, et qu'il se conforme à

ce que vous lui prescrirez, que vous vous portiez vous-même dans ce poste comme partout ailleurs toutes les fois que vous le jugerez à propos. Je ne puis que vous réitérer toute la confiance que j'ai en vous. Vous connoissez mes sentiments d'attachement, avec lesquels je suis, etc.

LXI

Du quartier général, le 28 août 1759.

Les sentiments que je vous ai voués vous persuaderont aisément combien je désire recevoir de vos nouvelles et apprendre que le voyage que vous avez fait n'a point altéré votre santé ; vous savez que rien n'égale l'intérêt que j'y prends.

Vous aurez sans doute vu la déposition de trois déserteurs arrivés à l'Ile-aux-Noix le 18 de ce mois. J'espère que M. de Bourlamaque en aura d'autres ou des prisonniers qui l'auront plus particulièrement instruit des vues du général Amherst. Il seroit bien à souhaiter qu'il s'attachât uniquement cette année à s'établir solidement à Saint-Frédéric, comme les déserteurs le pensent eux-mêmes. M. le marquis de Montcalm lui a écrit par le dernier courrier pour l'informer du sort des deux officiers qu'il avoit détachés vers le général Wolfe sous la conduite de sept Loups. Comme, suivant des lettres particulières, les mouvements du général Amherst dépendoient du succès du général Wolfe, il pourroit se faire que, n'ayant plus aucune

ressource pour avoir de ses nouvelles, il hésitera à pénétrer plus avant ; cependant il est de la prudence de ne pas s'y fier.

Nous eûmes hier un déserteur du Sault qui nous assura que tout se disposoit pour le prochain départ de la flotte, qu'on n'attendroit même pas la maturité des grains (et en effet les Anglois les font faucher, ne pouvant les brûler), qu'il y avoit beaucoup de malades dans la flotte, outre ceux de l'armée et les blessés.

Les vaisseaux qui sont au-dessus de Québec ont rembarqué le monde qu'ils avoient campé à la côte du Sud et manœuvré de façon à donner lieu de penser qu'ils désiroient rejoindre la flotte ; mais, hier, vers les huit heures et demie du soir, il passa sous le canon de la ville cinq bâtimens qui ont joint les premiers. Je les ai fait examiner ; il y a lieu de croire que ce n'est qu'une frégate de trente-deux canons, et les autres de deux et quatre canons, grésés en brûlots ; peut-être ne sont-ils pas ainsi armés.

L'unique chose qui nous occupe actuellement est l'arrivée des farines que nous avons demandées à Montréal ; ce qui est notre unique ressource pour faire vivre la colonie. Comme nous sommes extrêmement pressés et qu'il se présente beaucoup de difficultés à cette opération, dont la principale provient de l'insuffisance du monde qui y est employé, je charge mon frère de vous voir à ce sujet et je vous prie, Monsieur, de vouloir bien prendre les arrangements convenables pour hâter une besogne aussi capitale, de laquelle dépend le salut de la colonie, dussiez-vous rappeler le monde nécessaire des Rapides ou même de l'Ile-aux-

Noix. Nous ne devons rien négliger pour nous assurer qu'il ne se perdra pas, s'il est possible, un seul épi de blé parce que nous n'avons presque point d'autre ressource que la récolte du gouvernement de Montréal pour faire vivre toute la colonie jusqu'au printemps prochain.

Dès demain l'armée n'aura que trois quarts de pain. Il est de la plus grande conséquence de réduire la ration à Montréal, à l'Ile-aux-Noix et à l'Ile-aux-Galops à une livre de pain. Cet arrangement est d'autant plus indispensable que, si notre armée savoit qu'on en use différemment à Montréal et dans ces deux postes, elle seroit très mécontente. D'ailleurs nous ne saurions assez économiser, eu égard à l'extrême disette que nous éprouverons certainement cet hiver. C'est pourquoi, je vous prie, Monsieur, de vouloir bien donner vos ordres pour cet effet, de façon qu'on s'y conforme.

Il ne me reste qu'à vous renouveler les assurances de l'attachement vif et sincère avec lequel j'ai l'honneur d'être, etc.

VAUDREUIL.

P. S. — Depuis ma lettre écrite, Monsieur, j'ai été informé par un marin qu'il a vu le vaisseau de cinquante-quatre canons avec six frégates. Il y a tout lieu de penser qu'ils en veulent à nos vaisseaux. Suivant le journal d'un Anglois il paroît que c'étoit d'abord leur mission, ayant aussi pour objet de faciliter la jonction de l'armée du général Amherst. Il faut espérer que nous saurons dans les suites plus exactement leurs vues qui pourroient [être] aussi de couper toute communication.

LXII

M. DE VAUDREUIL AU CHEVALIER DE LA CORNE

Au quartier général, le 1^{er} septembre 1759.

J'ai reçu, Monsieur, la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire le 25 de ce mois. M. le chevalier de Lévis m'a témoigné beaucoup de satisfaction de votre zèle et de vos bonnes dispositions à tous égards. J'en étois d'avance très persuadé. Je ne le suis pas moins de votre activité à faire suivre les travaux qu'il a jugés nécessaires, particulièrement ceux de la barque de la Pointe-au-Baril. Je compte fort sur vous pour l'exécution des ordres qu'il vous donnera, lorsqu'il jugera à propos de revenir à Montréal. Je sais fort que cette partie ne peut être en meilleures mains.

Il est bien à souhaiter que le parti que vous avez envoyé du côté de Chouaguen, vous mène des prisonniers qui nous donnent une exacte connoissance de la position et des vues de l'ennemi.

Je vous ai rendu toute la justice que vous pouviez désirer dans votre affaire de Chouaguen; je vous ai fort approuvé. J'ignore qu'il ait été fait aucun raisonnement à cette occasion; en tout cas, vous devez fort peu vous en inquiéter.

J'ai donné mes ordres pour que toutes les récoltes se fassent également à Montréal. Celles de votre ferme de Repentigny ne seront point négligées; cependant je saisirai avec plaisir le premier moment favorable pour renvoyer les trois hommes que vous m'avez demandés.

La disette où nous sommes des vivres exige que vous réduisiez la ration de votre troupe à une livre de pain, sans quoi nous ne saurions suffire aux besoins du service ; mon frère doit vous avoir écrit à ce sujet. Je vous prie de vous y conformer exactement. Votre troupe sera en cela beaucoup mieux traitée que ne l'est ici l'armée puisqu'elle est réduite à trois quarterons de pain.

Vous savez qu'on ne peut rien ajouter à la sincérité des sentiments avec lesquels j'ai l'honneur d'être, etc.

VAUDREUIL.

P. S. — Permettez-moi, Monsieur, que j'assure ici de mon respect M. l'abbé Piquet et que je lui réitère la confiance que j'ai aux soins qu'il se donne pour raffermir ses sauvages dans leur zèle et leur attachement aux François.

LXIII

Au quartier général, le 4 septembre 1759.

Rien n'égale le plaisir que j'ai eu à recevoir la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire le 30 du mois dernier ; elle est très satisfaisante à tous égards. La déposition du prisonnier que les sauvages vous ont mené, jointe à celle des prisonniers que nous avons eus du côté de Saint-Frédéric nous confirment dans la confiance où nous sommes que les Anglois ne donneront

pas plus d'étendue à leurs progrès sur les lacs Ontario et Champlain. Il n'est rien de mieux, Monsieur, que vos dispositions, les mesures que vous avez prises et les ouvrages que vous avez ordonnés pour la sûreté des Rapides. Il faut espérer que le second parti que vous avez envoyé du côté de Chouaguen, ne réussira pas moins bien que le premier.

Il seroit bien à souhaiter, Monsieur, que le départ de la flotte fût le 8 de ce mois, comme vous le pensez. Toutes vos sages prévoyances ont été jusqu'à présent vérifiées par la réalité. Le camp du Sault n'existe plus ; depuis plusieurs jours les Anglois en avoient commencé le déblai ; il fut totalement terminé hier au matin. Les Anglois brûlèrent eux-mêmes leurs retranchements ; pendant ce temps-là, ils embarquèrent beaucoup de troupes sur une quantité de berges qui formèrent une chaîne à l'abri de leurs vaisseaux pareille à celle du 31 juillet. Nous nous attendions à être attaqués ; mais, soit que le vent devint trop fort, soit la réflexion du général Wolfe, ces berges se retirèrent et se tinrent quelque temps en panne à l'île d'Orléans et à la Pointe-de-Lévis, ayant leurs troupes à bord. Après quoi, nous vîmes renforcer le camp de la Pointe-de-Lévis, et en former un très considérable sur une plaine qui domine la batterie qui bat la ville. On voit aujourd'hui nombre de tentes à l'île d'Orléans. Les vaisseaux anglois, qui ont, en trois différentes fois, passé au-dessus de la ville, avoient, après s'être réunis, monté jusque vis-à-vis l'église de la Pointe-aux-Trembles ; mais avant-hier ils descendirent tous à Sillery, où ils sont encore. Du reste les Anglois continuent à incendier partout où ils

peuvent pénétrer. Il est bien difficile de définir leurs desseins ; quelque flatteuse que puisse en être l'idée, je ne m'y arrête pas, et il est de la prudence que je m'arrange pour faire vivre l'armée jusqu'au 15 d'octobre. Nous n'avons pour cela d'autres ressources que les vivres que Monsieur l'intendant a demandés à Montréal. Il faut en même temps approvisionner l'Ile-aux-Noix et les Rapides. Tous ces objets réunis en forment un qui est très considérable. Le temps presse et quelques soins qu'on ait pu se donner, cette besogne ne se fait pas avec toute la célérité que les circonstances exigent. Cependant elle ne peut être différée, et il importe de mettre tout en œuvre pour cela. Ce motif me fait beaucoup désirer que cette lettre vous trouve de retour à Montréal, parce que je suis bien persuadé que vous prendrez l'arrangement le plus solide à cet égard. Je vois avec peine que, de quelque façon que nous nous y prenions, nous ne pourrions nous dispenser de faire venir le plus promptement qu'il sera possible trois cents hommes de l'Ile-aux-Noix, sauf à les y renvoyer lorsque le cas l'exigera. Je vous prie, Monsieur, de vouloir bien pour cet effet donner vos ordres à M. de Bourlamaque. Comme la chose presse, je lui écris dans l'appréhension où je suis que vous ne soyez point de retour à Montréal lorsque ce courrier y arrivera. Ayez la bonté de vous faire rendre compte de la répartition qui a été faite dans les différentes paroisses et d'établir le meilleur ordre pour qu'une opération aussi capitale soit faite avec autant de discernement que d'activité. Le sieur Perrot pourra vous être utile à cette occasion ; vous connoissez tout comme moi sa bonne volonté.

M^{me} de Vaudreuil se fait une fête d'avoir bientôt le plaisir de vous voir ; je me flatte que vous êtes bien convaincu que je ne désire pas moins qu'elle d'être bientôt à portée de vous renouveler de vive voix les assurances de l'attachement vif et sincère avec lequel j'ai l'honneur d'être, etc.

VAUDREUIL.

P. S. — J'ai déjà donné ordre à mon frère d'employer exactement tous les voyageurs aux récoltes à mesure qu'ils descendent des pays d'En-Haut. Il doit en arriver tous les jours à Montréal. Il faut qu'on s'attache à couper les grains des côtes du bord du fleuve qui sont le plus à portée des moulins.

Je reprends l'évacuation du Sault : les Anglois n'avoient point d'autre objet que de la favoriser dans leur manœuvre d'hier. Ils n'ont brûlé que les maisons du Sault et peu de chose à leurs retranchements, qui sont faits avec toute la solidité possible.

LXIV

Au quartier général, le 7 septembre 1759.

Le camp du Sault est totalement évacué depuis le 4, comme j'ai eu l'honneur de vous le marquer. Leurs retranchements étoient dans le même état ; je les fais abattre et je conserve seulement quelques redoutes. Leur armée, qui se joignit à celle de la Pointe-de-Lévis,

fit défilér, le 5, une colonne très considérable, qui se rendit à portée de leur petite flotte vis-à-vis Sillery. Il défila une autre colonne hier au soir, et, sur les cinq heures, il passa devant la ville un esquif, malgré le feu de notre artillerie. Leur escadre est donc maintenant de dix-huit voiles, sur laquelle ils ont embarqué une très grande quantité de troupes. Nous avons vu jusqu'à soixante berges autour de leurs vaisseaux. Leur manœuvre n'a jusqu'à présent rien qui paroisse bien décidé; il est bien difficile de définir quel est leur dessein. Peut-être veulent-ils masquer les détachements qu'ils ont envoyés pour incendier le nord et [le] sud du bas du fleuve. Peut-être ont-ils envie de tenter une descente au-dessus de Québec et de nous faire changer de position. C'est à quoi ils ne réussiront pas; car, par les mesures que j'ai prises, nos retranchements sont bien gardés, et, s'ils veulent mettre à terre au-dessus de Québec, ils trouveront à qui parler. Il en sera de même s'ils visent à attaquer la ville, parce que le détachement ambulant que j'ai, sera toujours à même de se porter où besoin sera. Peut-être enfin en veulent-ils à nos vaisseaux; ils se tiennent sur leurs gardes. Le temps nous apprendra quelles sont leurs vues. Quoi qu'il en soit, je suis bien assuré qu'ils se retireront avec le seul avantage d'avoir pillé, ravagé et brûlé. Il est naturel de penser qu'ils voudroient fort couper notre communication; mais pourquoi n'ont-ils pas profité du bon vent de nord-est qu'ils ont eu pendant plusieurs jours? On ne sait en vérité quelle est leur idée.

Je ne puis, Monsieur, que vous renouveler tout ce que j'ai eu l'honneur de vous marquer par mes précéd-

dentes au sujet de la récolte des grains du gouvernement de Montréal ; plus nous allons et plus elle nous devient précieuse.

Je souhaite fort que cette lettre vous trouve de retour en parfaite santé. Vous connoissez tout l'intérêt que j'y prends. Il est fondé sur l'attachement vif et sincère que je vous ai voué et avec lequel j'ai l'honneur d'être, etc.

LXV

Au quartier général, le 9 septembre 1759.

J'ai appris avec un sensible plaisir par la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire votre retour de la tête des Rapides à Montréal.

J'ai lu l'instruction que vous avez donnée à M. le chevalier de La Corne ; elle est au mieux ; vous avez, Monsieur, exactement prévu à tout.

Le détail que vous voulez bien me faire des arrangements et des ouvrages que vous avez ordonnés pour la sûreté de cette partie ne me laissent rien à désirer. Agréez, je vous prie, que je vous témoigne toute la satisfaction que j'en ai ; je ne m'attendois à rien moins de vos lumières et de votre expérience.

Comme le fort que vous faites établir sur l'île Oracointon est votre ouvrage, je le nomme dès à présent *le fort Lévis* ; il ne peut avoir un nom qui me flatte plus et qui soit d'ailleurs plus capable de faire impression aux ennemis. Je vous prie de l'agréer comme un

témoignage de la vivacité et de la solidité des sentiments que je vous ai voués.

Il est à souhaiter que les circonstances continuent à nous être favorables au point que nous puissions diminuer les forces qui sont dans cette partie ; c'est sur quoi je m'en rapporte fort à vous. J'espère que la campagne sera finie avant le retour de M. le chevalier de La Corne. Je prendrai alors avec vous, Monsieur, les arrangements qui seront les plus convenables tant pour l'automne que pour l'hiver.

A l'égard de l'hivernement des sauvages, je vous en laisse le choix ; vous serez à même de le décider sur ce que M. l'abbé Piquet vous écrira.

La croisière constante de nos barques ne pourra que porter ombrage à nos ennemis et peut-être même leur en imposer, ce qui pourroit rendre leur communication à Niagara difficile.

Le collier que vous avez envoyé par Pénissault et un interprète dans les terres des bords du lac Ontario, produira un excellent effet.

Je suis bien aise, Monsieur, que vous vouliez bien vous en rapporter à mon frère pour le traitement des nations des pays d'En-Haut, qui sont sur leur départ. Il est d'une très grande conséquence qu'il en reste à Montréal un petit nombre de chaque nation. Mon frère se donnera le même soin pour celles qui vont d'ici à Montréal pendant le séjour qu'elles y feront.

Il est bien à souhaiter que les trois cents hommes d'augmentation que vous avez accordés à M. Martel le mettent en état de compléter la quantité de farine

nécessaire pour la subsistance de l'armée et de Québec, pour l'approvisionnement des parties de l'Ile-aux-Noix et des Rapides. L'objet des révoltes est également capital ; vous en sentez mieux que personne toute la conséquence, et il me suffit que vous vouliez bien y donner votre attention.

Vous ne vous donnez pas le temps de vous délasser. A peine arrivez-vous que vous m'annoncez votre départ pour l'Ile-aux-Noix. Votre présence ne pourra inspirer qu'une nouvelle ardeur à l'armée, et votre conférence avec M. de Bourlamaque effacera sans doute les difficultés qu'il pourroit trouver à la défense de cette île.

J'entre fort dans le plaisir que M^{me} de Vaudreuil a de ce que vous avez fixé votre séjour à Montréal jusqu'à ce que l'une des deux parties exige votre présence.

J'ai eu l'honneur de vous écrire par tous les courriers et de vous instruire des mouvements de l'ennemi. Depuis ma dernière lettre, il a paru dans l'intervalle de dix heures à minuit, le 7, plusieurs berges à portée de la rivière de Beauport, qui, suivant le rapport qui me fut fait, se tenoient en panne, formant deux colonnes. L'armée passa la nuit au bivouac, et sur les deux à trois heures du matin, il passa devant la ville quatre petits bâtiments, malgré le feu de nos batteries, en sorte que leur flotte est maintenant de vingt-deux voiles. Elles sont toujours mouillées au Cap-Rouge. Une frégate et quelques berges qui s'en étoient détachées, ont rétrogradé de la Pointe-aux-Trembles. L'objet des Anglois est vraisemblablement d'opérer une grande diversion de nos forces. Je prévois à tout pour que le

général Wolfe échoue s'il veut nous tâter avant son départ.

Vous savez que rien n'égale la vivacité et la sincérité de l'attachement avec lequel j'ai l'honneur d'être, etc.

LXVI

Au quartier général, le 12 septembre 1759.

J'ai reçu la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire le 7 de ce mois.

Il me suffit que vous vouliez bien prendre des arrangements au sujet des récoltes du gouvernement de Montréal, et des farines à faire fabriquer pour la subsistance de cette armée, de celle de l'Ile-aux-Noix et des Rapides, pour que je sois fort tranquille à cet égard.

Les vaisseaux anglois sont toujours vers le Cap-Rouge ; ils montent et redescendent presque en même temps, ce qui prouve qu'ils n'ont pas un objet bien déterminé. Nous avons vu hier et aujourd'hui plusieurs gros canons de fonte de la Pointe-de-Lévis, qu'ils ont à la vérité remplacés par de moyennes pièces, sans doute dans la vue de masquer cette manœuvre. Si les vaisseaux qui sont au-dessus de Québec rejoignoient la flotte, je regarderois leur départ comme très prochain ; mais, dans le fond, il ne doit pas tarder bien longtemps. Les observateurs du bas du fleuve ont vu descendre vingt-six navires.

J'espère, Monsieur, que cette lettre vous trouvera de retour de l'Ile-aux-Noix. Je ne suis pas en peine que vous n'y ayez mis toutes choses en règle.

L'établissement des postes proposés par MM. de Saint-Luc et de la Vérendrye convient très fort, eu égard aux circonstances. J'écris en conséquence à mon frère de prendre les arrangements les plus convenables à cet égard. Je pense que vous voudrez bien vous en rapporter à lui.

Il me tarde infiniment d'être à portée de vous renouveler de vive voix les assurances de l'attachement vif et sincère avec lequel j'ai l'honneur d'être, etc.

VAUDREUIL.

P. S. — Vous savez, Monsieur, les malheurs que le sieur Perrot a eus ; je crois qu'il seroit bon qu'il pût faire un tour à Deschambault ; vous voudrez bien le lui permettre, à moins que vous ne trouviez à l'employer nécessairement.

LXVII

Au quartier général, ce 13 septembre 1759,
à 4½ heures du soir.

Nous venons d'avoir une très malheureuse affaire. Dès l'aurore, les ennemis ont surpris M. de Vergor qui commandoit à l'Anse-du-Foulon. Ils se sont bien vite emparés des hauteurs, et ont insensiblement débouché sur le chemin de Saint-Jean, dont ils se sont rendus

maîtres avec au moins cinq mille hommes de leurs troupes. Vous jugez bien que je n'ai pas perdu de temps à faire défiler nos forces pour déposter l'ennemi. M. le marquis de Montcalm est arrivé avec le premier détachement. Je faisais l'arrière-garde et faisais hâter le pas aux troupes de milices qui étoient sur ma route. J'avois fait prévenir M. de Bougainville, qui, dans l'instant, s'est mis en marche du Cap-Rouge avec les cinq compagnies de grenadiers, deux pièces de campagne, la cavalerie et tout ce qu'il avoit de meilleur. Quoique l'ennemi nous eût prévenus, sa position étoit très critique. Il ne nous falloit qu'attendre le moment de l'arrivée de M. de Bougainville, parce que, tandis que nous l'attaquerions avec toutes nos forces, il seroit pris par les derrières ; mais le malheur nous en a voulu, au point que l'affaire s'est engagée avec trop de vivacité. L'ennemi, qui étoit sur une éminence, nous a repoussés, et, malgré notre opiniâtreté, nous a contraints à faire notre retraite. J'ai rallié cependant deux fois notre armée ; mais j'ai reconnu la nécessité de céder le champ de bataille, le découragement de l'armée nous donnant tout lieu de nous attendre à un désavantage encore bien plus grand. Nous avons eu beaucoup de monde de tué et de blessé. Le temps ne sauroit me permettre de vous faire aucun détail à ce sujet ; d'ailleurs je n'en suis pas encore bien instruit. Ce qu'il y a de certain et de plus fâcheux, c'est que M. le marquis de Montcalm a reçu plusieurs blessures également dangereuses ; on craint beaucoup pour lui. Personne ne désire plus que moi que ce ne soit rien. D'après cet événement, voici, Monsieur, dans quelles circonstances nous nous trouvons

réduits : 1^o Nous ne sommes pas en état de prendre notre revanche dès ce soir ; notre armée est trop découragée et nous ne saurions la ranimer ; si nous attendons à demain, l'ennemi sera retranché dans une position inattaquable. 2^o Je ne puis ni ne consentirai jamais à capituler pour toute la colonie. 3^o Notre retraite devient donc indispensable, d'autant mieux que nous y sommes forcés par nos propres subsistances. D'après toutes ces considérations, je pars dès ce soir avec les débris de l'armée pour aller prendre poste à Jacques-Cartier, où je vous prie, Monsieur, de vouloir bien me venir joindre sitôt ma lettre reçue. Vous sentez qu'il est d'une très grande conséquence que vous fassiez toute la diligence possible. Je vous y attendrai avec beaucoup d'impatience. Je serai bien charmé d'avoir l'honneur de vous voir ; mais je voudrais fort que ce fût dans une circonstance plus heureuse. M. le marquis de Montcalm s'est fait porter à Québec. Je laisse cette ville à ses propres forces.

Je n'écris point à M^{me} de Vaudreuil ni à mon frère ; permettez que je vous prie de leur dire bien des choses pour moi.

LXVIII

De la Pointe-aux-Trembles de Québec,
ce 14 septembre 1759, à 8 heures du soir.

Je reçus hier au soir, sur ma route, la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire le 11 de ce mois. J'ai lu celle de M. le chevalier de La Corne. Quoique le

rapport que les sauvages lui ont fait d'un prochain mouvement des Anglois dans la partie des Rapides mérite confirmation, néanmoins il ne laisse pas que d'inquiéter, dans les circonstances où nous nous trouvons. Le général Amherst, connoissant la force de notre position à l'Ile-aux-Noix, pouvoit bien s'être réduit aux ouvrages qu'il fait faire à Saint-Frédéric, dans l'unique vue de nous faire prendre le change en faisant marcher par Chouaguen des forces capables de pénétrer par nos Rapides. Cependant le dernier déserteur que j'aie eu, m'assura que depuis environ huit jours, le général Wolfe avoit reçu par une frégate des lettres du général Amherst qui lui marquoit qu'il avoit perdu toute espérance de faire aucune tentative par le haut du Canada, qu'ainsi il n'avoit qu'à opérer lui-même si la chose lui étoit possible. Vous avez d'abord, Monsieur, fait pour le mieux en disposant un corps de quatre cents hommes pour faire passer à M. le chevalier de La Corne. Je désire que l'ennemi nous donne le temps de conférer ensemble, parce que nous serons en état d'envoyer quelque chose de mieux à M. le chevalier de La Corne, si le cas l'exige. Si les Anglois ne font bientôt ce mouvement, la saison qui avance tous les jours leur en rendra l'entreprise très difficile et peut-être même les obligera à y renoncer pour cette année.

Les dépêches que j'ai reçues des pays d'En-Haut se réduisent à la demande que M. de Bellestre me fait des munitions de guerre. Je donne ordre à mon frère de lui faire passer dans deux canots deux milliers de poudre, quatre milliers de balles et le surplus en marchandises de traite pour les sauvages. Cet envoi est absolument

indispensable. Je ne dois pas vous cacher que nous sommes très courts de munitions, n'ayant pu, faute de charrettes enlever un seul baril de poudre du dépôt que nous avons près de la ville.

Je vous apprends avec peine que M. le marquis de Montcalm est mort de ses blessures ce matin, à quatre heures. Je le regrette infiniment, quoique je sois fort dédommagé de sa perte, le commandement des troupes de terre vous échouant. Je me flatte que vous êtes bien convaincu de la joie que j'aurai de vous en voir en possession. Comme je me flatte que cette lettre vous trouvera en chemin, je remets à avoir l'honneur de vous dire bien des choses, lorsque j'aurai le plaisir de vous voir.

M. de Ramezay m'écrit qu'il sait positivement que le général Wolfe fut tué hier dans l'action.

Vous savez qu'on ne peut rien ajouter à l'attachement vif et sincère avec lequel j'ai l'honneur d'être, etc.

LXIX

De Jacques-Cartier, le 16 septembre 1769.

J'ai reçu la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire le 13 de ce mois. J'y réponds par M. le chevalier de Montreuil qui m'a demandé à aller faire un tour à Montréal. Je souhaite fort que les nouvelles que vous avez eues par des sauvages d'un prochain mouvement des Anglois du côté de l'Ile-aux-Galops ne

se soient point confirmées. Quoi qu'il en soit, je me flatte que cette lettre vous trouvera en route pour venir ici.

Il n'est rien de mieux que les arrangements que vous avez pris à tous égards. Il me tarde bien de conférer avec vous sur toutes choses.

M. le chevalier de Montreuil vous remettra la lettre que le général Amherst a écrite à M. le marquis de Montcalm. Rien n'égale le plaisir que j'aurai à vous renouveler de vive voix l'attachement vif et sincère avec lequel j'ai l'honneur d'être, etc.

LXX *

A Montréal, ce 3 octobre 1759.

Je profite avec grand plaisir de l'occasion de M. de Lusignan pour vous donner de mes nouvelles.

J'arrivai en cette ville le 1^{er} de ce mois sur les dix heures du matin avec Monsieur l'évêque. Nous abrégâmes beaucoup les fatigues du voyage en profitant d'une goélette qui étoit aux Trois-Rivières prête à mettre à la voile.

Je n'ai eu rien de plus pressé que de m'assurer du nombre de Canadiens de ce gouvernement. Je dispose

* A partir de cette lettre, toutes les adresses sont ainsi conçues : Monsieur le chevalier de Lévis, *maréchal des camps et armées du Roi, commandant en chef à.....*, et signées VAUDREUIL.

toutes choses pour les postes dans les parties qui seront le plus menacées et pour les approvisionner.

Vous trouverez ci-joint, Monsieur, deux lettres de M. de Bourlamaque. Quoique je sois bien persuadé qu'il vous instruit exactement de toutes choses, je vais avoir l'honneur de vous faire part de ce qu'il m'écrit.

Il désireroit beaucoup que les Anglois voulussent attaquer nos retranchements de l'Ile-aux-Noix ; mais il croit qu'ils chercheront à le tourner. Il ne se fonde pas beaucoup plus sur nos chebecs parce qu'ils peuvent être aisément coupés. Il juge que le général Amherst pourra opérer avec neuf à dix mille hommes. Il m'ajoute que la rivière du Sud est présentement navigable pour tout bateau chargé, que le portage qui la joint avec la baie n'est que d'une lieue et demie beau chemin, qu'il fait faire un mauvais retranchement à l'embouchure dans l'eau jusqu'à mi-jambe ; mais que, ne pouvant y mettre du canon, sa ressource pour défendre cette partie est dans les chebecs ; que, si les Anglois redoutent ce passage, ils feront, s'ils veulent, d'autres portages dans les bois ; que cela sera à la vérité difficile, s'il y a du monde à y opposer. Je prépare toutes choses pour lui en faire passer sitôt qu'il m'en demandera.

M. de Bourlamaque a fait commencer un fort de pieux pour l'hiver ; il me marque que c'est un ouvrage prodigieux vu le peu de monde et la saison où nous sommes ; que d'ailleurs, si l'ennemi paroît, il faudra y renoncer et que l'on s'établira pour l'hiver comme l'on pourra.

Il a actuellement quatre cents hommes embusqués dans la baie de Missiscoui, au lieu où ses découvreurs trouvèrent dix-sept berges il y a huit jours. M. de Longueuil doit vous avoir fait part de la lettre que M. de Bourlamaque lui écrivit à ce sujet. J'ai mis en mouvement tous les Abénaquis de Saint-François et un nombre de Canadiens vigoureux pour aller à la recherche des Anglois qui étoient dans ces berges. Les Abénaquis de Bécancourt avec un autre parti de Canadiens doivent aussi avoir été à la recherche de ce parti. Il est fort à désirer que nous puissions l'arrêter. Si le 5 de ce mois M. de Bourlamaque n'a point de nouvelles par l'intérieur du pays de ce que les Anglois sont devenus, il repliera son détachement qui pourroit être enlevé, s'il restoit là plus longtemps. Il a donné ordre à l'officier qui le commande de faire faire des découvertes dans les profondeurs pour tâcher de trouver les courriers que le général de l'armée de Québec pourroit avoir expédiés. Il est persuadé que le général Amherst aura été instruit par plus d'une voie de la prise de Québec, et il ne doute pas que la colonie ne soit attaquée à l'Ile-aux-Noix dans six ou huit jours au plus tard.

J'aurois déjà mis nos milices en mouvement, si les vivres ne m'arrêtoient. Tout ce que je puis faire de mieux actuellement, c'est de disposer toutes choses pour les faire marcher aussitôt que M. de Bourlamaque me les demandera. Il n'a encore aucune nouvelle de l'ennemi. Je lui ai fait passer une cinquantaine de sauvages de très bonne volonté qui, j'espère, lui mèneront des prisonniers. Je vais lui écrire sur tous les faits essentiels.

Je n'ai aucune nouvelle des Rapides ; j'écrirai incessamment à M. le chevalier de La Corne aussi sur tous les points.

Il me tardera d'apprendre le résultat de la conférence de M. de Bougainville avec le général anglois à Québec relativement à l'instruction que vous lui avez donnée de vive voix.

Je n'ai aucune inquiétude pour les parties où vous commandez ; il me suffit, Monsieur, que vous soyez à la tête des forces que j'y ai laissées. Ménagez, je vous prie, votre santé ; vous savez que rien n'égale l'intérêt que j'y prends et qu'il seroit difficile de rien ajouter à l'attachement vif et sincère avec lequel j'ai l'honneur d'être, etc.

LXXI

A Montréal, le 3 octobre 1759.

Je viens de recevoir dans le moment une lettre de M. Desandrouins qui ne me parle que des ouvrages qu'il fait pour achever le fort Lévis, suivant les ordres que vous lui avez donnés. Cette lettre est du 1^{er} de ce mois ; il ne paroît pas qu'on eût alors aucune nouvelle de l'ennemi.

Je vous prie, Monsieur, de vouloir bien permettre à M. de Lotbinière de me venir joindre sitôt que cette lettre vous sera parvenue. Il me sera utile pour faire faire des petits forts de pieux à Châteauguay et dans

les autres paroisses où on a été en usage d'en établir dans l'ancienne guerre.

Vous savez que rien n'égale la sincérité et la vivacité de l'attachement avec lequel j'ai l'honneur d'être, etc.

VAUDREUIL.

P. S. — J'ai l'honneur, Monsieur, de vous envoyer ci-joint plusieurs lettres à votre adresse qui viennent des Rapides. Vous voudrez bien m'excuser si j'en ai décacheté quelques-unes, d'autant mieux que vous n'ignorez pas le motif qui m'y a engagé ; mais comme j'ai eu l'honneur de vous le marquer déjà, il n'y a rien d'extraordinaire dans cette frontière.

LXXII

A Montréal, le 5 octobre 1759.

J'ai reçu la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire le 30 du mois dernier.

J'ai donné ordre à M. d'Anville de partir sur-le-champ pour rejoindre l'armée ; vous serez à même de le réprimander à son retour ainsi que M. de Montbeillard qui lui avoit permis de monter en cette ville.

J'ai fort désapprouvé les permissions qui ont été accordées à des habitants du gouvernement de Québec pour retourner chez eux.

Depuis que je suis en cette ville, je travaille à dis-

poser toutes choses pour secourir l'Ile-aux-Noix ou les Rapides, suivant que les circonstances l'exigeront.

Il conviendra effectivement que nous fassions hiverner deux ou trois frégates ou bâtiments; ils nous serviront fort utilement le printemps prochain.

Vous aurez sans doute été informé que, hier au matin, le détachement de deux cents et quelques Anglois à la poursuite desquels j'avois envoyé des Canadiens vigoureux avec les Abénaquis de Saint-François et de Bécancourt, se rendit, sans être découvert, au village de Saint-François et y mit le feu. Apparemment que les Abénaquis n'ont pas tenu la route des Anglois et qu'ils auront pris celle de Maska. J'ai su en même temps qu'il avoit été envoyé beaucoup de monde à la poursuite de ces Anglois. J'en donne avis à M. de Bourlamaque, afin que les quatre cents hommes qu'il avoit embusqués au même lieu où ces Anglois ont laissé dix-sept berges, y restent constamment jusqu'à leur retour. Je lui envoie aussi les Iroquois qui paroissent bien disposés. D'après toutes ces mesures, il faut espérer qu'ils ne nous échapperont pas.

M^{me} de Vaudreuil est très sensible à l'honneur de votre souvenir et vous prie d'agréer ici mille choses de sa part; nous n'avons pas de plus grand plaisir que lorsque nous parlons de vous. Nous avons eu celui de boire plusieurs fois à votre santé; elle nous intéresse également; nous nous flattons que vous en êtes bien persuadé.

J'ai l'honneur d'être toujours avec l'attachement le plus vif et le plus sincère, etc.

LXXIII

A Montréal, le 5 octobre 1759.

(Pour vous seul)

Je fus informé à mon arrivée en cette ville qu'il y avoit beaucoup de papiers appartenant à M. le marquis de Montcalm dans la maison qu'il occupoit, sur lesquels le scellé n'avoit point été mis. Je donnai ordre à M. Duplessis-Fabert de se porter avec mon secrétaire dans la dite maison et d'apposer le scellé avec mon cachet sur les coffres, valises, caisses et armoires qui renferment ces papiers ; ce qui fut fait hier avec beaucoup d'exactitude. Je laisserai tenir ce scellé jusqu'à votre retour, nous visiterons alors ensemble ces papiers. Cependant, comme il y en a vraisemblablement qui intéressent le service et la colonie, dont il seroit essentiel que vous et moi eussions connoissance avant de faire nos dépêches pour la cour, je les visiterai, si vous le jugez à propos, et je pourrai prier Monsieur l'intendant de se joindre à moi pour cet effet. Lorsque j'aurai reçu votre réponse, j'aurai soin de vous faire part de ce qu'il pourra y avoir d'intéressant. Ayez la bonté de me renvoyer sur-le-champ un courrier.

LXXIV

Ce 6 octobre 1759.

M. Pénisseault m'avoit instamment demandé, avant la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire le 4

de ce mois, mon agrément pour passer en France. Je le lui accordai, persuadé, comme il me l'a dit, que vous y preniez intérêt et qu'il vous auroit même engagé à m'écrire à ce sujet. Depuis avoir reçu votre lettre, je lui ai parlé. Je vais travailler à retirer ma permission; mais il me marque toujours une nouvelle envie de se retirer. Du reste je n'ai donné de semblables permissions qu'à des personnes qui ne sont d'aucune utilité dans la colonie, qui n'y ont d'autre attachement que leur commerce, et dont le retour en France est nécessaire pour l'arrangement de leurs affaires.

L'affaire de nos équipages finie, nous ferons effectivement très bien de rompre toute correspondance avec l'ennemi.

Je recevrai toujours avec plaisir vos réflexions. Je connois vos sentiments pour moi, et rien n'égale l'attachement inviolable avec lequel j'ai l'honneur d'être, etc.

LXXV

A Montréal, le 7 octobre 1759.

J'ai reçu les lettres que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire les 2 et 4 de ce mois.

Il me suffit, Monsieur, que vous preniez intérêt à l'avancement de M. Johnstone pour que je m'emploie avec plaisir pour le lui procurer autant qu'il pourra dépendre de moi.

J'ai lu la réponse du général Monckton. Il n'est rien de mieux que celle que vous lui avez écrite sur un de mes blancs-seings. Je suis très convaincu que M. Bernier n'usera que très sagement et pour notre plus grand avantage de mon plein pouvoir.

Je joins ici à cachet volant la lettre que je lui écris, par laquelle vous verrez que je m'en remets fort à tout ce que vous lui aurez prescrit à cette occasion. Nous verrons ce qu'il en sera.

J'ai reçu des lettres de M. de Bourlamaque du 6 et de M. le chevalier de La Corne du 4. Il n'y avoit rien de nouveau dans ces deux parties, à cela près qu'un petit parti de sauvages ennemis nous a enlevé cinq soldats à la côte du Nord, à deux portées de fusil de la Présentation. M. le chevalier de La Corne se flatte que les détachements qu'il a fait marcher dans l'instant reprendront ces cinq soldats.

M. de Bourlamaque doit vous avoir écrit que sa santé ne pouvoit lui permettre d'hiverner sur la frontière, que même si Québec n'eût pas été pris il auroit laissé le commandement de son armée à M. de Roquemare. Je lui ai répondu que je prenois trop d'intérêt à son rétablissement pour l'engager à rien faire qui pût y être contraire.

Je lui ai fait passer votre lettre ; je le prie de mon côté de prévenir les officiers de terre et de la marine d'envoyer leurs domestiques pour retirer les équipages qu'ils peuvent avoir laissés à Québec.

M. de Longueuil vous a informé que, le 4 de ce mois à six heures du matin, le détachement anglois frappa sur le village de Saint-François. Les Abénaquis le

poursuivirent. Je me flatte que ceux qui s'échapperont seront pris au lieu où ils avoient laissé leurs berges, M. de Bourlamaque y ayant envoyé un détachement dès le 6.

Je fais faire une recherche exacte des miliciens déserteurs de l'armée, je les ferai hiverner dans les forts de préférence à tous autres.

Je ne suis point en peine des ouvrages que vous faites faire ; il me suffit que vous soyez présent pour que je sois fort tranquille à tous égards. Ménagez-vous, je vous prie. M^{me} de Vaudreuil vous y engage tout comme moi et vous prie d'agréer ici mille choses de sa part.

Vous savez que rien n'égale la vivacité et la solidité de l'attachement avec lequel j'ai l'honneur d'être, etc.

LXXVI

A Montréal, le 10 octobre 1759.

Je réponds aux trois lettres que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire.

Je n'ai encore aucune nouvelle du détachement anglois qui a brûlé le village de Saint-François. J'espère qu'il ne nous échappera pas par les mesures que nous avons prises de tous côtés.

Je suis très sensible à l'attention que vous avez eue de me faire part des lettres que vous avez reçues de M. Bernier. Je les ai communiquées à Monsieur l'in-

tendant. Je joins ici à cachet volant la lettre que j'écris à M. Bernier.

Je suis bien persuadé que M. de Lotbinière fera de son mieux pour se bien acquitter de l'ouvrage dont vous l'avez chargé. M. de Pontleroy en avoit déjà pris ombrage et se plaignoit beaucoup de ce qu'il n'avoit pas pris ses ordres. Il m'a mis dans le cas de lui répondre que je m'étois toujours aperçu qu'il cherchoit à lui donner des désagréments, que ses services n'étoient pas moins utiles que les siens et que, s'il ne lui avoit donné du dégoût, il s'en seroit au moins aussi bien acquitté que lui dans cette campagne.

M. le major général m'a fait voir les pouvoirs que vous lui avez donnés au sujet des papiers de feu M. le marquis de Montcalm. Je lui ai remis les clefs de l'armoire et du coffre sur lesquels j'avois fait apposer mon scellé, et je lui ai laissé la liberté de le faire lever. Je n'avois, Monsieur, en vue que d'assurer la conservation de ces papiers.

Nous n'avons aucune nouvelle de l'Ile-aux-Noix ni des Rapides.

M^{me} de Vaudreuil est très sensible à l'honneur de votre souvenir ; elle vous prie d'agréer ici mille choses de sa part.

Vous savez qu'on ne peut rien ajouter à l'attachement vif et sincère avec lequel j'ai l'honneur d'être, etc.

VAUDREUIL.

F. S. — Je ferai partir après-demain les deux goélettes que j'envoie à Québec pour prendre les équipages

de Messieurs les officiers. Le capitaine prendra vos ordres en passant et recevra à son bord les domestiques que vous voudrez y faire mettre. Je me suis déterminé à profiter de cette voie pour renvoyer MM. Lemaître et Douglas, garde-marine. J'avois promis à l'amiral Saunders la liberté de ces deux messieurs au moment de son départ ; il est temps que j'y satisfasse.

Il me suffit, Monsieur, que vous ayez jugé à propos de permettre à M. Duplessis de venir faire un tour en cette ville ; vous savez que sur toutes choses je m'en remets entièrement à vous.

J'ai reçu des nouvelles de l'Ile-aux-Noix et des Rapides ; il n'y avoit rien de nouveau le 9 de ce mois dans ces deux postes.

LXXVII

A Montréal, le 11 octobre 1759.

Conformément à la dernière lettre que j'ai eu l'honneur de vous écrire, je fais partir les deux goélettes que j'ai eu celui de vous annoncer pour aller chercher les équipages que Messieurs les officiers ont laissés à Québec. Ces goélettes prendront vos ordres en passant à votre camp. Si vous y faites embarquer des domestiques, il sera fort à propos que vous leur fassiez délivrer des vivres pour huit jours, sans quoi ils en manqueroient à Québec.

Il n'y a pas à douter que les Anglois savent que je suis maintenant à Montréal, plusieurs lettres que j'ai écrites en étant datées. Je ne crois pas, Monsieur, qu'il convienne que vous fassiez usage des blancs-seings que je vous ai laissés.

J'ai l'honneur d'être avec l'attachement le plus vif et le plus sincère, etc.

VAUDREUIL.

P. S. — J'ai reçu des lettres de l'Ile-aux-Noix ; il n'y avoit rien de nouveau le 10 au soir.

LXXVIII

A Montréal, le 12 octobre 1759.

J'ai l'honneur de vous adresser un billet par lequel M. le chevalier de Montreuil me demande un passeport pour deux domestiques de feu M. le marquis de Montcalm. Comme j'ai su qu'ils étoient mariés et qu'il pourroit se faire qu'ils abandonnassent leurs femmes pour se retirer en France, j'ai jugé à propos de vous renvoyer cette affaire ; je m'en rapporterai à ce que vous déciderez à ce sujet avec M. de Montreuil.

LXXIX

A Montréal, le 13 octobre 1759.

J'ai reçu la lettre dont vous m'avez honoré le 10, celle du général Monckton et celles de M. Bernier à M. de Bougainville.

Je vous envoie copie de ma lettre à M. Monckton, qui vous mettra au fait de ce qui concerne les deux officiers dont vous me parlez.

Je pense, ainsi que vous, qu'il est essentiel de mettre ordre à la fréquentation des négociants. La circonstance mérite des ménagements à leur égard ; pour ce qui est de leurs négociations, comme elles sont sans mon aveu, elles ne peuvent avoir de suite ; si cependant je peux en découvrir les auteurs, je les punirai.

Si j'avois des subsistances et des moyens de tenir des partis autour de Québec, je traiterois avec la dernière rigueur les sujets du Roi qui communiqueroient avec l'ennemi. Dans la position où nous sommes, ce seroit sacrifier tous les habitants du voisinage de la ville, si je me servois de cette voie.

J'ai lu avec beaucoup d'attention les propositions de M. Bernier. La chose est délicate ; je vais la balancer, connoître notre état et nos ressources ; après quoi, je vous ferai part de ma façon de penser. S'il est vrai qu'ils soient obligés de renoncer à Québec, la mauvaise saison les y aura contraints avant que j'entre en aucune négociation. Je vous observerai seulement qu'il est douloureux de faire la guerre dans son propre pays où les avantages sont toujours onéreux à la nation.

La lettre du général Monckton m'a paru assez polie ; je lui écris dans le même goût.

Je fais repartir MM. de Figuiéry et de Branx.

A mesure que la saison avance, vous ne pouvez mieux faire, Monsieur, [que] de réduire notre armée à l'indispensable pour vos travaux, afin d'économiser, autant que nous pourrons, les vivres.

Il me paroît que quoique les lettres de M. Bernier soient adressées à M. de Bougainville, ce dernier ne vous marque rien de sa façon de penser à ce sujet.

M^{me} de Vaudreuil est très sensible à l'honneur de votre souvenir ; elle me charge de vous dire mille choses de sa part.

J'ai l'honneur d'être avec les sentiments les plus vifs et les plus sincères, etc.

VAUDREUIL.

P. S. — Je vous envoie plusieurs lettres qui me sont parvenues à votre adresse.

LXXX

A Montréal, le 16 octobre 1759.

Le général Amherst s'est mis enfin en mouvement. Il a une petite marine qui porte du 24 et du 18. Ces bâtiments ont serré de près M. de Laubara. Il a été obligé de couler à fond six chebecs et de se sauver par terre. Il avoit déjà fait quelques prisonniers qui ont rapporté que l'armée ennemie est de dix mille hommes. M. de Bourlamaque croit qu'elle auroit déjà paru, si

elle n'avoit été retardée par le vent de nord-est. Mais il n'est pas instruit de la route qu'elle peut avoir tenue, ni par où il sera attaqué. Je vais envoyer au secours de M. de Bourlamaque toutes les milices de ce gouvernement. Je donne ordre aussi à M. de Longueuil de lui faire passer aussi les milices des Trois-Rivières. Je prévois que tout cela n'ira pas à plus de quinze cents hommes parce que nous avons beaucoup de malades. Voyez, Monsieur, si les circonstances ne pourroient pas vous permettre de renvoyer les milices du gouvernement de Montréal. Il faudroit qu'elles eussent des officiers afin qu'aucun milicien ne pût s'écarter, et que ces milices pussent se porter de suite à l'Ile-aux-Noix. Je ne doute pas que vous ne preniez des précautions pour que cette nouvelle ne pénètre pas jusqu'à Québec. Nous n'avons aucune nouvelle des Rapides.

J'ai l'honneur d'être toujours avec l'attachement le plus vif et le plus sincère, etc.

VAUDREUIL.

P. S. — Je joins ici, Monsieur, la lettre de M. de Bourlamaque.

LXXXI

A Montréal, le 16 octobre 1759.

La rareté des vivres de toute espèce, la difficulté de faire battre du blé assez à temps pour faire les approvisionnements, la disette de marchandises dans les maga-

sins du Roi comme chez le particulier, tout m'oblige à réduire le poste de Jacques-Cartier à cinq cents hommes, soldats de la colonie, savoir : trois cents hommes dans le retranchement, une compagnie de cent cinquante volontaires à la Pointe-aux-Trembles, et cinquante hommes à la côte du Sud, comme vous me paraissez déterminé à les y établir. Auriez-vous le temps de les y mettre à couvert ? Je vous prie de me marquer comment vous comptez les y faire subsister ; toutes ces difficultés m'inquiètent.

Tous les miliciens depuis Saint-Augustin jusqu'à Sainte-Anne se tiendront prêts à marcher au premier ordre du commandant de Jacques-Cartier. Ces paroisses fourniront au moins trois cents hommes d'élite. Je ferai commander dans le gouvernement des Trois-Rivières un bon détachement de cinq cents hommes choisis pour marcher au Nord ou au Sud au besoin. Je ne doute pas que nous tirions bien meilleur parti de nos miliciens par cet arrangement qu'en les mettant en garnison, car ils sont harassés et se rebutent. D'ailleurs, comme nous sommes obligés de placer les troupes chez l'habitant, il ne s'accoutume pas à leur livrer sa maison pendant qu'il va tenir leur place sur la frontière.

J'avois déterminé de faire hiverner tous les miliciens qui ont quitté l'armée sans permission ; mais les rôles que l'on m'en a donnés sont fautifs ; le plus grand nombre a des permissions. M. de Blau en a donné grand nombre ; il est vrai que son poste a manqué de vivres pendant six jours. Outre cela, je vous dirai qu'il y a maintenant dans toutes les paroisses plus d'infirmes que de gens en santé. Je vais prendre le parti de laisser

l'habitant tranquille pendant l'hiver, en tenant pourtant tout ce qu'il y a de bons hommes commandés pour marcher au premier ordre.

Comme les troupes de la colonie ne pourroient pas fournir à tout, je vous propose de détacher un piquet par bataillon pour en placer cinq à l'Ile-aux-Noix avec cent cinquante soldats de la colonie, les employés et les ouvriers, et trois piquets à Saint-Jean avec cent hommes de la colonie ; les Rapides auront trois cents hommes de nos troupes. Marquez-moi, je vous prie, si cet arrangement est de votre goût.

Le nord-est a empêché les goélettes de partir, sans quoi elles seroient déjà rendues à Québec. Il seroit fort à souhaiter que nous eussions les moyens nécessaires pour harceler l'ennemi pendant tout l'hiver ; mais nous manquons de tout, et notre épuisement se manifeste chaque jour davantage. Je vois avec douleur que cela nous réduira à une défensive exacte ; mais je ne découvre aucun moyen ni ressource pour faire mieux.

J'ai l'honneur d'être avec le plus sincère attachement, etc.

VAUDREUIL.

P. S. — J'ai reçu hier une lettre de M. de Bourlamaque qui me marque que nos bâtiments ont été attaqués dans le lac Champlain par un corsaire anglois de dix-huit pièces de canon. On ne sait point encore quel sort auront eu nos chebecs ; mais la goélette fut poursuivie par ce bâtiment qui, heureusement, s'échoua ; et la goélette se sauva dans la baie de Missiscoui. Je

vous envoie ci-joint sa lettre ; vous verrez ce qu'il me marque.

Je vous prie de renvoyer le nommé Louis Malo, de Sainte-Thérèse, à sa mère, pour lui faire ses foins et ses guérêts.

LXXXII

A Montréal, le 17 octobre 1759,
à dix heures et demie du matin.

Le sieur Denel, officier sur la frégate le *Machaut*, m'annonce son départ pour Batiscan. Je profite de son occasion pour avoir le plaisir de vous écrire, et je lui donne ordre d'aller jusqu'à votre camp pour avoir l'honneur de vous remettre ma lettre. Depuis celle que M. de Bourlamaque m'écrivit hier, je n'ai pas reçu de ses nouvelles ; mais on a entendu distinctement hier au soir et ce matin le bruit du canon. Mon frère, M. Dumas, M. Le Mercier et autres officiers sont partis ce matin avec les milices de la ville. J'espère que celles des campagnes ne tarderont pas à les joindre ; mais, comme j'ai eu l'honneur de vous le marquer, cela se réduira à bien peu de chose. Ainsi, je compte, Monsieur, que vous me renverrez le gouvernement de Montréal. Vous jugez bien que je ne suis pas peu occupé à lever et faire marcher les milices. Je suis d'ailleurs obligé de veiller à nos Rapides. Tout cela ne me permet pas de m'absenter de la ville. Comme vous connoissez parfaitement la partie de l'Ile-aux-Noix, votre présence pourroit fort y

être nécessaire. C'est à vous, Monsieur, à en décider ; en ce cas, le plus promptement que vous pourriez partir ne seroit que mieux. Je ne pense pas qu'il y ait à craindre pour Jacques-Cartier ; les Anglois sont assez occupés de leur hivernement à Québec. Ainsi, nous n'aurions à craindre que quelque détachement. Vous remettrez le commandement de l'armée à tel officier que vous jugerez à propos, soit à M. de Longueuil ou au plus ancien officier des troupes de terre. La partie de l'Ile-aux-Noix est maintenant l'objet capital des Anglois. Le général Amherst fera sans doute les plus puissants efforts pour pénétrer jusqu'à Montréal. La prise de Québec ne peut qu'exciter son émulation. Si vous décidez votre départ, je serai charmé de vous renouveler de vive voix les sentiments que je vous ai voués et l'attachement vif et sincère avec lequel j'ai l'honneur d'être, etc.

LXXXIII

A Montréal, le 19 octobre 1759.

J'ai reçu la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire le 19 de ce mois avec celle que vous aviez bien voulu y joindre de M. Bernier.

J'ai lu les différents avis que vous avez eus du mouvement que les Anglois projetoient sur votre camp. Je vois bien qu'ils n'entreprendront pas de l'attaquer réellement ; mais ils pourroient bien en faire la démonstra-

tion, s'ils ont connoissance que le général Amherst ait marché avec son armée pour venir nous attaquer. J'ai déjà fait passer à M. de Bourlamaque le nombre d'hommes qu'il m'a demandés pour border les retranchements de l'Ile-aux-Noix. M. de Saint-Luc a actuellement pris poste dans le bois en avant du fort de la Tortue, d'où il envoie à la découverte sur la rivière Chazy. Mon frère a établi son camp à la Prairie, d'où il fait faire des découvertes de tous côtés, surtout à Châteauguay, où les Iroquois en faisoient déjà avec des Canadiens ingambes que j'avois mis avec eux. Je joins ici les deux dernières lettres que j'ai reçues de M. de Bourlamaque, par l'une desquelles vous verrez qu'un officier et six Anglois partis de la Pointe il y a vingt jours se sont rendus à bord de notre goélette, ayant cru que c'étoit un bâtiment de la flotte du général Amherst. Il est naturel de penser que ce général tentera toutes les voies et fera les plus puissants efforts pour percer. La prise de Québec, les ordres de la cour d'Angleterre, dont il est particulièrement chargé, et son honneur exigent du moins qu'il fasse son possible. Je le crois fort en route actuellement et je suis très impatient qu'il soit découvert ; j'en fais mon objet capital. M. de Bourlamaque ne néglige rien de son côté ; j'espère que nous saurons dans peu à quoi nous en tenir, et je me flatte que, pour peu que le général Amherst soit retardé dans son opération, la saison avancée et les temps fâcheux que nous devons avoir seront des obstacles qu'il ne pourra surmonter.

J'ai déjà eu l'honneur de vous marquer que je mettois tout ce gouvernement et même celui des Trois-

Rivières en mouvement. La plus grande difficulté que je trouve consiste à l'approvisionnement de l'armée, ne pouvant suffire à faire battre les grains qui nous sont nécessaires.

Je ne puis que vous renouveler ce que j'ai eu l'honneur de vous écrire par mes deux dernières lettres. Je m'en rapporte fort au parti que vous jugerez à propos de prendre. Je serois cependant bien charmé que les circonstances pussent vous permettre de venir ici. Nous devons mettre tout en œuvre pour faire échouer le général Amherst dans sa tentative. De là dépend essentiellement le salut de la colonie.

J'ai reçu des lettres de M. le chevalier de La Corne du 11; il n'y avoit rien de nouveau dans cette partie.

Les deux goélettes sont parties ce matin, comme j'ai eu l'honneur de vous l'annoncer par la lettre que j'ai eu celui de vous écrire par le sieur Dussault.

Je suis entièrement consolé de la perte des meubles, hardes et provisions que j'avois dans les voûtes du château; je m'en occupois beaucoup moins que des équipages de Messieurs les officiers.

Vous aurez vu par une de mes lettres ce que j'écrivois au général Monckton au sujet de l'échange de nos prisonniers et que, conformément à sa propre façon de penser, j'allois terminer cet échange avec le général Amherst. Je ne désirerois pas moins que vous qu'il fût possible d'échanger M. de Bellecombe; mais je perdrois par là l'avantage de tout ce que j'ai écrit sur le cartel au sujet de nos messieurs qui, à cause de leurs blessures, se sont trouvés à l'hôpital.

M. Dumas est employé avec mon frère au camp de la Prairie. Dès que nous saurons à quoi nous en tenir sur la marche du général Amherst, je le renverrai à Jacques-Cartier. Je ne pourrai qu'alors régler la garnison de ce poste, M. de Rigauville pourra y hiverner.

Je prendrai un vrai intérêt à l'avancement de Messieurs les officiers que vous me faites l'honneur de me recommander.

Vous savez que rien n'égale l'attachement aussi vif que sincère avec lequel j'ai l'honneur d'être, etc.

VAUDREUIL.

P. S. — Ci-joint à cachet volant la lettre que j'écris à M. Bernier.

Je vous envoie, Monsieur, une lettre de M. de Bourlamaque à mon frère, par laquelle vous verrez que les ennemis sont en marche et qu'ils doivent être à présent ou à la Pointe-au-Fer ou dans la baie de Mississcoui. Je travaille de mon mieux à faire passer des forces à la Prairie et à Saint-Jean; mais je crains de la mauvaise volonté des Canadiens qu'ils n'arrivent trop tard.

LXXXIV

A Montréal, le 19 octobre 1759.

Les vents contraires ont retardé le départ des deux goélettes que j'avois déjà eu l'honneur de vous annoncer. J'ai déjà eu celui de vous marquer que je renvoyois

à l'amiral Saunders MM. Lemaître et Douglas, garde-marine. Sur la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire en dernier lieu, je me suis décidé à renvoyer aussi au commandant de Québec le troisième garde-marine. Je donne ordre à M. de la Grand-Rivière de le remettre au sieur Dussault. Je ne crois pas devoir demander l'échange de M. de Bellecombe; il n'est pas censé prisonnier, et nous perdrons tout l'avantage du cartel ou du moins de ce que nous avons écrit à ce sujet.

LXXXV

A Montréal, le 21 octobre 1759.

J'ai reçu les deux lettres que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire les 18 et 19 de ce mois.

Les vivres qui ont été expédiés pour votre armée doivent actuellement y être arrivés.

Le rôle des habitants qui vous ont déserté a été omis dans votre première lettre.

J'apprends avec plaisir le départ du bataillon de milice de la ville de Montréal composé de cinq cents hommes. Je compte fort que le sieur Réaume fera diligence; mais l'ennemi se hâte beaucoup. Vous verrez, Monsieur, par la lettre que M. de Bourlamaque écrivit hier à midi et demi à mon frère, que ses découvreurs ont été repoussés par une avant-garde de quinze berges qui est venue reconnoître nos retranchements de l'Ile-aux-Noix jusqu'à la portée et demie de canon. Je mets

tout en œuvre pour faire passer des forces considérables dans cette partie ; mais la levée de nos miliciens se réduit à peu de chose. La majeure partie est exténuée ou hors d'état de marcher ; il y en a beaucoup de malades et d'estropiés. D'ailleurs il nous faut du monde dans toutes les paroisses pour battre les blés qui nous sont absolument nécessaires.

J'aurois bien souhaité, Monsieur, que vous eussiez fait partir aussi les six cents miliciens qui vous restent du gouvernement de Montréal. Nous n'avons pas maintenant d'objet plus capital que d'arrêter le général Amherst. Son armée est de dix à onze mille hommes dont sept régiments de troupes régulières, suivant la déposition de deux prisonniers qui se rendirent d'eux-mêmes à bord de notre goélette, croyant que c'étoit un bâtiment anglois. Ci-joint ces dépositions. Si, par les grands efforts que je suis bien convaincu que ce général fera, il parvenoit à se rendre maître de Montréal ou même de nous couper, tout seroit dit, tandis que les progrès que les Anglois pourroient faire ailleurs n'auroient rien de décisif. Vous connoissez mieux que personne notre position ; elle est critique et mérite certainement la plus grande attention. Ainsi, Monsieur, je me flatte que vous ferez votre possible pour faire passer par Sorel de nouvelles forces de votre armée.

Nous laisserons dans ce poste cinq piquets des bataillons qui y sont et nous compléterons le nombre des soldats qui devront y hiverner de ceux des troupes de la colonie.

Nous laisserons aussi les trois piquets de bataillon

qui sont à l'Île-aux-Noix ; nous compléterons le surplus en soldats de la marine.

Vous aurez vu par une lettre de M. de Bourlamaque que je vous ai ci-devant envoyée que notre goélette étoit rentrée.

Je vous ferai part de toutes les nouvelles qui seront intéressantes.

LXXXVI

A Montréal, le 21 octobre, à trois heures après-midi.

Je reçois dans le même moment une lettre de M. de Bourlamaque que vous trouverez aussi ci-jointe, par laquelle vous verrez que les quinze berges qui parurent à midi à la vue des retranchements, se retirèrent ensuite au haut de la rivière, d'où il étoit parti le soir du même jour un coup de canon de retraite, ce qui paroît effectivement annoncer que l'armée du général Amherst y est campée. Vous verrez aussi que nos milices avancent lentement ; cependant les officiers se hâtent de leur mieux pour les faire avancer. Ils me rapportent presque tous les mêmes raisons que je vous expose dans mon autre lettre. Nous n'avons ici ni sergents ni soldats des troupes, ce qui occasionne des raisonnements dans la ville, que je ne dois pas vous cacher. On crie de ce que je n'ai pas fait monter des troupes de Jacques-Cartier. On dit hautement que ce côté-ci pris, tout est dit ; il est vrai qu'il n'en seroit pas de même quand

Jacques-Cartier le seroit. Nous pouvons bien espérer d'empêcher le général Amherst de pénétrer; mais, si nos Rapides étoient forcés, nous n'aurions personne pour recevoir ici l'ennemi. D'ailleurs, si les habitants sentoient un bataillon de troupes ici, ils n'en seroient que plus ardents, et tout le monde agiroit avec plus de confiance. Pesez, je vous prie, Monsieur, toutes ces raisons; j'ai l'honneur de vous en faire part avec d'autant plus de confiance que je connois votre amour pour le salut de cette colonie. Je pense donc qu'en égard aux circonstances, il conviendrait que, sitôt ma lettre reçue, vous fissiez monter ici un bataillon et même deux des troupes et les milices de ce gouvernement. Pour accélérer leur marche, il n'y auroit qu'à défaire le pont de Jacques-Cartier et vous servir de ces bateaux, si vous n'en aviez pas assez, n'étant pas possible de vous en envoyer d'ici. Il suffiroit d'en garder trois à quatre à Jacques-Cartier. Le passage est si étroit qu'on auroit bientôt passé la petite armée de M. de Bougainville. Supposé, Monsieur, que, comme je le désirerois, vous veniez me joindre, je ne suis pas en peine des mesures que vous prendrez pour la sûreté de Jacques-Cartier. Au reste, nous n'avons rien de plus précieux que de conserver Montréal.

J'ai l'honneur d'être avec l'attachement le plus vif et le plus sincère, etc.

VAUDREUIL.

P. S. — Ci-joint un précis de l'aventure de nos chebecs.

LXXXVII

A Montréal, le 22 octobre 1759.

J'ai reçu la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire le 19 de ce mois.

Vous aurez vu par celle que je vous écrivis hier combien je désirois que vous vous décidassiez à venir ici, d'autant mieux que, suivant la lettre de M. de Bourlamaque que je vous envoyai, il est positif que le campement de l'ennemi est très près de l'Ile-aux-Noix ; mais vous m'observez que, sa marche fût-elle certaine, vous croyez être plus utile à Jacques-Cartier qu'ailleurs et qu'il vous seroit difficile de trouver un commandant tel qu'il le faudroit dans ce poste.

Je crois M. de Bourlamaque fort en état de défendre l'Ile-aux-Noix d'autant mieux que, dans le voyage que vous y avez fait, vous lui avez prescrit la conduite qu'il auroit à tenir dans tous les cas.

Quant aux courses que l'ennemi pourroit faire, je suis fort à même de faire marcher mon frère et M. Dumas pour s'y opposer. Je leur fais passer pour cet effet toutes les milices que j'ai ici propres à faire la guerre ; le nombre n'en est pas, à la vérité, considérable, par la quantité de malades qu'il y a dans les paroisses.

Vous m'observez aussi, Monsieur, que les Anglois ont déjà menacé de faire un mouvement en avant, que s'ils apprenoient que vous eussiez quitté l'armée, ils croiroient nos affaires dans une si fâcheuse situation qu'ils n'hésiteroient pas à marcher sur Jacques-Cartier, ce qui mettroit cette partie dans la plus grande confu-

sion, n'y ayant point de poste tenable de là à la rivière de Batiscan.

Je ne puis, Monsieur, me refuser à toutes ces observations ; cependant je croirois fort douteux que les Anglois se décidassent à aller à Jacques-Cartier. La saison est très avancée ; ils ont une besogne pressée pour leur hivernement dans la ville de Québec ; j'ajoute que suivant le dit-on, ils ont perdu nombre de leurs vaisseaux dans le dernier coup de vent que nous avons eu.

Si j'étois certain que les Anglois tenteront de pénétrer en même temps par nos Rapides, je n'hésiterois pas à avoir l'honneur de vous prier positivement de venir me joindre ; car peu nous importeroit de conserver Jacques-Cartier si nous étions forcés à Montréal.

Il paroît des dépositions que je vous ai envoyées des prisonniers de notre goélette que le général Amherst compte beaucoup sur la jonction de l'armée de Chouaguen. Si elle perçoit, il ne seroit pas possible, avec les forces que j'ai, de défendre et l'Ile-aux-Noix et la descente des Anglois au bout de l'île de Montréal.

Il est donc de la plus grande importance que vous m'envoyiez le restant des milices du gouvernement de Montréal, un bataillon des troupes de terre et même des forces plus considérables, si les circonstances peuvent vous le permettre. J'ai déjà eu l'honneur de vous marquer que je n'avois ici ni sergents, ni soldats ; les troupes que je vous demande inspireront de la confiance aux milices.

Je compte que vous aurez fait partir ce bataillon et ces milices sur la lettre que j'eus l'honneur de vous

écrire hier, vous aurez pu les faire marcher par terre, au défaut de bateaux, pour conserver le pont de Jacques-Cartier, qui pourroit devenir très nécessaire à M. de Bougainville si l'ennemi le serroit de près et le forçoit à se retirer.

Les troupes et milices que vous m'enverrez trouveront des vivres aux Trois-Rivières; le munitionnaire donne ses ordres en conséquence au commis qu'il a dans cette ville.

J'écris à M. Vauquelin de se conformer aux ordres que vous lui avez donnés.

LXXXVIII

A Montréal, le 23 octobre 1759.

J'ai l'honneur de vous adresser ci-joint la lettre que M. de Bourlamaque m'écrivit hier, par laquelle vous verrez que le général Amherst manœuvre de façon à faire déboucher son armée par le nord et par le sud. M. de Bourlamaque fait certainement tout ce qu'il peut pour avoir une exacte connoissance de la marche de l'ennemi; mais il est bien fâcheux que nous n'ayons pas de forces aussi considérables qu'il les faudroit pour aller de tous côtés à la rencontre de l'ennemi.

Les maladies augmentent chaque jour dans nos côtes de façon que je ne vois que certificats de chirurgiens. Vous pouvez juger de là, Monsieur, que je n'ai pu me dispenser de vous prier de m'envoyer les forces que j'ai

eu l'honneur de vous demander, et que ce sera même peu de chose, eu égard aux circonstances où nous nous trouvons. Elles seront bien plus critiques si, comme tous les prisonniers de M. de Laubara l'assurent, il est positif que l'armée de Chouaguen doit en même temps pénétrer par nos Rapides. Ce qu'il y a de plus fâcheux, c'est que la saison ne contrarie point l'ennemi. Vous voyez que M. de Bourlamaque me marque qu'il n'a pas eu un aussi beau temps de tout l'été.

Tout bien considéré, j'ai écrit à M. de Bourlamaque de ne laisser que le tiers de son armée à l'Île-aux-Noix, lorsqu'il sera moralement sûr que l'objet de l'ennemi n'est point de s'y arrêter et qu'il l'aura dépassée, d'aller avec les deux autres tiers à sa poursuite, et de prescrire à mon frère la conduite qu'il aura à tenir avec le corps que je lui ai confié, soit pour l'aller joindre ou se porter ailleurs suivant l'exigence des cas.

Soyez bien persuadé qu'à mesure qu'il me viendra quelque nouvelle intéressante, je n'aurai rien de plus pressé que de vous en faire part. Je vous souhaite la plus parfaite santé.

Je me flatte que vous êtes convaincu de l'intérêt que j'y prends et de l'attachement vif et sincère avec lequel j'ai l'honneur d'être, etc.

LXXXIX

A Montréal, le 25 octobre 1759.

J'ai l'honneur de vous envoyer ci-joint copie de la lettre que M. de Bourlamaque m'a écrite le 23 de ce mois, par laquelle vous verrez que les Anglois ont envoyé quatre ou cinq berges au même lieu où débarqua le détachement qui a été à Saint-François ; que les Anglois qui étoient dans ces berges mirent à terre, firent une découverte et retournèrent vers le lac. Il est bien fâcheux que les officiers qui observoient ces Anglois n'aient pu dire à M. de Bourlamaque s'ils étoient retournés par le sud de la Grande-Ile ou par le chenal du nord. Cette remarque lui auroit donné moyen de conjecturer la situation de l'armée ennemie. Il a une quarantaine de découvreurs dans la même partie auxquels il a donné ordre d'abandonner la tête du Portage aussitôt que l'ennemi débarquerait de son côté, et de se replier dans la rivière du Sud, où il compte établir des postes par échelons sur des pointes qu'il a reconnues, pour chicaner l'ennemi dans cette rivière et tâcher de gagner quelques jours. Il a aussi deux découvertes sur la terre du nord pour aller voir où est l'armée angloise. Il a donné ordre à celles de la rivière du Sud d'aller observer du côté du moulin par la baie de Missiscoui. Je fais passer chaque jour du monde à M. de Bourlamaque et à mon frère. J'espère que l'ennemi donnera le temps d'arriver aux forces que je vous ai demandées ; du moins je le désire, car nous n'avons ici que malades,

et cependant il nous faut du monde pour battre, sans quoi nous manquerons totalement de vivres. Renvoyez-moi, je vous prie, les lettres de M. de Bourlamaque que je vous ai fait passer. Je n'ai aucune nouvelle de l'Ile-aux-Galops; mais les prisonniers anglois soutiennent toujours que nous serons attaqués par nos Rapides.

Vous connoissez l'attachement vif et sincère avec lequel j'ai l'honneur d'être, etc.

VAUDREUIL.

P. S.— Je reçois dans le moment, Monsieur, une lettre de M. le chevalier de La Corne, du 24 de ce mois; ci-joint celle qu'il vous écrit. Il vous marque sans doute, tout comme à moi, qu'il est certain qu'il n'y a plus que quatre à cinq cents hommes de garnison à Chouaguen, et qu'il y a longtemps que Johnson s'est retiré chez lui avec les troupes, milices et tous les sauvages; que les Anglois ne tentent plus rien dans cette partie pour cette année; que la chose parôit très vraie. M. le chevalier de La Corne et M. l'abbé Piquet tiennent ceci de quelques sauvages de confiance qu'ils avoient envoyés à Chouaguen et qui en sont revenus. Ils ont apporté des paroles de la part de Johnson et des Cinq-Nations, adressées aux gens de la Présentation et à nos domiciliés, pour les engager à rester neutres et leur annoncer un grand mouvement sur le lac Ontario pour le printemps prochain. Sans doute que M. le chevalier de La Corne vous envoie copie de ces paroles.

On m'écrit que tout le monde est persuadé à l'Ile-aux-Noix que l'ennemi ne fait point de mouvement et que, s'il s'est mis en marche, le coup de nord-est lui a

fait abandonner l'entreprise. M. de Bourlamaque ne m'écrira point sur le même ton ; cependant, si nous sommes encore deux jours sans rien apprendre de positif, nous aurons lieu de croire que les Anglois n'en veulent pas dans ce moment à ce poste, qu'ils n'ont eu en vue que de détruire notre marine et de se rendre maîtres du lac Champlain. Saintonge a conservé sa goélette ; elle peut nous être d'une grande ressource.

D'après toutes ces nouvelles, Monsieur, si vous n'avez pas fait partir le bataillon et les milices de ce gouvernement, vous pourrez les garder. Comme je n'ai pas à craindre pour la partie de nos Rapides, je me soutiendrai avec ce que j'ai.

Au surplus, la saison est déjà avancée, et, sous peu de jours, je ferai entrer en quartiers d'hiver l'armée de M. de Bourlamaque, d'autant mieux que je serois fort embarrassé pour fournir à sa subsistance et aux autres vivres absolument nécessaires pour le service. Les habitants qui restent dans la campagne ne peuvent suffire pour battre les grains.

Sitôt que je pourrai rappeler M. Dumas, je l'enverrai à Jacques-Cartier. Je pense, Monsieur, qu'il sera bon de réduire alors ce poste à sa simple garnison et de faire aussi entrer votre armée en quartiers d'hiver ; la saison avancée et les vivres peuvent nous faire prendre ce parti. Il est d'ailleurs temps que vous veniez vous reposer.

Je reçois dans ce moment une lettre que mon frère m'écrit du camp de la Tortue le 25. Il me marque qu'une découverte qu'il a fait partir lui donnera des nouvelles certaines de l'ennemi ; qu'il l'attend le 27 ;

que, si elle ne lui donne aucune nouvelle de l'ennemi et que d'ici à ce temps M. de Bourlamaque n'en ait pas de plus positives, la saison sera trop avancée pour que les Anglois puissent faire aucune entreprise dans cette partie, qui devient chaque jour impraticable. J'aurai l'honneur de vous faire part de ce que cette découverte nous aura appris, et je me réglerai là-dessus pour rappeler la plus grande partie des forces de mon frère, sans cependant rien précipiter.

M. Dumas m'écrit du 26 à neuf heures du matin, qu'il lui arrive six Iroquois de l'Ile-aux-Noix qui disent que l'ennemi est retiré; que celui qu'on nomme le Petit-Iroquois est du nombre; que c'est lui qui a parlé; qu'il n'a pas coutume de mentir; que le silence de M. de Bourlamaque annonce d'ailleurs la retraite de l'ennemi. Si en effet il devoit opérer, nous ne serions pas à en avoir des nouvelles. J'espère que nous ne tarderons pas à avoir la confirmation de ce rapport par M. de Bourlamaque.

XC

A Montréal, le 27 octobre 1759.

Je reçus hier soir par M. le chevalier de Montreuil la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire le 25. J'aurois bien souhaité que le courrier que je vous expédiai fût arrivé avant le départ des deux bataillons et des milices de ce gouvernement que vous m'avez

envoyés, parce que vous auriez pu les garder à Jacques-Cartier, si vous l'aviez jugé nécessaire, jusqu'à la fin de la campagne. J'ai été charmé que vous vous soyez décidé pour le départ de Royal-Roussillon par le zèle, l'expérience et la bonne volonté que j'ai toujours connus à M. de Poulariés. Vous trouverez ci-joint une lettre de M. de Bourlamaque et copie de celle que j'ai reçue de lui ; vous verrez, Monsieur, qu'il me confirme tout ce que j'avois déjà eu l'honneur de vous marquer sur la retraite de l'ennemi. Je compte en avoir une plus grande certitude au retour des découvreurs que M. de Bourlamaque et mon frère ont envoyés qui doivent arriver incessamment. J'écris par ce même courrier à M. de Poulariés de faire entrer ses deux bataillons en quartiers d'hiver, savoir :

La Prairie,	}	un bataillon.
Longueuil,		
Boucherville,		
Varenes,	}	un bataillon.
Verchères,		
Contrecoeur,		
Sorel,		

Je lui laisse le choix de celui de ces deux quartiers qui lui conviendra le mieux.

J'envoie aussi ordre à M. de Charly de licencier les milices de ce gouvernement et de venir en cette ville avec les troupes de la marine qui peuvent être comprises dans son bataillon. Nos Canadiens sont très nécessaires chez eux pour battre les grains dont nous avons absolument besoin pour approvisionner nos postes.

La saison avancée doit nous rassurer pour tout mouvement de la part de l'ennemi sur Jacques-Cartier. D'ailleurs il suffira qu'il sache que vous y êtes toujours présent. Le bâtiment que les Anglois ont fait monter vers Saint-Augustin n'a vraisemblablement pour objet que nos navires.

Vous licencierez, Monsieur, votre armée, lorsque vous le jugerez à propos. Le bataillon de Languedoc reprenant son quartier aux Trois-Rivières, vous réglerez celui des cinq autres bataillons, comme bon vous semblera, dans les paroisses du gouvernement de Montréal. Nous aurons, par cet arrangement, presque toutes nos troupes à portée de nos frontières.

Au surplus, je me remets à ce que j'ai déjà eu l'honneur de vous marquer. M. Dumas reviendra sitôt que je rappellerai nos milices, et je le ferai partir tout de suite pour Jacques-Cartier.

J'ai l'honneur d'être avec l'attachement le plus vif et le plus sincère, etc.

VAUDREUIL.

P. S. — J'ai assigné les deux quartiers dont je fais mention dans ma lettre pour le bien commun des bataillons. Ceux de Royal-Roussillon et Guyenne se trouveront effectivement mieux dans leurs anciens quartiers. Ceux qui sont à l'Ile-aux-Noix éviteront, par cet arrangement, la peine de se rendre dans la dure saison à la Prairie, et le courant les mènera de suite à leurs quartiers. J'ai fait pour le mieux et je pense que vous auriez pris vous-même ce parti.

M. Dumas arrive dans ce moment et me donne une plus grande certitude de la retraite de l'ennemi; il assure même qu'il n'y a pas eu plus de cinquante à soixante berges en avant. D'après cela, je vais rappeler nos Canadiens qui, comme j'ai déjà eu l'honneur de vous l'observer, sont très nécessaires chez eux pour battre des grains; sans quoi, il ne seroit pas possible d'approvisionner nos postes. Je vous enverrai incessamment cet officier.

XCI

A Montréal, le 28 octobre [1759].

Je n'ai reçu qu'aujourd'hui la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire le 23.

J'écris au général Amherst pour le prévenir que j'ai fait rassembler tous les prisonniers de sa nation, que je vais les faire avancer sur la frontière pour en faire l'échange et que je les lui ferai passer dès que, par sa réponse, je serai assuré qu'il me renverra aussitôt un pareil nombre de nos prisonniers de même grade.

Ci-joint à cachet volant la lettre que j'écris à M. Bernier, je vous prie de la lui faire passer et de lui donner les ordres que vous jugerez à propos sur son départ de Québec. Vous verrez, Monsieur, par ce que je marque à ce commissaire que je satisfais aux désirs des généraux anglois et que nous étions d'accord sur le renvoi des prisonniers au général Amherst.

Tout bien considéré, je me suis déterminé à ne point faire hiverner de Canadiens de ce gouvernement dans les postes, mais seulement ceux du bas du gouvernement de Québec. Je voudrois donc laisser cinq cents soldats de la colonie à Jacques-Cartier ; on prendroit la garnison de la Pointe-aux-Trembles sur les milices qui sont à sa proximité, même celles des Trois-Rivières. Dès qu'il n'y aura plus qu'un seul corps, l'union y régnera davantage.

A l'égard du poste que vous avez établi au Sud, il importe de le maintenir ; je m'en rapporte entièrement à ce que vous jugerez de plus convenable à cet égard.

Je laisse deux cents des mêmes soldats et cent Canadiens du bas du gouvernement de Québec au fort Lévis.

Nous n'avons en tout que douze cents hommes des troupes de la marine ; les cinq cents qui resteront sont mariés, infirmes, vieillards, estropiés ou malingres.

Il ne restera que l'Ile-aux-Noix et Saint-Jean à fournir. Je vous prie d'arranger les choses pour qu'il y ait cinq piquets à l'Ile-aux-Noix et trois à Saint-Jean. Je vous prie aussi de nommer un commandant pour ce dernier fort ; la colonie fournira le surplus.

Par cet arrangement, les troupes de terre qui sont au moins du double plus nombreuses que celles de la marine fourniront moitié moins.

A l'égard du quartier d'hiver de nos bataillons, je vous écrivis hier ceux que Royal-Roussillon et Guyenne occuperoient ; qu'il seroit moins pénible à ceux qui sont à l'Ile-aux-Noix de se rendre en droiture à ceux qui leur échoueront, en descendant le fleuve ; que celui de Languedoc rentrant à son ancien quartier, vous

fixerez celui des cinq autres bataillons comme bon vous semblera. J'ai conféré avec M. de Malartic et je ne puis que vous confirmer tout ce qu'il a l'honneur de vous écrire à ce sujet.

Il est maintenant bien vérifié que le général Amherst s'est retiré du 26. Il n'y avoit non plus rien de nouveau à l'Ile-aux-Galops.

Je vais faire revenir nos milices, et insensiblement nos bataillons entreront dans leurs quartiers d'hiver. Je pense que vous ferez très bien d'en user de même dans peu ; la saison est avancée et les Anglois sont assez occupés à s'arranger pour hiverner à Québec.

Notre situation par rapport aux vivres entre pour beaucoup dans mes arrangements, et il est à désirer que nous arrêtions bientôt les grandes consommations.

Ci-joint plusieurs lettres à votre adresse.

Je n'ai presque pas pu travailler à mes dépêches pour la cour. Je les ferai passer par les vaisseaux du munitionnaire vers le 10 du mois prochain. Vous pourrez, Monsieur, y faire embarquer les officiers dont vous me parlez.

M^{me} de Vaudreuil est très sensible à l'honneur de votre souvenir ; elle me charge de vous dire mille choses de sa part.

XCII

A Montréal, le 30 octobre 1759.

J'ai reçu la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire le 26 de ce mois.

Je ne puis que vous réitérer tout ce que j'ai déjà eu l'honneur de vous marquer sur la retraite de l'armée du général Amherst et de celle de Chouaguen. Nous saurons positivement où est la première armée au retour de l'officier que M. de Bourlamaque doit avoir expédié pour porter mes dépêches au général Amherst.

Je suis très sensible aux soins que vous vous êtes donnés pour m'envoyer de nouvelles forces de votre armée ; heureusement nous n'aurons plus lieu de les employer cette campagne.

Il n'est rien de mieux, Monsieur, que les justes mesures que vous avez prises à tous égards, particulièrement pour arrêter l'effet du recensement que le général anglois vouloit faire faire et pour faire enlever les bœufs dont nos ennemis auroient profité.

M. Dumas doit arriver incessamment, je vous l'enverrai tout de suite. Je m'en rapporte fort aux ordres et instructions que vous lui donnerez pour le commandement de Jacques-Cartier.

Je ferai dans peu commencer le déblai de M. de Bourlamaque et je le terminerai après le départ des prisonniers anglois. Je vais vous faire passer des bateaux pour le déblai de votre armée. J'ai déjà eu l'honneur de vous marquer que vous fixeriez les quartiers d'hiver de vos bataillons.

J'ai envoyé quatre goélettes ou bateaux à M. Vauquelin pour aider à monter ses frégates à Sorel.

Il me tarde bien, Monsieur, que vous soyez de retour en cette ville. Vous avez certainement besoin de vous reposer, et je serai charmé d'être à portée de vous renouveler de vive voix l'attachement vif et sincère avec lequel j'ai l'honneur d'être, etc.

XCIII

A Montréal, le 1^{er} novembre 1759.

J'ai reçu la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire le 28 de ce mois. Vous aurez vu par mes précédentes que la campagne étoit finie. Je compte avoir incessamment des nouvelles du général Amherst en réponse à la lettre dont j'ai eu l'honneur de vous parler.

J'envoie mes ordres à M. Delaunay pour qu'il fasse entrer en quartiers d'hiver les grenadiers et le piquet que vous lui avez confiés. J'envoie aussi mes ordres à M. d'Alquier pour le même effet.

Je me flatte que cette lettre vous trouvera en route pour vous rendre en cette ville. Rien n'égale le plaisir que j'aurai à vous renouveler la vivacité et l'étendue des sentiments que je vous ai voués. L'empressement que M^{me} de Vaudreuil en a ne cède point au mien ; elle vous prie d'agréer ici sa sensibilité à l'honneur de votre souvenir.

M. Dumas est sur son départ pour aller relever M. de Bougainville.

Je vous remercie de la lettre de M. Bernier ; il y a lieu d'espérer qu'il n'hivernera aucun vaisseau ennemi à Québec et que rien ne s'opposera au passage des nôtres.

XCIV

A Montréal, le 6 novembre 1759.

J'ai reçu la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire le 1^{er} de ce mois. Il paroît par ce que me marque M. de Bourlamaque que l'ennemi avoit dessein de venir à l'Ile-aux-Noix, qu'il en a été détourné sitôt après avoir su Québec pris. Ils ont levé un de nos chebecs ; ils travaillent à relever les autres. Le général Amherst a accepté l'échange proposé, et je vais faire partir tout ce que j'ai d'Anglois ici, afin de retirer le même nombre de nos troupes.

J'ai suivi, Monsieur, votre plan dans tout son entier tant pour les troupes à laisser à Jacques-Cartier que celles pour l'Ile-aux-Noix et Saint-Jean. Je n'ai pu mettre au premier fort que trois cents hommes de garnison, M. de Bourlamaque m'ayant marqué qu'il n'y auroit de logement que pour ce nombre. Je lui ai marqué de commencer à déblayer sitôt ma lettre reçue, et de ne garder de Canadiens tant à l'Ile-aux-Noix qu'à Saint-Jean que le nombre d'ouvriers purement nécessaire pour finir les ouvrages indispensables. M. de

Lusignan commande au premier fort et je lui laisse deux piquets de Berry avec deux cents hommes de troupes de la marine. J'ai prié M. de Bourlamaque de nommer un commandant à celui de Saint-Jean, qui aura un piquet de la Reine et un de chacun des deux bataillons que vous avez fait passer ici, auxquels je joindrai cinquante hommes de la marine.

M. Dumas part aujourd'hui pour se rendre à Jacques-Cartier.

Vous ne doutez point du plaisir que je me fais d'avance de vous voir, ainsi que celui que se promet M^{me} de Vaudreuil, qui me charge de vous faire ses compliments, et ne perdez pas un moment pour nous le donner à l'un et à l'autre.

J'ai l'honneur d'être, avec un parfait attachement, etc.

VAUDREUIL.

P. S. — Il est arrivé à l'Ile-aux-Noix depuis quatre jours cinq Anglois pris au fond de la baie de Missiscoui, qui y sont arrivés demi-morts de faim. Ils en annoncent encore dix dont deux sont mourants, qu'ils ont laissés dans la rivière de Missiscoui. C'est un débris du parti de Rogers, qui a pris route pour Connecticut avec les plus vigoureux de son détachement. Ils auront eu beaucoup à souffrir, car ils manquoient de vivres.

XCV

A Montréal, le 9 novembre 1759.

J'ai reçu la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire le 5 de ce mois.

Il n'est rien de mieux que les arrangements que vous avez pris pour le déblai de votre armée. Il me suffit que vous ayez destiné les piquets de la Sarre et de Languedoc à hiverner à Jacques-Cartier. Je m'en rapporte entièrement aux instructions que vous aurez données à M. Dumas.

Je sais très bon gré aux habitants de Charlesbourg de vous avoir demandé des Hurons pour s'éviter de fournir des charrettes aux Anglois.

Le procédé du général Murray envers mon maître d'hôtel et le domestique de Monsieur l'intendant est très déplacé.

Je n'ai pas eu encore la traduction des gazettes et lettres angloises que les courriers de l'Acadie m'ont portées.

J'aurois bien souhaité, Monsieur, avoir l'honneur de vous voir avant de terminer mes dernières dépêches ; je m'en étois flatté, mais les circonstances ne l'ont pas permis. Les sentiments que vous m'avez toujours connus doivent bien vous persuader du plaisir que j'ai eu de parler de vous aux deux ministres. Je vous ai rendu la justice qui vous est due, et je me suis en cela satisfait.

Comme la saison presse, j'envoie M. le chevalier Le Mercier au-devant de vous pour prendre vos ordres

et vos dépêches ; je l'ai détaché pour porter mes paquets et instruire le ministre de la triste situation de la colonie. Son zèle et les connoissances qu'il a du pays ne me laissent aucun doute qu'il s'acquittera très bien de cette importante mission.

Il me tarde bien d'être à portée de vous renouveler de vive voix l'attachement vif et sincère que je vous ai voué et avec lequel j'ai l'honneur d'être, etc.

VAUDREUIL.

P. S. — M^{me} de Vaudreuil n'est pas moins empressée que moi du plaisir de vous voir. Elle vous prie d'agréer ici mille choses de sa part.

XCVI

A Montréal, le 13 novembre 1759.

Je vous adresse plusieurs lettres qui sont à votre adresse. Je ne pense pas qu'elles soient de conséquence. Il n'y a rien de nouveau. J'ai fait partir tous les Anglois pour se rendre à la Pointe en échange. Ils sont au nombre de deux cent cinquante officiers et autres. Je leur ai fait donner tout ce qui leur falloit au bas du rapide Saint-Jean et les ai fait partir de nuit, afin qu'ils ne prissent pas connoissance des forts Saint-Jean et l'Ile-aux-Noix.

Les troupes de cette île déblaient pour entrer dans leurs quartiers d'hiver. Berry hivernera, comme j'ai

déjà eu l'honneur de vous le marquer, depuis Berthier jusqu'à l'Assomption, et la Reine à Chambly et dans la Rivière. Je compte que le courrier vous trouvera en route pour Montréal. Je suis impatient ainsi que M^{me} de Vaudreuil de votre arrivée et de vous prouver l'attachement sincère avec lequel j'ai l'honneur d'être, etc.

VAUDREUIL.

P. S. — Je vous marquois que je vous envoyois plusieurs lettres, mais elles sont parties d'hier soir.

XCVII

A Montréal, le 21 avril 1760.

J'ai l'honneur de vous envoyer ci-joint un paquet de M. de Bougainville à votre adresse; vous verrez qu'il n'y a rien d'intéressant dans sa partie.

Je ne vous entretiendrai pas de la lettre que M. Dumas m'a écrite le 18 de ce mois; il aura l'honneur de vous rendre compte que les cent trente vaches qu'il a fait lever à la place des quatre-vingts bœufs qui devoient rester en réserve pour la subsistance de l'armée à son arrivée à la Pointe-aux-Trembles, suffiront à peine pour nourrir sa troupe jusqu'à la fin de ce mois. Vous serez à même, Monsieur, de prendre tel arrangement que vous jugerez convenable à cet égard et le munitionnaire exécutera vos ordres.

J'ai l'honneur de vous envoyer aussi ci-joint extrait de la lettre que le R. P. Gounon m'a écrite le 17 de ce mois pour me faire part des avis qu'il a reçus de Québec. Je crois qu'on lui a exagéré la maladie et la faiblesse de la garnison angloise. Vous ne tarderez pas, Monsieur, de savoir positivement sa situation ; M. Dumas espéroit en avoir des nouvelles le 19.

M. de Longueuil aura sans doute eu l'honneur de vous instruire à votre passage aux Trois-Rivières de tout ce qui concerne le départ de ses milices, de ses sauvages et des boulets qu'il y a aux forges. Je suis bien persuadé de son exactitude à se conformer à tout ce que vous lui aurez prescrit.

J'ai une vraie peine du vent contraire que vous éprouvez aujourd'hui. Je me flatte qu'il vous sera plus favorable demain, que les glaces n'auront occasionné aucun accident à vos bateaux.

M^{me} de Vaudreuil est en prières ; vous y avez la première part. Elle vous prie d'agréer ici de nouvelles assurances des sentiments qu'elle vous a voués.

Vous savez qu'on ne sauroit rien ajouter à l'étendue, la vivacité et la sincérité de l'attachement avec lequel j'ai l'honneur d'être, etc.

VAUDREUIL.

P. S. — Dès demain matin, il partira, dans des bateaux bien couverts, environ quatre mille livres de bœuf et environ cent vingt quintaux de pain. Le tout sera adressé au munitionnaire.

XCVIII

A Montréal, le 22 avril 1760.

Je ne saurois me priver du plaisir de vous écrire par M. de Fournerie.

Je reçois dans ce moment une lettre de M. Vauquelin qui m'apprend que, pendant qu'il faisoit sa route sur le lac, il s'étoit aperçu que la *Pomone* débordoit ses perroquets, qu'il soupçonna que cette frégate avoit touché, mais que, ne faisant point le signal convenu en pareil cas, il crut que l'amarre de son canot ou de sa chaloupe avoit manqué et qu'elle vouloit les ravoir; qu'étant à distance de trois lieues de cette frégate, elle cargua toutes ses voiles qu'elle avoit conservées jusqu'alors, à l'exception de ses perroquets, ce qui ne lui permettoit pas de douter qu'elle eût échoué.

Cette lettre m'occupe, je vous assure, beaucoup. Peut-être le sieur Sauvage, plus prudent et plus exact que le sieur Vauquelin à suivre son ordre, se sera décidé à mouiller; peut-être aussi se sera-t-il échoué. Cette incertitude ne peut que m'inquiéter. Quoi qu'il en soit, je me flatte que le mal n'aura pas été sans remède, persuadé que vous y aurez pourvu en passant, de façon que nous n'aurons rien perdu.

Vous trouverez ci-joint une lettre à votre adresse.

Continuation des témoignages du souvenir de M^{me} de Vaudreuil et des vœux qu'elle fait pour votre santé.

XCIX

A Montréal, le 24 avril 1760.

Je reçois dans ce moment des lettres de M. Pouchot. Vous trouverez ci-joint celle qu'il m'a adressée pour vous. Je n'entre pas dans le détail de ce qu'il me marque parce que je suis bien convaincu qu'il a l'honneur de vous en faire part. Notre gazetier sauvage de Chouaguen ne nous apprend rien de bien intéressant ; ce n'est qu'une continuation des discours ordinaires des Anglois, car ils ont assuré qu'ils n'avoient pas eu de nouvelles d'Orange depuis l'automne. Il paroît que nos barques leur portent ombrage et qu'ils ont quelque appréhension d'être attaqués eux-mêmes. Au surplus le fort de Chouaguen est dans le même état que cet automne, et il n'a pas été construit plus de bateaux qu'il n'y en avoit dans ce temps-là.

Permettez, Monsieur, que M. de Bourlamaque trouve bien des assurances de mon souvenir et que je joigne ici une lettre à son adresse, ainsi qu'une troisième lettre pour M. Desandrouins.

Il me tarde de recevoir de vos nouvelles. Je ne suis pas en peine qu'elles ne soient bonnes, pourvu que votre santé ne soit point altérée. L'intérêt que M^{me} de Vaudreuil y prend ne cède en rien à la vivacité et à la sincérité de l'attachement avec lequel j'ai l'honneur d'être, etc.

VAUDREUIL.

P. S. — La compagnie de Robidou, de Vaudreuil, que M. Godefroy nous dit ici n'être pas partie, doit être rendue avec le bateau qui a amené des vivres ; celle de Sabourin n'a pu partir par rapport aux glaces qui les ont empêchés de se rendre ici, il doit cependant vous en être parvenu huit qui sont venus et que vous recevrez par le même bateau.

Les douze hommes de Vertu et Liesse que l'on disoit désertés, se sont embarqués avec le sieur Blin, leur officier, au bas du courant de Sainte-Marie. Les huit autres qui devoient être remplacés, j'ai été obligé de les occuper à mener des effets à Chambly. Il est resté encore quelques miliciens dans les côtes, à ce que j'ai été informé ; je vais travailler à les amasser et les ferai partir pour vous joindre. Les officiers de chaque bataillon n'auroient pas dû partir de leurs quartiers sans que le nombre des miliciens qu'ils devoient avoir fut complet, ou du moins en donner avis.

Un courrier qui arrive actuellement de Ristigouche et que j'ai questionné m'a donné des nouvelles bien satisfaisantes de notre navire de Gaspé. Il m'assure qu'il y a plus de trois semaines qu'on avoit rendu le passage de la baie libre ; qu'on avoit travaillé avec tant de zèle que, non seulement on avoit cassé les glaces, mais que même on avoit scié celles qui étoient trop épaisses. D'après cela, ce courrier croit fermement que ce navire s'est mis en route assez tôt pour paroître présentement. Dieu le veuille ! nous y avons un grand intérêt.

Ce courrier m'a dit aussi qu'il avoit rencontré à Kamouraska le sieur Legris qui, comme vous savez, Monsieur, va s'établir en vigie au Bic.

Du reste il n'y a rien d'intéressant dans la partie de l'Acadie.

C

A Montréal, le 26 avril 1760.

M. Charest m'a demandé la permission d'aller faire un tour à la Pointe-de-Lévis pour voir les enfants qu'il y laissa l'automne dernier. Il m'a témoigné combien il seroit charmé de trouver quelques occasions pour se signaler. Comme il a l'honneur d'être connu de vous, Monsieur, je crois superflu d'avoir celui de vous le recommander. Si, comme je pense, vous formez une troupe de volontaires pris sur les milices de la côte du Sud, vous pourrez lui en donner le commandement. Je suis dans la confiance qu'il s'en acquittera bien ; il a donné déjà des preuves de sa valeur et de son courage.

Nous n'avons rien de nouveau.

Je vous crois maintenant extrêmement occupé et peut-être vis-à-vis Québec. Je me flatte que vous êtes bien convaincu que rien n'égale l'intérêt que je prends à vos progrès ; vous savez combien je désire qu'ils soient aussi heureux que rapides.

Vous connoissez l'étendue, la vivacité et la sincérité de l'attachement avec lequel j'ai l'honneur d'être, etc.

VAUDREUIL.

P. S. — Agréez toujours, Monsieur, mille choses de la part de M^{me} de Vaudreuil.

CI

A Montréal, le 30 avril 1760.

J'ai l'honneur de joindre ici un paquet que M. de Bougainville m'a adressé pour vous. Il n'y a rien de nouveau dans sa partie.

Tous les sauvages qui sont partis d'ici ont été équipés. Ceux qui pourroient s'y joindre ne doivent point avoir d'équipement parce qu'il est censé qu'ils l'ont eu ou que ce sont de mauvais sujets.

Ceux de l'Acadie ont été aussi équipés. J'en suis très mécontent; ils n'ont point désoulé, et j'ai appris que, contre ma défense, ils avoient mené avec eux leurs femmes. Je vous prie, Monsieur, de ne point faire délivrer de vivres à ces femmes. Supposé que leurs maris servent utilement, vous pourrez les adresser à M. de Longueuil, aux Trois-Rivières, qui leur fera délivrer leur ration ainsi que je l'ai réglé. Vous serez par là débarrassé de leur importunité.

Kisensik m'a instamment demandé de vous aller joindre avec douze à treize Népissings ou Iroquois qui reviennent de leurs chasses; ils m'ont promis de faire grande diligence.

J'ai l'honneur d'être toujours avec l'attachement le plus vif et le plus sincère, etc.

VAUDREUIL.

P. S. — Kisensik et sa bande ont été bien équipés.

AUTOGRAPHE. — Ci-joint une lettre angloise, dont je sais le contenu, qui permet qu'on la fasse tenir quand il y aura occasion.

CII

A Montréal, le 30 avril 1760.

Kisensik, que j'ai eu l'honneur de vous annoncer, me prie au moment de son départ de vous écrire pour vous le recommander ainsi que les sauvages de sa bande. Je le fais avec plaisir parce que je sais qu'ils sont tous de bons sujets dont vous ne pourrez que vous louer, et parce que je suis bien persuadé que les services de ce chef vous sont connus depuis longtemps.

CIII

A Montréal, le 30 avril 1760.

J'ai reçu la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire samedi dernier, 26 de ce mois, par laquelle j'ai appris que les ennemis se fortifioient sur les hauteurs du Cap-Rouge et sur la côte du fleuve à la tête des Trois-Rampes, que vous avez pris le parti de marcher par terre, de remonter la rivière du Cap-Rouge pour déboucher par la Suète, et que vous espérez les attaquer dimanche à midi, supposé qu'ils nous attendent à Sainte-Foye.

Vous jugez bien, Monsieur, combien je suis impatient de savoir le dénouement d'une affaire aussi capitale. Si, comme je l'espère, le succès répond à vos efforts et à

mes vœux, dans cette même journée nous aurons su à quoi nous en tenir.

Je me flatte et je désire encore plus que vos premières lettres m'apprennent que vous jouissez de la plus parfaite santé, malgré vos fatigues et la dureté de la saison et particulièrement les risques que vous aurez courus.

J'étois bien convaincu de la bonne volonté de toute l'armée.; il me suffisoit que vous fussiez à sa tête ; et, pourvu que chacun vous imite, nos ennemis seront bientôt vaincus.

J'ai communiqué votre lettre à Monsieur l'intendant ; il lui tarde tout comme à moi de savoir ce qui se sera passé dimanche dernier.

Nous n'avons ici rien d'intéressant.

M^{me} de Vaudreuil est infiniment sensible à l'honneur de votre souvenir. Agréez ici mille choses de sa part. Elle est constamment en prières, et rien n'égale ses inquiétudes jusqu'à ce que nous ayons de vos nouvelles. Je ne saurois vous exprimer combien vous l'occupez. Je ne lui cède certainement rien, l'attachement que je vous ai voué de tous les temps étant des plus vifs et des plus sincères, ainsi que les sentiments inviolables avec lesquels j'ai l'honneur d'être, etc.

VAUDREUIL.

P. S. — M. de Longueuil m'écrit du 25 que le restant du bataillon de Languedoc, les milices et les nations sauvages de son gouvernement sont partis, et qu'il compte qu'ils arriveront tous le même jour à Jacques-Cartier ; ainsi ils auront pu vous joindre le lendemain.

Il m'a ajouté du 28 au soir que, dans le moment, il lui arrive un grand nombre de sauvages de différentes nations qui sortent des terres; il les fait partir dans l'instant pour vous aller joindre.

CIV

A Montréal, le 30 avril 1760.

J'ai l'honneur de vous faire part des représentations que Barbot, courrier, m'a faites au sujet de l'obligation où il a été de faire six lieues à pied, faute de chevaux, aux postes de la Pointe-aux-Trembles et des Ecureuils, lesquels ont été enlevés par MM. de Bourlamaque et de Montreuil ou pour les besoins de l'artillerie. Comme il est très essentiel de faire subsister ces deux postes, pour que les courriers puissent faire diligence, je vous prie, Monsieur, de vouloir bien ou faire rendre les chevaux en question, ou donner vos ordres pour qu'ils soient remplacés par d'autres.

CV

A Montréal, le 2 mai 1760.

J'ai reçu les deux lettres que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire les 27 et 29 de ce mois.

Je suis très sensible au détail exact et circonstancié

que vous avez bien voulu me faire de votre brillante affaire du 28 avec l'armée angloise. Il n'a fallu rien moins que votre expérience et votre coup d'œil militaire pour déterminer la victoire en notre faveur. Cette journée sera mémorable et entièrement votre ouvrage. Il me seroit bien difficile de vous exprimer la vive joie que j'en ressens; l'attachement que je vous ai voué vous en est, je pense, un sûr garant.

Je regrette infiniment les braves officiers, soldats et Canadiens que nous avons perdus; ils ne pouvoient que signaler leur valeur, combattant sous les yeux d'un général qu'ils aiment également et dont la bravoure doit être admirée. Je vous parle, Monsieur, de l'abondance de mon cœur; ce n'est pas ici la seule occasion où je ne vous ai rendu que la justice que vous méritez à tous égards. Je renouvelle mes vœux pour votre conservation; je vous prie d'être convaincu que personne n'y prend un plus vif intérêt que moi.

Du reste je n'ai aucune inquiétude. Je me repose entièrement sur vous, et je suis dans la ferme confiance que dans peu vous aurez recouvré au Roi la ville de Québec. Ce sera le comble aux services que vous aurez rendus à cette colonie, qui vous ont, de tous les temps, acquis des suffrages universels.

Je me joindrai avec grand plaisir à vous, Monsieur, pour procurer aux troupes de terre, à celles de la colonie et à nos miliciens les grâces dont ils se sont rendus dignes par leur ardeur et leur intrépidité.

Qu'il est dommage, Monsieur, que l'orage affreux que vous essuyâtes du 26 au 27 ait mis des bornes à vos vœux! Si vous eussiez, comme vous aviez lieu d'espé-

rer, surpris les ennemis, vous auriez, dans un seul jour, décidé par votre prévoyance du bonheur de la colonie.

La goélette que les Anglois expédièrent dimanche dernier, a eu sans doute pour objet d'informer le général Amherst de notre tentative. J'ai un parti de sauvages à Carillon et Saint-Frédéric ; je me flatte que sous peu de jours il nous donnera des nouvelles de l'ennemi. M. de Bougainville se tient sur ses gardes. Je ne perds pas de vue cette frontière, où je m'attends que les ennemis feront quelques mouvements, sans qu'ils puissent cependant être bien considérables, avant que vous soyez en possession de Québec.

Je n'aurai rien de plus pressé que de vous instruire des nouvelles que j'aurai.

Je suis très mécontent de nos sauvages ; il est bien fâcheux que le pillage leur ait fait négliger de poursuivre l'ennemi. Je vous prie de vouloir bien leur faire rendre les couvertes et tout ce qu'ils ont pris appartenant aux François ; ce seroit une perte que nous ne saurions remplacer.

Continuez, je vous prie, à me donner le plus souvent que vous pourrez des nouvelles de votre santé. Du reste j'ai l'honneur de vous réitérer que je ne suis pas en peine de vos progrès.

M^{me} de Vaudreuil est extrêmement sensible à l'honneur de votre souvenir ; elle a ressenti une joie si vive qu'elle n'a pas la force de vous la témoigner. Elle est actuellement chez Monsieur l'évêque pour unir ses prières à celles de ce prélat. Vous y avez certainement

la meilleure part. Elle me charge de vous faire agréer mille tendres choses de sa part.

VAUDREUIL.

P. S. — Si Messieurs de l'artillerie pouvoient se passer d'un charron, il seroit très nécessaire à M. Pouchot. Je pense qu'il seroit possible d'en trouver aux environs de Québec.

CVI

A Montréal, le 4 mai 1760.

J'ai l'honneur de vous recommander le sieur Cugnet, qui aura celui de vous remettre cette lettre. Il va près de Québec où il pourroit être nécessaire aux intérêts de son frère, de qui je vous ai parlé avant votre départ. Comme je m'intéresse beaucoup au premier et à sa famille, je vous serai très obligé de vouloir bien le favoriser et avoir égard aux représentations qu'il pourra être dans le cas de vous faire concernant son frère.

CVII

A Montréal, le 4 mai 1760.

Vous savez que nous manquons de matelots. Il en faudroit trente pour le lac Champlain et pareil nombre pour le lac Ontario. Comme tous ceux qui sont dans la

colonie sont répandus dans les côtes du Sud et que nous n'avons point d'autre ressource, je vous prie, Monsieur, de vouloir bien faire passer vos ordres le plus promptement qu'il sera possible à tous les capitaines de ces côtes pour qu'ils vous envoient aussitôt tous ces matelots et qu'ils fassent d'exactes recherches pour ne pas en excepter un seul.

Je vous enverrai à votre première demande les quatre mille livres de poudre que j'ai fait venir du fort Lévis, elles sont en dépôt à Lachine ; mais je me flatte que vous n'en aurez pas besoin.

Agréez, Monsieur, que j'aie l'honneur de vous faire part d'une idée qui me vient. Supposé que vous soyez obligé de faire monter à l'assaut, vous connoissez parfaitement les endroits forts et foibles de la place. Il y en a qui ne sont qu'en pieux, qu'on pourra escalader ou abattre en y accrochant des cordages ; je veux dire la palissade qui ferme la partie qui prend de la batterie du Château au cap au Diamant, où il y a des sentiers très praticables. Vous pourriez vous servir de nos échelles, ne fût-ce même que pour inquiéter l'ennemi et lui faire craindre l'assaut. Je regarde ces observations comme superflues, étant bien persuadé qu'elles ne vous auront pas échappé et que votre pénétration vous fournira bien d'autres moyens pour accélérer votre expédition.

CVIII

A Montréal, le 5 mai 1760.

J'ai reçu la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire le 1^{er} de ce mois.

Je suis bien convaincu que vos travaux ne vont point aussi vite que vous le désireriez. Je sais que le terrain que vous avez à parcourir est très ingrat ; mais je sais aussi que rien ne doit être à l'épreuve de votre armée par le bon ton et le bon exemple que vous lui donnez.

Nous nous attendions bien que les ennemis feroient un feu d'artillerie considérable. Je suis charmé que, dès le soir du 1^{er} de ce mois, vous ayez commencé à leur jeter des bombes. J'espère que vous n'aurez pas tardé à avoir du canon en batterie.

Si les ennemis se retranchent dans la ville, il n'y a pas le moindre lieu de douter qu'ils se préparent à une résistance opiniâtre. Il est de leur intérêt d'éluder autant qu'ils le pourront, et il est du nôtre de ne pas perdre un instant. C'est sur quoi je n'ai, je vous assure, Monsieur, aucune inquiétude, me reposant entièrement sur les connoissances que vous avez de la situation et des tristes circonstances de la colonie.

Je me flatte que le capitaine Canon rencontrera la frégate que les Anglois ont expédiée, et qu'il la prendra.

Vous voudrez bien faire avertir nos vigies que vous avez fait mouiller dans le bassin la frégate de M. Vauquelin.

Je regarderois, Monsieur, la prise de Québec fort incertaine si tout autre que vous en faisoit le siège ; mais je suis fort tranquille sur l'événement d'une opération aussi capitale par la confiance que j'ai entièrement en vous et qui est due à tous égards à votre zèle et à votre expérience.

J'aurois bien souhaité apprendre le rétablissement de M. de Bourlamaque, et par l'intérêt que j'y prends et parce que je vous vois avec peine accablé de tous les détails de votre armée. Permettez que je vous exhorte à vous ménager. Rien ne me touche de plus près, et je regarderai toujours comme une victoire votre retour en parfaite santé.

Je sais très bon gré à La Gorgendière de son empressement à offrir à M. de Bourlamaque et aux messieurs qui ont resté chez lui tout ce qu'il avoit en son pouvoir de propre à leur usage.

J'ai communiqué votre lettre à Monsieur l'intendant ; il vous écrit sur tout ce qui concerne sa partie, et il fera partir incessamment tout ce qui est nécessaire pour vos hôpitaux, du moins relativement à nos moyens.

Supposé qu'il vous déserte quelques Canadiens de ce gouvernement, je vous prie de vouloir bien m'en envoyer le rôle ; je les ferai punir. Je me persuade qu'il ne vous en échappera pas par les justes mesures que je suis bien assuré que vous aurez prises.

Je ne doute point que ceux du gouvernement de Québec ne se rassemblent journellement et que leur nombre n'augmente d'instant en instant ; ils sont particulièrement intéressés à la prise de Québec et ils y feront de leur mieux.

Vous avez omis, Monsieur, de joindre à votre lettre celles que vous avez écrites au reçu de M. Murray ; je compte les recevoir par le prochain courrier.

M^{me} de Vaudreuil est très sensible à l'honneur de votre souvenir ; elle me charge toujours de vous dire mille tendres choses pour elle.

Vous connoissez l'étendue, la vivacité et la sincérité de l'attachement avec lequel j'ai l'honneur d'être, etc.

VAUDREUIL.

P. S. — Vous trouverez ci-joint, Monsieur, deux lettres de M. de Bougainville à votre adresse, de l'Île-aux-Noix. Il n'y a rien de nouveau dans ce poste.

CIX

A Montréal, le 6 mai 1760.

J'ai reçu la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire le 3 de ce mois.

Je vois avec plaisir que, malgré l'ingratitude du terrain, vous commenciez à être à couvert dans la tranchée. Ainsi j'espère que vous n'aurez plus un aussi grand nombre de blessés. Il a effectivement bien augmenté depuis le 28 ; mais cela ne pouvoit guère être autrement, eu égard au grand feu de l'ennemi.

Il me tardera d'apprendre le progrès de vos deux batteries à canon et de votre batterie à mortier. Le parti que vous prenez de les faire tirer ensemble est

le meilleur pour faire diversion aux quatre feux de l'ennemi et éviter qu'ils ne démontent nos batteries. Votre armée n'aura pas eu peu à faire à se remettre en état de tirer aujourd'hui ; il n'a fallu rien moins que son zèle et son ardeur pour aller si vite en besogne ; mais que ne doit-on pas en attendre sous votre commandement !

Il ne sera pas possible de loger dans la ville des Trois-Rivières les vingt officiers que vous y avez envoyés, d'autant mieux qu'il n'y a personne pour les garder. Comme Monsieur l'intendant avoit prévu à arranger leur logement, je donne ordre par ce courrier à M. de Longneuil de faire monter ici douze de ces officiers à commencer par le colonel Young, de laisser les huit autres aux Trois-Rivières suivant la nomination que M. Young en feroit. Je lui commande d'ailleurs de prendre les plus justes mesures et les plus grandes précautions pour qu'aucun soldat ne puisse lui échapper ; il ne pourra pas en contenir beaucoup dans les prisons des Trois-Rivières, qui sont petites.

Je me flatte que vous aurez dans peu toutes les milices de la côte du Sud et que MM. de Montesson et Dufils-Charest, que vous avez chargés de les lever, s'en acquitteront bien.

Il vente aujourd'hui bon nord-est ; il est bien à désirer qu'il nous mène des vaisseaux ; il ne se peut que nous n'en n'ayons en rivière.

Il auroit été bien à souhaiter que la frégate de M. Vauquelin eût pu mouiller plus tôt dans le bassin, la frégate que les Anglois ont expédiée n'auroit point

passé ; mais c'est encore beaucoup qu'elle ait été prête le 5 de ce mois.

Le procédé des ennemis est bien violent par l'incendie du quartier Saint-Roch et de la Potasse ; c'est bien un dessein marqué de ruiner totalement les faubourgs et la ville. Mais que peut-il leur en résulter ? Le palais n'a sans doute échappé à cet incendie que parce qu'il est couvert d'ardoises.

Je m'attends que les soixante blessés que vous avez fait embarquer seront menés ici de ce nord-est ; cela vaudra beaucoup mieux, parce que l'hôpital des Trois-Rivières auroit été bientôt engorgé et qu'il convient de ménager le peu de logement qu'il y a pour un besoin bien pressant.

Monsieur l'intendant met tout en usage pour pourvoir à vos besoins. Vous connoissez notre insuffisance sur toutes choses ; aussi a-t-il fallu avoir recours aux ressources des particuliers, qui ont fourni de grand cœur draps, couvertes, etc.

J'apprends toujours avec une nouvelle peine la perte de nos messieurs qui meurent de leurs blessures. Je les regrette infiniment, particulièrement MM. de Palmarolle et de Trécesson.

Nous n'avons aucune nouvelle intéressante. J'attends incessamment le retour du parti de M. de Langy ; je n'aurai rien de plus pressé que de vous faire part du rapport des prisonniers qu'il m'aura menés.

J'aurois bien souhaité, Monsieur, recevoir les lettres que vous avez écrites à M. Murray et celles que vous avez reçues de lui, que vous m'avez annoncées par

le précédent courrier. J'espère qu'elles me parviendront par le prochain.

M^{me} de Vaudreuil est toujours très sensible à l'honneur de votre souvenir, et elle vous prie d'agréer ici mille et mille choses pour elle. Permettez que j'y joigne aussi mille choses pour M. de Bourlamaque.

CX

A Montréal, le 9 mai 1760.

J'ai reçu la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire le 6 de ce mois.

Je vous ai rendu, Monsieur, dans ma lettre du 2 de ce mois, la justice qui vous est due à tous égards, et je suis charmé que vous l'ayez reçue comme un témoignage de la sincérité et de la solidité des sentiments que je vous ai voués. Je serois infiniment flatté de vous en donner des preuves parfaites.

J'ai bien pensé que la perte de l'ennemi auroit au moins égalé la nôtre. Je vois par les rapports qui vous ont été faits qu'elle est plus considérable et que, malgré cela, ils sont encore aussi nombreux qu'on les supposoit avant l'affaire.

Je suis bien peiné que l'ingratitude du terrain se déclare de plus en plus. Il ne faut rien moins, Monsieur, que le bon ton, la bonne volonté et l'ardeur que vous inspirez pour faire franchir toutes ces difficultés à votre armée.

Je vois avec peine que vos batteries ne seront en état de tirer que du 10 au 11. C'est encore beaucoup, eu égard à la mauvaise qualité du terrain. J'espère que les ennemis ne perdront rien à attendre.

Il est heureux que les Anglois aient modéré le feu de leur artillerie. Je ne manque pas de répandre que Québec ne tardera pas longtemps à se rendre. Je m'en flatte, fondé sur la confiance que j'ai en vous. Il est bien à souhaiter que cela soit, avant qu'il paroisse aucun vaisseau anglois dans le fleuve, supposé que nous ayons le malheur qu'il en vienne.

M. Vauquelin m'écrit du 4 qu'il comptoit passer la nuit du même jour sous la ville. Cependant je vois par votre lettre qu'il ne l'avoit pas encore fait. Il auroit été bien à souhaiter que cette frégate eût, dès son arrivée, été en état d'aller mouiller dans le bassin de l'Ile-d'Orléans ; elle se seroit opposée au passage de la frégate angloise.

Vous aurez vu, Monsieur, par la lettre du sieur Legris qu'une goélette angloise est en observation au Bic. Il seroit très important de la faire enlever. Je crois que M. Vauquelin s'acquitteroit bien de cette mission, à moins que vous n'ayez d'autres vues sur sa frégate ; sur quoi je ne puis que m'en rapporter entièrement à vous.

Vous trouverez ci-joint, Monsieur, une lettre que M. de Bougainville m'a envoyée à cachet volant à votre adresse. Je ne vous la fais passer que pour qu'il ne perde pas vis-à-vis de vous le fruit de sa bonne volonté, du désir qu'il auroit de vous joindre et de finir la campagne de Québec ; car je ne trouve point de possibilité à ce qu'il a l'honneur de vous demander, eu égard

surtout au temps qui s'écouleroit avant qu'il eût reçu votre réponse et qu'il vous eût joint. D'ailleurs la frontière où il commande peut, d'instant en instant, devenir très-sérieuse, et peut-être apprendrons-nous par les prisonniers que M. de Langy pourra nous mener que les Anglois se meuvent de ce côté-là. D'après ces raisons, je réponds à M. de Bougainville que, selon moi, tout s'oppose à sa demande.

Voudrez-vous bien, Monsieur, me marquer dans toutes vos lettres à combien de toises vous en êtes de la ville.

Le courrier que vous m'avez expédié m'a remis toutes mes lettres en très mauvais état, ainsi qu'à Monsieur l'intendant. Je vous prie de recommander qu'on fasse un paquet séparé de ces lettres et qu'on ne les mêle pas avec celles du public.

M^{me} de Vaudreuil est toujours très sensible à l'honneur de votre souvenir ; elle ne vous perd pas de vue dans les prières qu'elle offre chaque jour à Dieu.

CXI

A Montréal, le 9 mai 1760, à huit heures du soir.

Plus je réfléchis, plus je trouve que la frégate et la goélette que les Anglois ont au Bic en croisière nous sont nuisibles, particulièrement par rapport à nos vigies. Il est par conséquent essentiel que nous nous en emparions le plus tôt qu'il sera possible, et je désire, Monsieur,

qu'avant que cette lettre vous parvienne vous ayez fait partir M. Vauquelin et M. de Grand-Rivière pour cette mission. En tout cas, je vous prie de ne pas éluder leur départ, à moins que vous n'ayez des motifs plus pressants et plus intéressants que les miens. J'ai eu l'honneur de vous remettre les signaux que les frégates doivent faire pour se faire connoître au navire de Gaspé; cependant, crainte d'oubli, j'en joins ici une nouvelle expédition. Je ne puis que m'en rapporter aux ordres que vous donnerez à ces messieurs pour se faire connoître des bâtiments que nous attendons de France dont vous avez les signaux et de celui de Gaspé (*sic*). Il sera à propos que cette frégate et cette goélette reviennent sitôt qu'elles auront rempli leur objet et assuré nos vigies.

CXII

A Montréal, le 11 mai 1760.

J'ai reçu la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire le 8 de ce mois.

Je suis convaincu que vous ne perdrez pas un instant. C'est de là d'où dépend effectivement votre réussite; elle deviendrait bien douteuse si une flotte angloise primoit la nôtre. L'unique crainte que j'aie, Monsieur, est que vous ne succombiez aux peines que vous vous donnez. Ménagez-vous, je vous prie, un peu plus, votre santé m'occupe, je vous assure, essentiellement.

J'entre bien dans la joie que les milices de Québec ne peuvent qu'avoir de se réunir sous vos ordres. Je pressens que leurs semences donnent matière à une foule de représentations, et je suis bien persuadé que, sans rien déranger de votre objet capital, vous surveillerez à celui-là.

Il me tardera d'apprendre les progrès de vos batteries. Je me flatte qu'elles feront dans peu brèche, si toutefois elles ne sont rasées par la supériorité de celles des ennemis.

Je n'ai, je vous assure, nulle inquiétude sur le dénouement du siège. Il me suffit que vous soyez chargé d'une opération si importante pour cette colonie.

J'espère que M. Vauquelin aura enfin passé sous Québec. Du reste, je me remets à ce que j'ai eu l'honneur de vous écrire à son égard.

Il est indispensable que, sans tarder un instant, vous fassiez le procès du sieur Cugnet, militaire. Si, par les preuves, il est convaincu d'avoir trahi, donné à l'ennemi des avis ou éveils contraires aux intérêts de la patrie, je vous prie, Monsieur, de lui faire casser la tête sur-le-champ. Si, au contraire, il étoit prouvé que le sieur Cugnet s'étoit restreint et n'avoit pas mésusé de l'ordre que le général Murray lui donna en le chargeant de la police des François, il ne pourroit être puni, parce que la création et l'établissement de cet emploi étoient nécessaires et fondés sur le droit du vainqueur. Mais, en ce cas, vous voudrez bien le faire garder toujours à bord d'une des frégates, parce qu'après votre expédition Monsieur l'intendant fera de plus amples informations, cette matière étant de la plus grande conséquence.

Je vous suis très obligé des copies que vous m'avez envoyées de votre correspondance du 29 du mois dernier avec M. Murray. Je suis bien peiné du sort de nos prisonniers qui ont eu le malheur de sauter l'hiver dernier par l'effet de la poudre qu'il y avoit dans la maison où ils avoient été mis. Il faut bien croire, comme le dit M. Murray, que ça été un pur accident ; mais, dans le fond, il n'étoit pas prudent à lui de laisser des poudres dans cette maison, tandis qu'il y mettoit nos prisonniers. Je sens combien M. de Bourlamaque vous fait faute ; c'est un nouveau motif au vrai intérêt que je prends à son rétablissement.

Agréez la continuation des vœux de M^{me} de Vaudreuil. Elle est constamment en prières et ne pense, je vous assure, qu'à vous. Vous jugez bien, Monsieur, que j'en suis charmé.

CXIII

A Montréal, le 13 mai 1760.

J'ai reçu la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire le 10 de ce mois.

Il est bien à souhaiter, Monsieur, que la supériorité du feu de l'ennemi ne dérange point vos batteries et qu'elles fassent tous les progrès que nous avons lieu d'espérer de leur grande proximité de la place. Du reste, je n'ai nulle inquiétude, persuadé que vous ferez l'impossible.

L'arrivée d'une frégate angloise à Québec paroît d'assez mauvais augure à la vérité pour nous. Si les circonstances eussent pu permettre à nos frégates de passer dans le principe sous la ville et de mouiller dans le bassin, elles auroient vraisemblablement enlevé la frégate que les Anglois ont expédiée, et peut-être auroient-elles pris à l'abordage celle qui leur est arrivée.

Quelques prisonniers ou déserteurs vous arriveroient fort à propos ; il seroit fort à désirer que nous sussions au vrai les nouvelles que cette frégate a portées, quoique je pense comme vous qu'elle ne vient point d'Europe.

Nous sommes effectivement, Monsieur, dans le moment le plus critique, et l'incertitude si les vaisseaux que le gros vent du nord-est aura fait paroître sont anglois ou françois, ne laisse pas que de me faire faire de justes et sérieuses réflexions sur l'état de la colonie. Je ne crois pas néanmoins, en supposant que les vaisseaux anglois arrivent avant les nôtres, qu'il y ait des troupes de débarquement. En ce cas, les secours que la garnison de Québec recevrait, ne devraient pas être bien considérables. Mais s'ils l'étoient, je ne puis que m'en rapporter au parti que vous jugeriez le plus convenable de prendre. Il seroit bien fâcheux que nous fussions réduits à la nécessité de lever le siège, mais ce seroit encore plus prudent que de courir le risque de perdre entièrement la colonie. C'est ce que je soumetts à votre prudence, quoique dans la confiance que vos pénibles travaux seront couronnés par la reddition de Québec. Mon objet essentiel est que vous vous ménagiez et que vous ne succombiez pas dans toutes vos fatigues.

J'ai communiqué votre lettre à Monsieur l'intendant ; il ne vous enverra point de fascines. Vous n'avez sans doute pas eu peu à faire à vous en procurer la quantité nécessaire.

Vous trouverez ci-joint, Monsieur, deux lettres à votre adresse, l'une de M. de Bougainville et l'autre de M. Pouchot. Je n'aurai pas l'honneur de vous entretenir de ce qu'ils me marquent, ne doutant pas qu'ils vous en instruisent avec la même exactitude. Il paroît que les ennemis commencent à se mouvoir dans ces deux parties. Je voudrois bien que M. de Langy me menât des prisonniers ; mais, d'après ce que M. de Bougainville m'écrit, il ne paroît pas qu'il en ait fait. J'ai disposé toutes choses pour faire passer à propos des secours dans ces deux parties ; notre disette ne nous permet pas de les prématurer d'un instant.

Vos premières lettres, Monsieur, seront infiniment intéressantes ; elles seront toujours très satisfaisantes pour moi, dès que j'apprendrai que vous jouissez d'une parfaite santé. M^{me} de Vaudreuil n'en est pas moins occupée que moi ; elle est très sensible à l'honneur de votre souvenir et me charge d'avoir l'honneur de vous dire mille choses pour elle.

Le colonel Young, huit officiers, quarante et quelques soldats anglois arrivèrent hier au soir.

CXIV

A Montréal, le 15 mai 1760.

J'ai l'honneur de vous adresser ci-joint la lettre en original que j'ai reçue de M. de Bougainville, avec le rapport des deux prisonniers que M. de Langy a faits, tel qu'il me l'a envoyé.

Vous verrez, Monsieur, que le général Amherst surseoit tout mouvement sur nos frontières jusqu'à l'arrivée des dépêches de la cour de Londres. C'est tout ce que nous pouvons désirer de mieux, eu égard aux circonstances présentes, et je m'applaudis de n'avoir point augmenté encore les forces de M. de Bougainville et celles de M. Pouchot. Je ne saurois assez prévoir à éviter une consommation des vivres que je conserve précieusement pour secourir à propos ces frontières.

Ce que ces prisonniers ont dit de la paix doit nous la faire regarder comme prochaine, surtout s'il est vrai que les préliminaires ont déjà été insérés dans les gazettes, et qu'on y ait annoncé que Louisbourg devoit être rasé et devenir un port neutre et servir uniquement à faire la pêche.

Je n'ajoute pas beaucoup de foi à l'avantage que les Anglois prétendent avoir eu sur mer, du moins qu'il ait été aussi complet que M. de Bougainville le pense, parce qu'ils sont ingénieux à se donner les violons.

J'ai fait partir environ quarante Abénaquis de bonne volonté qui m'ont promis de me mener des prisonniers. Le paquebot que les Anglois attendoient sera vraisemblablement arrivé et ces prisonniers pourront

conséquemment nous donner quelques nouvelles plus positives.

Si la garnison de Québec n'a d'autres secours que ceux annoncés par ces déserteurs, ils leur deviendront inutiles, parce qu'à peine peuvent-ils actuellement être déterminés à Halifax ou à Louisbourg.

Ce pressentiment de paix fait un bruit étonnant dans la ville. Comme on pourroit la regarder certaine à votre armée et que cela pourroit produire quelque ralentissement à l'ardeur qu'elle a constamment marquée, il seroit peut-être à propos que vous ne rendissiez point cette nouvelle publique ; c'est sur quoi je ne puis que m'en rapporter à vous. Je prends néanmoins la précaution d'arrêter jusqu'au prochain courrier toutes les lettres du public, en sorte qu'il n'arrivera que celles de Monsieur l'intendant et les miennes.

M. de Bougainville a toujours le même désir de vous joindre ; je lui réitère qu'il ne sauroit se rendre auprès de vous avant que vous n'eussiez terminé votre opération ; qu'au surplus je m'en rapporte fort aux ordres que vous pourrez lui donner.

CXV

A Montréal, le 15 mai 1760, à deux heures après-midi.

J'ai reçu la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire le 12 de ce mois.

J'ai été charmé d'apprendre que vos batteries avoient tiré le 11 et qu'elles se soutenoient malgré la vivacité

de l'ennemi. Je souhaite fort qu'il ne leur fasse pas de plus grand dommage que celui que vous avez fait réparer. Je sais, Monsieur, que rien n'est à l'épreuve de votre ardeur et de vos ressources ; aussi je suis toujours dans la ferme confiance que la garnison de Québec succombera à vos efforts.

Je fais passer à la Pointe-aux-Trembles les quatre milliers de poudre que j'avois à Lachine. Ils seront déposés dans l'église de ce lieu. Je désire que vous ne soyez pas dans la nécessité de les employer.

La batterie que vous établissez de l'autre côté de la rivière Saint-Charles et qui prendra de revers le rempart, ne pourra effectivement que bien faire.

Si l'opiniâtreté de l'ennemi vous met dans la nécessité de donner l'assaut, il n'y aura rien de mieux que vos différentes attaques pour faciliter la réelle. Je ne suis pas en peine, Monsieur, que vous n'employiez tous les moyens et les ruses imaginables pour terminer votre expédition aussi glorieusement que vous l'avez commencée.

S'il est réellement question de paix en Europe, il n'en viendra vraisemblablement pas en prime des vaisseaux ; mais, si, par un effet du malheur attaché à cette colonie, il arrivoit aux Anglois une flotte avant que vous fussiez en possession de Québec et que les circonstances fissent alors évanouir toutes nos espérances, bien loin d'avoir aucun reproche à nous faire, nous aurions par devers nous la satisfaction d'avoir l'un et l'autre fait même au delà du possible pour conserver encore la colonie au Roi ; cependant je me flatte toujours, je me fonde essentiellement sur la confiance que je vous ai vouée et

que vous méritez à tous égards. J'ai seulement l'honneur de vous réitérer, Monsieur, que vous m'occupez infiniment et que ma plus grande peine est que votre santé ne soit enfin altérée par l'accablement de vos occupations, que vous ne sauriez partager avec qui que ce soit.

Les matelots que vous voudrez bien m'envoyer sitôt qu'ils seront arrivés, seront bien vite employés sur nos frontières.

Il n'est rien de mieux que votre réponse à M. Murray. Je suis très sensible à l'attention que vous avez bien voulu avoir de m'en faire part, ainsi que de sa lettre et de l'extrait des gazettes anglaises qu'il vous a communiquées.

Je pense bien comme vous, Monsieur, qu'il ne vous a point envoyé les nouvelles qui auroient pu nous flatter. Quoi qu'il en soit, tout ce qui résulte de ces gazettes paroît de très bon augure, d'autant mieux qu'il y a de l'uniformité avec les avis que nous avons eus l'automne dernier et pendant l'hiver. J'ajoute à cela le rapport de nos deux prisonniers qui disent avoir vu dans une gazette un préliminaire, et qu'on attribuoit le retardement des paquebots à une paix qu'on regardoit comme prochaine.

Je réfléchis, Monsieur, que l'interception des lettres que l'on écrit d'ici à l'armée ne pourroit produire qu'un mauvais effet par l'inquiétude ou la méfiance qu'un chacun auroit, n'ayant aucune nouvelle; ainsi je leur laisse suivre leur cours.

J'apprends toujours avec une nouvelle peine que nous avons de nos messieurs blessés, et je suis de plus

en plus porté à me joindre à vous pour leur procurer des grâces du Roi.

J'ai communiqué votre lettre à Monsieur l'intendant ; il est très sensible à l'honneur de votre souvenir. M^{me} de Vaudreuil ne l'est pas moins ; elle a les plus vives inquiétudes pour vous ; elle redouble ses vœux et vous prie d'être bien convaincu de leur étendue et de leur sincérité.

Les lettres que je recevrai de vous au commencement de la semaine prochaine seront bien intéressantes. Personne ne désire plus que moi qu'elles soient décisives pour nous.

VAUDREUIL.

P. S. — M. de Bailleul est parti avant-hier sur sa barque chargée de vivres. Je fus surpris que cet officier eût resté sur sa terre tandis que j'avois fait commander tous les officiers de la colonie. Il m'a dit qu'il l'avoit ignoré et que de plus il avoit été malade.

Je reçois dans le moment des nouvelles de M. Pouchot ; je ne vous en entretiendrai pas, parce qu'il vous fait sans doute le même détail qu'à moi dans la lettre que vous trouverez ci-jointe. Il n'y avoit rien d'intéressant dans cette partie, et, tout bien considéré, il paroît que les Anglois veulent y rester tranquilles, comme du côté du lac Champlain, jusqu'à l'arrivée des ordres de la cour d'Angleterre.

Je joins aussi ici quelques lettres pour Messieurs les officiers des troupes de terre ou de l'artillerie.

CXVI

A Montréal, le 16 mai 1760.

J'ai reçu la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire le 13 de ce mois.

Il me seroit difficile de vous bien exprimer la peine que j'ai d'apprendre que plusieurs de vos pièces d'artillerie sont hors de service, et qu'avec ce qu'il vous reste, vous êtes hors d'état de faire brèche.

Je vois que vous êtes à deux cents toises de la place ; je vous croyois plus près. Il est fâcheux que nos poudres soient éventées ; j'aurai de la peine à le croire.

Je regrette M. Le Mercier ; s'il étoit près de vous, il aplaniroit, je pense, toutes ces difficultés.

Il est vrai, Monsieur, que dans ces circonstances, vous ne pouvez mieux faire que de temporiser, de chercher à gagner du temps et à vous tenir en mesure pour recevoir les secours qui pourront nous arriver. Il faut espérer qu'enfin il nous en parviendra.

Il seroit effectivement dangereux de tenter une escalade ; il vaut beaucoup mieux vous en tenir, ne pouvant faire mieux, à soutenir toujours nos batteries en état avec du canon de 12 et quelques bombes. Vous avez en cela, Monsieur, pris le parti le plus sage et le plus avantageux. Vous devez être bien convaincu que je m'en rapporte entièrement à vous et que rien n'égale la confiance que je vous ai vouée.

Nous ne devons lever le siège qu'à la dernière extrémité, c'est-à-dire lorsque nous aurons la certitude de

l'arrivée de puissants secours ennemis et qu'il ne nous restera plus aucune espérance pour en avoir.

Il seroit à tous égards dangereux de prendre un parti aussi violent, hors ces cas, parce que d'un instant à l'autre, notre situation peut changer en bien. Nous serons toujours à temps d'en venir à l'extrémité de lever votre camp, lorsque nous ne verrons plus aucune ressource. Nous aurons fait alors tout ce qui aura dépendu de nous et, la colonie succombât-elle entièrement, la cour ne pourroit que nous approuver et nous sauroit même très bon gré de tout ce que nous avons fait.

A l'égard du départ de M. Vauquelin, j'ai toujours soumis ce que je vous en ai écrit au parti que vous croirez le plus convenable. Le chargement des frégates angloises et leur renvoi feroient croire qu'ils augurent mal de leur résistance ; il n'est rien de mieux que votre décision à faire suivre ces frégates par les nôtres.

Vous avez eu une très bonne précaution en envoyant la goélette de M. Cadet au-devant de nos navires, pour qu'ils s'arrangent de façon à passer pendant la nuit.

Vous verrez, Monsieur, par une lettre détachée, que je vous laisse la liberté de faire tout ce que vous jugerez à propos sur la demande de M. Murray au sujet du renvoi de ses soldats convalescents qui sont à l'Hôpital-Général.

Je travaille continuellement avec Monsieur l'intendant pour retirer des vivres de ce gouvernement ; mais nous sommes certains que la quantité n'excèdera pas l'approvisionnement de nos frontières. Les officiers anglois ne font pas mystère de dire qu'il y en a dans

Québec jusqu'à la fin de septembre, en donnant même dix-sept livres de matière par semaine à chaque soldat.

J'ai communiqué à Monsieur l'intendant votre lettre ; il n'est pas moins peiné que moi de nos malheurs. Ce qui m'occupe le plus est votre santé, et je crains toujours qu'elle ne succombe. Ménagez-vous, je vous prie, et soyez bien convaincu que personne n'y prend plus d'intérêt que moi.

Je flatte toujours M^{me} de Vaudreuil ; si elle savoit ce que vous me marquez, elle seroit inconsolable. Elle ne pense ni ne parle que de vous ; agréez ici mille et mille tendres choses de sa part.

J'apprends toujours avec une nouvelle peine les blessures de nos messieurs.

J'écirai à M. de Bougainville, conformément à ce que vous me marquez, qu'il est bien où il est.

Je reçois dans le moment un courrier du Détroit ; il n'y a rien de nouveau dans cette partie et les nations se maintiennent toujours dans nos intérêts.

VAUDREUIL.

P. S. — Seroit-il possible, Monsieur, de vous approcher plus près de la place ? Je crois que le canon de 12 ne doit pas faire grand effet. Au surplus, je ne puis que m'en rapporter à vous à cet égard.

CXVII

A Montréal, le 16 mai 1760.

J'ai reçu la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire le 13 de ce mois, accompagnée de celle de M. Murray et de la réponse que vous lui avez faite.

Je vous laisse, Monsieur, une entière liberté d'avoir tel égard que vous croirez juste à la demande que ce général vous fait pour le rappel des soldats de sa garnison convalescents à l'Hôpital-Général. Je vous assure que je m'en rapporte fort à tout ce que vous ferez à cette occasion.

CXVIII

A Montréal, le 17 mai 1760.

J'ai reçu la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire le 15. Il est heureux que les ennemis, à votre exemple, aient modéré leur feu ; mais il est aussi fâcheux qu'ils conservent toujours la supériorité. C'est à quoi je m'attendois, leur artillerie étant beaucoup plus forte que la nôtre.

J'espère que les batteries que vous avez fait établir de l'autre côté de la rivière Saint-Charles les incommoderont beaucoup, en les prenant à revers. Je suis convaincu, Monsieur, que vous faites même au delà de tout ce qui est moralement possible, et c'est toujours

avec une nouvelle peine que je pense que, si plusieurs de nos canons n'eussent crevé, nous aurions pu faire brèche. Je ne dois pas cacher à vous seul, Monsieur, que nombre de lettres écrites de l'armée blâment infiniment M. de Pontleroy. On lui attribue beaucoup de caprice, d'entêtement ; enfin on ne fait pas mystère de dire que M. Desandrouins vaut incomparablement mieux ; qu'il a même combattu les obstacles qu'il faisoit naître et qu'il s'est offert de les aplanir ; que, sans M. de Pontleroy, on auroit placé plus près des murs nos batteries ; que cet ingénieur sourdement cherche à avoir des partisans de son opinion et du ridicule qu'il donne à notre entreprise ; en un mot, on assure que vous ignorez tout cela et que vous êtes trompé. Je connois trop, Monsieur, votre amour pour le service, pour le salut de la colonie, et je vous suis trop attaché pour vous laisser ignorer des propos aussi intéressants et dont les suites seroient très dangereuses. Au surplus, je ne les admetts pas entièrement. Vous êtes à la tête de l'armée, à même de savoir à quoi vous en tenir et de prendre les mesures que vous jugerez les plus convenables au bien de la chose.

Je suis toujours dans la confiance qu'il nous viendra des secours de France avant que le nord-est et les grandes mers finissent. Mais ne nous vinssent-ils pas dans ce temps-là, nous sommes dans des circonstances à tout espérer de la patience et de votre persévérance. Il seroit fort dangereux pour nous de prématurer la levée du siège ; nous serons toujours assez à temps d'en venir à cette extrémité, lorsque nous n'aurons plus l'espoir de

soutenir l'entreprise. Cette démarche entraîneroit avec elle un découragement, livreroit les habitants du gouvernement de Québec peut-être à de sévères, quoique injustes, corrections de la part de l'ennemi, qui ne seroit que plus audacieux.

Je vous marque, Monsieur, naturellement tout ce que je pense ; du reste je m'en rapporte toujours à vous ; nous sommes l'un et l'autre animés du même zèle pour sauver cette colonie au Roi.

J'ai oublié de vous marquer dans une de mes précédentes que M. de Bougainville, m'ayant écrit le 12 que vous l'aviez prévenu que vous envoyiez aux Trois-Rivières le canon pris sur les Anglois, et de le faire venir à l'Île-aux-Noix, s'il les y croyoit utiles, me pria de donner mes ordres pour faire monter à Saint-Jean les pièces de fonte (*sic*). Comme je supposai que vous aviez gardé celles que vous jugiez pouvoir vous devenir nécessaires, j'écrivis à M. de Longueuil, qui a dans l'instant fait partir les pièces demandées par M. de Bougainville.

Je suis charmé que La Gorgendière mérite tout le bien que vous voulez bien m'en dire ; je lui tiendrai bon compte de ses soins auprès de nos blessés ; mais je souhaiterois fort qu'au lieu de les augmenter, il fût dans le cas de les ralentir.

M^{me} de Vaudreuil est dans les plus vives inquiétudes ; vous seul l'occupez entièrement ; elle est très sensible à l'honneur de votre souvenir et me charge de vous dire mille et mille tendres choses pour elle.

CXIX

A Montréal, le 19 mai 1760.

J'ai reçu la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire du Cap-Rouge le 17 de ce mois.

Vous n'avez certainement pu mieux faire dans la circonstance où vous vous êtes vu par l'arrivée du vaisseau et des deux frégates ennemis.

Le courrier m'a dit qu'il avoit vu la frégate de M. Vauquelin en feu. Il est fâcheux que la *Pomone*, les gabares du Roi et les deux navires du munitionnaire aient été forcés de s'échouer. Je désire que vous ayez eu le temps de prendre les arrangements nécessaires pour faire décharger et sauver tout ce qui étoit à bord de ces bâtiments.

Je suis bien fâché que partie de vos miliciens vous aient abandonné, ceux du gouvernement de Québec sont excusables, ayant tout à craindre de la part de l'ennemi. Ils sont bien à plaindre.

Je ne suis pas en peine, Monsieur, que vos dispositions ne soient bonnes ; aussi je me repose sur le parti que votre prudence et votre prévoyance vous auront engagé à prendre. C'est sur quoi, comme sur toutes autres choses, je vous réitère toujours, avec la même confiance que je vous ai vouée, que je m'en rapporte fort à vous.

Je dois seulement avoir l'honneur de vous observer qu'il importe que vous proportionniez les forces que vous laisserez sur la frontière à notre situation par rapport aux vivres ; vous la connoissez parfaitement.

J'ai déjà fait passer, conjointement avec Monsieur l'intendant, des ordres dans les côtes du Nord et du Sud de ce gouvernement pour des nouvelles levées de blé ; mais je ne vois pas d'apparence qu'elles puissent être considérables, surtout parce qu'il est de nécessité absolue que ces mêmes habitants conservent des vivres pour la subsistance des soldats qu'ils ont eus et que je vous prie de leur renvoyer en suivant le même ordre des quartiers d'hiver ; car nous n'avons pas d'autres ressources pour les faire vivre. Il sera fort à propos que vous renvoyiez les bataillons et les milices chacun dans leur paroisse, le plus tôt qu'il vous sera possible. Je vous laisse le choix de l'officier que vous jugerez le plus propre à commander dans la frontière, soit des troupes de terre ou de la colonie.

Je ne doute pas que vous n'ayez pris les plus justes mesures pour conserver vos vigies ; car, sans cela, nous ignorerions ce qui se passe à l'entrée du fleuve, et il est essentiel que nous en soyons instruits.

Je suis bien persuadé que M. de Malartic s'acquittera au mieux du commandement de la garde de police que vous avez laissée à l'Hôpital-Général, et qu'il conciliera toutes choses avec le général Murray par rapport à nos blessés.

J'ai communiqué votre lettre à Monsieur l'intendant ; il n'y est pas moins sensible que moi. M^{me} de Vaudreuil en est inconsolable et vous prie d'agréer ici mille choses pour elle.

Le premier avis que j'ai eu de l'arrivée du vaisseau et des deux frégates angloises est par M. de Longueuil, qui en fut informé par le sieur Bonneveu, enseigne de

la *Pomone*. Je donnai dans l'instant ordre à ce gouverneur d'arrêter aux Trois-Rivières les vivres et la poudre que je vous ai expédiés. L'une et l'autre y seront à votre disposition. J'ai donné aussi ordre à Chambly de ne pas faire faire le portage aux pièces de fonte que vous avez prises aux Anglois le 28. Si elles vous sont nécessaires en total ou en partie, je vous les ferai passer sitôt votre première demande.

Nous sommes effectivement mal, Monsieur ; mais il n'y a pas de notre faute. Nous aurons en tout temps la consolation de dire, et tout l'univers en conviendra, que nous avons fait même au delà de ce qui étoit possible aux hommes. Notre situation n'a point été ignorée de la cour ; elle a été à même de se décider sur les secours qui nous sont indispensablement nécessaires. Il n'y avoit ni à hésiter, ni à différer la tentative que nous avons faite ; elle n'a rien que de glorieux pour nous, puisque des événements auxquels nous ne pouvions obvier s'y sont invinciblement opposés.

Au surplus nous ne sommes point de pire condition. Les secours que les Anglois ont eus ne sont point l'ouvrage de la cour d'Angleterre ; ils sont les mêmes que les derniers prisonniers faits par M. de Langy nous avoient assuré devoir partir d'Halifax ou de Louisbourg. Du reste, les Anglois n'ont pas jusqu'à présent plus de nouvelles que nous d'Europe, et je persévère à croire que nous aurons dans peu la nouvelle de la paix ou de puissants secours ; car il n'est pas vraisemblable que le Roi ait abandonné la colonie.

Il ne me reste, Monsieur, qu'à vous recommander de vous ménager un peu plus que vous n'avez fait. Tout

m'engage à désirer votre retour ici en parfaite santé, particulièrement les sentiments de l'attachement le plus vif et le plus sincère avec lequel j'ai l'honneur d'être, etc.

VAUDREUIL.

P. S. — Je joins ici, Monsieur, une lettre à votre adresse de M. de Bougainville et une autre lettre qu'il m'a aussi envoyée par M. de Villars.

CXX

A Montréal, le 22 mai 1760.

J'ai reçu la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire le 19 de ce mois.

Il est bien fâcheux qu'un coup de vent ait jeté à la côte plusieurs des bateaux sur lesquels vous aviez fait charger les vivres que vous aviez sauvés des bâtiments échoués dans la rivière du Cap-Rouge. Il est bien à souhaiter, Monsieur, que vous puissiez sauver ces vivres ; car, quelque soin que Monsieur l'intendant et moi nous nous donnions, nous sommes comme certains que la nouvelle levée que nous en faisons faire ne nous produira presque rien. Les habitants en général ont à peine leur médiocre nécessaire et plusieurs ne l'ont même pas.

Je regrette beaucoup notre pauvre marine ; la belle défense de M. Vauquelin lui fait honneur.

La perte d'une des deux frégates angloises mouillées vis-à-vis la Pointe-aux-Trembles ne laissera pas que de les rebuter. Je suis toujours dans la confiance que les sept vaisseaux de guerre qui sont arrivés le 18 viennent directement d'Halifax ou de Louisbourg. Je me flatte même qu'il n'y a point de troupes. L'arrivée de ces vaisseaux est conforme à ce qui nous avoit été annoncé par les prisonniers faits en dernier lieu par M. de Langy.

Trois autres Anglois, pris le 12 de ce mois aux environs de Chouaguen par un parti de Mississagués expédiés par M. Pouchot, rapportent qu'ils ont ouï dire qu'il y avoit une armée françoise à Louisbourg (*sic*). Un de ces prisonniers dit qu'il y a un mois qu'ils ont eu la nouvelle de la descente faite par les François dans laquelle les Anglois avoient perdu tous leurs grenadiers, mais que le paquebot qu'on attendoit d'Europe n'étoit point encore arrivé ; qu'on avoit vu dans deux gazettes que l'Espagne avoit déclaré la guerre à l'Angleterre, et que le dernier courrier qui leur est arrivé leur annonce la paix ; enfin qu'il n'y a ni vivres ni augmentation de troupes à Chouaguen. De tout cela je conclus, Monsieur, que nous aurons dans peu la nouvelle de la paix ou de puissants secours ; car je ne puis penser que le Roi ait totalement abandonné la colonie.

J'ai un parti de bons sauvages en route depuis le 19 de ce mois, qui, j'espère, nous mènera des prisonniers de Carillon ou de Saint-Frédéric, par lesquels nous aurons des nouvelles plus récentes d'Europe.

Quoi qu'il en soit, j'en reviens toujours à dire que nous avons fait au delà du possible, et que nous devons en avoir également le mérite, quels que puissent être

les événements. Quant à moi, je ne vois rien de désespéré ; nous persévérerons l'un et l'autre à faire de notre mieux ; il faut espérer que la divine Providence bénira enfin nos travaux.

Je vous réitère, Monsieur, que je m'en rapporte toujours entièrement à vos dispositions. Il convient effectivement de nous assurer de la pointe du cap Lauzon sans perdre de temps, d'autant mieux que, les ennemis ayant une marine, ils pourroient nous prévenir.

Je fais travailler sans relâche à la deuxième galère, et je compte vous la faire passer sous peu de jours ; elles ne pourront que bien faire avec du canon de 12. Je vous laisse le choix des marins que vous croirez le plus en état d'en tirer parti.

Je ne puis assez avoir l'honneur de vous observer qu'il importe que vous proportionniez les forces que vous laisserez sur la frontière aux vivres que vous aurez.

Les quatre milliers de poudre que je vous avois expédiés sont sans doute arrêtés aux Trois-Rivières, ainsi que la goélette chargée de vivres. Je vous prie d'écrire à M. de Longueuil de vous faire passer tout ce qui vous sera nécessaire, parce que je lui donne ordre de renvoyer ici tout l'excédent sitôt qu'il aura reçu votre réponse.

Le plus tôt que vous pourrez renvoyer nos bataillons dans leurs quartiers sera le meilleur, par rapport aux consommations ; ils vivront comme ils pourront chez les habitants et se tiendront prêts à marcher au premier ordre. Ceux qui approchent le plus nos frontières des lacs Champlain et Ontario doivent être les premiers.

Comme le malheur de notre marine nous met dans l'aisance par rapport aux matelots, je vous prie, Monsieur, de nous renvoyer ici ceux dont vous pourrez vous passer.

J'ai communiqué votre lettre à Monsieur l'intendant.

M^{me} de Vaudreuil est constamment en prières et vous prie d'agréer mille choses de sa part.

Il me tarde que vous ayez terminé vos dispositions et mis tout en règle, après quoi je vous exhorte fort à venir vous reposer en cette ville, où j'aurai une satisfaction parfaite à vous renouveler de vive voix la vivacité et la sincérité de l'attachement que je vous ai voué et avec lequel j'ai l'honneur d'être, etc.

CXXI

A Montréal, le 24 mai 1760.

J'ai reçu la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire le 21 de ce mois.

Je ne puis qu'approuver les mesures que vous avez prises pour la sûreté de notre frontière ; il n'est rien de mieux. Je dois cependant avoir l'honneur de vous observer :

1^o Que je trouve le nombre de quinze cents hommes bien considérable, eu égard à la disette où nous sommes des vivres, étant certain que nous ne saurions suffire à leur subsistance.

2^o Qu'il est indispensable que vous renvoyiez la moitié des cinq cents Canadiens que vous aviez projeté

de laisser sur la frontière, que vous fassiez rester les garçons de préférence aux gens mariés, et que vous les fassiez prendre de toutes les paroisses, afin qu'elles ne soient pas plus foulées les unes que les autres. Vous voudrez bien laisser, à la place de ces deux cents cinquante Canadiens, des troupes ; leurs services doivent être continuels, au lieu que les Canadiens sont absolument nécessaires chez eux pour les travaux des terres ; d'ailleurs, ils sont toujours prêts et de bonne volonté à servir et nous les trouverons dans le besoin.

Je doute fort que M. Cadet puisse trouver des ressources pour faire donner un quarteron de viande à ce détachement.

Je suis bien persuadé que M. Dumas fera son possible pour répondre aux marques que vous lui avez données de votre confiance en lui remettant le commandement de la frontière et pour exécuter tout ce que vous lui prescrirez dans ses instructions.

Il sera bien difficile de réparer la perte de nos bateaux ; elle est d'autant plus fâcheuse que nos bataillons seront obligés de remonter par terre, et que de là s'en suivra infailliblement bien du dégât sur les habitations qui sont sur leur route. Nous n'avons presque plus de charpentiers ; ils sont dispersés soit à l'Ile-aux-Noix ou au fort Lévis. Monsieur l'intendant va néanmoins faire travailler à en construire d'autres, et on ne perdra pas un instant à un ouvrage aussi essentiel dans les circonstances où nous nous trouvons.

Vous n'avez, Monsieur, rien laissé à dire à M. Murray dans la lettre que vous lui avez écrite au sujet de nos blessés qui ont resté à l'Hôpital-Général.

Si les Anglois n'avoient pas eu d'autres nouvelles d'Europe que celles qu'ils ont fait transpirer, il seroit bien difficile de donner une interprétation juste au fond de leur tristesse. Je suis toujours porté à croire qu'elle prend source de quelque événement très considérable et fort heureux pour nous. Les rapports des prisonniers que nous avons eus successivement depuis l'automne ne laissent aucun doute à cela. J'espère toujours la paix ou de puissants secours.

Je ne sais que penser de la réunion de la garnison de Louisbourg à celle de Québec. J'en reviens toujours à dire que nous saurons dans peu à quoi nous en tenir par les prisonniers que nous aurons de Carillon ou de Saint-Frédéric. Nous en aurons ensuite de Chouaguen par un parti que M. Pouchot a expédié en même temps. Vous trouverez ci-joint une de ses lettres ; il n'y avoit encore rien de bien intéressant dans cette partie.

La dernière felouque ou galère sera en état de partir la semaine prochaine, si Provençal qui doit la conduire arrive. Il me suffit que vous ayez choisi M. de Grand-Rivière pour que je sois bien persuadé qu'il s'acquittera bien du commandement de la première. Vous voudrez bien, Monsieur, pourvoir au commandement de la seconde. Je joins en conséquence ici deux ordres en blanc que je vous prie de leur faire remettre.

J'ai communiqué votre lettre à Monsieur l'intendant ; je pense qu'il vous écrit par ce courrier.

M^{me} de Vaudreuil est très impatiente de votre retour ; elle ne pense qu'à vous. Elle se propose de vous bien engager à vous donner le temps de vous rétablir des fatigues que vous avez eues. Je n'y prends certaine-

ment pas moins d'intérêt qu'elle, et vous savez qu'on ne peut rien ajouter à l'attachement vif et sincère avec lequel j'ai l'honneur d'être, etc.

VAUDREUIL.

P. S. — Vous trouverez ci-joint un paquet de lettres écrites par plusieurs officiers anglois au général Murray ; je les ai toutes lues ; je vous prie, Monsieur, de les lui faire passer.

CXXII

A Montréal, le 2 juillet 1760.

J'ai l'honneur de vous adresser ci-joint deux lettres qui me sont parvenues à votre adresse. Il y en a une de M. Pouchot qui vous instruit de tout ce qui se passe dans sa partie. Vous y verrez, Monsieur, que les prisonniers l'ont assuré que le général Amherst étoit en pleine marche pour se rendre à Chouaguen avec une armée de quinze mille hommes. Il est fort à désirer que nos sauvages nous mènent dans peu des prisonniers de Saint-Frédéric ; car il est temps que nous sachions enfin positivement à quoi nous en tenir.

M. de Bongainville vous fera sans doute ses observations sur tout ce qui concerne sa partie. Je prendrai à votre retour les arrangements les plus convenables par rapport à l'artillerie qu'il demande. Je vais toujours lui faire passer des canots d'écorce.

J'ai reçu des lettres de Deschambault du 30 juin qui m'apprennent que la paroisse de Saint-Antoine a été brûlée, que les habitants se sont dispersés dans les bois et qu'ils s'y occupent à mettre leurs familles à couvert.

On prétend que la prétendue arrivée des courriers de Saint-Frédéric à Saint-Nicolas ne gît que dans le plaisir que le général Murray a eu d'enfanter cette nouvelle, quoiqu'il n'y ait rien de vrai.

VAUDREUIL.

P. S. — Vous voudrez bien agréer ici, Monsieur, mille compliments de la part de M^{me} de Vandreuil.

M. Dumas a voulu dire que la paroisse de Saint-Antoine avoit été brûlée l'année passée, et que cela étoit cause que les habitants étoient dispersés dans les bois, par conséquent difficiles à rassembler et à assujettir à entretenir une garde, ainsi ce n'est pas une nouvelle.

CXXIII

A Montréal, le 16 août [1760], au matin.

J'ai reçu la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire. Je suis charmé que vous ayez trouvé le détachement de M. Dumas en très bon ordre et que vous soyez content de la bonne intelligence qui règne entre M. de Privat et cet officier.

Il y a lieu de croire que toute la flotte de M. Murray ne tardera pas à être réunie. Je compte effectivement

qu'elle peut avoir trois mille hommes de débarquement ; mais il seroit grandement à souhaiter que M. de Bourlamaque pût se soutenir dans sa position à Sorel. C'est, selon moi, un des meilleurs partis que nous ayons à prendre, s'il est possible, comme je croirois devoir l'espérer, attendu les forces que ce brigadier a à ses ordres. Vous en déciderez néanmoins comme il vous plaira ; je ne puis que m'en référer entièrement à tout ce que vous jugerez à propos de faire à cet égard ; je vous fais seulement part de ma façon de penser sans entendre gêner la vôtre, d'autant mieux que vous êtes sur les lieux, à portée de combiner toutes choses et d'ordonner conséquemment.

J'aurois déjà envoyé des sauvages à Sorel, si nos domiciliés, qui, comme vous savez, ne forment plus qu'un corps, avoient voulu se démembrer ; car je ne saurois, suivant leur désir de marcher en total, les envoyer tous à M. de Bourlamaque, parce que, d'un instant à l'autre, ils pourroient devenir extrêmement nécessaires à l'Ile-aux-Noix. Ainsi je fais mon possible pour que ceux des pays d'En-Haut qui sont en cette ville partent tout de suite.

Je vais incessamment prendre des arrangements pour faire arrêter les miliciens et les cavaliers déserteurs et les faire rejoindre.

Je sens bien toute la nécessité d'un exemple sévère au sujet de ces déserteurs et ne puis désapprouver l'ordre que vous avez donné à M. de Bourlamaque de publier à cet égard un ban sous peine de la vie ; mais je crains, vu les circonstances, que cela n'ait de fâcheuses suites,

surtout si M. de Bourlamaque se trouve dans le cas de faire casser la tête à quelque Canadien.

Il est bien fâcheux que l'on n'ait pas exécuté mes ordres pour l'évacuation des animaux qui sont dans les îles ; vous ferez très bien d'y suppléer, s'il est possible, et de les faire passer à la Grande-Côte.

Il me tardera d'avoir le plaisir de vous voir et de vous réitérer de vive voix le sincère et vif attachement avec lequel je serai toujours, etc.

VAUDREUIL.

P. S. — Il n'y a rien de nouveau.

CXXIV

Montréal, 17 août 1760.

J'ai reçu la lettre que vous me fîtes hier l'honneur de m'écrire après-midi.

Je sens bien qu'il ne nous est guère possible de défendre les îles, et qu'il est par conséquent très à propos de prendre au plus tôt des arrangements pour faire évacuer celles au-dessus de Berthier ; c'est aussi à quoi je vais travailler incessamment.

Il est fâcheux que le capitaine de l'Ile-du-Pas se soit laissé intimider par les menaces de M. Murray, jusqu'au point de lui aller rendre les armes avec partie de ses habitants. Effectivement il mérite d'être châtié, quoi-

que, dans le fond, cet homme s'est cru abandonné, voyant qu'on ne lui donnoit aucun secours. On auroit dû du moins l'envoyer chercher avec une garde, lui et ses habitants, dès qu'on ne vouloit pas lui donner des secours. Il est certain que nous n'avons rien de mieux à faire qu'à éviter qu'il arrive davantage de ces redditions d'armes.

Je ne perds pas un instant pour faire accélérer les travaux ; j'en sens toute la conséquence. Je verrai aujourd'hui les ingénieurs, les officiers d'artillerie et donnerai mes ordres à M. de Malartic conformément à ce que vous me faites l'honneur de me marquer.

Je vois que M. de Bourlamaque est fort tranquille ; je lui envoie aujourd'hui les sauvages des pays d'En-Haut avec le sieur de Langlade.

Il n'y a rien de nouveau du côté de l'Ile-aux-Noix ni d'ailleurs. Je souhaite que les circonstances vous permettent d'être bientôt de retour en cette ville ; j'aurai le même plaisir à vous y voir que j'aurai à vous renouveler la sincérité et la solidité de l'attachement avec lequel j'ai l'honneur d'être, etc.

VAUDREUIL.

P. S. — Je reçois dans le moment, Monsieur, une lettre de M. de Bougainville que je vous envoie. Vous verrez que, pour cette fois, il n'y a guère à douter que l'armée ennemie ne soit en marche.

CXXV

Montréal, le 31 août 1760.

J'ai l'honneur de vous adresser ci-joint copie d'une lettre que je viens de recevoir de M. de Bourlamaque, par laquelle vous verrez que les ennemis sont débarqués en forces à Varennes. Je marque à ce brigadier qu'après avoir ordonné la manœuvre que vous croirez nécessaire à M. de Roquemaure, vous irez le voir et pourrez déterminer la sienne. Comme j'ignore les arrangements que vous aurez pris avec le premier de ces messieurs, et les mouvements des ennemis pouvant varier d'un moment à l'autre, je n'ai pu rien prescrire de positif au second. Ce sera à vous, Monsieur, lorsque vous aurez joint ce brigadier à décider avec lui le parti que vous jugerez le plus convenable relativement aux circonstances. Je vous assure d'avance que j'approuverai tout ce que vous aurez fait.

 CXXVI

Montréal, le 2 septembre 1760.

Je vous envoie les deux lettres que je viens de recevoir de M. le chevalier de La Corne, par lesquelles vous verrez que l'ennemi approche dans cette partie et ne tardera pas à être bientôt à portée de cette île. En conséquence je vous prie de mander à M. le chevalier

de La Corne ce qu'il doit faire ; il ne faut pas compter qu'il puisse jouir longtemps de son détachement, étant composé des habitants de cette frontière *.

.....

.....

L'escadre est à la voile et paroît vis-à-vis la Longue-Pointe.

On n'enverra pas les vivres demandés à la Prairie, à moins que vous ne les demandiez ; ils sont ici tout prêts.

J'ai l'honneur d'être avec l'attachement le plus vif et le plus sincère, etc.

VAUDREUIL.

* Le bas de cette lettre ayant été déchiré, il manque ici tout un paragraphe.

ERRATUM

Page 110, ligne 20, au lieu de 1769, lisez 1759.

TABLE DES MATIÈRES

Lettres du marquis de Vaudreuil au chevalier de Lévis

	PAGES
I. — A Montréal, le 27 mai 1756.....	7
II. — “ 4 juin 1756.....	8
III. — Ordre.....	9
IV. — A Montréal, le 10 juillet 1756.....	10
V. — Ordre.....	11
VI. — A Montréal, le 26 juillet 1756.....	12
VII. — “ 26 juillet 1756.....	15
VIII. — “ 7 août 1756	17
IX. — “ 10 août 1756.....	21
X. — “ 14 août 1756.....	24
XI. — “ 18 août 1756	27
XII. — “ 22 août 1756.....	31
XIII. — “ 30 août 1756..	33
XIV. — “ 6 septembre 1756.....	35
XV. — “ 13 septembre 1756.....	36
XVI. — “ 16 septembre 1756.....	39
XVII. — “ 16 octobre 1756.....	40
XVIII. — “ 10 juillet 1757.....	41
XIX. — “ 19 juillet 1757.....	42
XX. — “ 31 juillet 1757.....	43
XXI. — “ 31 août 1757.....	44

	PAGES
XXII. — A Québec, le 16 octobre 1757.....	45
XXIII. — “ 19 octobre 1757.....	47
XXIV. — A Montréal, le 11 juillet 1758.....	48
XXV. — “ 12 juillet 1758.....	50
XXVI. — “ 22 juillet 1758.....	51
XXVII. — “ 8 août 1758.....	53
XXVIII. — “ 12 septembre 1758.....	55
XXIX. — “ 18 septembre 1758.....	56
XXX. — La marquise de Vaudreuil au chevalier de Lévis, à Montréal, le 22 septembre 1758.	58
XXXI. — A Montréal, le 22 septembre 1758.....	58
XXXII. — “ 27 septembre 1758.....	60
XXXIII. — A Québec, le 25 mai 1759.....	61
XXXIV. — Au camp, le 1 ^{er} juillet au matin.....	62
XXXV. — “ 2 juillet 1759.....	63
XXXVI. — A Québec, le 5 juillet 1759.....	64
XXXVII. — Au camp, le 11 juillet 1759.....	65
XXXVIII. — M. de Vaudreuil à M. de Montcalm, au camp, ce 19 juillet 1759, à onze heures et demie.....	65
XXXIX. — 20 juillet, à 9 heures du matin.....	66
XL. — M. de Vaudreuil à M. de Montcalm, au quartier général, à Beauport, le 22 juil- let 1759.....	67
XLI. — 25 juillet 1759.....	69
XLII. — Ce 27 juillet 1759.....	69
XLIII. — Ce 27 juillet 1759.....	70
XLIV. — Au quartier général, le 28 juillet 1759.....	71
XLV. — Ce 29 juillet 1759.....	72
XLVI. — Ce 31 juillet 1759.....	72
XLVII. — 1 ^{er} août 1759.....	73
XLVIII. — Au quartier général, 1 ^{er} août 1759.....	74

	PAGES
XLIX. — 2 août 1759	75
L. — 4 août 1759	75
LI. — 5 août 1759	77
LII. — 6 août 1759	78
LIII. — Au quartier général, le 10 août 1759.	79
LIV. — Du " 11 août 1759.	81
LV. — Au " 12 août 1759.	82
LVI. — " 13 août 1759.	83
LVII. — " 18 août 1759.	85
LVIII. — " 21 août 1759.	87
LIX. — " 26 août 1759.	89
LX. — Ce 26 août 1759, au soir.....	92
LXI. — Du quartier général, le 28 août 1759.	93
LXII. — M. de Vaudreuil au chevalier de La Corne, au quartier général, le 1 ^{er} septembre 1759.....	96
LXIII. — Au quartier général, le 4 septembre 1759.	97
LXIV. — " 7 septembre 1759.	100
LXV. — " 9 septembre 1759.	102
LXVI. — " 12 septembre 1759.	105
LXVII. — " 13 septembre 1759, à 4½ heures du soir.....	106
LXVIII. — De la Pointe-aux-Trembles de Québec, ce 14 septembre 1759, à 8 heures du soir...	108
LXIX. — De Jacques-Cartier, le 16 septembre 1759.	110
LXX. — A Montréal, ce 3 octobre 1759.....	111
LXXI. — " 3 octobre 1759.....	114
LXXII. — " 5 octobre 1759.....	115
LXXIII. — " 5 octobre 1759.	117
LXXIV. — Ce 6 octobre 1759.....	117
LXXV. — A Montréal, le 7 octobre 1759.....	118
LXXVI. — " 10 octobre 1759.....	120

	PAGES
LXXVII. — A Montréal, le 11 octobre 1759.....	122
LXXVIII. — “ 12 octobre 1759.....	123
LXXIX. — “ 13 octobre 1759.....	124
LXXX. — “ 16 octobre 1759.....	125
LXXXI. — “ 16 octobre 1759.....	126
LXXXII. — “ 17 octobre 1759, à dix heures et demie du matin.....	129
LXXXIII. — A Montréal, le 19 octobre 1759.....	130
LXXXIV. — “ 19 octobre 1759.....	133
LXXXV. — “ 21 octobre 1759.....	134
LXXXVI. — “ 21 octobre 1759, à trois heures après-midi.....	136
LXXXVII. — A Montréal, le 22 octobre 1759.....	138
LXXXVIII. — “ 23 octobre 1759.....	140
LXXXIX. — “ 25 octobre 1759.....	142
CX. — “ 27 octobre 1759.....	145
XCI. — “ 28 octobre [1759].....	148
XCH. — “ 30 octobre 1759.....	151
XCHH. — “ 1 ^{er} novembre 1759.....	152
XCIV. — “ 6 novembre 1759.....	153
XCV. — “ 9 novembre 1759.....	155
XCVI. — “ 13 novembre 1759.....	156
XCVII. — “ 21 avril 1760.....	157
XCVIII. — “ 22 avril 1760.....	159
XCIX. — “ 24 avril 1760.....	160
C. — “ 26 avril 1760.....	162
CI. — “ 30 avril 1760.....	163
CII. — “ 30 avril 1760.....	164
CIII. — “ 30 avril 1760.....	164
CIV. — “ 30 avril 1760.....	166
CV. — “ 2 mai 1760..	166

	PAGES
CVI. — A Montréal, le 4 mai 1760.....	169
CVII. — “ 4 mai 1760.....	169
CVIII. — “ 5 mai 1760.....	171
CIX. — “ 6 mai 1760.....	173
CX. — “ 9 mai 1760.....	176
CXI. — “ 9 mai 1760, à huit heures du soir.....	178
CXII. — A Montréal, le 11 mai 1760.....	179
CXIII. — “ 13 mai 1760.....	181
CXIV. — “ 15 mai 1760.....	184
CXV. — “ 15 mai 1760, à deux heures après-midi.....	185
CXVI. — A Montréal, le 16 mai 1760.....	189
CXVII. — “ 16 mai 1760.....	192
CXVIII. — “ 17 mai 1760.....	192
CXIX. — “ 19 mai 1760.....	195
CXX. — “ 22 mai 1760.....	198
CXXI. — “ 24 mai 1760.....	201
CXXII. — “ 2 juillet 1760.....	204
CXXIII. — “ 16 août [1760].....	205
CXXIV. — “ 17 août 1760.....	207
CXXV. — “ 31 août 1760.....	209
CXXVI. — “ 2 septembre 1760.....	209

COLLECTION

DES MANUSCRITS

DU

MARÉCHAL DE LÉVIS

COLLECTION DES MANUSCRITS

DU

MARÉCHAL DE LÉVIS

Volumes déjà publiés :

- 1^o JOURNAL DU CHEVALIER DE LÉVIS.
- 2^o LETTRES DU CHEVALIER DE LÉVIS.
- 3^o LETTRES DE LA COUR DE VERSAILLES.
- 4^o PIÈCES MILITAIRES.
- 5^o LETTRES DE M. DE BOURLAMAQUE.
- 6^o LETTRES DU MARQUIS DE MONTCALM.
- 7^o JOURNAL DU MARQUIS DE MONTCALM.
- 8^o LETTRES DU MARQUIS DE VAUDREUIL.

LETTRES

DE

L'INTENDANT BIGOT

AU

CHEVALIER DE LÉVIS

LETTRES
DE
L'INTENDANT BIGOT
AU
CHEVALIER DE LÉVIS

Publiées sous la direction de l'abbé H.-R. CASGRAIN

D. ÈS L., PROFESSEUR A L'UNIVERSITÉ LAVAL, ETC.

QUÉBEC
IMPRIMERIE DE L.-J. DEMERS & FRÈRE
30, rue de la Fabrique, 30

1895

Enregistré conformément à la loi du Parlement du Canada,
en l'année 1895, par le gouvernement de la province de
Québec, au bureau du ministre de l'Agriculture, à Ottawa.

LETTRES

DE

L'INTENDANT BIGOT

AU

CHEVALIER DE LÉVIS

I

Montréal, 20 juillet 1756.

J'ai l'honneur de vous renvoyer l'état que M. de Montcalm m'a remis, répondu à chaque article.

Je fais tout ce qui dépend de moi pour vous faire passer promptement vos besoins. Si j'avois pu m'absenter plus tôt de Québec, les envois ne seroient pas si retardés. Je les presserai tant que je pourrai pendant le peu de temps que je dois rester ici, et je compte que vous serez approvisionné avant mon départ.

Il vous passe six cents hommes de recrues au moins. Elles sont en route, habillées et armées, à la réserve de

cent cinquante qui sont passées depuis peu et qui ne sont qu'équipées et armées.

Monsieur le général doit vous envoyer encore sous peu de jours quatre cents Canadiens qu'il m'a dit devoir lever, et je l'en ferai ressouvenir. On m'avoit assuré que le hangar qui devoit servir de magasin alloit être fini, et en conséquence je vous avois proposé de supprimer les va-et-vient du fort Saint-Frédéric, en faisant aller en droiture M. de Bleury à Carillon. Mais le sieur Laforce écrit qu'il ne peut y rien mettre, que les vivres restent à l'insulte de l'air et qu'il s'en trouve beaucoup de gâtés. Cela ne peut être autrement, s'ils restent quelque temps exposés à la pluie ou au soleil.

Je vous demande en grâce de faire accélérer la perfection du hangar. Vous savez que les vivres sont la pierre fondamentale de toutes les opérations. M. de Lotbinière occupé d'autres ouvrages pourroit négliger celui-là, si vous ne vous y intéressiez pas.

Je vous prie avec toute l'instance possible de vous adresser à moi, non seulement pour ce qui concerne la partie du service dont je suis chargé, mais même pour ce qui peut regarder vos petits besoins particuliers. Je serois bien charmé de trouver occasion à pouvoir mériter l'honneur de votre amitié. Personne ne le désire plus ardemment que moi et n'a l'honneur d'être avec un plus sincère et parfait attachement, etc.

II

Montréal, 26 juillet 1756.

Je viens de faire une tournée à la rivière Chambly et à Saint-Jean pour faire accélérer les transports ; et au moyen de quelques arrangements que j'ai faits et d'un chemin que je fais raccommoder et qui étoit impraticable, je compte que nos transports iront bon train. Les entrepôts sont pleins.

M. de Bleury continuera d'aller en droiture à Carillon. Je voudrois bien que rien ne vous manquât, autant que le pays peut le permettre.

J'ai marqué ce matin au sieur Almain de faire tenir un compte, par le garde-magasin, des vivres que le soldat ne prendroit pas et d'en compter tous les mois avec le major de chaque corps. Il en sera de même pour les officiers. Cet arrangement peut être susceptible de quantité d'abus ; mais il subsistera pour cette année.

Je vous suis bien obligé des nouvelles que vous avez la bonté de me marquer. Il est de la dernière conséquence, comme vous l'observez, de mettre la navigation en sûreté. Je crois néanmoins que les Anglois ne pourront jamais prendre sur le lac Champlain que quelques bateaux qui se trouvent seuls, parce qu'ils ne pourront y en avoir une certaine quantité, et point du tout si on fouille les rivières. Si l'entreprise eût été faite plus tôt, elle étoit sûre ; présentement, c'est pair ou non.

Elle réussira encore si on n'a pas renforcé (*sic*) considérablement. Nous le saurons sous douze jours, et peut-être plus tôt. Je compte M. de Montcalm rendu demain. Je ne verrai M. de Vaudreuil que demain. Je n'ai que le temps de vous écrire, M. de Bleury voulant repartir sur-le-champ.

Nous venons d'apprendre par un bateau qu'on nous a envoyé de Louisbourg que les Anglois y avoient une escadre croisant sur Scatari. Elle est composée de deux vaisseaux de 60, deux de 40 ou 50 et de deux senaux. M. Boissier a ramené avec lui ce bateau, et il est informé de leurs forces. Cette escadre ne l'empêchera pas d'entrer à Louisbourg.

Aussitôt que je saurai la réussite de l'entreprise, je retournerai à Québec, où mon absence retarde toutes les affaires d'En-Bas.

Je suis persuadé que M. de Vaudreuil trouvera toujours au mieux vos dispositions ; je vous le ferai savoir.

III

Montréal, 29 juillet 1756.

23470

M. de Vaudreuil me fit voir avant-hier les dispositions que vous avez faites de vos troupes en cas de combat. Il les a fort approuvées ; j'en étois d'avance bien persuadé.

M. d'Hert me mande du fort Saint-Frédéric que vous l'y avez envoyé pour faire faire du pain, les fours de Carillon ayant été brûlés.

Cet officier m'observe que l'hôpital manque de rafraîchissements et de toile pour paillasse et de plusieurs ustensiles comme pots à eau, bassins, etc. Je vous envoie l'état des toiles et rafraîchissements qui ont déjà passés dans ce poste pour l'hôpital. A la vérité, il y en a quelque petite partie encore en chemin. Je ne sais à quoi toutes ces toiles ont été employées. Je fais chercher dans la ville le plus d'ustensiles qu'il sera possible, et je vais les faire passer à Saint-Jean. Ci-joint est un état d'ustensiles que l'on vient de trouver et que j'envoie pour l'hôpital de Saint-Frédéric. Il est bon que vous en soyez informé, parce qu'on aura plus soin du tout lorsqu'on saura que vous en avez connoissance. J'ai besoin de prendre toutes sortes de précautions pour maintenir l'ordre dans les consommations, parce que le pays ne permet pas de faire certains arrangements qui conviendroient. Je fais ce que je peux pour faire face à vos besoins ; je ne peux y réussir comme je le voudrois ; le pays ne fournit pas assez.

IV

Montréal, le 7 août 1756.

Je fais passer quantité de mélasse à Carillon pour qu'on puisse en donner aux troupes en place d'eau-de-vie, lorsque vous le jugerez à propos ; et je recommande d'avoir attention dans ce cas à supprimer l'eau-de-vie.

Je pense que deux pots de mélasse par mois à chaque homme suffisent. On pourroit ne leur en donner que pour huit jours à la fois et la distribuer par plat. Si elle manquoit, on auroit recours à l'eau-de-vie.

V

Montréal, le 7 août 1756.

J'ai reçu les deux lettres dont vous m'avez honoré le 2 et 3 du courant.

J'ai fait passer tout ce que j'ai pu pour l'hôpital de Saint-Frédéric, et il doit à présent y avoir du riz, vinaigre, mélasse, sucre, prunes, qu'on demandoit à force, ainsi que quelques ustensiles et toile pour draps. La barque a pris trente-neuf quarts d'eau-de-vie.

Vous devez avoir reçu aussi un chirurgien qui est celui que vous souhaitez; il emporte des remèdes. M. Doreil l'a fait partir le plus tôt qu'il a été possible; mais c'est le commandant du détachement où est ce chirurgien qui n'a pas fait grande diligence. Il n'a pu sans doute mieux faire. M. Doreil est sous mes ordres; il n'a pas besoin que je le réveille, me paroissant très zélé et attentif pour ses fonctions.

M. le général ne trouvera pas mauvais que vous renvoyiez les miliciens qui ne pourront se rétablir suivant les apparences, au rapport des chirurgiens. Votre monde va encore augmenter, puisque MM. de Langy, Charly, Thiballier et Bailleul, tous quatre commandant

des détachements, n'étoient pas encore arrivés à votre camp.

Je vous suis sensiblement obligé des détails que vous voulez bien me faire du succès de vos différents détachements. Je souhaite fort que celui que vous allez commander pour le fort Georges puisse vous procurer quelques centaines de prisonniers. M. de Vaudreuil m'a fait lire vos deux lettres ; il prétend que vous auriez pu, sur ce qu'il vous avoit écrit, faire tel détachement que vous auriez voulu et marcher vous-même. Il vous écrit plus positivement. Il voudroit que vous puissiez engager la garnison du fort Georges à sortir sur une centaine d'hommes que vous feriez voir, et la couper au moyen de votre détachement que vous auriez mis en embuscade. Le malheur arrivé au fils de M. de Contrecoeur est bien affligeant pour un père.

Je ne partirai point pour Québec que je ne voie votre subsistance assurée dans les entrepôts.

Je vous fais bien des remerciements de l'état de charge que vous avez eu la bonté de m'adresser des bateaux de M. de Bleury et de l'état du nombre de votre armée. Je l'ai remis à M. de Vaudreuil.

M. de Montcalm devoit partir hier avec l'armée de Frontenac, pour joindre au sud, vis-à-vis l'Ile-aux-Galops, M. de Rigaud qui a la Sarre et sept cents Canadiens. M. Des Combles, ingénieur, étoit de retour à Frontenac de Chouaguen depuis plusieurs jours. Il avoit visité les dehors par deux fois, et il en dressa le plan d'attaque, que je vous envoie et que je vous prie de me renvoyer, parce que je n'ai que celui-là. Il ne convient pas, je pense, de le rendre public. Cela ne

feroit pas peut-être plaisir à M. de Montcalm. Il pourra d'ailleurs ne pas suivre ce plan, d'autant mieux qu'un officier anglois qui est prisonnier chez les sauvages et qui voudroit nous toucher en sa faveur en a donné un autre. Je le remis à M. de Vaudreuil qui l'a adressé à M. de Montcalm. Aussitôt que nous aurons des nouvelles, je vous les ferai savoir.

Il est très sûr que le 25 juillet, jour auquel l'ingénieur étoit devant la place et que trois déserteurs en sortirent, il n'y avoit que mille hommes de garnison en milice, qui ne demandoient qu'une occasion de nous joindre ; mais les Anglois avoient deux bons régiments à portée de donner du secours, lesquels, joints aux bateliers qui devoient les descendre, feroient un furieux renfort, et je doute qu'ils n'aient pas été avertis par les sauvages des Cinq-Nations, qui se sont malheureusement trouvés en chemin pour venir ici, moitié par Niagara et l'autre en droiture pour Montréal, où ils sont. Il est sûr qu'étant informés de notre marche, ils auront dépêché les meilleures jambes pour informer l'ennemi. En ce cas, nous en tirerons l'avantage d'avoir fait diversion.

Nous gardons les Cinq-Nations jusqu'à la semaine prochaine.

Honorez-moi, je vous prie, de la continuation de votre amitié. Soyez bien convaincu de ma reconnoissance et du sincère attachement avec lequel j'ai l'honneur d'être, etc.

VI

Montréal, 10 août 1756.

J'ai reçu la lettre dont vous m'avez honoré le 5. Je suis bien persuadé de toute votre attention à faire exécuter vos ordres sur les consommations. Le dernier voyage de M. de Bleury vous aura procuré de bons articles, et, pour peu que vous soyez approvisionné, le va-et-vient de Saint-Jean à Carillon vous fournira suffisamment.

M. Perthuis, qui parle bon anglois, a interrogé les prisonniers de M. de Beaujeu. Il paroît toujours, suivant les dépositions, que les Anglois en veulent à la Pointe ; mais cela n'est pas décidé pour cette année. A savoir si le comte Loudon trouvera tout assez préparé pour faire cette entreprise. Un de ces prisonniers, et qui paroît dire la vérité, prétend qu'il n'y sera employé que sept à huit cents hommes, et que, si on ne fait pas cette opération cette année, on fera un fort à l'endroit où M. de Dieskau laissa les bateaux l'année dernière, à la faveur de l'armée qui en protégera la bâtisse. Pour moi, j'ai peine à croire que le comte Loudon, qui est sans doute un homme de guerre, reste oisif le reste de la campagne, surtout s'ils perdent Chouaguen, comme il y a apparence.

M. de Vaudreuil est dans le dessein de marquer à M. de Montcalm de lui faire passer deux bataillons, aussitôt Chouaguen pris. Tout sera prêt pour leur passage à la Prairie, et ils vous parviendront, partis de Chouaguen, en peu de jours.

Il n'y avoit encore, le 27 juillet, à Chouaguen que huit ou neuf cents hommes, suivant la déposition d'un homme de Corlar même, qui dit que l'on ne pensoit pas à y renvoyer des bateaux depuis le coup que M. de Villiers avoit fait sur eux ; que ces mêmes bateaux avoient remonté à Corlar et qu'ils y étoient encore. Je regarde Chouaguen pris, et s'il l'est, j'en aurai d'autant plus de plaisir que toutes les lettres venant du fort Frontenac portoient qu'il y avoit trois mille hommes ; et M. de Montcalm est parti dans cette incertitude, quoique nous fussions presque sûrs qu'il n'y avoit, le 25 juillet, que neuf cents hommes ; et nous le lui avions dit. Si au contraire nous étions repoussés à Chouaguen, M. de Vaudreuil vous enverra toujours un bataillon de renfort et plus, si on voit quelque certitude que cela soit nécessaire ; il connoît la conséquence de vous renforceer.

L'officier prisonnier des sauvages, dont vous me faites l'honneur de parler, est encore au Sault-Saint-Louis. Il en impose dans ses dépositions ; il fait monter les forces angloises au double. La gazette de la Vieille-Angleterre ne les fait monter en toute la Nouvelle qu'à douze mille, en eomptant le secours du général Loudon ; ce qui me feroit eroire volontiers qu'il n'y aura pas plus de huit mille hommes à l'expédition de la Pointe. Ils en ont à garder les frontières de la Virginie, de la Pensylvanie ; suivant les nouvelles que nous avons de la Belle-Rivière, ils s'y tiennent sur la défensive et ne pensent point à y attaquer.

Nous avons reçu un exprès de France, de la part de la cour, pour nous informer que le Roi a pris le parti de s'emparer de l'île de Minorque pour se dédommager

des pirateries des Anglois. La lettre est du 20 mai, et elle espère que l'on s'emparera de la citadelle. Vous verrez par mes nouvelles particulières qu'elle n'étoit pas prise le 21 mai, et que l'escadre de M. de La Galissonnière s'étoit battue contre l'amiral Lency (*sic*).

Monsieur le garde des sceaux nous envoie l'ordre du Roi pour autoriser à armer en course.

L'Angleterre nous a déclaré la guerre le 17 mai. La cour ne le savoit pas encore lorsqu'elle nous a écrit. On m'a adressé la déclaration dont je vous envoie copie.

Autre nouvelle bien intéressante est le traité que nous avons passé avec la reine de Hongrie, offensif et défensif.

J'ai l'honneur d'être avec le plus sincère et parfait attachement, etc.

BIGOT.

P. S. — L'officier anglois fait prisonnier par M. de Beaujeu vient d'être interrogé. Ce n'est pas grand'chose, et il paroît être meilleur habitant que militaire. Il croit fermement que le comte Loudon a mené dix mille hommes de troupes de la Vieille - Angleterre, sans compter les femmes et enfants. On le lui a fait accroire ; il est sûr que ce milord est arrivé.

J'ai fait voir au chirurgien-major de la place l'état des remèdes qu'on vous a remis et que vous m'avez adressé. Il prétend qu'il y a abus dans cette consommation de la part des chirurgiens.

Il vient d'être envoyé à Carillon deux coffres de remèdes. Le sieur Feltz m'a dit qu'il alloit encore faire

un envoi des drogues demandées, qui ne sont pas comprises dans les deux coffres.

M. Drouillon, porteur de la présente, qui arrive de France et qui avoit été fait prisonnier à la Belle-Rivière en 1754, m'a prié d'avoir l'honneur de vous le recommander.

VII

Montréal, 14 août 1756.

J'ai reçu la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire le 10 du courant.

J'ai celui de vous renvoyer l'état des instruments de chirurgie que vous m'avez adressé. Il est répondu par le chirurgien-major de la place. Vous verrez, Monsieur, qu'il en a été envoyé suffisamment pour l'armée. Il y a à cet égard, comme sur les remèdes, beaucoup d'abus. Le sieur Arnoux m'a dit, à son retour de Saint-Frédéric et de Carillon, qu'il n'y manquoit rien de ces deux objets, et qu'il étoit inutile d'y en faire passer. Je sais d'ailleurs que le nommé Bertenet, attaché à la Reine, a perdu, étant ivre, son étui portatif avec tous ses instruments. Il en a demandé le remplacement ; on le lui a refusé, et il voudroit que le Roi les lui rendît. Ce sont des dépenses bien extraordinaires ; c'est à lui à s'en fournir.

Il sera cependant envoyé incessamment d'autres remèdes, et le plus qu'il sera possible.

Nous attendons avec impatience des nouvelles de M. le marquis de Montcalm.

Conservez-moi, je vous prie, une part dans votre souvenir et soyez bien convaincu de l'inviolable et parfait attachement avec lequel j'ai l'honneur d'être, etc.

VIII

Montréal, 19 août 1756.

M. de Vaudreuil vous fait le détail de la prise de Chouaguen, ainsi je n'aurai que l'honneur de vous en informer. Elle n'a coûté que deux hommes et dix ou douze Canadiens blessés. Le seul coup malheureux que nous ayons eu est la mort de M. Des Combles, ingénieur, qui fut pris pour Anglois par un de nos sauvages du Lac et le plus affidé, et qui, en conséquence, lui tira un coup de fusil dont il mourut peu de temps après.

M. de Vaudreuil vous fait part sans doute des secours qu'il va vous envoyer. Il demande à M. de Montcalm un bataillon à faire partir sur-le-champ et ensuite les deux autres.

IX

Québec, 25 août 1756.

J'ai reçu la lettre dont vous m'avez honoré le 17 août.

Je suis bien mortifié de votre incommodité et j'appren-

drai avec grand plaisir que vous ne vous ressentiez plus de votre foulure.

L'accident arrivé à nos trois soldats n'est pas extraordinaire ; on doit s'attendre à de pareils événements pour ceux qui se sépareront du gros de la troupe. Il n'est point douteux que l'Anglois n'ait, comme nous, néanmoins en plus petite quantité, des découvreurs qui vont et viennent. Nous sommes sûrs qu'ils ont des compagnies matachées et habillées en sauvages ; ils en ont même parmi eux qui sont Agniers. J'espère encore qu'ils ne vous attaqueront pas, et, si les autres bataillons vous joignent, je serai fort tranquille. Ce sont les vivres seuls qui m'inquiéteront.

Je n'ai pu avoir du monde pendant mon séjour à Montréal que pour vous approvisionner tel que vous vous trouvez à présent. Lorsque j'y suis arrivé, on ne pouvoit qu'avec bien de la peine faire face à votre consommation journalière, quoique vous ne fussiez pas deux mille hommes.

J'écris fortement à M. de Vaudreuil, en le priant de faire commander plus de monde pour les transports de Chambly à Sainte-Thérèse. Ce premier fort est plein de vivres. Je lui observe qu'il vaut mieux laisser faire la récolte des paroisses de ce canton comme elles pourront, que d'exposer votre armée à être prise par famine, en cas d'interruption de communication ; et je lui ajoute que vous me demandez pour deux mois de vivres. Je suis persuadé que M. de Vaudreuil fera de son mieux pour faire trouver du monde.

Je suis bien convaincu que M. de Vaudreuil s'en

rapportera toujours à vous et à ce que vous lui proposerez.

J'avois déjà ordonné au sieur Almain de se tenir à Carillon, et il me répond qu'il s'y conformera et que vous l'avez demandé.

Je marque à Montréal d'envoyer les scies pour le moulin que M. de Lotbinière demande, ainsi que quelques autres articles.

Je doute que vous puissiez avoir de la mélasse au delà du nécessaire à l'hôpital, parce qu'il faut porter, par préférence, des farines et vivres. Ainsi l'arrangement de donner de la mélasse en place de l'eau-de-vie ne pourra guère avoir lieu.

J'arrivai hier de Montréal. Ma présence étoit nécessaire ici, mon absence ayant retardé plusieurs parties du service. Nous mettons après-demain à l'eau notre frégate.

X

Québec, le 11 juin 1757.

Je souhaite être le premier qui vous fasse son compliment sur le bâton de maréchal de France que le Roi vient de donner à M. le duc de Mirepoix ; le mien est des plus sincères. Personne ne prend plus de part que moi à ce qui vous intéresse. Je suis persuadé que le public et le militaire en auront été charmés ; il est généralement aimé.

Le Roi en a fait huit qui sont : le marquis de Senne-
terre, le marquis de la Tour Maubourg, le duc de Biron,
le comte de Lautrec, le duc de Luxembourg, le comte
d'Estrées, milord Clare et le duc de Mirepoix.

XI

Québec, le 28 juillet 1757.

J'ai l'honneur de vous adresser une lettre à votre
adresse. Elle m'a été très recommandée. Il y a dedans
une croix de Saint-Louis. Je profite avec grand plaisir
de cette occasion de vous donner de nouvelles preuves
du sincère et respectueux attachement avec lequel je
suis, etc.

XII

Québec, le 27 décembre 1757.

Je saisis avec grand plaisir l'occasion que me procure
la nouvelle année de vous renouveler les assurances de
mon attachement. Personne ne sauroit vous souhaiter
de meilleur cœur et avec plus d'affection l'accomplisse-
ment de ce que vous méritez. Honorez-moi, je vous
prie, de la continuation de votre souvenir et de vos
bontés ; je ferai de mon mieux pour les mériter.

XIII

Québec, le 7 février 1758.

A votre seule considération, j'envoie à M^{me} veuve Cabanac deux cents livres, quoique cela soit peu de chose, vu le prix où tout est porté. Je ne peux faire mieux à cause des conséquences. C'est d'ailleurs à M. le marquis de Vaudreuil à avoir soin des veuves d'officiers ; cette partie ne me regarde pas ; il a des fonds pour cela ; ils diminuent bien en temps de guerre et, par conséquent, la part de cette dame doit être dans ce cas.

Honorez-moi, je vous supplie, de la continuation de vos bontés et de votre souvenir. Vous m'avez fait espérer que j'aurai l'honneur de vous voir à Québec ; je vous le rappelle. Je crains bien que le séjour de M. de Montcalm ici ne vous retienne à Montréal.

XIV

Québec, le 13 mars 1758.

Je n'avois demandé à M. Péan si vous aviez reçu la lettre que j'avois eu l'honneur de vous écrire au premier jour de l'an, que dans la crainte que vous m'eussiez cru capable de manquer aux attentions que je vous dois par devoir et par inclination. Je vous suis trop attaché pour laisser échapper une occasion de vous renouveler mes sentiments et de vous prier de m'honorer de vos bontés.

Je suis bien sensible au plaisir que vous m'avez fait de m'envoyer votre mémoire sur les limites. Recevez-en, je vous prie, mes remercîments. Je l'ai lu avec attention et personne n'en a eu connoissance. Il ne pouvoit être que très bien dressé, l'étant par vous, et il m'a paru, compliment à part, très juste, précis et convenable aux deux couronnes. La nature semble avoir fixé les limites que vous proposez.

Les quarante lieues que vous réservez pour être en friche, tant en deçà qu'au delà de la hauteur des terres, nous seroient très avantageuses, parce que le bois est notre fort, et qu'il est au contraire de l'intérêt de l'Anglois de défricher sur ses frontières, et je doute qu'il accorde cet article. Mais il ne nous sera pas possible, à cause de l'éloignement, de fournir, comme vous le proposez, en commun avec l'Anglois, le long de la Belle-Rivière, des marchandises aux sauvages dans les quarante lieues qui doivent nous servir de limites en deçà et au delà des Apalaches.

Les Anglois, étant, pour ainsi dire, chez eux, y feront tout le commerce, et il est à craindre que les sauvages de ce continent, nous perdant de vue et ne recevant leurs besoins que de l'Anglois, ne se déclarent contre nous à la première guerre.

J'aurois préféré que le commerce se fit le long et sur le bord de la Belle-Rivière, et qu'on permît aux Anglois d'y venir, quoique sur nos terres, pourvu qu'ils n'y fissent pas d'établissement et que notre fort subsistât, sous condition en outre qu'ils ne pourroient passer en deçà de la Belle-Rivière.

Il ne seroit pas en effet possible aux François de fournir aux besoins des sauvages de ce continent sans les Anglois, en admettant même la traite le long et sur le bord de la dite rivière. Ces sauvages d'ailleurs font des pelleteries que nous ne leur prenons pas, à cause de leur bas prix en France et de la difficulté du transport. Ils pourroient se détacher de nous, si nous les privions du moyen de s'en défaire ou si nous les forçons d'aller les passer chez les Anglois, dessus ou au delà des Apalaches.

Les limites que vous proposez du côté de l'Acadie sont aussi de convenance pour les deux couronnes ; mais j'aurois souhaité que nous eussions pu bâtir des forts de notre côté, à un éloignement honnête de l'isthme qui resteroit neutre, puisque les Anglois en ont dans l'Acadie. Un fort nous y seroit nécessaire pour protéger et engager des habitants de venir peupler cette frontière ; si nous n'y en avons pas, personne ne s'y établiroit.

Vous m'avez permis de vous dire ma façon de penser ; je la soumets à la vôtre. Au reste mes réflexions sont un petit objet.

XV

Québec, le 25 mars 1758.

Je suis bien flatté que vous n'ayez pas désapprouvé mes petites réflexions sur votre mémoire. L'observation que vous faites, qu'il convient de ne point bâtir de fort sur le bord de la mer dans notre frontière de l'Acadie,

est des plus justes. Cette idée ne m'étoit point venue. Les bois sont les meilleurs forts que le pays puisse avoir.

Je souhaiterois, Monsieur, trouver des occasions plus essentielles de vous prouver mes sentiments, et ce que je fais pour vous procurer un secrétaire ne mérite pas tous les remerciements que je reçois de vous. Honorez-moi, je vous prie, de la continuation de votre amitié ; je ne négligerai rien pour la mériter.

XVI

Québec, le 26 mai 1758.

Je n'ai su que depuis peu la perte que nous avons faite de M. le maréchal de Mirepoix. J'ai d'abord pensé au chagrin que vous en auriez et j'y ai pris toute la part possible. C'est une perte pour l'Etat, à laquelle tout le monde aura été sensible. Comme citoyen, je le regrette beaucoup, mais encore plus par rapport à vous, parce que vous lui étiez fort attaché et qu'il vous payoit de retour. Personne ne prendra jamais plus de part que moi à ce qui vous regarde. Faites-moi la grâce d'en être persuadé.

XVII

Québec, 14 juin 1758.

Monsieur le marquis de Vaudreuil ne pouvoit mettre en meilleures mains la petite armée qu'il vous a donné à commander, et je suis même garant que tout le monde pense de même. Je fais ce que je peux, Monsieur, pour que rien ne vous manque. J'ai déjà écrit en conséquence et j'ai fait passer tous les canots d'écorce des Trois-Rivières à Montréal, et j'ai fait acheter dans cette dernière ville ceux qu'on a pu trouver. Il me reste seize bateaux du cent à vous faire passer d'ici ; les troupes qui sont encore à Québec vous les mèneront. Il doit y avoir déjà à Montréal assez de farine, graisse et vivres rendus pour votre opération, ainsi que des étoffes pour vos équipements.

Je fais partir demain M. Meslié, écrivain de Roi, pour faire fonction de commissaire sous vos ordres ; il emmène deux commis entendus pour les vivres.

Vous me ferez grand plaisir si vous voulez bien m'honorer quelquefois de vos nouvelles. Personne ne prendra plus de part que moi à tout ce qui pourra vous arriver.

Faites-moi, je vous prie, la grâce de m'accorder un peu de part dans votre souvenir, je le mérite par le sincère et respectueux attachement que je vous ai voué et avec lequel j'ai l'honneur d'être, etc.

BIGOT.

P. S. — Il y a quatre navires arrivés à l'Ile-aux-Coudres de la troisième division, il y a des vivres dans

trois pour le munitionnaire. Elle a été esecortée jusques hors des eaps par un vaisseau de quarante eanons et deux frégates, sans quoi le eonvoi auroit été pris, de forts eorsaires ne les ayant pas abandonnés.

L'arrivée de la troisième division me fait désespérer de la seeonde.

Il y a aussi deux navires de Bayonne arrivés pour le munitionnaire.

XVIII

Québec, 10 juillet 1758.

J'ai été bien mortifié de voir que M. de Vaudreuil avoit été obligé de retarder votre expédition ; il falloit qu'il fût au plus pressé. Dans quelque lieu que vous soyez employé en chef, soyez eonvaineu, je vous prie, de toute l'attention que j'aurai à ee que votre armée soit pourvue le mieux qu'il sera possible. Je pense d'avancee à bien approvisionner Niagara, pour qu'on y trouve une ample subsistance en temps et lieu.

Nous avons en rivière trois frégates du Roi, dont deux étoient sorties de Dunkerque pour esecorter trois navires ehargés de riz et de blé. Elles se sont battues, au sortir de la Manehe, contre deux vaisseaux de guerre qui les abandonnèrent pour courir après les trois marehands. La nuit survint, et ils les eherechèrent inutilement le lendemain ; et les frégates, en faisant route pour Québec, ont trouvé deux malouins sortis de

Brest avec trois mille quarts de farine et soixante milliers de poudre ; elles les ont escortés. Nous avons aussi en rivière deux rochelais chargés de vivres pour le Roi.

Un corsaire de Granville qui alloit faire la pêche à Gaspé, a pris un anglois chargé de marchandise fine, qu'il estime cinq à six cent mille livres. Il a abandonné la pêche et conduit la prise ici.

Il y a aussi un bâtiment parti de Louisbourg le 18 juin, qui dit que les Anglois ont tenté à s'emparer de l'île de l'entrée du port ; mais qu'ils y ont échoué ; qu'ils ont perdu mille hommes et leurs voitures. Il leur en arriva autant la dernière guerre ; M. d'Aillebout y commandoit. J'attends avec impatience l'arrivée de ce bâtiment, parce que j'y aurai des lettres. Les Anglois faisoient une batterie à la tour de la Lanterne, vis-à-vis cette île, pour la canonner ; cela n'aboutira à rien. Ce bâtiment a entendu, toute la nuit de sa sortie de Louisbourg, un combat à coups de canon.

Voilà toutes nos nouvelles. Je souhaite bien ardemment en apprendre de bonnes de chez vous.

XIX

Québec, 13 juillet 1758.

Avec quel plaisir n'ai-je pas appris toute la part que vous avez eue à la victoire complète que les troupes du Roi viennent de remporter sur les Anglois. Vous n'aviez pas besoin d'une pareille journée pour vous faire une

réputation, elle étoit établie ; mais elle s'est bien confirmée. L'éloge que l'on fait de votre fermeté et de votre sang-froid est général. Vous avez été d'un grand secours à M. le marquis de Montcalm. J'ai l'honneur de vous en faire mon compliment de grand cœur, et de vous en être tiré sain et sauf. Vous devez être bien fatigué. Que votre zèle ne vous emporte pas trop. Je vous souhaite une parfaite santé, et faites-moi la grâce d'être bien convaincu que personne ne prend plus de part que moi à ce qui peut vous regarder.

XX

Québec, 21 août 1758.

J'aurai grand soin de mettre sur le premier vaisseau pour France, qui sera un du Roi, les lettres que vous m'avez fait l'honneur de m'adresser, et je ferai tenir à Péan, par la même occasion, celle que vous lui écrivez.

M. le marquis de Montcalm a la bonté de me faire part de ce qui se passe. Je serois bien mortifié de vous occasionner cette peine. Je réserve vos bontés pour moi pour d'autres occasions.

Nous avons au Bic l'*Outarde*, flûte du Roi, avec le *Don-Royal*, navire de La Rochelle. Ils sont partis le 28 juin de Rochefort avec l'*Aigle*, de cinquante canons, armé en flûte, et sept navires marchands de La Rochelle. Ils sont tous chargés de vivres et de marchandises. Ils se sont tous séparés trois jours après leur départ. Je n'ai

point encore reçu nos lettres de l'*Outarde* ; je compte que ce sera pour demain. Il n'y a pas une nouvelle par le navire le *Don-Royal*, qui a envoyé ses lettres au commerce ; elles sont toutes du mois d'avril.

Le commandant du port Toulouse dans l'Ile-Royale, nous a envoyé un petit bateau pour nous informer de la situation de Louisbourg. Voici un extrait de ce qui s'est passé, que je trouve mieux que celui de cet officier ; * il vient d'un homme que le munitionnaire y avoit envoyé pour faire quelques affaires ; mais le capitaine d'une goélette que j'y ai envoyée d'ici est entré dans son canot à Louisbourg le 25 juillet. Il me portera bientôt ou m'enverra la réponse à mes lettres à MM. Drueour et Prévost.

Honorez-moi, je vous prie, de la continuation de vos bontés, je le mérite par l'attachement que je vous ai voué.

BIGOT.

P. S. — Je ne perds point de vue de faire passer le plus de vivres qu'il sera possible sur le lac Ontario.

Du 22.

Je viens d'avoir des lettres de l'*Outarde*. M. de Moras s'est retiré le 24 mai ; M. de Massiac, lieutenant général de la marine, l'a remplacé ; M. Le Normand est adjoint. Nous en changeons comme de chemises ; aussi nos affaires vont fort mal par terre et par mer.

* L'extrait dont il est ici parlé ne se retrouve point à la suite de cette lettre. Il était sans doute sur une feuille séparée qui a été perdue.—NOTE DE L'ÉDITEUR.

Les Anglois ont brûlé tous les navires de Saint-Servan, dont il y avoit trente frégates de trente ou quarante canons, désarmés, faute de matelots. Les corderies, bois de construction, tout a été consumé. Ils ont sommé Saint-Malo de se rendre, et ils l'auroient escaladé sans un gros orage qui survint. M. d'Aiguillon est venu à son secours avec huit mille hommes. Les Anglois rembarquèrent; ils avoient seize mille hommes de descente.

Le chevalier de Rohan a été pris montant un vaisseau de 74 et allant du Port-Louis à Brest. Les Anglois, à ce qu'on prétend, doivent se promener le long de nos côtes et en faire autant.

L'*Aigle* qui étoit le commandant (*sic*), aura nos lettres du nouveau ministre.

Le comte de Maillebois a fait un mémoire contre le maréchal d'Estrées. Le Roi a envoyé cette affaire aux maréchaux de France. Le premier a été reconnu calomniateur, renfermé dans une citadelle un an et un jour, et le maréchal, son père, a perdu ses charges et a été exilé.

Vous saurez tout cela par vos lettres.

M. de Paulmy a été pareillement exilé.

XXI

Québec, 6 septembre 1758.

M^{me} Péan me charge d'avoir l'honneur de vous adresser l'incluse. Je m'en acquitte avec d'autant plus de plaisir que cela me procure l'occasion de me rappeler à votre souvenir.

Je ne vous parlerai point de tout ce qui vient de nous arriver sur le lac Ontario, que je regarde perdu pour nous jusqu'à ce que nous le reprenions. Vous en êtes instruit comme moi.

Si les Anglois se sont maintenus à Niagara, il faut le reprendre et faire un coup de vigueur. S'ils l'ont abandonné, il faut les empêcher de s'établir à Chouaguen, et aller ensuite reprendre notre poste à Frontenac et y construire. M. de Vaudreuil m'a demandé mon avis : c'est ainsi, pour moi, que je pense. Il en coûtera beaucoup de fatigues et d'argent; mais qu'y faire. On ne peut abandonner Niagara, sans quoi toute cette partie seroit perdue pour nous.

M. de Vaudreuil attend M. de Montcalm pour savoir sa façon de penser. Ils verront ensemble le parti qu'il conviendra de prendre.

BIGOT.

P. S. — J'ai donné vos lettres au commandant de l'escadre qui part demain, c'est-à-dire celles que vous m'avez adressées après le départ de M. Péan.

XXII

Québec, 11 septembre 1758.

J'ai mis sur un second vaisseau du Roi les duplicata que je viens de recevoir, et qui étoient joints à la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire le 28 du mois dernier. Les dernières nouvelles de Carillon

portent que l'armée angloise diminue au fort Georges. Si cela est, je présumerois qu'elle augmente sur le lac Ontario ; ce qui y rendra nos affaires encore plus mauvaises.

J'avois bien prévu dans mon dernier voyage de Montréal que les Anglois pourroient paroître sur le lac Ontario, et, en conséquence, j'avois ordonné à La Force d'armer une troisième barque et de m'envoyer l'état de ce qui manqueroit au senau anglois. Ma lettre est du 30 juillet ; il me répond du 21 août que la troisième barque est armée, et il m'envoie l'état de ce qu'il faudroit pour armer le senau anglois.

Lorsque j'appris que les Anglois marchaient au fort Frontenac, j'espérois que ces trois barques auroient combattu les berges ou se seroient rendues à Niagara. Rien de tout cela : elles ont été rendues avec le fort. Je ne comptois pas en avoir fait préparer une troisième pour les Anglois ; ils n'en ont néanmoins conservé que deux, et ont brûlé les autres, comme vous l'aurez su. C'est une affaire à réparer. J'attends une décision de la part de M. de Vaudreuil, qui doit en conférer avec M. de Montcalm, sur le lieu à rétablir.

J'ai mandé mon avis, qui est Frontenac, en plaçant mieux le fort ; c'est l'affaire de l'ingénieur. Vous serez instruit de tous nos mouvements de ce côté-là, ainsi je ne vous en parlerai pas.

Je travaille à faire passer tout ce qui est nécessaire ; ce qui ne sera pas une petite affaire.

BIGOT.

P. S. — M. de Vaudreuil m'a envoyé copie de la lettre qu'il écrit au ministre. Il lui demande seulement

des forces qui le mettent en état de combattre celles des ennemis qui sont considérables ; il se réserve de fixer le nombre à la fin de l'année. Honorez-moi, je vous prie, de la continuation de votre amitié.

XXIII

Québec, 14 septembre 1758.

Je ferai tenir à M. Péan, par la première occasion, la lettre que vous lui adressez et qui étoit jointe à celle dont vous m'avez honoré le 5.

J'espère que nos affaires seront rétablies le printemps prochain sur le lac Ontario, puisqu'on est presque sûr, suivant les dernières nouvelles, que les Anglois n'ont pas été à Niagara. Ils ont manqué une belle occasion de s'en emparer, et qu'ils ne trouveront plus. Si nos barques nous eussent resté, il n'y auroit pas eu grand mal : il ne nous en auroit coûté que de l'argent pour réparer les vivres et les marchandises et les munitions de guerre qu'ils ont enlevés.

Je vois, Monsieur, que vous restez commandant de l'armée par le départ de M. le marquis de Montcalm. Elle est aussi en sûreté en vos mains que dans les siennes, et nous ne pouvons que bien tomber en généraux. Je ne pense pas que vous soyez attaqué de cet automne. Vous en serez peut-être fâché par le plaisir et la gloire que vous auriez à battre une seconde fois M. Abercromby.

Je vous rends bien des grâces de l'espérance que vous me donnez de me faire part de ce qui se passera de nouveau pendant votre commandement; je vous en serai sensiblement obligé.

XXIV

Québec, 17 septembre 1758.

Je réponds à la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire en faveur de M. Meslié. Il ne pouvoit assurément trouver un meilleur protecteur que vous, et je ferai de mon mieux pour lui faire procurer ce que vous souhaitez pour lui. Si vous voulez l'avoir, supposé que vous alliez au lac Ontario, je vous l'enverrai. M. le marquis de Vaudrenil n'attend qu'à savoir au juste la position des ennemis pour se décider sur les opérations.

Je voudrois fort apprendre la retraite des ennemis du fort Georges, par rapport à notre armée qui doit être fatiguée d'être si longtemps sous la toile et au lard.

Les troupes qui ont fait le siège de Louisbourg ne paraîtront pas au fort Georges. Elles n'arriveront dans nos quartiers et elles ne se répandront à Orange que pour le quartier d'hiver. Je le pense de même. Elles doivent être fatiguées; mais nous les verrons de bonne heure l'année prochaine.

Je suis dans une cruelle inquiétude sur le sort de Niagara, quoiqu'il nous soit arrivé des canots partis le 1^{er} de ce mois qui n'ont rien vu; il n'est pas sûr que les Anglois n'y aient pas été par le sud.

La partie du lac Champlain est approvisionnée en vivres jusqu'au 1^{er} juillet.

M. de Bourlamaque arriva hier bien fatigué.

Je vous suis fort obligé de votre attention à me faire part de la petite alerte que vous avez eue par cinquante berges. Je me flatte qu'elles seront venues seulement pour découvrir ce que vous feriez et la quantité de monde qu'il y avoit au Portage.

XXV

Québec, 25 septembre 1758.

Je suis bien sensible à l'attention que vous avez bien voulu avoir de m'envoyer la déposition du dernier déserteur. Je pense, pour moi, que tous les préparatifs de l'ennemi du côté du lac Saint-Sacrement tendent à venir attaquer Carillon, à l'ouverture du printemps. Ainsi, il faut trouver un moyen pour pouvoir s'y rendre en avril. J'en parle à M. le marquis de Montcalm et à M. le marquis de Vaudreuil, pour se déterminer sur ce qu'on doit faire à bonne heure, afin de décider l'envoi des vivres dès cet automne.

Vous aurez su qu'on compte à Montréal que les Anglois n'ont pas été à Niagara, sur ce que nos barques ont été brûlées à Chouaguen. Les officiers anglois prisonniers qui sont ici pensent qu'ils y ont été. Sur ce que l'on croit à Montréal, M. de Vaudreuil a changé ses projets. Vous aurez été informé qu'ils se sont

terminés à envoyer M. Duplessis avec son armée à Frontenac. J'envoie le sieur Cressé pour y construire avec vous ce qu'il faut.

Il ne s'agit plus que de savoir comme se tournera la Belle-Rivière (*sic*), et si Monsieur le général ne sera pas obligé de vous y envoyer, si elle est prise. Nous serons bien foibles pour nous éparpiller tant, d'autant plus que l'habitant est sur les dents et qu'il commence à bien s'ennuyer de la guerre.

J'ai, pour moi, grande espérance qu'on fera la paix cet hiver. Comment feroit la France pour faire passer ici dix mille hommes qu'il faut au moins, avec des vivres ? Risquera-t-elle sa marine ? Il le faut cependant ; ou faire la paix, ou perdre le Canada.

Les Anglois ont été prendre possession de l'île Saint-Jean. Ils en transportent les habitants à Louisbourg et de là, sans doute, en France. Il y a quatre mille âmes au moins. Ils ne donnent qu'un coffre par famille. Il reste sur l'île cinq ou six mille bêtes à cornes qu'ils n'ont pas voulu leur payer, disant que le Roi d'Angleterre n'en avoit pas besoin. Ils en feroient autant peu à peu aux Canadiens, s'ils prenoient ce pays-ci.

Honorez-moi, je vous prie, d'un peu de part dans votre souvenir.

BIGOT.

P. S. — M^{me} Péan m'a chargé de l'honneur de vous marquer qu'elle est bien sensible à votre souvenir et de vous faire bien ses compliments.

XXVI

Québec, 5 octobre 1758.

J'ai l'honneur de vous adresser une lettre que j'ai trouvée dans mes paquets qui étoient dans l'*Aigle*. Il m'est parvenu aujourd'hui un officier de ce vaisseau qui m'a appris qu'il s'étoit perdu le 5 août au Mécatina. Ils n'ont rien sauvé. Ils sont trois cents, et ils seroient morts de faim sans cinquante quarts de farine que la mer a jetés à deux lieues d'où ils se sont perdus. J'arme un navire qui est ici pour aller les chercher. C'est un opéra (*sic*), et cela va nous consommer des vivres, dont nous sommes toujours courts ; car il ne nous reste point de lard. Ce vaisseau en avoit beaucoup, et de la farine. Je donne ordre au capitaine de m'amener tout ce monde, du moins jusqu'à Kamouraska, et j'écris la nécessité au capitaine de l'*Aigle* que son équipage nous parvienne. Il nous servira à faire manœuvrer les caïeux, le printemps prochain, ou à l'artillerie.

Nous apprenons en même temps que les Anglois ont été prendre possession de Gaspé avec neuf vaisseaux de guerre et vingt-cinq bâtimens de transport. Ils y ont porté des maisons et des blockhaus tout faits ; de sorte que Gaspé est déjà mieux établi que nous ne l'avions établi depuis cent cinquante ans. La cour nous a envoyés bien loin lorsqu'on lui a proposé de le fortifier. Ils l'auroient, à la vérité, pris la même chose. Nous voilà cernés de tous côtés ; jugez comme il nous parviendra des secours l'année prochaine. Toutes nos

affaires vont aussi mal par terre que par mer ; il semble que c'est une décadence générale.

Je crains fort que vous ne soyez vivement attaqué à Carillon.

J'ai reçu la lettre dont vous m'avez honoré le 24 septembre.

Il n'est point venu de lettre sur la promotion. Il est honteux que la cour remette les grâces d'une année sur l'autre pour des officiers qui éprouvent tant de misère et qui servent si bien le Roi. Les deux ministres s'entendent là-dessus.

XXVII

Québec, 9 février 1759.

Il me suffit que vous vous intéressiez à ce qui regarde M. Pénisseault pour saisir avec empressement les raisons qui seroient en sa faveur, pour le dédommager de la perte qu'il fait sur sa fourniture de bois. Mais je ne saurois lui procurer de dédommagement, quelque bonne volonté que j'aie, que je n'aie une espèce de fondement. Je n'en ai vu aucun jusqu'à présent.

Monsieur le général qui m'a écrit à son sujet, m'a marqué qu'il est vrai que le monde étoit fort rare l'été et l'automne, mais qu'il ne lui en avoit pas demandé ; s'il l'eût fait, il n'est point douteux que M. de Vaudreuil lui en auroit accordé, comme il fait ici au fournisseur du bois ; car cette fourniture est aussi nécessaire dans ce pays que celle des vivres. Ainsi je ne demande pour le favoriser qu'une raison valable.

Le marché qu'il a passé en mars est contre lui, puisqu'alors il auroit dû prendre des précautions et prendre des arrangements sûrs avant de le passer ; et, si quelques contretemps les eussent rendus inutiles, s'adresser à Monsieur le général pour avoir du monde pour les réparer (*sic*). Quoi qu'il en soit, je me propose d'écrire à M. Martel pour voir ce que je pourrais faire cette année seulement ; car il faut qu'il tienne son marché les suivantes ; il est à même de prendre ses mesures.

Soyez, je vous prie, convaincu que ce qui vous intéressera me sera toujours cher, personne ne vous étant plus dévoué et n'ayant l'honneur d'être, etc.

XXVIII

Québec, 10 mai 1759.

C'est avec un sensible plaisir que j'ai l'honneur de vous faire mon compliment sur le grade de maréchal de camp que le Roi vous a accordé. Il vous étoit dû à tous égards, et personne, Monsieur, n'y prend, je vous assure, plus de part que moi. Vous verrez par le rapport de M. de Bougainville que vous aurez de la besogne.

Ce qui m'embarrasse, étant bien sûr que pour ce qui vous regarde vous vous en tirerez bien, c'est la subsistance ; nous tuerons les animaux, lorsque nous ne pourrons faire mieux, et nous y serons bientôt réduits.

XXIX

Au Camp, 15 juillet 1759.

J'ai l'honneur de vous envoyer les rames et avirons à main que vous m'avez demandés. Je vous prie de donner ordre de les conserver, parce que nous en manquons.

XXX

Au Camp, 16 juillet 1759.

M. de Vienne me marque que la chaloupe angloise est en bon état ainsi qu'une berge et deux canots anglois, qu'il a deux pierriers seulement, mais qu'on pourroit remplacer les quatre autres par deux espingoles et deux fusils trompettes (*sic*), et qu'ils seront en état aujourd'hui. Je vous prie de vouloir bien détacher le nombre d'hommes nécessaires pour amener ces quatre voitures, si vous les prenez toutes. Vous aurez, s'il vous plaît, la bonté de me faire avertir de l'envoi de ces hommes, afin que je donne ordre de les leur délivrer.

XXXI

Au camp de la Canardière, le 18 juillet 1759.

Je n'ai point trouvé l'état, que vous me faites l'honneur de m'annoncer, des marmites et autres choses

nécessaires aux volontaires de M. Duprat. Le sergent m'a dit qu'il lui en falloit cinq ; je lui en ai donné le billet.

Je vois avec grand plaisir que vous faites ce que vous voulez des sauvages ; en voilà un beau nombre de partis. S'ils vouloient continuer leur bonne volonté, ils harasseroient bien les Anglois.

Je crains que votre zèle ne vous emporte trop et que vous ne preniez pas assez de repos. Il en faut cependant à la machine. Je comptois avoir l'honneur de vous voir demain matin ; mais j'ai appris par M. de Montcalm que vous deviez monter la tranchée cette nuit ; ainsi je vous conseille fort de dormir tard demain.

Il n'est point douteux que ce ne soit le général Wolfe qui a été appelé à bord de l'amiral. C'est peut-être pour lui communiquer quelque nouvelle venue par mer. Je me persuaderois volontiers qu'ils ne vous attaqueront qu'autant qu'ils recevront du secours.

J'ai fait mes compliments à M^{me} Péan, et je lui ai marqué que je n'avois pas l'honneur de vous voir à présent aussi souvent que je souhaiterois, à cause de vos occupations pendant la nuit qui vous obligent de vous reposer le jour, et que je ne veux pas interrompre un sommeil qui vous est aussi nécessaire qu'à nous. J'en ai reçu une lettre ce matin, dans laquelle elle ne vous oublie point, et je m'acquitte de sa commission en vous assurant de mille compliments de sa part.

XXXII

Le 28 juillet au soir.

Si on s'étoit adressé à moi pour avoir le mémoire des drogues que vous souhaitez pour les sauvages, vous l'auriez déjà eu à l'ambulance. Je ne fais que de revenir de visiter nos hôpitaux, et demain vous aurez à midi ou, pour mieux dire, Lajus, les remèdes qu'il demande (*sic*).

J'ai l'honneur de vous souhaiter le bonsoir.

XXXIII

Le 29 juillet [1759].

J'ai l'honneur de vous envoyer une lettre de M^{me} Péan.

Vous nous avez donné une alerte hier au soir, mais qui n'a pas duré longtemps.

L'Hôpital-Général m'a fait dire que M. Briault, chirurgien-major, avoit envoyé hier au soir au sieur Lajus ce qu'il avoit demandé en drogues ; ainsi il aura de quoi traiter les sauvages.

Je vous souhaite le bonjour.

XXXIV

Le 5 août 1759.

Je viens dans l'instant d'envoyer à l'Hôpital-Général chercher les drogues que le sieur Lajus a demandées. Le sieur Briault n'en avoit pas à l'Hôpital-Général ; il a été obligé d'aller en chercher en ville. Dans la route je lui donne ordre d'envoyer par la suite ce qu'on lui demandera pour le Sault, une fois pour toutes.

Je vous souhaite une bonne nuit et beaucoup de tranquillité. Les drogues seront portées avant minuit à M. Lajus.

XXXV

Le 6 août [1759].

J'ai l'honneur de vous renvoyer l'état de M. de Repentigny, signé, pour les souliers ; mais il n'y a point de tabac. M. le marquis de Vaudreuil m'a recommandé de garder le peu qui reste pour les sauvages ; ainsi c'est une affaire entre vous et lui. Je sens que ces gens-là, ainsi que les volontaires de Duprat, fatiguent beaucoup.

M. le marquis de Montcalm m'a envoyé la déposition du déserteur ; il paroît instruit, comme vous le dites, et, comme vous l'avez deviné, M. Wolfe veut vous

mettre à la raison à force d'artillerie ; mais il n'y réussira pas.

BIGOT.

P. S. — M^{me} Péan m'a chargé, le dernier courrier, de vous faire mille compliments ; je lui ferai les vôtres aujourd'hui par le courrier.

XXXVI

Le 8 août 1759.

J'ai l'honneur de vous renvoyer l'état du sieur Réaume, avec l'ordre pour la délivrance.

Je suis charmé du parti que vous prenez ; quoique votre présence soit nécessaire ici, elle est encore plus de conséquence en haut ; car un de ses côtés percé, la colonie seroit bien aventurée, pour ne pas dire perdue.

XXXVII

Au quartier général, le 15 août 1759.

J'ai appris avec un sensible plaisir, par la lettre dont vous m'avez honoré, votre heureuse arrivée à Montréal. Vous avez procuré la tranquillité dans les esprits, et ils avoient grand besoin de votre présence pour revenir de la frayeur où ils étoient.

Je suis charmé que vous ayez été content de M. Martel ; je l'avois prévenu d'aller au-devant de ce que vous pourriez souhaiter.

Je vois que vous ne vous proposez de ne faire passer à la tête des Rapides que six cents hommes, lesquels, joints à onze cents du chevalier de La Corne, feroient dix-sept cents hommes, et que vous ferez camper le reste à la Prairie. Je serai tranquille quand vous aurez vu par vous-même ce que c'est que les Rapides ; mais depuis que je sais que vous y êtes, quelque chose me dit que les ennemis ne les sauteront point et qu'ils se joindront au général Amherst. Si en effet vous les y battiez et que le général Amherst n'eût pas percé, comment feroient-ils pour s'en retourner ?

Je suis persuadé qu'après votre visite des Rapides et y avoir ordonné les ouvrages qui vous auront paru convenables, vous irez faire un tour à l'Ile-aux-Noix.

Il paroît que la position que vous avez laissée ici subsistera. M. de Repentigny est sorti la nuit dernière avec quatre ou cinq cents hommes et quatre jours de vivres. Les ennemis sont présentement occupés au nombre de mille ou onze cents hommes, suivant le rapport des prisonniers, à brûler les paroisses qui sont vis-à-vis la Pointe-aux-Trembles jusqu'aux troisièmes concessions. Ces prisonniers, qui sont de cette armée, disent qu'ils doivent revenir après cette opération. Ils voulurent descendre à la Pointe-aux-Trembles, il y a quelques jours ; ils furent repoussés par M. de Bougainville ; ils perdirent, tant tués que blessés, cent cinquante hommes, suivant ces prisonniers, dans les deux tentatives qu'ils firent.

Nous avons seize cents hommes, y compris une compagnie de grenadiers, depuis Québec jusqu'à Jacques-Cartier ; le plus fort est à la Pointe-aux-Trembles.

Je vous souhaite, Monsieur, une parfaite santé ; vous en avez besoin, surtout après le séjour que vous avez fait au Sault. Accordez-moi, je vous supplie, un peu de part dans votre souvenir.

BIGOT.

P. S. — Si vous avez oublié quelque chose ici, honorez-moi de vos ordres.

Un pot-à-feu mit le feu hier dans le quartier de M^{me} Péan ; il n'y eut heureusement qu'une maison de brûlée ; on abattit sur-le-champ les couvertures voisines.

M. de Vaudreuil doit vous avoir prié de faire donner du monde pour battre. Comment notre armée pourroit-elle vivre, si, aussitôt le blé coupé, nous ne recevions pas la farine, que nous mangerons sans être blutée. Il hésitoit ; mais je lui ai fait voir que l'armée étoit perdue sans ce secours au 20 ou 25 septembre. Il a écrit en conséquence à M. de Rigaud.

XXXVIII

Du 17 [août 1759].

Il vient de nous arriver trois déserteurs du camp de la Pointe-de-Lévis. Ils disent qu'ils doivent s'en aller sous trois semaines, si la jonction ne se fait pas ; il s'agit donc de tenir bien ce temps-là ;

Qu'ils brûlent les maisons de cette paroisse et fauchent le blé qu'ils brûlent; s'ils vouloient ne pas s'y prendre autrement pour le blé, ils ne nous feroient pas grand mal;

Qu'ils perdent treize cents hommes depuis qu'ils sont ici, tant tués que blessés;

Qu'ils ont tant de malades qu'ils ne savent où les mettre;

Qu'ils désespèrent de prendre Québec.

Ces gens-là nous donnent du couleur de rose.

XXXIX

26 août 1759.

Vous devez savoir à présent que les Abénaquis de Saint-François nous ont mené sept Loups et deux officiers anglois qui vouloient percer à l'armée de Wolfe. Vous pensez bien que les instructions secrètes de M. Amherst n'ont été données que verbalement à ces officiers; aussi, ne leur a-t-on pris qu'une instruction de M. Amherst pour engager les Abénaquis d'être tranquilles; qu'il seroit leur protecteur dans ce pays-ci, et autres verbiages. On n'a donc trouvé que deux boîtes de fer-blanc, où il y avoit des lettres de plusieurs officiers de l'armée de M. Amherst à des colonels et autres officiers de celle de M. Wolfe.

Il paroît par ces lettres que l'armée de M. Amherst pense que nous sommes retirés à Saint-Jean, où vrai-

semblablement, disent-ils, nous les attendrons ; qu'on ignore encore si cette armée poursuivra ; que cela dépendra du succès de M. Wolfe.

D'autres lettres disent qu'on croit M. Wolfe paisible possesseur de Québec, et que les officiers des deux armées boiront de bon vin françois ensemble à Montréal sous peu de temps.

Mais il paroît par les lettres qu'on ignoroit le 8 de ce mois à l'armée d'Amherst notre position à l'Ile-aux-Noix ; il n'en est fait nulle mention, non plus que des Rapides, comme si cette route n'existoit pas. Ils parlent néanmoins beaucoup de Niagara, dont ils font le détail comme d'une grande victoire, ayant totalement défait quinze cents hommes qui venoient pour secourir la place.

M. Abercromby, aide de camp, écrivit dernièrement au major Grant que son élargissement étoit prochain, qu'il le verroit bientôt, et il marqua à M. de Bougainville de lui tenir du vin de Champagne prêt et une jolie Canadienne ; qu'il le verroit au premier jour.

Je ne compte pas que cela soit pour cette année, puisque le 8 août, Amherst ignoroit notre position à l'Ile-aux-Noix. Je croirois aussi volontiers qu'ils ne viendront pas par les Rapides, et que cela vous mettra à même de faire forcer le battage du blé pour faire subsister notre armée, qui, au 10 septembre, sera sans pain. Nous devons d'abord en avoir jusqu'au 2 octobre, ensuite au 20 septembre, et enfin au 10. Les sauvages et autres fausses consommations sont cause de cette diminution. Je presse beaucoup M. Martel.

Il n'y a rien de nouveau ici. M. Wolfe fait brûler dans plusieurs paroisses. Il ne peut pas tarder à recevoir les lettres d'Amherst par la voie de Boston. Les lettres que nous avons prises les annoncent.

Je vous souhaite beaucoup de santé et la continuation de votre amitié; vous ne pouvez en honorer personne qui la mérite mieux.

XL

Au quartier général, le 1^{er} septembre 1759.

J'ai reçu la lettre dont vous m'avez honoré le 25 du mois dernier. J'ai été charmé d'apprendre que vous êtes arrivé en bonne santé à l'Ile-aux-Galops. Je vois que vous n'avez pas bonne opinion de la défense de cette île. J'ai grande confiance dans les ouvrages que vous ordonnez, soit dans cette île ou ailleurs, et j'espère que, pourvu que vous y soyez, les ennemis seront battus, s'ils veulent descendre les Rapides; mais je doute qu'ils tentent par là, hormis qu'ils n'y vinssent avec des forces extraordinaires, car ils n'auroient point de retraite.

Les ouvrages de l'Ile-aux-Noix avancent, et on regarde à présent ce poste impénétrable, à ce que les officiers qui y sont mandent, parce que la saison est trop avancée pour pouvoir venir par terre.

Nous sommes toujours ici dans la même position, à trois mille hommes près qui sont depuis Québec jusqu'à

Jacques-Cartier. Les ennemis, qui ont fait passer au-dessus de Québec dix-neuf frégates ou goélettes et bateaux, les gros vaisseaux compris, ont donné lieu à cette augmentation de troupes dans cette partie. On pense que c'est pour passer le Richelieu et prendre nos bâtiments. On saura ce qui en est cette nuit ; car ils ont eu gros vent de nord-est avec la marée depuis midi jusqu'à cinq heures, et ils étoient mouillés à la Pointe-aux-Trembles. S'ils n'ont pas fait le Richelieu, ils n'ont pas dessein de le faire, et leur projet sera de nous faire faire diversion, pour que nous ne les attaquions pas ; ils en ont une grande peur, suivant les déserteurs.

Ils ont ôté beaucoup de canons du Sault et ils ont embarqué des effets ; ils brûlent toujours de tous côtés.

Le sieur Canon fut joindre avant-hier avec trois frégates, les plus grosses du munitionnaire, M. Vauquelin au-dessus du Richelieu. Il en perdit une de vingt-six canons, toute neuve, qui s'échoua à pleine voile sur un rocher. Il est de la dernière conséquence que M. Vauquelin arrête les Anglois, sans quoi ils iroient jusqu'aux Trois-Rivières, et notre communication par eau avec Montréal seroit interrompue, non pas par terre, parce qu'il ne paroît pas y avoir beaucoup de monde sur ces bâtiments.

On vient de me dire qu'il y avoit eu après-midi du monde embarqué au Sault avec beaucoup d'effets dans les berges. On a tiré longtemps sur eux sans qu'ils aient répondu.

Les vivres commencent à me donner bien de la peine. C'est la farine nouvelle qui va nous faire vivre. Nous

en avons une goélette chargée à Batiscan venant de Montréal. Savoir comment nous la ferons venir.

Nous tuerons chevaux et tout ce qui est mangeable, si l'ennemi nous bouche le passage.

Nous n'avons d'ailleurs rien de nouveau.

BIGOT.

P. S. — Je vous recommande fort nos récoltes, et je suis bien persuadé que vous les protégerez de votre mieux ; vous en savez la conséquence.

J'oubliois d'avoir l'honneur de vous dire que les Anglois ont tué l'abbé Portneuf, curé de Saint-Joachim, et neuf habitants avec lui, quoiqu'ils se fussent rendus prisonniers. Ils étoient dix habitants avec lui ; un seul s'est sauvé. Ils furent cernés dans un bois par deux cents *rangers*. Le curé a eu la tête ouverte en quatre et toute la chevelure faite. M. Wolfe est cruel.

Du 2.

Il a passé hier au soir six cents hommes du Sault à l'Ile-d'Orléans ; ils le quitteront bientôt, suivant les apparences.

J'apprends que tous les navires anglois ont descendu, malgré le nord-est qui règne encore, à Sillery, où ils sont. C'est une preuve qu'ils ne veulent pas monter le Richelieu. Je compte qu'ils remonteront au flot. Ils ne font ces manœuvres que pour faire diversion et pour pouvoir brûler à leur aise, et peut-être nous attaquer. Ils m'ôtent une belle épine du pied de ne pas monter le Richelieu. A midi M. de Montcalm me

marque que les Anglois passent tous du Sault à l'Ile-d'Orléans. On tire dessus le 24 qu'on avoit mis dans la redoute ; mais ils s'embarquent plus bas. On dégarnira aujourd'hui notre gauche.

XLI

Quartier général, 4 septembre 1759.

J'ai reçu la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire le 30 du mois dernier.

Je vous suis sensiblement obligé des nouvelles de vos opérations dont vous voulez bien me faire part. Vous trouvez, Monsieur, le moyen d'assurer cette frontière ; c'est un grand point dont le Canada doit vous avoir grande obligation. Il est à présumer, suivant la déposition du prisonnier que vous avez fait faire et que vous avez eu la bonté de m'envoyer, que les Rapides ne seront pas attaqués cette année. J'espère la même chose du côté de l'Ile-aux-Noix, tant par le rapport des derniers prisonniers faits dans cette partie que par les lettres interceptées sur deux officiers envoyés par M. Amherst au général Wolfe. J'avois eu l'honneur de vous en rendre compte, et j'avois adressé ma lettre à M^{me} Péan. Elle me marque ne vous l'avoir pas fait passer, ayant ignoré le dernier courrier que M. de Rigaud vous a expédié.

Mais ce qui m'embarrasse le plus, ce sont les vivres. Il en faut à votre armée et à celle du lac Champlain

au 1^{er} octobre, et à celle-ci au 15 de ce mois. Je ne peux réussir à faire donner du monde à M. Martel pour faire battre ; je m'en lave les mains, je suis en règle. Il lui faudroit trois cents hommes en sus de ceux qu'il a ; et encore je doute qu'on fournisse avec. J'ai engagé Monsieur le général de les tirer de l'Ile-aux-Noix ; à savoir s'ils viendront.

Les Anglois évacuèrent hier matin entièrement le Sault. Dans la crainte qu'on ne tomba sur leur arrière-garde, ils firent tenir leur armée dans les berges, au milieu du fleuve et à la Pointe-de-Lévis ; nous vîmes qu'ils n'en ont que cent cinquante, tant grandes que petites ; de sorte qu'ils firent leur retraite fort tranquillement. Ils ont repris leur ancien camp à l'Ile-d'Orléans, vis-à-vis le Sault, et deux mille hommes ou environ ont été camper sur les hauteurs de la côte du Sud, vis-à-vis la Canardière. Ils ont augmenté leurs batteries sur la ville de plusieurs pièces de canons, pour battre le quartier du Palais qui n'est pas encore ruiné. Ils tirent plus que ci-devant.

M. le marquis de Montcalm a diminué de beaucoup la gauche et a renforcé la droite. Les navires anglois sont mouillés à Saint-Michel au nombre de dix-neuf, tant frégates que bateaux et goélettes. J'avois craint qu'ils n'eussent voulu se placer au delà du Richelieu, et, en ce cas, ils coupoient notre communication avec Montréal. Ils ne la coupent encore que trop, parce qu'il faut tout faire venir par terre de la Pointe-aux-Trembles ici, et les charrettes ne peuvent y suffire. J'espère néanmoins qu'en prenant de tous côtés, notre armée se soutiendra.

Honorez-moi, je vous prie, d'un peu de part dans votre souvenir. Je ne compte vous la demander de vive voix qu'à la fin du mois prochain; car je ne me flatte point que les ennemis partent avant le 10 ou 15 octobre.

XLII

8 septembre 1759.

J'ai reçu la lettre dont vous m'avez honoré le 6. Je suis charmé de vous savoir de retour en bonne santé. Je vois que vous vous préparez à aller à l'Ile-aux-Noix.

Je vous suis sensiblement obligé des trois cents hommes que vous avez accordés à M. Martel pour le battage des grains. J'espère qu'avec ce secours il fera face aux besoins du service. Nous avons grand besoin ici d'un renfort en farine; car la troupe n'a que trois quarterons de pain; ce qui la confirme dans le droit qu'elle s'étoit attribué de tuer bœufs, vaches, cochons et volailles, et de prendre les pois et autres légumes. Tout le voisinage à présent, à deux lieues à la ronde, est ravagé. Tout va au mieux aux Rapides, à ce qu'il paroît, et il en sera de même à l'Ile-aux-Noix. Je suis tranquille à présent pour ces parties: vous les avez vues.

Vous aurez appris qu'il a encore passé la nuit dernière devant la ville quatre bâtimens, dont une frégate portant du 8. Ils ont à présent, au-dessus de

Québec, vingt-deux bâtiments; ils sont tous mouillés au Cap-Rouge, hormis que la marée d'après-dîner ne les fasse monter. Il vente nord-est, et s'ils n'en profitoient pas pour monter le Richelieu, ce seroit une marque qu'ils ne veulent faire qu'une diversion pour brûler à leur aise en bas. Si, au contraire, ils montoient le Richelieu, il n'est point douteux qu'ils ne battissent nos frégates, et pour lors ils pourroient percer; ce qui donneroit bien de la tablature. M. Vauquelin a ordre de couler des bâtiments au-dessus du Richelieu, dans l'endroit qu'il jugera le plus étroit et le plus avantageux pour cette opération. Sans cela, ils gagneroient les Trois-Rivières, et nous aurions de la peine à les suivre par terre, tant à cause de la marche que des vivres, dont ces pays-là sont dénués. Voilà tout ce que je crains. Il y a sur ces vingt-deux bâtiments deux à trois mille hommes de troupes.

M. Le Mercier m'a fait part des abus qu'il y avoit dans les postes que vous avez vus et du remède pour les supprimer. Je vous en suis sensiblement obligé.

XLIII

Au quartier général, le 11 septembre 1759.

J'ai reçu la lettre dont vous m'avez honoré le 7 du courant.

Je vous rends bien des grâces des secours d'hommes que vous voulez bien donner à M. Martel pour le bat-

tage du blé. Vous en connoissez, Monsieur, la conséquence. C'est ce qui me tranquillise un peu ; car les pluies qui règnent depuis longtemps me donnent de grandes inquiétudes. Elles empêchent le blé de mûrir dans notre gouvernement. Si j'avois pu en avoir une certaine quantité, il auroit bouché le vide que la position des ennemis, depuis la Pointe-aux-Trembles jusqu'à Sillery, peut nous procurer. Nous ferons ce que nous pourrons, pour nous faire parvenir par eau ces secours jusqu'au camp ; mais ils coûteront bien des risques, la rivière étant étroite vis-à-vis Sillery, surtout à mer basse. Toutes les charrettes sont rompues, depuis Québec jusqu'au Cap-de-la-Madeleine, et les chevaux ruinés, depuis qu'on a fait des transports de Jacques-Cartier à Québec ; de sorte qu'il ne nous est plus possible d'en faire faire par terre.

Je pense bien différemment que vous sur le départ des Anglois ; je compte qu'ils seront encore ici le 15 octobre. J'ainerois bien à me flatter ; mais je ne le peux.

J'écris, Monsieur, à M. de Maurepas sur l'affaire de M^{me} Chabert, et je lui marque de surseoir toute poursuite. Vos recommandations me seront toujours chères, et je les regarderai avec plaisir comme des ordres. Nous n'avons d'ailleurs rien de nouveau ; les batteries de devant la ville font feu plus que jamais. Ils en veulent beaucoup au Palais et à mon quartier ; il y entre quantité de boulets, et les bombes veulent bien ne tomber que tout autour. La maison de M^{me} Péan en a enfin reçu une hier. Elle tomba dans la petite allée de sa chambre à coucher, et elle fracassa toutes les

armoires et les cristaux de table. M. Daine, qui se trouva dans la chambre à côté, eut une belle peur. Ma maison ne désemplit pas, au camp, de femmes avec leurs enfants qui meurent de faim.

BIGOT.

P. S. — M. Martel doit vous demander du monde, outre les trois cents hommes, ou, s'il y a assez d'habitants du gouvernement de Montréal retirés chez eux, leur ordonner de battre sur-le-champ de leur grain. Les trois cents derniers hommes ne suffiroient pas ; car il faut battre dans tout octobre pour les deux armées d'En-Haut et celle-ci, pour les garnisons d'hiver et pour trois mois à la ville de Québec.

XLIV

A la Pointe-aux-Trembles, le 15 septembre 1759.

J'ai été bien mortifié d'apprendre qu'on craignoit pour les Rapides. J'appréhende fort que, jugeant que votre présence y est nécessaire, vous y restiez. Comment feroit-on à Jacques-Cartier où l'armée se retire ? Je vois déjà des incertitudes pour y rester. On préfère Batiscan, c'est-à-dire plusieurs officiers ; car le chef n'a pas prononcé, puisque M. de Pontleroy est parti de grand matin pour aller le reconnoître et le local et y faire ou tracer les ouvrages nécessaires. Votre présence feroit ici un grand effet, et d'autant plus que l'armée va manquer de ce qui pourroit être nécessaire,

ontre la vie. Tout a resté dans les magasins de Québec, et ceux de Montréal ne sont pas garnis. J'ai prévenu ces messieurs, qui tous ont été réunis pour se retirer à Jacques-Cartier, que la saison avancée exigeroit des tentes et canonnières et autres choses indispensables, qu'ils crieroient quand tout cela manqueroit. Ils ont dit que non ; je le souhaite.

N'auriez-vous pas pensé, Monsieur, comme moi, qu'il auroit été mieux de rassembler tous les corps de M. de Bougainville, qui étoit l'élite des troupes et des milices, faire sortir tout de la ville, à la réserve de l'artillerie et des éclopés, et donner sur l'ennemi à la pointe du jour, si on n'avoit pu le faire dès le jour même ; vous auriez formé dix mille hommes au moins contre trois ou quatre. Il y auroit eu bien du malheur si vous ne les eussiez pas battus. J'ignore ce que M. de Vaudreuil vous marque, étant venu coucher plus loin que lui pour me reposer ; il y avoit quarante-huit heures que je n'avois dormi. Je vais le rejoindre.

M. de Montcalm mourut hier matin à ce que m'a assuré hier au soir M. Johnstone qui vouloit aller au-devant de vous. Je l'en ai empêché, disant qu'il n'étoit pas sûr que vous vinssiez.

XLV

A Montréal, le 2 octobre 1759.

Je viens d'arriver et je profite de la première occasion qui se présente pour vous renouveler les assurances

de mon attachement. J'ai su dans ma route d'où provenoit le peu de volonté de la part de certains habitants pour livrer et battre leur blé. Elle a été occasionnée par la nouvelle que le P. Béré, récollet, qui porta les lettres de la prise de l'officier anglois à la Présentation avoit répandue *. Il dit aux habitants que les ennemis perçoient par les Rapides, et ces habitants, se croyant déjà aux Anglois, regrettoient leur blé, pensant que les François ne le paieroient pas. En les menant un peu ferme, ils exécuteront sûrement nos ordres. Je vais prendre connoissance de notre situation pour les farines, afin que notre armée n'en manque pas.

Il ne paroît pas de mouvement en haut.

XLVI

A Montréal, le 4 octobre 1759.

J'ai reçu la lettre dont vous m'avez honoré le 30 du passé.

J'ai, en effet, trouvé en chemin plusieurs habitants du gouvernement de Québec qui retournoient chez eux. M. de Rigaud les a renvoyés, touché de leur situation et dans l'espérance ou comptant que les ennemis ne perceront pas ; guerre et pitié ne s'accroissent point. La saison heureusement avance, et il paroît, par

* Le P. de Bérey.

la dernière découverte faite à la Présentation, que les ennemis ne tenteront rien cette année de ce côté-là. Vous en aurez été informé. L'Ile-aux-Noix ainsi que le fort Lévis vont être approvisionnés. Il part demain des bateaux de Lachine, et je vais rendre une ordonnance pour faire battre pour votre armée.

M. de Vaudreuil ne pense pas qu'il soit nécessaire de garder des frégates pour le printemps prochain. Nous en garderons néanmoins, malgré nous, deux du Roi : une qui est aux Trois-Rivières et l'autre ici. La première a besoin d'être visitée et elle n'a pas de vivres, et la dernière est sans matelots et sans vivres.

Je me charge de faire punir sévèrement les entrepreneurs des Anglois à Québec.

M. de Rigaud est si piqué contre M. de Vaudreuil, au sujet de votre commandement, qu'il s'est retiré de chez lui et a été loger chez Feltz. Je travaille à lui faire entendre raison là-dessus, ce qui n'est pas aisé, et à le faire revenir chez Monsieur son frère.

Quoique je ne fasse point rentrer cette année de papier pour convertir en lettres de change, n'en ayant pas le temps, cette opération exigeant près de deux mois et demi et le trésorier n'étant pas encore ici, si vous en aviez besoin, chargez quelqu'un ou moi-même de vos petites affaires. Mais j'ai l'honneur de vous prévenir qu'excepté à vous, je ne donnerai point à l'état-major d'autre terme pour leurs lettres de change que celui prescrit ; je serois désapprouvé. Je vous parle de cela, parce que j'entendis dire au major général que, puisque les bataillons avoient eu dix mille livres du

premier terme, il devoit en avoir au prorata. Mais il n'a pas fait attention que ces appointements avoient augmenté, et non ceux des officiers des bataillons.

Je vous souhaite une parfaite santé.

BIGOT.

P. S. — M^{me} Péan me charge d'avoir l'honneur de vous faire mille compliments de sa part.

XLVII

Montréal, le 5 octobre 1759.

J'ai reçu la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire le 1^{er} de ce mois. Vous ne devez point douter que je ne fasse tout ce qui dépendra de moi pour obliger Messieurs les officiers de terre ; je vous prie d'en être persuadé.

Les hardes et effets que la cour m'a envoyés de France cette année, sont heureusement à Montréal, où je les fis passer à leur réception ; mais il n'y a que cinquante habillements par bataillon et, en outre, des effets pour les officiers. Je ne toucherai ni à l'un ni à l'autre que lorsque vous le jugerez à propos.

On va mettre dans le bateau de M. Cadet les herminettes, ciseaux de charpentiers et autres ferrailles et outils qu'on a demandés et qui n'ont pu encore être envoyés.

L'affaire de Saint-François est bien malheureuse ; il en est arrivé ici un sauvage et une sauvagesse blessés ;

on n'en sait pas encore les particularités. Si le détachement de M. de Bourlamaque ne s'amuse pas à l'avant-garde que les ennemis enverront devant eux, le parti devoit périr.

BIGOT.

P. S. — Je marque à M. Querdisien de revenir ici sous peu de jours, hormis que vous n'en eussiez besoin. Je compte que les vivres sont à présent en ordre ; vous vous étiez donné assez de mouvement pour cela. Lorsque ce commissaire sera parti, je vous prierai de vouloir bien nommer quelqu'un pour ordonner au garde-magasin la délivrance des vivres, si vous ne voulez pas signer vous-même les billets. Je voudrois faire connoître à ce commissaire le service de l'automne. S'il vous étoit utile, ce seroit partie remise.

XLVIII

Le 6 octobre 1759.

J'ai reçu la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire du 2, avec l'état de demande de M. de Caire. On va y faire travailler, et on enverra ce qui se trouvera de fait.

M. de Vaudreuil, à son passage aux Trois-Rivières, convint avec M. de Longueuil, qu'on pouvoit se passer d'enclorre de pieux la ville ; la difficulté qu'on auroit eu d'en avoir auroit rendu la chose impraticable pour cette année.

Nous attendons la réponse à la lettre que vous avez écrite à M. Monckton depuis l'arrivée de M. de Bougainville, pour faire partir les deux goélettes. Le plus tôt retirer les bagages ne sera que le mieux. M. Bernier s'acquittera à merveille des commissions dont vous le chargerez. Ils se sont méfiés de M. de Bougainville, attendu que c'est un militaire, et ils ont cru qu'il venoit plutôt voir ce qui se passoit que traiter l'échange des prisonniers.

Je sais la difficulté de trouver des vivres aux Trois-Rivières comme partout ailleurs. Je n'en aurois pas accordé à M. de Pontleroy dans cette ville, s'il n'y eût pas été employé pour le service. Dans cette qualité, je lui ferai continuer ses rations comme à l'armée jusqu'à la sortie de la campagne ; je vais l'écrire à M. Tonancour.

Je donnerai un ordre au trésorier pour ne pas payer le bon donné à Messieurs de Guyenne et la Sarre sur les six mille livres qui étoient à la disposition de M. de Montcalm.

XLIX

Le 6 octobre 1759.

M. de Vaudreuil est décidé à faire hiverner ici les quatre bâtimens du Roi, dont les deux frégates qui sont aux Grondines sont du nombre. J'ai envoyé un Dussault pour juger de l'endroit de leur hivernement ; aussitôt qu'il aura fait son opération, il m'écrira, et

M. de Vaudreuil donnera l'ordre aux deux frégates du Roi de monter, et elles seront remplacées par deux du munitionnaire.

M. de Vaudray, à ce que me marque M. Querdisien, prétend qu'on a volé les effets qui sont venus pour Messieurs les officiers de terre, l'année dernière. S'ils l'ont été, cela ne peut être que par Messieurs les majors, puisque c'est sur leur billet, conformément à la distribution faite par M. le marquis de Montcalm, qu'ils ont été délivrés. Les reçus de ces messieurs subsistent et il ne me viendra jamais en idée que ce soit...mais une sottise est bientôt lâchée. M. Querdisien me marque que vous avez eu la bonté de lui dire que vous en parleriez à ces officiers ; je vous en suis obligé. Si M. de Pontleroy m'eût donné un état des outils qui lui étoient nécessaires et de bien d'autres articles, lorsqu'il a été question de bâtir le fort de Jacques-Cartier, on auroit eu le temps de les faire faire, au lieu qu'ils ne pourront parvenir pour le présent qu'en partie ; ce qui retardera les ouvrages.

L

Le 10 octobre 1759.

J'ai reçu les deux lettres que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire le 5 du courant et une du 7.

On a bien de la peine à faire faire quelque chose aux habitants de ce gouvernement ; j'espère cependant y

réussir. J'ai fait partir aujourd'hui le sieur Réaume pour faire battre du blé pour votre armée.

Personne ne seroit plus porté que moi à rendre tous les services qui pourroient en dépendre, et de faire les petits plaisirs, qui sont souvent des plus indifférents au service, à Messieurs les officiers de terre. Mais j'ai reçu des lettres de la cour au sujet de la finance, que je n'ai lues que depuis peu, dont sûrement j'exécuterai la teneur. Elles sont si dures que je ne peux douter que, sur les projets qu'on lui envoya l'année passée de changer la forme, on ne lui ait marqué que j'en mettois dans la poche autant que j'en voulois. Le projet est pitoyable, et celui qui l'a donné n'entendoit pas mieux cette partie que la cour. Mais comme on fait parler le Roi, qui m'ordonne de n'avoir de complaisance pour personne, trouvez bon que l'état-major ne soit pas mieux partagé pour les lettres de change que les particuliers. Je suis mortifié, je vous assure, d'être obligé de vous refuser.

M. de Vaudreuil m'a fait voir toutes les pièces que vous lui avez adressées au sujet des affaires traitées par M. Bernier. Il ne seroit pas éloigné, à ce qu'il m'a paru, d'entrer en pourparler de la tranquillité dont M. Destor vous avoit parlé, supposé que cela vînt d'eux.

Je vais chercher les deux plus grandes goélettes pour les équipages des officiers, et elles s'arrêteront chez vous pour prendre vos ordres.

M. de Vaudreuil a refusé le passage à des particuliers d'ici ; je lui avois dit, le même jour que j'arrivai, que tous ces passages ne convenoient pas, que du moins je le pensois de même.

Un chacun à Québec pense à raccommoder ses affaires et peu aux intérêts du Roi et à ceux de la colonie. Nous aurons soin d'eux lorsque l'occasion se présentera. Cadet va envoyer d'autres personnes à Québec ; mais elles feront la même chose. Je crois que lorsqu'elles y seront, elles seront enchantées des Anglois comme les autres.

J'ai l'honneur de vous souhaiter une bonne santé et de vous assurer du respectueux attachement avec lequel j'ai l'honneur d'être, etc.

BIGOT.

P. S. — M^{me} Péan vous fait mille compliments. Je suis charmé que le dépôt de poudre de Charlesbourg ait été enlevé par vos ordres. Je l'ai dit à M. Le Mercier.

J'ai fait payer ce que vous souhaitiez pour M^{me} de Saint-Rome.

LI

Montréal, le 12 octobre 1759.

La saison avance ; il faut penser à former les logements, dans les campagnes, des bataillons. Pour pouvoir les asseoir, il conviendrait que je fusse informé du nombre d'officiers et de soldats qu'il y aura dans chacun. Le plus tôt, Monsieur, sera toujours le mieux.

Nous n'avons rien de nouveau. Ma maison est assaillie par la quantité du monde qui rapporte du papier. Québec avoit eu grand soin d'envoyer d'avance le sien.

LII

Montréal, 13 octobre 1759.

Je réponds à la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire dernièrement. M. de Vaudreuil m'a communiqué les lettres que vous lui adressez de M. Bernier et celle de M. Monckton. Il n'est point douteux que ce ne soient les allées et venues des négociants qui instruisent les Anglois, et que ce ne soient eux qui leur donnent les lumières, tant pour les faire hiverner que pour faire vivre le peuple; ils leur disent la façon de s'y prendre. Il faudroit que M. Bernier sût le nom de celui qui a porté au général anglois les lettres des deux officiers prisonniers à Batiscan; je le prie de s'en informer. Tous les François qui sont à Québec cherchent à faire leur cour pour se procurer des aisances. Je le connois parce que ces négociants me le répètent eux-mêmes.

M. de Vaudreuil répond à M. Monckton qu'il laisse l'affaire du 13, par rapport aux blessés qui sont à l'hôpital et qu'il dit être prisonniers en litige; les cours en décideront; qu'il renverra à M. Amherst tous les prisonniers, et qu'il lui renvoie M. Figuiéry et M. de Braux. Il avoit déjà écrit à M. Saunders, en le prévenant qu'il lui renvoyoit les deux jeunes garde-marine.

Il est bientôt temps de penser au renvoi de tous les prisonniers par Carillon, sans quoi nous recevrons très tard les nôtres, ou nous ne les recevons point du tout. Sous quinze jours, il n'y aura, quant aux propositions

d'une trêve..... *. Je travaillé à connoître bien notre situation pour l'hiver, tant pour les vivres que pour les vêtements et les armes ; car l'un est aussi nécessaire que l'autre dans cette saison. M. de Vaudreuil et vous jugerez là-dessus le mal que vous pouvez faire à l'ennemi, et s'il sera comparable au bien que vous retirerez de laisser reposer vos habitants et de soulager le gouvernement de Montréal, en envoyant consommer les vivres de la côte du Sud d'en bas, pour que les Anglois n'en profitent pas. Les curés se font d'avance un grand plaisir dans cette côte de vendre leur dîme en argent aux Anglois ; il y en a qui me l'ont dit. Il est sûr que tout le gouvernement de Québec se fait une fête de pouvoir leur vendre quelque chose pour de l'argent comptant.

Au surplus, la proposition de la trêve est une affaire délicate et qu'il faut peser. Votre valet de chambre travaille à vous faire accommoder la maison de M. de Montcalm ; je lui ai donné les ordres qu'il m'a demandés.

BIGOT.

P. S. — Je pense bien que dans les conventions de trêve les Anglois regarderont tout le bas à eux. M. Cadet donne ordre à Miot de faire une levée, suivant notre ancienne ordonnance, de bestiaux pour votre armée ; mais il faut la diminuer considérablement, sans quoi elle mourra de faim ; et je ne vois pas trop com-

* Cette phrase est incomplète dans le manuscrit.

ment pourra subsister, pendant l'hiver, la garnison de Jacques-Cartier et l'avant-garde ; le tout devant former mille hommes. Je regarde cela impossible, par le compte des bestiaux que je viens de me faire rendre. Il n'y a pas une livre de lard. Je vais en parler à M. de Vaudreuil. Nous aurons assez de vêtements ; on les enverra pour ceux qui devront passer l'hiver.

LIII

Montréal, 15 octobre 1759.

Je n'ai reçu que hier la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire le 10.

Les deux goélettes n'attendent que le vent pour partir. Elles sont prêtes depuis plusieurs jours. Il est à souhaiter que nos équipages soient retirés avant qu'ils apprennent qu'on ait fait quelque coup sur eux.

Je vous ferai rendre à Jacques-Cartier les équipements, lorsque vous jugerez que la campagne sera à la veille de commencer.

LIV

Le 16 [octobre 1759], à 9 heures du soir.

Voilà enfin les Anglois en mouvement, et nous avons perdu nos chebecs qui se sont coulés, et il est à craindre

que l'équipage périsse en s'en retournant par le chemin qu'ils ont pris. Monsieur le général donne les ordres pour faire marcher tout le monde, qui ne montera pas haut : quinze cents hommes en feront l'affaire ; mais ce sont les vivres qui nous manqueront le plus. J'ai vu par moi-même la mauvaise volonté des habitants pour battre et livrer leurs bœufs, et cela à l'exemple de la gentilhommerie et des officiers qui crioient comme des diables qu'on prenoit leurs bœufs. Je leur ai toujours cité le gouvernement de Québec qui n'a jamais dit mot. Je fais toujours enlever. Je vais faire chereher demain toutes les farines de la ville ; je montre l'exemple, car j'en donne vingt quarts que j'avois sauvés du Palais.

Voici pour le coup le dénouement du Canada. Dieu veuille que nous ne fassions pas quelque quiproquo ! Il seroit à désirer que cette nouvelle ne perçât à Québec qu'après le départ des vaisseaux. Je suis d'avis de retarder les goélettes. Montréal est plein de gens de Québec qui vont et qui viennent ; vous ne les laisserez sûrement pas passer.

BIGOT.

P. S. — Ordonnez, si vous voulez bien, à M. Vauquelin de ne point laisser passer de bâtiments. Je sais qu'il y a de petits bâtiments de Batiscan qui vont à Québec et passent la nuit devant Jacques-Cartier ; ils y portent des provisions.

LV

Montréal, le 21 octobre 1759.

J'ai reçu les deux lettres dont vous m'avez honoré les 18 et 19.

Vous devez recevoir aujourd'hui, si vous ne l'avez pas déjà reçu, deux cents sacs de farine ; et il en partira demain deux mille minots de Terrebonne. Il nous en faut tant de tous côtés que nous avons bien de la peine à fournir ; l'habitant est malade ou est à la guerre, et comment faire battre ? Cela est presque impossible. Il faut cependant en venir à bout ou abandonner tout. Nous sommes dans une mauvaise situation, et on ne le pensera pas en France, parce qu'on y ignore que l'habitant fait la guerre et que, pendant ce temps-là, il ne travaille pas pour se nourrir.

Il est grand temps que le gouvernement de Montréal arrive ou, pour mieux dire, le bataillon de la ville. Dieu veuille qu'il ne soit pas malade à son arrivée, comme les habitants de la campagne ! Ils le sont presque tous, et M. de Bourlamaque n'a pas reçu un homme de cinq cents qu'il demandoit et qui avoient ordre de se rendre. M. de Vaudreuil craint plus pour ce côté-ci que pour Jacques-Cartier, et il vous écrit en conséquence. Ce qu'il y a de sûr c'est que M. de Rigaud ne peut avoir de quoi former son camp ; il ne s'est pas rendu cent cinquante hommes depuis quatre jours ; tout le monde est malade. Montréal pris, tout est dit. Il n'en seroit pas de même de Jacques-Cartier, et cela ne nous empêcheroit pas de passer l'hiver à Montréal.

M. Denel nous assura qu'il avoit vu embarquer des troupes de terre.

Si les ennemis ne percent pas par les Rapides, lorsqu'ils attaqueront l'Ile-aux-Noix ou qu'ils viendront par terre pour la tourner ou pour se rendre à la Prairie, je doute qu'ils réussissent, surtout si nous avons eu le temps de faire monter deux frégates du munitionnaire dans la rivière de Chambly. Le *Colibri* s'y rendra demain bien armé.

Il arriva hier au Sault soixante-dix hommes des chebecs, épuisés de fatigue et de faim. Les autres étoient dispersés dans le bois ; on a envoyé au-devant. La goélette commandée par Saint-Onge est revenue à l'Ile-aux-Noix.

BIGOT.

P. S. — Peut-être que Selleri vous trouvera en chemin. M^{me} Péan me charge d'avoir l'honneur de vous faire bien des compliments de sa part.

Nous n'avons tout au plus de bateaux ici que pour le courant du service ; ils sont tous à Chambly et à Saint-Jean ; et où prendre du monde pour vous les envoyer ? On ne peut y penser qu'après cette affaire finie. Cadet a envoyé du sel à Jacques-Cartier, mais en petite quantité. J'écris à M. Tonancour de faire ramasser les bateaux ; je l'en avois déjà prié.

LVI

Le 22 octobre 1759.

Malgré toutes vos précautions, Québec sera informé du mouvement de M. Amherst. Nous n'avons pas eu de nouvelles de M. de Bourlamaque aujourd'hui. Nous sûmes hier que quinze ou vingt berges s'étoient approchées de l'Ile-aux-Noix, à portée et demie de canon. Le monde ne se rassemble pas et nous sommes fort heureux que M. Amherst n'aille pas plus vite en besogne. Je croirois pour peu qu'il ne veut que se montrer et prendre des connoissances, ou qu'il est sûr du beau temps. Si nous avions quelques soldats à envoyer dans les paroisses, il n'y auroit pas tant de maladies prétextées ; il n'y en a pas un dans Montréal, ni sergent et encore moins d'officier.

M. de Vaudreuil persiste à vous demander du monde, dans la crainte que M. Amherst fît quelque portage et laissât l'Ile-aux-Noix ; car, s'il en entreprenoit le siège, le mauvais temps le prendroit sûrement et il seroit obligé de l'abandonner.

Vous aurez de la peine à finir votre fort pour les établissements, faute de madriers et de planches.

Il n'est point douteux que votre présence est nécessaire à Jacques-Cartier, et que, si l'ennemi savoit que vous n'y êtes plus, il jugeroit l'armée très foible. On voudroit vous avoir partout, mais cela n'est pas possible.

Je compte qu'il y aura assez de vivres aux Trois-Rivières pour le passage des troupes et Canadiens que vous nous envoyez, supposé que M. Amherst n'ait pas fait prendre les farines qui sont au Cap-de-la-Madeleine.

J'aurai soin que votre maison soit prête à vous recevoir.

M. le marquis de Vaudreuil m'a dit que vous avez bien fait de retenir les bœufs de M. de la Gorgendière.

Les goélettes parties de Jacques-Cartier, il n'y aura plus à douter que les Anglois ne sachent le mouvement de M. Amherst, ils le sauront même plus vite... *(le reste est incompréhensible)*.

Je ne vois pas trop comment vous nous ferez passer le bataillon que M. de Vaudreuil vous demande. Aurez-vous assez de bateaux? Quand ces troupes auront été à leur destination, il faudra bien nous en renvoyer les bateaux. Si une partie vient par terre, je ne sais si vous aurez des souliers françois à leur faire donner.

BIGOT.

P. S. — M^{me} Péan a l'honneur de vous faire mille compliments. M. de Malartic a été faire la revue des logements dans les quartiers; il en formera un rôle qu'il me rapportera; il mettra bien cette partie en règle tout seul; je n'avois personne à lui donner pour faire pour moi.

LVII

Montréal, le 23 octobre 1759.

Vous verrez par la lettre d'hier de M. de Bourlamaque que les Anglois ont descendu, suivant le rapport des sauvages, à deux lieues au nord au-dessus de l'Ile-

aux-Noix. Perrot prétend avoir visité le lieu où ils sont, et qu'il y a un petit bateau qui mène jusqu'à la prairie de Boileau, plus bas que notre île, et que le portage est beau. Il paroît aussi qu'ils voudroient venir par la rivière du Sud. Il y avoit, le 21, vingt berges ou gros bateaux. S'il y avoit du monde à nous dans cette partie, il n'y auroit rien à craindre; mais il ne s'y est pas encore rendu un homme. J'envoie demain à Berthier cinq bateaux pour passer les premiers cinq cents hommes à Sorel; car, s'ils se rendoient ici, on n'en retireroit peut-être pas deux cents. Il est fâcheux que nous manquions de bateaux; ils sont tous à Saint-Jean et il y en faut beaucoup en cas de besoin. Les ennemis n'attaqueront pas l'Ile-aux-Noix; leurs gros vaisseaux ne se sont pas embossés devant Québec; comment des *craquelins* se présenteront-ils devant de pareilles batteries?

Il y a des découvreurs du côté de la rivière Chazy et Châteauguay.

M. de Laubara est arrivé avec les vingt montagnards écossois et un officier. Les soldats, dont il y en a deux qui servoient pour le *Prétendant*, disent que l'on doit laisser l'Ile-aux-Noix et faire des portages au nord et au sud. L'officier a parlé à Stobot qui avoit été pris à la fin d'août par un corsaire dans le golfe; il le fit passer pour un boucher de l'armée; on lui donna et à d'autres un petit canot, et il fut à Louisbourg et, de là, remettre les lettres à M. Amherst. Je suis persuadé que M. Wolfe le prioit de faire quelque mouvement; car à quoi bon de le lui envoyer? Il auroit peut-être voulu faire diminuer l'armée de Québec. Stobot est embarqué

dans le brigantin de vingt-deux canons. M. de Laubara prétend qu'il y a assez d'eau depuis l'Ile-aux-Noix pour faire naviguer de grosses frégates.

BIGOT.

P. S. — M^{me} Péan a l'honneur de vous faire mille compliments.

Il devoit partir aujourd'hui de Terrebonne deux mille minots de farine pour vous. Nous manquerons de vivres, cela ne peut être autrement : on ne bat point. Quand j'aurai ici de vos soldats, je les emploierai avec des sergents pour courir la campagne.

Par tous les interrogatoires qu'on a faits, l'armée est de sept mille hommes au moins, et elle compte être jointe par celle des Rapides ou, pour mieux dire, de Chouaguen. Celle d'Amherst est en marche depuis le 11. Il y a une uniformité générale sur son départ. Si elle poursuit sa destination, Montréal court bien des risques ; car on n'est pas zélé comme au commencement de la campagne. Il est fâcheux que vous soyez obligé de demeurer où vous êtes.

Pour moi, je pense que Montréal ne seroit en risque qu'autant que les Anglois percassent les Rapides ; ce qui n'arrivera pas, à ce que j'espère. Mais, supposé que cela arrivât, je serois d'avis qu'à la dernière extrémité et après tout forcé, on ne capitule que pour Montréal, et que M. de Vaudreuil et moi nous nous retirassions à Jacques-Cartier. Je lui en parlai hier. Le manque de vivres le fait balancer ; mais, si je pouvois en avoir jusqu'en février à deux ou trois mille hommes, cela pourroit s'exécuter, et ce seroit suffisant, parce que

l'Europe ne sauroit notre reddition qu'au printemps, temps auquel on auroit dû avoir fait la paix. J'en parlerai aujourd'hui à Cadet. Je crains que nous ne puissions pas faire cet approvisionnement ; Saint-Jean et l'Ile-aux-Noix vont nous consommer tout, et si je pouvois avoir une goélette, j'emporterois les effets en étoffe du magasin. Ceci est une idée de vous à moi, je vous prie.

Les montagnards écossois vont si bien dans le bois, que ce sont les vingt prisonniers de M. de Laubara qui ont sauvé tout le monde, qui ne pouvoit ni marcher ni passer les différents ruisseaux ; ils se seroient noyés la plupart sans eux, et l'officier de ces montagnards m'a dit que, s'il avoit voulu, il auroit détruit tout le monde dans le bois.

De Laubara en convient presque.

LVIII

Montréal, 25 octobre [1759].

Vous verrez par les nouvelles que vous recevrez par M. le marquis de Vaudreuil, qu'il n'y a plus rien à craindre du côté des Rapides, puisqu'il n'y a plus que quatre ou cinq cents hommes à Chouaguen ; que Johnson est retiré chez lui et qu'il a envoyé un collier à la Présentation, pour inviter les sauvages à venir traiter au printemps à Chouaguen.

La prétendue armée angloise s'est retirée du lac Champlain ; car on ne sait plus où elle est. M. de

Vaudreuil va faire rester chez eux les quatre cents derniers hommes du gouvernement de Montréal pour battre. Nous sommes au moment de manquer de farine et, si, dans les premiers jours de novembre, il ne paroît rien sur le lac Champlain, il sera fort bien de faire retirer des habitants chez eux.

J'ai encore écrit après-dîner à M. La Morandière, pour faire finir le raccommodage de votre maison, que vous alliez revenir. Le commandement général qu'on a fait a sans doute donné lieu à la plainte que votre maître d'hôtel a faite, que cela n'avançoit pas. La goélette chargée de farine pour chez vous n'est partie qu'aujourd'hui de Terrebonne. Elle a eu des contre-temps pour son chargement.

BIGOT.

P. S. — M^{me} Péan qui est très aise des bonnes nouvelles des Rapides, vous fait bien des compliments.

Marquez-moi, je vous prie, combien il vous faudroit de bateaux pour envoyer vos troupes en quartiers ; ce sera une longue opération. Il faudra faire commander du monde pour vous conduire ces bateaux.

LIX

Montréal, 27 octobre 1759.

J'ai reçu hier au soir la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire le 24. Vous êtes à même, à présent, de savoir que les Anglois n'ont pas poursuivi leur

dessein de pénétrer, supposé qu'ils l'aient eu. On a vu hier de la rivière Chazy leurs navires à la voile qui s'en retournoient. M. de Vaudreuil va faire revenir le monde, d'autant mieux que nous n'avons pas de farine pour l'Ile-aux-Galops ; cette aventure-ci nous l'a consommée. Les habitants s'étoient enfin rangés au camp de M. de Rigaud. Je vais les faire battre, aussitôt qu'ils seront rendus chez eux. Les bataillons de Royal-Roussillon et de Guyenne entreront, moyennant cela, plus tôt en quartiers d'hiver.

Il est sûr que nous hivernerons en Canada ; ce qui fera grand plaisir à la cour, et, sans la prise de Québec, nos pertes seroient peu de chose ; car nous irions dans les postes du Sud, malgré Niagara aux Anglois ; nous venons d'en recevoir des pelleteries.

Je vous souhaite une parfaite santé. Le temps de votre retour va approcher.

LX

Montréal, 28 octobre 1759.

J'ai reçu la lettre dont vous m'avez honoré du 23, avec la lettre de M. Bernier. M. Monckton doit avoir reçu une lettre de moi, au sujet de la caution qu'il exigeoit de ma part pour son déboursé de douze mille livres en faveur de l'Hôpital-Général. Je lui proposois une lettre de change sur moi-même, pour son remboursement.

Vous aurez su, à la réception de celle-ci, que tout est tranquille dans ce quartier-ci, et on va lever le camp.

M. de Vaudreuil m'a dit devoir vous écrire pour la fixation des garnisons dans les postes ; il est grand temps. Je compte que vous me ferez l'honneur de me marquer combien il faudra vous envoyer de bateaux pour le déblaiement des bataillons. Le plus tôt ne sera que le mieux, afin de faire commander du monde pour vous les faire passer, ou par ceux qui doivent hiverner à Jacques-Cartier.

La garnison de Québec sera bien forte ; je m'y attendois ; je connois les Anglois pour être très méfiants.

Tous les vaisseaux du munitionnaire passeront en France. Vous aurez la bonté de donner un ordre par écrit à M. Canon de prendre à son bord les quatre officiers ou de les distribuer sur les navires de la flotte, au moyen de quoi il sera en droit d'en demander le passage au Roi en France.

LXI

Montréal, 30 octobre 1759.

J'ai reçu hier au soir la lettre dont vous m'avez honoré le 26. Vous êtes à présent informé de la tranquillité où nous sommes. M. de Vaudreuil a donné des ordres pour faire entrer en quartiers les deux bataillons ; il va en faire autant, à ce que je crois, pour les deux compagnies de grenadiers. Je crains fort que

nous ne puissions pas avoir assez de bateaux pour chez vous. Monsieur le général a marqué à M. d'Hébecourt d'en envoyer. Lorsque M. Dumas partira pour Jacques-Cartier, il les mènera. J'enverrai aussi par lui les équipements et les vivres que vous me demandez ; mais, pour des poêles, il n'y en a pas un seul. M. de Bourlamaque en demande aussi pour l'Ile-aux-Noix et l'ingénieur pour le fort Lévis. On m'envoie des Trois-Rivières des plaques que l'on a fait percer aux forges, que je ferai passer à ce dernier fort, et ils feront les poêles en pierre.

Si Messieurs les commandants des deux bataillons me demandent des souliers, je leur en ferai donner. Les secours que vous avez tirés en bœufs nous soulagent ; il faudra bien en tirer de la côte du Sud pendant l'hiver.

BIGOT.

P. S. — M^{me} Péan est très sensible à votre souvenir ; elle vous fait mille compliments.

LXII

Montréal, le 1^{er} novembre 1759.

J'ai reçu la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire le 28.

Je vois avec grand plaisir que vous vous préparez à revenir. M. Dumas doit partir demain ou après-demain. Béarn entrera plutôt en quartiers qu'il n'auroit fait ; car

M. de Vaudreuil n'en aura pas besoin. Je vais donner ordre aux Trois-Rivières pour le logement de M. de Caire.

LXIII

Montréal, 9 novembre 1759.

J'ai reçu la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire le 5.

Je m'étois flatté que vous seriez venu à Montréal avant le départ de nos paquets pour la cour, et je vois que vous attendez M. Dumas pour quitter l'armée. Je le croyois si bien que je n'eus pas l'honneur de vous écrire par lui. Le vent de nord-est l'aura retardé. Vous aurez sans doute fait vos dépêches à Jacques-Cartier.

M. le marquis de Vaudreuil vous envoie M. Le Mercier pour prendre vos paquets. La saison est si rude qu'il n'est pas surprenant si les travaux de Jacques-Cartier n'avancent pas.

J'ai vérifié que les remèdes pour ce poste sont partis le 26 octobre par la barque l'*Assomption*, et adressés à M. Tonancour, pour les faire tenir à Jacques-Cartier; et les habillements ont été embarqués sur la barque la *Thérèse*, que le vent de nord-est retient ici.

Nous attendons à tous moments les goélettes chargées des effets de Québec. La représsaille de M. Murray étoit mal placée sur des domestiques à qui il avoit permis de se rendre à Québec.

Le zèle des Acadiens pour la France est constant ; ils ont fait plusieurs prises à la mer, mais malheureusement peu de vivres.

Tous les officiers anglois partent demain pour Saint-Jean par terre, et les autres par eau ; ce sera un embarras de moins pour Montréal.

BIGOT.

P. S. — M^{me} Péan me charge d'avoir l'honneur de vous faire mille compliments de sa part.

LXIV

Montréal, 22 avril 1760.

Je ne serai tranquille que lorsque je saurai que vous êtes arrivé à Jacques-Cartier en bonne santé et à bon port. M. Fournerie m'a assuré que l'on ne pourroit y aborder de huit jours et encore plus difficilement en bas. Je suis bien persuadé que vous lèverez le plus d'obstacles que vous pourrez, mais à l'impossible nul n'est tenu.

Je crains fort qu'il n'y ait eu du retardement dans la marche de Languedoc, par le défaut de bateaux à Sorel. La Reine y en a pris ; il y en avoit cependant dans le bassin de Chambly quinze ou dix-huit, dont M. Duverny s'étoit servi, et quinze au fort Chambly qui étoient raccommodés. Il y en avoit suffisamment pour ce régiment, à qui il n'en revenoit que vingt-six.

J'en avois prévenu M. de Roquemaure, dont je n'ai point eu de réponse.

Je donnerai demain un bateau à M. Delbreil, qui veut vous mener les ouvriers qu'il a, appartenant aux bataillons de terre. Il emportera avec lui le plus d'attirail qu'il pourra, de la cavalerie et surtout les équipements.

Il nous a resté du bœuf et du pain des approvisionnements faits pour le départ de l'armée; j'ai donné deux grands bateaux pour les porter à l'armée, et j'ai donné ordre aux patrons de me rameuer les bateaux. Je vous prie de ne pas vous y opposer; car il ne nous en reste plus.

Je fais des vœux pour que vous puissiez surprendre M. Murray, et que les bordages vous permettent de faire une heureuse descente.

M. de Montbray part demain de grand matin avec deux bateaux chargés des équipements de la colonie et des outils et autres besoins du poste. Je ne perdrai pas de vue cette partie; elle est de trop de conséquence, et je prie M. de Bougainville de me demander son urgent nécessaire, et que je l'aurai à quelque prix que ce soit, ou que cela sera impossible.

Je lui fais passer demain des raccommodeurs de canots d'écorce, des charpentiers et des matelots, et je compte que Parent est à présent en chemin pour s'y rendre avec sa brigade d'ouvriers.

J'ai l'honneur de vous souhaiter une bonne santé.

BIGOT.

P. S. — Je suis bien mortifié de n'avoir pas pensé à votre départ que j'avois des bouillons liquides en fiole.

Une fiole fait une soupe d'un pot d'eau, en la faisant mitonner ; elles sont fort bonnes. On les rend liquides en mettant la fiole dans l'eau chaude. Je vous en envoie une caisse de trois douzaines par M. Delbreil.

La goélette ne peut arriver pour prendre la chaux et tout ce que le vaisseau du Roi n'a pu prendre ; le vent d'en haut en est cause.

LXV

Montréal, 24 avril 1760.

J'ai remis à M. Delbreil la boîte aux bouillons dont j'ai eu l'honneur de vous parler ; elle n'a pu en contenir que trente-quatre fioles. Cet officier porte avec lui l'équipement de la cavalerie. J'attends la goélette de Sorrel, pour vous en faire passer l'attirail qui reste ici. Il a toujours fait beau, à un jour près, depuis votre départ ; Dieu veuille que cela dure, vous en avez d'autant plus besoin que je crains beaucoup de difficultés pour descendre à terre, à cause des bordages. Nous attendons avec bien de l'impatience de vos nouvelles.

LXVI

Montréal, 2 mai 1760.

Vous venez de sauver notre pauvre colonie. Sans votre expérience, votre fermeté, et le coup d'œil prompt

que vous avez pour attaquer avec avantage l'ennemi, la bataille étoit perdue : toutes les lettres que nous avons reçues le disent. Recevez-en, je vous prie, Monsieur, mon compliment qui est d'autant plus sincère que personne ne vous est plus attaché que moi.

J'espère que vous couronnerez cette journée qui vous est si glorieuse par la prise de Québec. Il faut pour cela que les secours anglois n'arrivent pas. De la façon que vous y allez, on voit bien que vous ne voulez pas qu'ils vous trouvent encore en besogne.

M^{me} Péan est bien sensible à votre souvenir. Elle pleure bien M. Denis qu'elle aime beaucoup ; elle ne le compte que blessé dangereusement ; et elle ignore que son frère soit mort ; elle le juge blessé légèrement ; je la préparerai à cette nouvelle pour le premier courrier.

Personne, Monsieur, ne fait des vœux plus sincères (que moi) pour votre conservation et pour un parfait succès. Outre l'intérêt de la colonie, la part particulière que je prends à ce qui vous regarde m'y engage. Honorez-moi, je vous supplie, de la continuation de votre amitié.

BIGOT.

P. S. — Vous devez avoir reçu depuis plusieurs jours la goélette où est la chaux et trois milliers de poudre. J'ai marqué à M. Landriève de vous faire voir la facture. Il y a encore quatre milliers de poudre à Lachine venus du fort Lévis.

LXVII

Montréal, 3 mai 1760.

J'oubliai hier d'avoir l'honneur de vous marquer que M. Vauquelin avoit seize mille cartouches à son bord ; il est bon que vous le sachiez, quoique cela soit une petite ressource.

Je me ressouviens aussi que, lors du siège de Louisbourg, en 1745, l'ennemi nous laissa entrevoir des échelles qu'il portoit derrière un rideau, comme pour nous les cacher, et que cette vue seule fatigua beaucoup la garnison pendant le siège. Vous en avez de faites ; et, si M. Murray en apercevoit le transport en différents endroits autour de la ville, je pense que cela l'inquiéteroit.

Je vais faire préparer un hangar pour renfermer les prisonniers qui nous viennent ; car il y auroit plus d'Anglois que de François à Montréal.

J'ai l'honneur de vous souhaiter une parfaite santé ; je ne peux que faire des vœux pour sa conservation. Je voudrois pouvoir vous être utile pour vous soulager dans vos détails. Je ne suis bon à rien pour le présent, dont je suis mortifié ; mais, si votre entreprise vient à sa perfection, je me rendrai promptement auprès de vous.

BIGOT.

P. S. — J'envoie le présent courrier auprès de vous, parce que vous en manquez.

LXVIII

Montréal, 3 mai 1760.

M. le marquis de Vaudreuil m'a prié de faire passer le sieur Briaut, chirurgien-major, à l'Hôpital-Général, pour y remplir ses fonctions, et il m'a fait faire l'observation qu'il n'y avoit pas un seul chirurgien-major de la colonie pour prendre soin des troupes et des Canadiens. Comme c'est un hôpital de marine, j'ai l'honneur de vous prévenir que le chirurgien-major des troupes de terre, qui est le sieur Arnoux, ne pourra y ordonner pour les pansements, sans l'agrément du sieur Briaut ; et, supposé que ces deux chirurgiens-majors ne fussent pas d'accord, vous serez à même de les y mettre ; et, en ce cas, le sieur Arnoux s'en tiendrait à l'ambulance de notre armée avec quelques sous-chirurgiens pour l'aider, parce qu'il est indispensable que les chirurgiens attachés aux bataillons de terre travaillent à l'Hôpital-Général. Cela s'est pratiqué ainsi l'année dernière à notre armée de Québec.

LXIX

Montréal, 5 mai 1760.

J'ai vu par la lettre que vous avez écrite à Monsieur le général, du 1^{er} mai, combien vous étiez harassé et fatigué ; j'en suis bien touché. Un bon second vous

seroit nécessaire. Je crains que vous ne puissiez supporter cette fatigue.

Je m'attendois bien à un feu terrible de la place ; j'ai eu l'honneur de vous le dire souvent. Ils ont une si nombreuse artillerie que cela ne pouvoit être autrement. Le terrain d'ailleurs, sur les hauteurs, n'est que roc ; ce qui vous fera perdre beaucoup de monde par le transport des terres.

J'ai vu par la lettre de M. Landriève, que l'armée n'avoit pas encore eu d'eau-de-vie. J'en ai été surpris.

Nous n'avons point de goélette ici ; je vais me servir de quelques bateaux qui nous restent pour vous faire passer quinze cents chemises pour les malades, des draps et des *couvertes*. Je ne sais le nombre de ces deux derniers articles, parce que j'ignore combien il en rentrera en magasin. Je viens d'ordonner à tous particuliers de la ville d'en apporter, au moins, chacun une paire au magasin, qui lui seroit payée, ainsi que la *couverte*.

Je ferai aussi ce que je pourrai pour l'hôpital des Trois-Rivières. Je ne m'étois pas attendu à une si grande quantité de blessés. Il vous falloit autant de contretemps que vous en avez eus dans votre marche, pour ne pas arriver à temps pour les couper au Cap-Rouge.

Vous annoncez à Monsieur le général que les Canadiens commencent à désertir. S'ils voient qu'on ne punit pas grièvement les premiers déserteurs, le nombre en augmentera.

M. Landriève me mande que les habitants des envi-

rons de Québec viennent sans armes; ils pourront toujours vous servir de pionniers.

Je ne peux, Monsieur, que vous renouveler les vœux que je fais pour votre conservation.

BIGOT.

P. S. — Ne vous donnez point la peine, je vous prie, de m'écrire, hormis que vous n'eussiez besoin en quelque chose de moi. Monsieur le général a la bonté de me faire lire vos lettres, comme vous l'en priez.

LXX

Montréal, 9 mai 1760.

Nous sommes tous bien convaincus de votre impatience sur la perfection des batteries. On ne peut faire qu'en faisant; et ce n'est pas la faute de l'armée, si le terrain est si ingrat; nous sommes enchantés de sa bonne volonté. Nous voyons bien clairement que vous auriez bien eu le temps de secourir Québec, l'année dernière, avant que l'ennemi eût pu se retrancher par derrière, et former ses batteries et prolonger sa tranchée.

Vous n'avez à craindre, à ce qu'il paroît, que l'arrivée du secours anglois; c'est tout ce que j'appréhende. Il vente nord-est depuis trois jours; et, s'il continue, comme il y a apparence, nous avons tout à craindre. Il est fâcheux que Grand-Rivière n'ait pu se rendre tout de suite à la goélette angloise qui est en vigie au Bic.

Je ne pourrai faire partir que lundi la dernière galère,

qu'on mettra à l'eau dimanche matin. Quoique j'aie fait mettre tous les ouvriers, aussitôt votre départ, sur une seule pour en avoir du moins une, elle n'a pu être finie plus tôt. Aussi est-elle faite à pendre dans une église. Je ne la demandois pas si parfaite ; mais un chef de construction ne peut faire travailler autrement. Je ferai continuer la seconde.

J'ai fait préparer ici des chambres chez les Récollets pour les officiers anglois, et une maison que j'ai fait griller pour les soldats. J'ai mis le colonel Young en bonne maison où il mangera. Monsieur le général a marqué à M. de Longueuil de les faire monter ici.

Je vous souhaite une meilleure santé ; on m'a marqué que la vôtre n'étoit pas bonne. Ménagez-la tant que vous pourrez ; car ce seroit le comble des malheurs si vous tombiez malade.

BIGOT.

P. S.—Je compte bien que si les secours anglois vous donnent le temps de prendre Québec, vous logerez à l'intendance. Vous la trouverez meublée avec un lit garni. Je porterai, dans ce cas, un petit lit avec moi, que je mettrai dans une petite chambre de derrière ; vous occuperiez la grande. Je souhaite fort pouvoir être à même de faire ce voyage.

LXXI

Montréal, 13 mai 1760.

J'ai reçu la lettre dont vous m'avez honoré le 8, et j'ai lu celle que vous avez écrite à M. le marquis de Vaudreuil le 10. Je suis bien sensible à votre attention de le prier de m'en faire part.

Je suis convaincu que Briaut laissera liberté entière à chaque blessé de se servir du chirurgien qu'il voudra, et ainsi il n'y aura point de différend entre eux. M. Landrière m'avoit fait part des ordres que vous aviez donnés pour que les colons fussent traités comme les troupes de terre.

M. le marquis de Vaudreuil vous marque ce qu'il pense de Cugnet. Si vous aviez des certitudes ou preuves des avis qu'il peut avoir donnés sur notre compte, ou des conseils qu'il peut avoir donnés contre le pays, il ne dépendra que de vous, après lui avoir fait donner un confesseur, de l'envoyer dans l'autre monde. Si au contraire vous ne voyez rien de certain, ce sera des informations que je me chargerai de faire, lorsque nous serons plus tranquilles. Il faudroit, en ce dernier cas, le garder toujours à bord d'une frégate, aux fers. Je compte que telle est l'intention de M. le marquis de Vaudreuil.

Voici, Monsieur, la semaine critique pour votre opération et pour le salut du Canada. Je crains beaucoup, et cela n'est pas d'aujourd'hui, sur votre foible artillerie et sur le prochain secours des Anglois, s'il n'est pas

déjà arrivé. La frégate arrivée doit être, suivant les manœuvres de marine, le courrier de l'escadre angloise qui doit sortir d'Halifax.

Vous faites tout ce vous pouvez et plus que vous pouvez. Vous ne vous laissez point ébranler dans votre entreprise ; vous y persévérez avec ardeur, malgré les mauvais discours ; nous les savons ici. Si, après tout cela, vous ne réussissez pas, nous ne pouvons nous en prendre qu'à la Providence qui nous est contraire. Si nous l'eussions eue pour nous, il n'auroit pas venté continuellement nord-est au bas de la rivière, comme Legris l'écrit le 8 de ce mois.

Je vous souhaite une parfaite santé, vous en avez grand besoin pour résister aux peines que vous prenez.

BIGOT.

P. S. — Vous aurez des nouvelles de M. de Bougainville par le courrier ; ainsi je n'aurai pas l'honneur de vous en parler. Je vais lui faire passer tout ce que je pourrai. Je ne vous ferai point passer de fascines.

LXXII

Montréal, 15 mai 1760.

Vous verrez par les nouvelles que M. le marquis de Vaudreuil vous envoie, provenant des prisonniers que M. de Langy a faits, qu'il y auroit quelque apparence de paix ou d'accommodement entre les deux cours pour

que chacun restât tranquille de son côté jusqu'à la paix. Et on pourroit en effet le conjecturer ainsi, si, suivant ces dépositions, M. Amherst attend les ordres de sa cour pour entrer en campagne.

J'aurois été d'avis de cacher cette nouvelle à votre armée jusqu'à la définition de votre siège, parce que je crains qu'on ne dise : A quoi bon faire ce siège, puisque nous devons avoir la paix ? Et, en conséquence, j'avois dit à Monsieur le général, qu'il conviendrait que le courrier ne portât que vos lettres, mais il pense que cette nouvelle ne fera aucune impression, et que cette précaution est par conséquent inutile. J'ai cependant ordonné au courrier de ne point remettre de lettres qu'après que vous lui aurez dit de le faire, et cela devrait toujours être comme cela.

J'ai envoyé chercher les poudres à Lachine ; aujourd'hui et demain elles seront mises sur une petite goélette qui est ici. Nous avons besoin que la Providence nous soit un peu favorable. M. de Rigaud fait lire à tout le monde une lettre arrivée ici aujourd'hui de M. de Bourlamaque, qui dit que nous prendrons sûrement Québec si l'escadre angloise ne trouble pas les assiégeants. J'en accepte l'augure. Je crains néanmoins bien des accidents qui peuvent arriver et que M. de Bourlamaque connoît mieux que moi ; il l'a, je pense, écrite exprès.

J'ai l'honneur de vous souhaiter une parfaite santé.

LXXIII

Montréal, 16 mai 1760.

M. le marquis de Vaudreuil a eu la bonté de me faire lire la lettre que vous lui avez fait l'honneur de lui écrire le 13. Je suis bien touché de votre situation par rapport à l'artillerie et à la poudre. Il faut qu'outre le petit nombre de canons que nous avons, la quantité n'en vaille rien ; cela est bien malheureux.

M. de Vaudreuil a été surpris de ce que M. de Pontleroy ait placé ses batteries à deux cents toises, n'ignorant pas le peu d'artillerie et de munitions que nous avions. Il n'est pas possible que le canon de 12, qui est celui que nous avons le plus, puisse battre en brèche d'aussi loin, et même celui de 18, hormis d'avoir du temps à soi et des munitions en quantité. M. de Vaudreuil les comptoit placées à soixante-quinze toises. Il craint qu'il ne vous ait engagé à les placer aussi loin pour faire voir que le mémoire qu'il vous a présenté, suivant le rapport de M. de Fournerie, étoit fondé. Ce dernier nous dit en bonne compagnie (M. Savournin y étoit), que cet ingénieur avoit déclaré que ce siège ne pouvoit réussir avec l'artillerie et les munitions que nous avions, que d'ailleurs on ne pouvoit ouvrir la tranchée devant Québec, que tout étoit roc, et qu'il avoit fait des mémoires là-dessus.

Le parti que vous prenez de traîner en longueur, pour voir si nous ne pourrions pas recevoir du secours pour parachever l'ouvrage, est le plus honorable ; mais

nos vivres vont s'en aller grand train, et il est à craindre que nous nous trouvions embarrassés par la suite, lorsqu'il faudra lever le siège, pour faire vivre nos garnisons des forts et faire subsister les troupes chez les habitants ; car je ne compte pas, si dans quatre ou cinq jours au plus tard nous n'avons pas de navires de France, que nous n'en recevions qu'avec la paix. Si vous ne pouvez réussir, je souhaiterois qu'il arrivât une escadre angloise pour avoir un beau prétexte de lever le siège. Sans cela, c'est apprendre à l'ennemi que vous n'avez plus rien et lui faire connoître notre état.

Je crois que M. de Vaudreuil doit vous proposer de faire faire une batterie plus près, si cela est possible, avec du canon de 12 pour battre en brèche. Les canons de fonte des Trois-Rivières sont désencloués, et M. Tonancour, qui a servi d'artilleur, a fait sortir, au moyen de la poudre introduite par le bassinet, les boulets qu'on y avoit fait entrer à force.

La goélette du sieur Cadet qui est chargée de farine ne peut encore être rendue chez vous. Vous serez à même de la faire tenir sur les derrières et de ne la faire vider qu'au besoin.

Les ennemis chargent leurs frégates, comptant que vous avez assez d'artillerie et de munitions pour les prendre. Ce sont peut-être des vivres qu'ils chargent, pour que vous n'en trouviez pas tant, ou leurs effets particuliers pillés aux François.

Je vous avouerai que je compte à présent sur la paix. Il n'en seroit pas moins glorieux, et très glorieux, pour vous et pour la colonie d'avoir pris Québec. Je suis bien convaincu que vous tenterez l'impossible ; mais

on ne peut le faire. Si vos batteries eussent pu être mises d'abord plus près, cela vous auroit peut-être épargné de la poudre par une moindre charge et par moins de coups qu'il auroit fallu. Je parle peut-être de tout ceci comme un aveugle des couleurs; pardonnez-le-moi, c'est mon zèle qui m'y engage.

Vous avez besoin plus que jamais de santé, car je crois que tout ceci vous inquiète et afflige beaucoup; personne n'y prendra plus de part que moi.

LXXIV

Montréal, 17 mai 1760.

Je viens de recevoir la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire le 15. Vous aurez vu par mes précédentes combien j'entrois dans vos peines; il faut néanmoins bien céder à l'impossible. Je vois que vous prenez le parti de tirer en longueur le siège. Je crains fort que vous soyez obligé de le lever sans avoir reçu les secours que le munitionnaire attend; ils tardent tant, qu'il est à croire que le ministre ne les aura pas laissés partir, par des raisons d'état et de paix. Comme je n'attends que ces secours, n'y ayant pas d'apparence que la cour envoie ici d'escadre, je doute qu'ils puissent vous suffire pour achever votre besogne. Ces deux navires (car il ne doit pas en venir un plus grand nombre), n'auront que du canon de 12 à vous donner et quinze à vingt milliers de poudre au plus; ce sera

une petite ressource, parce que vous aurez consommé pour lors la plus grande partie de vos munitions. Peut-être que quelque autre secours inopiné vous arrivera et vous tirera d'affaire en vous faisant réussir. Le munitionnaire est bien surpris de ne pas voir arriver Canon ; je ne le suis point ; cela est signe de paix. La semaine prochaine confirmera mon idée, si nous n'en avons pas de nouvelles.

J'ai fait partir des farines pour votre armée jusqu'au 15 juin ; il y en aura encore ici pour l'Ile-aux-Noix et le fort Lévis, à les laisser avec la garnison qu'ils ont, pour aller jusqu'à moitié juillet ou environ (*sic*) ; et, si les blessés de l'hôpital de Québec sont reversés dans ceux de Montréal et des Trois-Rivières, ils feront une furieuse brèche à ces farines.

J'ai déjà pourvu à faire lever du blé à la côte du Sud et à la rivière Chambly ; ce sont les lieux où nous pouvons en trouver encore un peu, et à l'Assomption, au nord. Il ne faut pas penser aux autres paroisses ; je connois leur état et je ne leur demanderai que de nourrir les soldats qu'on leur enverra, de sorte que la levée à laquelle on travaille servira pour Jacques-Cartier, l'Ile-aux-Noix et le fort Lévis. Elle ne nous mènera pas loin, s'il y a du mouvement dans ces forts.

Vous comptez, sans doute, renvoyer, lors de la levée du siège, les troupes dans les campagnes où elles étoient ; cela ne peut être autrement. Je travaille, pour moi, pour l'article des vivres, comme si nous ne devions en recevoir qu'à la paix ; j'écris là-dessus au munitionnaire.

M^{me} Péan a d'abord été bien sensible à la blessure de Monsieur son frère; mais, quand elle a été persuadée qu'elle n'étoit que légère, elle s'est consolée, le voyant par là à l'abri de nouveaux accidents. Elle vous remercie bien de la part que vous daignez y prendre.

Je ne peux, Monsieur, que renouveler les vœux que je fais pour votre conservation, et vous assurer que personne ne prend plus de part que moi à vos inquiétudes et aux peines que vous prenez et au chagrin que vous avez de ne pas voir réussir votre opération comme vous le souhaiteriez; j'en suis, je vous assure, des plus affligés.

LXXV

Montréal, 19 mai 1760.

Vous jugez bien à ce que je me flatte de toute ma sensibilité au désastre de notre marine; c'est ce qui nous fait le plus de tort, par le libre passage que les frégates anglaises pourront avoir; outre que leur perte nous occasionne celle de vos munitions et des vivres. Ce sont des événements que vous ne pouviez prévenir et dont vous ne devez être mortifié qu'en qualité de bon citoyen. La levée du siège n'est point un événement inattendu comme celui-là; la couleur du pavillon devoit en décider; et tout le monde le comptoit ainsi. Il ne s'agit plus, comme vous l'observez à M. le mar-

quis de Vaudreuil, que d'attendre la paix. Je compterai dessus, jusqu'à ce que je voie une flotte de navires marchands qui puisse fournir à l'évacuation des troupes, dans le cas qu'ils s'emparassent du Canada.

J'attendrai que MM. Landrière et Cadet m'envoient leur situation pour les vivres, pour juger de la nôtre à cet égard et de ce que nous pourrons faire en conséquence. Je pense que vous devez être dans un grand chaos et embarras. J'ai dit à M^{me} Péan ce que vous marquez à M. le marquis de Vaudreuil sur Meloises. Elle vous fait mille compliments et remerciements de vos attentions.

LXXVI

Montréal, 24 mai 1760.

M. le marquis de Vaudreuil m'a fait part de la lettre que vous lui avez écrite du 21. Je vois que le nombre des bateaux aura bien diminué, tant par les coups de vent que par la perte que ceux qui en étoient chargés en ont faite ; cela est fâcheux. Il ne nous reste que quelques charpentiers occupés à finir le second brigantin. Je compte qu'il se rendra dans le cours de la semaine prochaine à Deschambault, et je ferai faire sur-le-champ des bateaux ; mais le nombre ne pourra en être considérable, faute d'ouvriers ; la plus grande partie sont à l'Ile-aux-Noix ou Saint-Jean.

Vous devez, Monsieur, avoir grand besoin de repos. Il faut que vous ayez une santé des plus parfaites pour avoir pu y tenir.

Votre armée doit avoir bien souffert de la faim, outre la fatigue. Elle n'a point de viande; les garnisons en auront un quarteron, à ce que le munitionnaire me marque; il s'agit néanmoins de prolonger notre subsistance jusqu'à la nouvelle récolte; et cela ne pourra se faire qu'autant que nous n'aurons pas de fortes garnisons. Il n'y a plus de secours à attendre de la part de la France; il faut prendre son parti là-dessus. J'agis en conséquence pour faire ramasser du blé. Ce qu'il y a de sûr, c'est que vous êtes dans le dessein de défendre le pays pied à pied, et moi de vous faire fournir de quoi vivre; et nous vivrons, quelque chose qu'il arrive.

J'espère que vous êtes au moment de revenir. Ce sera avec un grand plaisir que je vous renouvellerai les assurances du plus respectueux attachement avec lequel j'ai l'honneur d'être, etc.

LXXVII

A bord de la *Fanny*, le 28 septembre 1760,
à la rade de Batiscan.

Nous sommes mouillés ici depuis lundi, et il n'y a pas apparence que les vents qui nous retiennent veuillent changer. Ce retardement est fâcheux par rapport aux troupes qui sont les unes sur les autres

dans certains transports. J'ai été bien surpris que le général anglois ait réduit la ration que nous reeevons, tant troupes que matelots et officiers, à dix-huit onces, qui consistent en neuf onces de biscuit et autant de lard. Le capitaine du bâtiment où je suis, à qui je me suis plaint de la modicité de cette ration, m'a fait voir l'ordre qu'il en avoit reçu et auquel il se conforme. Plusieurs officiers de terre que j'ai vus, m'ont dit que cette ration étoit de même chez eux, et que leurs soldats s'en plaignoient amèrement et que M. de Roquemaure devoit vous en écrire. Il y a même des jours de la semaine où, au lieu de lard, on donne un peu de pois. Il est sûr que nos matelots, et même les soldats, ne peuvent se soutenir avec une aussi modique ration ; je ne vois pas la raison que le général anglois pourra alléguer pour la justifier, puisqu'il est dit par la capitulation que la ration sera la même que celle que Sa Majesté Britannique donne à ses équipages ; et cette dernière est d'une livre de biscuit par jour, deux livres de bœuf ou une livre de lard, sans compter la bière et autres douceurs.

Il est aussi de plus extraordinaire que le général anglois ait fait donner aux officiers françois une aussi petite ration, qui est moitié de celle des équipages sur les vaisseaux de Sa Majesté Britannique.

Si j'étois à portée d'en parler à Monsieur l'amiral, je le ferois. Vous êtes, Monsieur, sur les lieux, et je suis persuadé que les représentations que vous lui ferez à ce sujet seront écoutées.

Si Sa Majesté Britannique ne fait point de différence

pour la ration de l'officier avec celle du matelot sur les vaisseaux, il est juste que nous nous en contentions ; mais il ne le seroit pas que nous n'en eussions que la moitié.

M^{me} Péan qui s'ennuie beaucoup, comme vous le pouvez penser, me charge de vous faire mille compliments de sa part. Elle est incommodée de la mer, mais pas tant que moi qui le suis continuellement.

TABLE DES MATIÈRES

Lettres de l'intendant Bigot au chevalier de Lévis

	PAGES
I. — Montréal, 20 juillet 1756.....	7
II. — “ 26 juillet 1756.....	9
III. — “ 29 juillet 1756.....	10
IV. — “ le 7 août 1756.....	11
V. — “ le 7 août 1756.....	12
VI. — “ 10 août 1756.....	15
VII. — “ 14 août 1756.....	18
VIII. — “ 19 août 1756.....	19
IX. — Québec, 25 août 1756.....	19
X. — “ le 11 juin 1757.....	21
XI. — “ le 28 juillet 1757.....	22
XII. — “ le 27 décembre 1757.....	22
XIII. — “ le 7 février 1758.....	23
XIV. — “ le 13 mars 1758.....	23
XV. — “ le 25 mars 1758.....	25

	PAGES
XVI. — Québec, le 26 mai 1758.....	26
XVII. — “ 14 juin 1758.....	27
XVIII. — “ le 10 juillet 1758.....	28
XIX. — “ 13 juillet 1758.....	29
XX. — “ 21 août 1758.....	30
XXI. — “ 6 septembre 1758.....	32
XXII. — “ 11 septembre 1758.....	33
XXIII. — “ 14 septembre 1758.....	35
XXIV. — “ 17 septembre 1758.....	36
XXV. — “ 25 septembre 1758.....	37
XXVI. — “ 5 octobre 1758.....	39
XXVII. — “ 9 février 1759.....	40
XXVIII. — “ 10 mai 1759.....	41
XXIX. — Au camp, 15 juillet 1759.....	42
XXX. — “ 16 juillet 1759.....	42
XXXI. — Au camp de la Canardière, le 18 juillet 1759.....	42
XXXII. — Le 28 juillet au soir.....	44
XXXIII. — Le 29 juillet [1759].....	44
XXXIV. — Le 5 août 1759.....	45
XXXV. — Le 6 août [1759].....	45
XXXVI. — Le 8 août 1759.....	46
XXXVII. — Au quartier général, le 15 août 1759.....	46
XXXVIII. — Du 17 [août 1759].....	48
XXXIX. — 26 août 1759.....	49
XL. — Au quartier général, le 1 ^{er} septembre 1759.	51
XLI. — Quartier général, 4 septembre 1759.....	54

	PAGES
XLII. — 8 septembre 1759.....	56
XLIII. — Au quartier général, le 11 septembre 1759.	57
XLIV. — A la Pointe-aux-Trembles, le 15 septembre 1759.....	59
XLV. — A Montréal, le 2 octobre 1759.....	60
XLVI. — “ le 4 octobre 1759.....	61
XLVII. — Montréal, le 5 octobre 1759.....	63
XLVIII. — Le 6 octobre 1759.....	64
XLIX. — Le 6 octobre 1759.....	65
L. — Le 10 octobre 1759.....	66
LI. — Montréal, le 12 octobre 1759.....	68
LII. — “ 13 octobre 1759.....	69
LIII. — “ 15 octobre 1759	71
LIV. — Le 16 [octobre 1759], à 9 heures du soir...	71
LV. — Montréal, le 21 octobre 1759.....	73
LVI. — Le 22 octobre 1759.....	75
LVII. — Montréal, le 23 octobre 1759.....	76
LVIII. — “ 25 octobre [1759].....	79
LIX. — “ 27 octobre 1759.....	80
LX. — “ 28 octobre 1759.....	81
LXI. — “ 30 octobre 1759.....	82
LXII. — “ le 1 ^{er} novembre 1759.....	83
LXIII. — “ 9 novembre 1759.....	84
LXIV. — “ 22 avril 1760.....	85
LXV. — “ 24 avril 1760.....	87
LXVI. — “ 2 mai 1760.....	87
LXVII. — “ 3 mai 1760.....	89

	PAGES
LXVIII. — Montréal, 3 mai 1760.....	90
LXIX. — “ 5 mai 1760.....	90
LXX. — “ 9 mai 1760.....	92
LXXI. — “ 13 mai 1760.....	94
LXXII. — “ 15 mai 1760.....	95
LXXIII. — “ 16 mai 1760.....	97
LXXIV. — “ 17 mai 1760.....	99
LXXV. — “ 19 mai 1760.....	101
LXXVI. — “ 24 mai 1760.....	102
LXXVII. — A bord de la <i>Fanny</i> , le 28 septembre 1760, à la rade de Batiscan.....	103

COLLECTION

DES MANUSCRITS

DU

MARÉCHAL DE LÉVIS

COLLECTION DES MANUSCRITS

DU

MARÉCHAL DE LÉVIS

Volumes déjà publiés :

- 1^o JOURNAL DU CHEVALIER DE LÉVIS.
- 2^o LETTRES DU CHEVALIER DE LÉVIS.
- 3^o LETTRES DE LA COUR DE VERSAILLES.
- 4^o PIÈCES MILITAIRES.
- 5^o LETTRES DE M. DE BOURLAMAQUE.
- 6^o LETTRES DU MARQUIS DE MONTCALM.
- 7^o JOURNAL DU MARQUIS DE MONTCALM.
- 8^o LETTRES DU MARQUIS DE VAUDREUIL.
- 9^o LETTRES DE L'INTENDANT BIGOT.
- 10^o LETTRES DE DIVERS PARTICULIERS.

Sous presse

- 11^o RELATIONS ET JOURNAUX de différentes expéditions faites durant les années 1755, 1756, 1757, 1758, 1759, 1760.

A la fin de ce volume, le dernier de la Collection, se trouve une TABLE ANALYTIQUE de chacun des volumes.

LETTRES

DE

DIVERS PARTICULIERS

AU

CHEVALIER DE LÉVIS

LETTRES
DE
DIVERS PARTICULIERS
AU
CHEVALIER DE LÉVIS

Publiées sous la direction de l'abbé H.-R. CASGRAIN

D. ÈS L., PROFESSEUR A L'UNIVERSITÉ LAVAL, ETC.

QUÉBEC
IMPRIMERIE DE L.-J. DEMERS & FRÈRE
30, rue de la Fabrique, 30

1895

Enregistré conformément à la loi du Parlement du Canada,
en l'année 1895, par le gouvernement de la province de
Québec, au bureau du ministre de l'Agriculture, à Ottawa.

LETTRES
DE
DIVERS PARTICULIERS
AU
CHEVALIER DE LÉVIS

LETTRES DE M. BERNIER

COMMISSAIRE DES GUERRES

I

Hôpital (Général de Québec), le 20 septembre 1759 *.

Ma qualité de ministre du cartel ne m'a pas permis et ne me permet pas même encore de vous écrire comme je le souhaiterois.

Avant la reddition de la place, je fus deux fois au camp ennemi : la première, par enlèvement, à minuit ;

* Ce volume contient quelques lettres adressées à d'autres qu'au chevalier de Lévis.

ça été pour entrer seulement dans les arrangements de protection pour l'hôpital, les malades et blessés. J'ai eu, à cet égard, toute la satisfaction possible des généraux anglois, dont je ne puis trop me louer de leur politesse et de leur humanité. Ils me firent apporter à l'hôpital par leurs propres soldats tous les nôtres restés sur le champ de bataille ; j'entends les troupes de terre ; car ils ont gardé tous les autres.

Jusqu'à présent, je n'ai pu respirer : affliction et travail... ; j'ai fait les revues des piquets qui passent en France ; j'ai rendu compte aux ministres.

A présent, je travaille à procurer à l'hôpital des vivres, et je n'attends qu'une forme de gouvernement établie dans la place, pour tâcher de découvrir et de ramasser les équipages des troupes de terre, d'après les états que j'en ai ; mais il y en aura de perdus, de brûlés et de pillés.

Je vous supplie de me donner vos ordres en tout ce que je pourrai être propre.

Il y a plusieurs soldats et officiers en état de rejoindre ; mais les généraux anglois sont encore si occupés qu'ils remettent à quelques jours mes représentations. Je les presserai cependant instamment.

M. Dupont, mort ici ; MM. Lenoir, Cornier, Savournin, très mal ; les autres vont bien.

J'ai l'honneur d'être avec respect, etc.

II

2 octobre 1759.

Je laisse à M. de Bougainville à vous faire le récit de son voyage et le résultat qu'il m'a occasionné d'avoir avec M. le général Monckton.

Je joins ici l'état de l'hôpital; je vous supplie de le communiquer à M. le marquis de Vaudreuil; je ne saurois trouver le temps d'en faire faire plusieurs copies.

Quoique les choses paroissent en mauvais train, et M. de Bougainville vous dira pourquoi et par quoi, il y a encore espérance de les ajuster par lettres, et M. de Bougainville en montrera la route.

J'ai mille grâces à vous rendre, mon général, des bons témoignages que vous voulez bien avoir la bonté de me rendre: un de mes plus grands désirs est de mériter l'honneur de votre estime et de votre protection.

J'ai l'honneur de vous remercier pareillement d'avoir fait retenir mon cheval et la voiture; je renverrai mon domestique le chercher; car je me tue d'aller tous les jours à pied à la ville, sans pouvoir faire autrement. Au reste, un officier renvoya mon domestique, et je fus fort étonné de le voir revenir sans aucune preuve qu'il eût fait sa mission.

J'aurai l'honneur de vous rendre compte de ce qui suivra le départ de M. de Bougainville.

J'ai l'honneur d'être avec respect, etc.

III

4 octobre 1759.

La lettre que j'écris à M. de Bougainville vous exposera les détails de ce qui s'est passé depuis son départ.

M. le général Monekton m'a dit ce matin que ceux qu'il regarde comme prisonniers de guerre, lesquels, étant guéris, sont à charge à l'hôpital, je n'avois qu'à les lui envoyer en ville, où il leur feroit donner la ration, en attendant qu'il ait décidé de leur sort. Quant aux officiers rétablis, il n'a point encore pris de parti, quoiqu'il m'ait dit qu'il les enverroit à New-York ; cependant il ne leur permet pas encore d'aller en ville, ce qu'il veut bien pour leurs domestiques.

Je vous supplie de faire attention à l'article de la lettre de M. de Bougainville au sujet de la neutralité de cet hôpital.

J'ai l'honneur d'être avec respect, etc.

BERNIER.

P. S. — Je reçois dans le moment la lettre que vous me faites l'honneur de m'écrire, conjointement avec le pouvoir de M. le marquis de Vaudreuil. Je ne puis trop vous témoigner, mon général, ma respectueuse reconnaissance de l'approbation que vous me donnez et de l'opinion que vous avez de moi. Mais ce pouvoir m'est onéreux : comment plaire à deux partis opposés ? Mon sentiment est que ce qui est entré à l'hôpital le 13 est bien prisonnier. Le cartel n'a jamais dû s'étendre à une pareille position, ce seroit abusif ; et le général

anglois me paroît d'autant plus juste en cela que MM. de Privat et de Maubeuge, qui furent portés d'abord à la ville et trois jours après à l'hôpital, il les juge entièrement libres :

1^o Parce que la ville n'étoit point en son pouvoir quand ils y sont entrés et en sont sortis ; 2^o l'hôpital étant un lieu neutre, un homme libre y a pu venir sans perdre sa liberté. Cela me paroît juste et très juste. On dit : Mais ceux qui sont venus à l'hôpital pouvoient aller en ville. — Mais pourquoi ne l'ont-ils pas fait ? C'est le cas de M. de Belle-Isle quand il fut pris sur les terres de Hanovre ; pourquoi ne prit-il pas un autre chemin ?

Un hôpital placé sur le flanc de deux armées, la battue pouvoit donc y trouver un asile ! Le général anglois m'a dit qu'au temps de l'action, il pouvoit prendre l'hôpital, mais que, voulant ne point effrayer le lieu, où d'ailleurs il n'avoit pas vu nos troupes se retirer, il n'y avoit envoyé un détachement que dans la nuit. Mais une épine à ma mission est que j'ai très bien connu que le général anglois auroit voulu être le libérateur de ses prisonniers, et vous ne me dites rien là-dessus. Monsieur le général me fait dire d'aller demain matin chez lui.

M. Cornier vient de mourir ; j'ai fait mettre son domestique en prison, qui l'a volé et abandonné aussitôt après sa blessure. Je ferai passer Crèveœur en France ; je ne sais si d'autres le voudront.

IV

A. M. BIGOT, intendant

9 octobre 1759.

J'ai l'honneur de vous rendre compte que M. le général anglois s'étant déterminé tout à coup, à ce qu'il semble, d'envoyer en Angleterre les officiers entrés du 13 septembre à l'hôpital et bien rétablis, les gens mariés exceptés, je n'ai pu me dispenser de donner à chacun une somme sur l'argent que j'ai reçu, tant pour se pourvoir ici des choses nécessaires, que pour avoir quelque argent à leur débarquement en Angleterre. Je joins ici leurs noms et les sommes données à chacun.

Au moyen de l'argent donné à ces dames, elles pourvoient à bon compte leurs maisons des choses nécessaires. Sans entrer dans l'emploi qu'elles en font, je leur ai dit qu'elles ne pouvoient guère compter sur davantage. Le bois seul, à présent, devient l'objet sérieux ; mais j'espère qu'avec un peu de peine on lèvera cette difficulté comme les autres.

Nous n'avons pas à présent à l'hôpital cent cinquante malades, sans compter les officiers. La plupart désertent, forcés à cela par la demi-ration ; j'en ai rendu compte au général anglois, qui ne cherche point et ne pourroit pas même l'empêcher.

J'aurois l'honneur de vous envoyer un état ; mais je suis trop pressé par l'occasion et par le nombre d'affaires qui surviennent tous les jours.

J'ai l'honneur d'être avec respect, etc.

Officiers qui passent en Angleterre

Noms	Sommes données	Sur quoi
MM. La Ferté.....	200 ^l	à compte de ses appointements.
Bellecombe.....		
Saint-Alembert.	200 ^l	idem.
D'Artigues.....	200 ^l	idem.
La Bruyère.....	348 ^l	sur un billet sur M ^{me} Péan.
Boucherville....	198 ^l	sur un billet sur M. l'intendant.

NOTA. — MM. La Bruyère et Boucherville n'étant pas officiers des troupes de terre, je n'ai pu leur donner de l'argent à compte sur leurs appointements.

V

Hôpital, le 10 octobre 1759.

Je pense que mes lettres des 6, 7, 8 vous sont parvenues des mains de M. de Bougainville et que vous y avez pu voir nos déplaisirs. Il ne se passe pas de jour que M. Monckton ne me mande. Hier ce fut pour me dire que, sachant que M. de Vaudreuil étoit à Montréal, il alloit vous écrire pour vous demander les deux officiers envoyés de M. Amherst et qui ont été mis aux fers; qu'il étoit obligé, à moins de se rendre repréhensible, de faire les démarches nécessaires pour les avoir.

Je dois vous dire, mon général, que ces généraux paroissent aigris contre M. de Vaudreuil. Ils le chargent de toutes les cruautés commises, en disant qu'elles ne le sont qu'en conséquence de ses ordres. M. Townsend, l'homme le plus modéré, me dit qu'il avoit plus de trente lettres de M. de Vaudreuil qu'ils avoient attrapées, qu'il les emportoit pour les faire voir imprimées à sa nation et à toute l'Europe, et fut jusqu'à me dire que, tant qu'il seroit gouverneur du Canada, tout ce qui portoit le nom anglois ne pouvoit désirer la paix. Ces dispositions m'ont fait appréhender ces jours-ci des extrémités; j'ai mis en usage toute ma rhétorique pour les dissuader et maintenir les bons procédés réciproques.

J'ai cru, mon général, devoir vous exposer ces sentiments, qu'il ne me convient pas de faire connoître à M. de Vaudreuil. Quand les deux premiers généraux actuels seront partis, je ne sais si les choses se soutiendront sur le même pied.

Je vous prie de considérer mes précédentes lettres et de voir quels doivent être nos avantages ou désavantages, tant sur ces deux officiers en question qu'ils redemandent, et sur leurs plaintes touchant les trois Canadiens tués. Sans ces deux inconvénients, les choses auroient pris une bonne tournure.

Cependant, jusqu'à présent, rien n'a rejailli sur ce qui fait le principal de ma charge : je veux dire les secours et les moyens de soutenir cet hôpital et les soins nécessaires à nos blessés, ainsi que sur ce qui est relatif à nos équipages et aux effets des absents.

Hier je dis au général anglois que j'avois l'honneur de le prévenir que quelques affaires m'obligeroient d'aller à Charlesbourg et à Beauport ; il me dit qu'il ne croyoit pas que je pusse m'absenter, crainte qu'il ne survint quelques difficultés où il auroit besoin de me parler ou de me dire des choses à faire savoir à mes supérieurs... Je ne sais s'il n'y auroit pas d'autre raison, et je lui dis que j'attendrois.

J'ai écrit aux curés de ces lieux-là pour leur marquer que c'étoient vos ordres et les intentions des généraux anglois que les capitaines de leur côte envoyassent des hommes pour bûcher. J'ai cru prudemment ne devoir pas y envoyer votre ordre, crainte que quelque mal-intentionné n'en abusât et ne me donnât ici de l'embarras, et c'étoit la raison pour laquelle je voulois aller moi-même dans ces paroisses parler et lire vos ordres à ces capitaines.

Le général anglois m'a permis de prendre, dans mes malades guéris non prisonniers, des hommes en état de couper du bois. Ainsi j'ai pris un soldat de Languedoc et un canonnier que je mis chez Langlois qui les nourrit, et c'est le bois qu'ils coupent journellement aux environs et qu'on charrie à fur et à mesure qui soutient cette maison.

Les officiers destinés à être transportés en Angleterre ont reçu ordre de s'embarquer aujourd'hui. M. de La Ferté en est peu content et M. de Bellecombe très fâché, attendu ses détails. J'ai voulu faire au général anglois des représentations pour le dernier, et il n'a pas voulu les écouter. Ceci est un résultat de la mésintel-

ligence entre l'eau et la terre. Les autres, qui sont des jeunes gens, en sont aises.

Par la lettre ci-jointe à Monsieur l'intendant, vous verrez ce que j'ai fait pour leur faciliter à leur départ et à leur arrivée les secours dont ils auront besoin.

J'ai l'honneur d'être avec respect, etc.

BERNIER.

P. S. — J'espère, mon général, que vous approuverez le parti que j'ai pris de ne faire qu'une lettre commune que j'adresserai à M. de Bougainville, comme le plus avancé. Je suis si accablé de fatigues et d'écritures qu'il m'est impossible de faire autrement. Quand j'aurai quelque chose de particulier, je vous écrirai à vous seul, comme, par exemple, celle-ci, que je serois fâché que M. de Vaudreuil apprît par moi combien on est ici indisposé contre lui ou ceux qui le conseillent.

VI

HÔPITAL-GÉNÉRAL

Rapport du 10 octobre 1759.

Présents :

La Reine.....	3	Tous les jours il
La Sarre.....	15	déserte trois ou qua-
Royal-Roussillon.....	6	tre malades, soit
Languedoc	15	pour s'en aller dans

Guyenne.....	11	les côtes ou pour
Berry.....	2	rejoindre le camp
Béarn.....	12	françois. Environ
Colonie.....	20	vingt-cinq ou trente,
Canonniers.....	3	dont plusieurs mate-
Cavaliers.....	1	lots, ont été se faire
Canadiens.....	49	embarquer sur les
Matelots.....	11	vaisseaux anglois.
Femmes.....	7	
Prisonniers.....	4	

Total..... 159

Messieurs les officiers :

La Sarre.....	4
Royal-Roussillon.....	3
Languedoc.....	1
Guyenne.....	5
Berry.....	1
Béarn.....	2
Colonie.....	6
Artillerie.....	1
Aumônier.....	1

Total..... 24

M. de Grave n'a point eu la cuisse coupée ; mais il n'est pas bien.

Au dos de cette pièce est écrit : Papier que M^{me} Gauthier est priée de remettre de la part de M. Bernier.

VII

20 octobre 1759.

Les lettres ci-jointes pour Monsieur l'intendant et pour M. le marquis de Vaudreuil, vous feront voir les détails différents qui leur sont relatifs et dont j'aurois à vous rendre compte.

Quant à ma lettre à M. de Vaudrenil, j'ai cherché à la rendre la plus douce qu'il m'a été possible, et de faire sentir tout l'amer de l'entretien que j'ai eu avec le général anglois. Malheur aux vaincus et aux foibles ! Rien ne peut peindre l'idée où ils sont de M. de Vaudreuil ou du conseil qui le gouverne. La prudence et la modestie ne me permettent pas de répéter ce qu'ils en disent. Ils le regardent comme aimant le sang, cherchant à tromper, donnant des paroles qu'il ne veut point tenir, et voulant la ruine du pays. Je ne doute pas que vous n'appreniez les mêmes choses d'ailleurs ; sans cela je craindrois de passer pour imposteur. Le pire est qu'à ces paroles ils joignent les menaces.

J'aurai l'honneur de vous dire mon opinion par une comparaison. Les Anglois ne pardonnent pas à M. de Montcalm d'avoir fait manger à sa table un officier pris par des sauvages, et de l'avoir livré, après le repas, à ces mêmes sauvages, qui l'ont fait souffrir horriblement et lui ont coupé l'oreille ; ils disent que c'est la barbarie la plus cruelle et la plus raffinée ; qu'il auroit été moins cruel de ne pas voir cet officier, de le laisser à son malheureux sort, que de lui faire des caresses et le livrer

ensuite à des bourreaux ; c'est l'unique chose qu'ils reprochent à notre général.

La vérité de ce fait supposée, ce que j'ignore, quand les sauvages amènent des prisonniers, M. de Vaudreuil est dans l'usage de leur donner audience, d'interroger ces prisonniers, quelquefois de les faire boire et manger, ensuite de les laisser aux sauvages qui en usent mal. De là, ils jugent que c'est par son ordre, qu'ils ne paroissent en sa présence, non pour obtenir un sort plus doux, mais pour être exposés à plus de maux. Ces malheureux rendus ensuite à leur patrie eontent des horreurs. Dans un pays où tout s'imprime, cela fait une impression étonnante. Je ne décide point si cette politique est bonne et nécessaire ; mais c'est une idée innée dans l'homme qu'un malheureux et un innocent qui vient en la présence d'un grand y doit trouver son salut, comme un eriminal eonduit au gibet, qui rencontre le Roi en chemin, obtient sa grâce. Je ne sais si je me trompe, mais c'est sûrement là la base de l'opinion où je vois tous les Anglois sur M. de Vaudreuil, opinion très fausse assurément, et qu'il mérite moins que personne.

Enfin, mon général, vous ne voyez dans ma lettre à M. de Vaudreuil que l'ombre du tableau de l'entretien d'aujourd'hui ; ce que je puis dire c'est que l'humeur va se mettre de la partie, et produire peut-être des représailles. Ce général a été jusqu'à me demander si j'avois insisté dans mes lettres.

Le renvoi de ces envoyés me paroît eomme un prélude nécessaire. L'affaire va au cœur, et ce que j'ai appris, c'est qu'un des deux, M. Kennedy, est parent

de M. Murray et fort proche. J'ai eu l'honneur de vous marquer l'espèce de nécessité à les envoyer ici, à moins d'un inconvénient très grand et que je ne pense pas.

Aussitôt votre dernière reçue, je l'envoyai avec une de moi, dont je joins ici la copie *. La réponse que j'ai eue verbalement est : qu'un chirurgien n'est pas un homme qu'on engage et qu'on fasse servir de force ; que, ne portant pas les armes, il peut prendre partout service, si le besoin l'y force ; et il m'a paru qu'on se soucie peu qu'il reste ou qu'il revienne.

L'article touchant les envoyés, où vous dites que *vous souhaitez que cette affaire puisse s'arranger*, lui a fait dire : “ *Je ne doute pas des sentiments de M. le chevalier de Lévis et tels qu'en doit avoir un homme de sa naissance, mais de qui M. de Vaudreuil prend-il donc conseil* ” ? Cela lui a fait regarder la détention de ces officiers comme décidée, puisque vous ne pouviez que des souhaits.

Il m'avoit dit qu'il laisseroit partir M. de Privat ; il l'a révoqué et m'a ajouté qu'il retenoit tout le monde, prisonnier ou non, jusqu'à la réponse de M. de Vaudreuil.

Il ne me reste, mon général, qu'à vous prier de trouver bon que je me retire, aussitôt les goélettes reparties. Ma santé souffre, depuis longtemps que je fatigue, et, comme la saison devient impraticable pour voyager et la vie partout difficile, je vous prierois d'agréer que j'aie m'ensevelir jusqu'au temps des

* Voir la pièce suivante.

glaces chez le curé de Beauport qui m'offre un asile. J'en préviendrai Messieurs les généraux anglois, afin d'être là sous le droit des gens. La vie dans un hôpital, en outre, n'est pas une chose à soutenir longtemps, et, après les goélettes, je pense ma mission finie.

J'aurai l'honneur de vous écrire touchant les ordres que je vous supplierai de donner à Messieurs les majors pour les revues dans cet hiver, ainsi qu'en usoit M. le marquis de Montcalm.

Je prends la liberté de vous recommander mon domestique porteur, et surtout pour avoir mon cheval, étant à pied.

J'ai l'honneur d'être avec respect, etc.

VIII

COPIE DE LA LETTRE ÉCRITE PAR M. BERNIER AU GÉNÉRAL ANGLOIS

J'ai l'honneur d'adresser ci-joint à Votre Excellence la lettre qui m'est arrivée aujourd'hui de M. le chevalier de Lévis.

Elle verra que le chirurgien pris en dernier lieu n'est pas dans le cas d'être regardé comme un prisonnier illégal, mais comme un sujet rendu aux siens et qui a recouvré sa liberté.

Votre Excellence y remarquera aussi qu'il ne dépend pas de mes représentations que les officiers envoyés de

M. le général Amherst ne soient remis au plus tôt dans vos mains, comme une compensation de ce qu'ils ont pu souffrir pour s'être chargés d'une mission peu sortable à des personnes de leur grade et de leur naissance, et quelle qu'en puisse être l'aigreur qui leur reste dans l'âme.

Mais si ces messieurs pensent bien, ils doivent savoir qu'il y a des crimes politiques que les personnes en place doivent punir malgré elles ; et, abstraction faite de toute politique personnelle, malheureusement, et peut-être innocemment, ils en ont été un exemple.

Je ne crains point de m'expliquer ainsi ; je sais que je parle à un général instruit et éclairé, et je ferai toujours consister le principal objet de ma mission dans la recherche des moyens les plus propres à produire des procédés humains, agréables et réciproques.

J'ai l'honneur d'être, etc.

IX

A M. DE BOUGAINVILLE

21 octobre 1759.

Pour profiter du retour du courrier qui m'a apporté les dépêches de nos généraux, celle-ci sera commune ; d'autant plus qu'ils ont la bonté d'approuver cet arrangement.

Je me suis rendu chez M. Monckton avec la lettre de M. le marquis de Vaudreuil. Je ne l'ai pas trouvé

de l'humeur de la dernière fois ; il m'a même paru assez satisfait de cette lettre, et sa satisfaction sembloit dépendre de l'assurance qu'il vouloit que je lui donnasse que les envoyés de M. Amherst n'étoient plus dans les vaisseaux et qu'on avoit pour eux les égards convenables.

Toute affaire d'échange est hors de tapis. Chacun gardera ses prisonniers, et il n'est point persuadé que M. le marquis de Vaudreuil veuille faire un échange avec M. Amherst ; il regarde cela comme une défaite.

Si j'ai pu démêler ses vues, il auroit voulu avoir l'avantage d'échanger les envoyés de M. Amherst, les rendre lui-même à ce général et envoyer le surplus de ses prisonniers en Angleterre. Dans un pays où tout s'imprime, une action ne sonne qu'en raison des tués et des prisonniers.

En conséquence, il a ordonné pour demain l'embarquement de MM. de Tourville, Deschambault, de Léry, La Chevrotière et de MM. de Saint-Félix et de Crève-cœur, non comme prisonniers. Il laisse indécis, jusqu'à nouvel ordre, le sort de MM. de Léry et d'Herbin, comme étant mariés, celui de M. de Bellecombe, en considération d'un article d'une lettre de M. de Lévis que je lui ai montré, et de l'appui qu'y a donné M. le colonel Young ; pareillement celui de M. de Privat, pour avoir dit trop promptement qu'il n'étoit pas dans le cas de ceux du 13, et il eroit à présent qu'il faut qu'il soit compris dans le sort de la garnison. Le temps apprendra ce à quoi il se déterminera.

C'est un mystère où ces officiers qui seront embarqués, doivent être transportés. J'ai ouï dire que tous

les vaisseaux destinés pour l'Europe étoient partis. Comme ce général part dans deux ou trois jours pour New-York, je croirois volontiers que ces officiers iront au même endroit. M. de Saint-Félix accepte toute route qui les conduira en Europe, et Crèveœur n'aspire qu'à aller chercher fortune ailleurs.

Comme il n'a point de prisonniers non du 13, et du grade de l'aide-maréchal des logis du régiment de Lesly, cet officier restera sans fonction jusqu'à ce que l'occasion en ait procuré un (*sic*).

M. Murray m'a dit qu'il donneroit à tout François, quel qu'il fût, la permission de sortir de la ville et d'aller où il voudroit, mais qu'il n'accorderoit pas la même facilité pour y venir. Quelque jour j'expliquerai mon idée là-dessus. Je rapporte ce trait-là seulement pour répondre en bloc à plusieurs lettres que j'ai reçues pour demander des prolongations de congé, ce qui est inutile.

Le retard des goélettes est bien mal à propos. Je crains que cela ne rende l'opération des équipages plus difficile qu'elle n'auroit été.

M. de Manneville n'a-t-il pas reçu la permission que je lui ai fait tenir de venir à Québec ?

Arnonx m'écrit de l'Ile-anx-Noix pour avoir une semblable permission. M. le chevalier de Lévis l'approuve-t-il ?

M. Monckton a paru content de la lettre de Monsieur l'intendant. Je crois que je serai obligé de demander un petit supplément d'espèces ; il n'est pas possible de laisser embarquer nus et sans le sou tant nos officiers que ceux de la colonie, entre autres Crèveœur, s'il

part, qui abandonne tous ses appointements pour une médiocre somme ; et tout régiment qui expulse un officier lui donne ordinairement sa conduite.

Le nord-est qui commence à souffler, me fait craindre que les goélettes ne soient encore longtemps à arriver. Tirez-en au moins l'avantage de sortir de votre insomnie qui, je crois, ne doit plus avoir lieu.

J'ai l'honneur d'être avec un parfait attachement, etc.

BERNIER.

P. S. — Si mon domestique n'étoit pas encore parti quand celle-ci vous parviendra, je vous prie de le protéger.

M. Desroberts qui me demande de réclamer son valet arrêté comme espion ne m'en dit point le nom, et on ne trouve rien de tel dans les prisons, m'a-t-on dit. Peut-être cache-t-il encore qu'il est le valet d'un officier.

X

A M. DE BOUGAINVILLE

27 octobre [1759], au soir.

Je viens de recevoir votre lettre et celle de M. le chevalier de Lévis. Je profite du retour du porteur pour celle-ci.

Hier au soir, les goélettes sont arrivées. Je vous marquois qu'on m'avoit fait une réponse normale sur

la demande que je faisois d'aller résider en ville pour l'expédition des goélettes. Sur mes réinstances, on m'envoya un non positif.

Ce matin, Son Exeellence m'a éerit pour m'inviter d'aller en ville et m'offrir un lit, s'il étoit nécessaire pour mon service que je couchasse en ville.

L'affaire des goélettes mise en délibération, il n'a voulu donner qu'un jour pour les charger, disant que la garnison n'avoit eu que vingt-quatre heures. Il vouloit qu'on y travaillât dès demain. J'ai obtenu que ce ne seroit qu'après-demain, et qu'on battît un ban eette après-midi, pour avertir que tous ceux qui avoient des effets à embarquer se tinssent prêts pour le 29, qu'ils eussent à les faire porter sur le rivage où il y auroit tous les bateaux suffisants pour les mettre à bord des goélettes où ils doivent être visités par un officier préposé à ee.

Voilà tout ee que je peux et ee que j'ai pu. Je ne saurois aller ehereher moi-même les effets du tiers et du quart çà et là ; je n'ai ni les bras, ni les jambes nécessaires pour faire tout ee qui m'est demandé à eet égard.

Il ne se peut que tous ces effets ne soient mis avec confusion dans les barques, en agissant de eette manière. Ainsi, lorsque les barques arriveront à Montréal, ee sera d'y mettre une sûre garde, faire porter tous les effets dans un magasin, eommettre une personne entendue pour ne les délivrer qu'à ceux à qui ils seront prouvés appartenir ; au moyen de quoi ehaeun retronvera le sien. Il ne faut pas s'attendre que les pièces soient étiquetées, si on les apporte sans

l'être, ni que les capitaines de barques puissent faire une facture ou des connoissements. C'est une maison qui brûle, sauve qui pent !

Je ferai cependant en sorte d'obtenir un jour de plus ; mais je ne l'espère pas.

Tout l'ordre que je puis mettre dans une opération de cette nature, c'est que les premiers arrivés au rivage seront les premiers embarqués, afin de faire place aux suivants.

Quant aux domestiques venus sur les barques, il n'en vouloit laisser descendre aucun. J'ai eu de la peine à faire excepter le maître d'hôtel de M. le marquis de Vaudreuil et le valet de M. l'intendant. Ses raisons sont qu'on a abusé de la liberté qu'on a donnée ci-devant de venir en ville, et qu'il croit qu'il y est venu des officiers ainsi travestis. Je tairai à ce sujet une histoire aussi fausse que ridicule qu'on m'a faite.

Il s'est pourtant relâché à en laisser descendre en donnant à chacun un soldat pour l'aider et l'accompagner.

Le pire, et ce qui me désespère, c'est qu'aujourd'hui les vivres de tous ces valets finissent, à ce que m'ont dit les capitaines, et que Monsieur le général m'en a déjà refusé. Voilà un mal où je ne vois pas de remède.

Notez qu'il a fait apporter devant moi toutes les lettres qui étoient dans ces barques, qu'il m'a donné les miennes sans y vouloir regarder ; mais qu'il s'est amusé à en lire quelques-unes tout haut. On étoit à table, au dessert. Une entre autres mande en France que *Québec est pris : mais qu'on a de bons moyens pour le reprendre cet hiver : le froid, les Canadiens et les sauvages*. Se peut-il qu'il y ait des gens aussi inconsi-

dérés ? Bien d'autres lettres n'étoient pas mieux, en sorte qu'il a ordonné qu'elles fussent toutes lues.

Je viens, Monsieur, à vos lettres reçues aujourd'hui. Au premier moment de loisir, je ferai l'état que M. le chevalier de Lévis demande des morts et des embarqués. On a été très satisfait des quatre charretiers renvoyés. Pareille protestation de se conformer au cartel, auquel il ne peut cependant faire cadrer le 13. Après les goélettes finies, j'aurois envie de reprendre cette affaire comme de moi-même, et obtenir le renvoi libre de nos messieurs qui restent et ne s'embarqueront pas à ce que je crois, soit pour les jeunes marins, ou pour acompte de rançon ou de prisonniers futurs (*sic*).

Il m'a fait voir la lettre que vous lui avez écrite ; je lui ferai voir la vôtre. Je tâcherai de déterminer quelque chose pour l'Hôpital-Général. Il paroît vouloir protéger toutes les maisons des Dames religieuses, et le renvoi des bestiaux ne peut que lui être très agréable.

L'apparition de nos cavaliers à la portée de fusil de l'hôpital, sur la droite de la rivière, lui déplaît infiniment ; et contre ce que j'avois dit, il m'a dit qu'il feroit tirer dessus comme sur des maraudeurs par la garde de l'hôpital, que, jusqu'alors, il n'avoit mis que comme garde de protection et de bon ordre. Il m'a ajouté que, s'il prenoit sous la volée de son canon des cavaliers venus sans officiers et non en nombre de quinze ou dix-huit, il les traiteroit aussi comme maraudeurs.

J'ai l'honneur d'être avec un parfait attachement, etc.

XI

A M. DE BOUGAINVILLE

29 octobre 1759.

Vous avez vu par ma dernière l'arrivée des goélettes et les premiers pas qu'elles m'occasionnèrent, entre autres la dure condition de tout embarquer dans un jour ; mais ce n'étoit qu'un prélude de celles qu'on vouloit me faire. Toutes impossibles ; et, si l'on n'y avoit pas mis des tempéraments, les goélettes s'en seroient sans doute retournées à vide.

On vouloit : 1^o que les barques se tinssent au large au delà du mi-canal ; 2^o que je rassemblasse tous les équipages dans une maison ou place pour, dans une matinée, en faire la visite, y mettre le scellé, et embarquer l'après-midi ; autant valoit-il commander de prendre la lune avec les dents. Deux mémoires de ma part consécutifs sur le même objet. Résultat : les barques venues, échouées sur la grève pour charger à leur manière accoutumée ; mais personne encore de descendu ; refusé net pour les capitaines de ces barques ; deux officiers principaux nommés pour aller avec moi de maison en maison visiter les coffres et y mettre ensuite le scellé ; après quoi il sera libre de les embarquer avec le temps nécessaire. Ainsi, tout le jour d'aujourd'hui, j'ai couru comme un rat de cave.

M. le marquis de Vaudreuil auroit tort de croire que je sois maître de l'embarquement. Quiconque plaît aux examinateurs passe le premier. Quatre goélettes ne

suffiroient pas ; il y en a même qui en abusent et qui y mettent leur maison entière. Seulement j'ai fait dire aux capitaines des barques de réserver de la place pour les premières personnes en place, et de recevoir tout d'ailleurs ; ce qui laissera toujours subsister une très grande confusion pour la reconnaissance de ces effets à Montréal.

Une difficulté plus grave a roulé sur la proposition d'envoyer des hommes pour bûcher pour l'hôpital. On l'a trouvée fallacieuse ; on a voulu y substituer d'abord d'autres impraticables, ensuite celle-ci, sur laquelle on a tenu ferme, et moi refusé constamment, c'est-à-dire que vous deviez envoyer trente hommes avec un officier de votre armée, auxquels se joindroient trente soldats anglois avec un officier, et le total iroit ensemble couper dans les bois. Notez, et vous l'avez vu dans mes lettres, que c'est la même proposition, à l'officier près, que je fis à M. Monckton, que ce général agréoit et à laquelle M. Murray s'opposa. J'en rendis compte dans le temps, et M. de Lévis, dans ses lettres, désapprouve ce mélange comme pouvant être sujet à des suites fâcheuses, et me dit de ne rien faire de semblable. Cette mixture auroit à présent de plus grands inconvénients.

Aujourd'hui, on m'a envoyé faire des propositions raisonnables que je n'ai pas balancé d'accepter, et peut-être que M. Murray en écrira directement chez vous. Elles consistent à envoyer de là-haut quarante ou cinquante Canadiens avec leurs haches. Arrivés ici, on en fera la revue et un rôle ; ils partiront le matin pour aller au bois, reviendront chaque soir à l'hôpital où on en fera l'appel ; l'hôpital les nourrira et les paiera ; ils

ne pourront s'écarter sans permission. J'y ai souscrit sans difficulté ; mais j'attends l'ordre final, ou, supposé qu'on vous offre ce parti directement dans les lettres qu'on doit vous écrire, je vous prie de ne pas perdre de temps à faire faire les commandements de ces hommes à la Pointe-aux-Trembles, Saint-Augustin, Lorette, mais non Charlesbourg et Beauport ; on ne l'agrémenterait pas, et ce serait donner de l'humeur inutilement. Si cela se fait, ce sera ma dernière opération à l'hôpital. A l'instar des ambassadeurs, j'ai annoncé hier ma retraite et dit qu' aussitôt les goélettes parties, mes papiers et ma caisse arrangés, je prendrais mon audience de congé.

Mes lettres lues et décachetées en ma présence me donnèrent une humeur respectueuse. Je soutins qu'étant libre et chargé de fonctions publiques, on ne pouvoit et on ne devoit en voir que ce que je voulois montrer (M. Monckton en a agi ainsi) ; que, renfermé dans les bornes de ma mission et recevant des ordres de mes supérieurs, je pouvois souvent être dans le cas de demander des explications ou des rétractations, ce qui pouvoit et devoit me laisser une entière liberté de m'entretenir avec eux. M. Monckton en jugeoit ainsi puisqu'il m'a renvoyé plusieurs lettres sans les décacheter, qui lui tomboient dans les mains. Il faut tout dire : en effet, l'immense quantité de lettres venues par ces barques, dont plusieurs devoient mériter punition à leurs auteurs ou pour leur ineptie ou pour leur indiscretion, ont excité ce petit orage et donné lieu à cette inquisition.

Je ne me suis nullement mêlé de l'affaire de M. de Braux, ni me mêlerai de celle d'aucun particulier pris

individuellement. Rien n'est si facile que d'avoir les pieds chauds et de faire des raisonnements sans sollicitude que de soi-même. MM. Boisset et Saint-Félix partent par les barques, M. Daine et sa femme. Les valets dans les barques sont sans vivres ; j'ai déjà fait vingt propositions pour eux, celle-ci entre autres de faire rendre en nature les vivres qu'on leur donnera.

J'ai l'honneur d'être avec un parfait attachement, etc.

XII

A M. DE BOUGAINVILLE

30 octobre 1759, au soir.

Celle d'hier devoit être portée ce matin, et elle ne le sera que demain. J'y ajoute celle-ci, sans avoir rien de particulier, sinon que, depuis huit heures du matin jusqu'à cinq du soir, je n'ai fait que courir de la Haute à la Basse-Ville, avec les deux examinateurs, de maison en maison, pour apposer le cachet. Nous avons au moins scellé trois cents coffres pour charger quatre goélettes. C'est une opération où je suis purement passif. Tout joli minois a la préférence. Dans chacune de nos goélettes, il y a un officier et six hommes ; ainsi j'ai peu de crédit nulle part.

En vérité, il y en a qui abusent de cette facilité, et je crois que je dois en nommer deux : M. Martin et

M^{me} de Beaujeu, et bien d'autres qui feront sans doute de bonnes affaires : plus de la moitié de leurs coffres sont sûrement des marchandises, où il y aura à gagner trois ou quatre cents pour cent. Leur scellé a été mis le premier sans ma connoissance, et par conséquent embarqué les premiers (*sic*). Ajoutez à cela qu'il n'y a pas quinze charretiers en ville ; tons ont fui à la campagne, et, ces charretiers, on ne les a que par protection ; en sorte que je vois d'ici les goélettes chargées, et peut-être la moitié des équipages de nos officiers laissés derrière. Je n'ai rien dans les goélettes, et j'en serai sans doute responsable à l'égard de plusieurs. Enfin il y en a qui font embarquer des commodos vides ; un joli visage n'a jamais perdu son procès.

Les valets ne viendront absolument pas en ville. Outre la raison de la crainte qu'il n'y ait quelque officier travesti, qui étoit la première, on y ajoute celle-ci, c'est que par les lettres qu'on a arrêtées, on a vu qu'elles ne parloient que d'emplettes et d'achats de choses, la plupart prohibées, et que si ces valets, dont le nombre a effrayé, descendoient à terre, ils épuiseroient la ville. Tous les Anglois crient sur la révolution des marchandises ; tout a plus que doublé de prix depuis quinze jours, et il y a ordre aux marchands, sous peine de punition, de ne vendre à une personne qu'une quantité médiocre.

J'ai enfin obtenu la permission de faire acheter deux cents livres de biscuit pour donner à ces valets dont les vivres finissent hier.

Le vaisseau espagnol a eu deux coups de canon et a mouillé un peu au-dessus de la construction ; j'ignore

encore quel sera son sort. Il y a encore un vaisseau anglois qui doit partir pour Halifax.

J'ai l'honneur de vous souhaiter le bonsoir et d'être avec un parfait attachement, etc.

BERNIER.

P. S. — Je ne vous ai jamais parlé, mon général, des fausses démarches de M. de Braux, parce que chacun de ces messieurs croit devoir arranger son sort comme il lui plaît. M. de Braux, en arrivant ici, dit qu'il avoit pouvoir de vous de traiter de sa liberté ; je lui dis que ses prétentions étoient contraires à vos ordres et à ceux de M. de Vaudreuil ; ainsi je lui ai laissé faire ce que je n'ai pu empêcher.

En général, j'ai peu à me louer de ces messieurs. En gros, je n'ai rien omis de ce que je pouvois pour les servir ; mais leurs prétentions sont si injustes à tous égards qu'il est impossible de les satisfaire. Peu s'en faut que leur qualité de prisonniers ne leur fasse regarder un commissaire comme un valet qui doit toujours être prêt à marcher suivant leur caprice. La maladie rend chagrin et l'oisiveté enfante mille propos. Mais, pour moi, un seul objet m'occupe, c'est d'aller droit à mon but, quand je l'ai une fois médité.

XIII

Le 5 novembre 1759, au soir.

Mes deux dernières *communes* vous auront fait voir tout l'embarras que l'expédition des goélettes m'a donné, et comme, des propositions les plus difficultueuses, on a passé aux indulgences les plus grandes. Je ne puis que me louer de M. Murray à cet égard. Si quelqu'un a à se plaindre, ce n'est ni sa faute ni la mienne. J'ai fait faire toutes les recherches possibles pour savoir où il y avoit des équipages militaires.

Plusieurs, sans doute, se sont abusés en m'écrivant qu'ils avoient des effets là et ici. Les accidents arrivés dans la ville les ont fait changer de place et périr en partie. D'ailleurs, vous savez que c'est un usage à chacun de laisser ses affaires, l'un à son ami, l'autre à son hôte ou à sa maîtresse. Tout ce que j'ai pu faire, ça été de trouver les moyens de les faire enlever à ceux qui en étoient chargés et qui les venoient déclarer. J'aurois eu mille jambes que je n'aurois pas suffi à toutes les courses qu'on m'a demandées à cette occasion.

Vous êtes au fait, mon général, par ma dernière, de ce qui est arrivé ici au maître d'hôtel de M. de Vaudreuil et au laquais de Monsieur l'intendant. C'est une chose qu'il faut laisser tomber. On se repent sans doute ici de la promptitude. J'en ai donné les raisons ; ceci ne porte point sur un objet assez important.

J'ai écrit deux fois à la cour par Marcel ou M. de Bernetz et par M. d'Aubrespy ; M. de Saint-Félix m'a

fait manquer la troisième, s'en étant chargé et ayant oublié de la remettre à Lusignan. Je erois que les occasions pour France sont à présent à Batisean; je voudrois bien savoir quelque chose à eet égard pour avoir mes pièces préparées à temps.

Le soldat Dorseval, pour lequel M. Boileau m'écrit de votre part, est un être qui m'est inconnu, et toutes les recherches que j'ai faites ne m'ont rien découvert.

J'ai reçu ce soir vos lettres, et ce matin j'avais pris un *permis* pour l'enlèvement de mon équipage qui m'a été accordé très gracieusement, avec liberté d'emporter toutes sortes de provisions. Excédé de fatigues et de dégoût, je n'aspirois qu'à m'aller ensevelir dans une case et y rêver philosophiquement. Mais je vais suspendre cette résolution pour quelques jours, quoique je ne vois plus de nécessité pour moi à rester ici. On est ferme de part et d'autre sur les malades entrés du 13; l'hôpital est bien approvisionné, au bois près, et il faut attendre les gelées. Nous n'avons plus ici [que] vingt malades à la ration du Roi, les officiers exceptés. Quant aux difficultés qui pourront survenir, je erois que j'y serai de peu d'utilité, à moins que pour eet hiver on ne fit quelques arrangements pacifiques et de tranquillité.

Depuis le départ de M. Mouckton, j'ai eu les difficultés de changement d'opinion. C'étoit peut-être la nouveauté du commandement. Mais les choses, peu à peu, se sont beaucoup mieux humanisées, et je erois que, de notre côté, nous devons continuer sur les mêmes principes. J'aimerois mieux avoir une heure d'entretien pour m'expliquer que toutes les lettres du monde.

J'ai donné à Crèveœur deux cent quarante livres ; je ne pouvois moins faire pour nous en débarrasser. D'ailleurs, il ne seroit et ne pouvoit partir sans ce secours. Il m'a laissé un état de ses dettes actives et passives.

Le vaisseau espagnol a touché si rudement à Saint-Augustin, qu'en arrivant ici il a été condamné ; sans quoi on l'auroit laissé aller sans molestation. On lui a donné vingt charpentiers pour essayer de le radoubier, mais en vain ; M. Murray en est très fâché ; ces Espagnols lui sont à charge.

Demain, je donnerai un mémoire * pour proposer la liberté de nos messieurs du 13, en remettant la décision de leur sort à ce qu'en décideront les commissaires des deux couronnes pour la balance et l'échange des prisonniers, ... mais je doute qu'il ait quelques succès.

Je remettois à mes premiers moments de liberté hors d'ici à mettre mes papiers en ordre ; cependant voici la date de la mort des officiers dans cet hôpital †.

Mes lettres ei-jointes à M. de Vaudreuil et Monsieur l'intendant vous rendront compte, mon général, de mes autres détails. Tous nos messieurs se rétablissent à vue d'œil. Les soldats, à mesure qu'ils guérissent, prennent la file des champs.

J'ai l'honneur d'être avec respect, etc.

* Voir plus loin, pièce XV.

† Pièce suivante.

XIV

État des officiers morts à l'Hôpital-Général

Régiments :

Languedoc :	M. de Marillac, capitaine.	le 20 octobre.
Guyenne :	M. Cornier, capitaine.....	5 octobre.
	M. De Grave, capitaine...	24 octobre.
	M. Dupont, lieutenant.....	16 septembre.
	M. Fouquet, lieutenant...	11 octobre.
Béarn :	M. de Maubeuge.....	12 octobre.

XV

COPIE DU MÉMOIRE ADRESSÉ A M. MURRAY PAR M. BERNIER,
LE 6 NOVEMBRE 1759

Le commissaire des guerres a l'honneur d'observer à
Son Excellence :

1^o Que M. de Braux et les autres officiers du 13
septembre tombent dans le plus grand malheur qui
puisse arriver à un officier. Leurs cadets vont leur
passer sur le corps, et ils perdront leur avancement,
peut-être pour bien des années, suivant la constitution
du service françois qui ne permet pas de passer d'un
régiment dans un autre, ni d'acheter des grades et des
emplois.

Ils sont encore peut-être dans le cas de rester sans appointements, suivant la rigueur de l'ordonnance, soit qu'on les considère comme prisonniers ou comme absents de leur corps.

2^o Son Excellence les sauve de ce malheur en leur rendant leur liberté, et remettant la décision de leur sort à ce qu'en décideront les commissaires des deux couronnes lorsqu'ils régleront la balance des prisonniers réciproques.

3^o La dernière guerre offre plusieurs exemples où les généraux ont rendu la liberté à des officiers, uniquement par considération pour leur fortune. Le sieur commissaire en a vu un exemple en Angleterre sur un officier dans la position de M. de Braux, lorsque les deux couronnes étoient en différend sur le sort de ce qui étoit pris avant la guerre déclarée ; cet officier demanda sa liberté à la cour britannique et l'obtint.

4^o Si Son Excellence adopte ce tempérament, le sieur commissaire, en vertu de ses pouvoirs, dressera un acte pour laisser aux deux cours la décision du sort de ces officiers, quoique déclarés libres par Elle, et il espère que cet acte ne pourra que plaire à la cour britannique lorsqu'il ne roulera que sur une action de générosité.

5^o Cet arrangement d'ailleurs est dans l'esprit des articles 2, 19 et 26 du cartel, où ceux qui l'ont rédigé ont mis toutes les faveurs possibles pour l'officier.

6^o Le sieur commissaire a l'honneur d'observer à Son Excellence que quelques officiers ne décident point pour l'avantage des armes ; on les remplace facilement. Eux seuls en souffrent, tandis que le cas des soldats est bien différent.

7^o Que M. le marquis de Vaudreuil ne peut absolument pas changer de terme. Il pourroit donner la liberté de son plein mouvement à vingt officiers, comme il en a usé envers Messieurs les garde-marine, plutôt que de se prêter à un autre tempérament pour un seul officier. Son Excellence connoît toute la différence qu'il y a entre une action noble et une qui porteroit un caractère de faiblesse.

8^o Le sieur commissaire, chargé par état et par ordre exprès de travailler à éloigner le malheur où ces officiers vont tomber, ne sauroit trouver d'autre *medium* où Son Excellence puisse agir d'une manière agréable à la cour et plus conforme à la bonté de ses sentiments.

(Sans signature).

XVI

6 novembre 1759.

Je viens d'envoyer au général anglois le mémoire dont j'ai parlé. Je ne traite rien que par écrit, et j'en joins ici la copie, par laquelle vous verrez sur quel pied je travaille *.

Cette affaire seroit peut-être terminée sur ce *medium*, si ces messieurs n'avoient pas été s'ingérer dans leur affaire et tenir des propositions dont ils ne sentent pas la conséquence.

* Pièce précédente.

M. de Braux, qui est celui qui y est le plus intéressé, me touche d'autant plus qu'il le sent le moins, parle d'une façon peu louable : tantôt c'est plainte sur celui-ci, tantôt sur celui-là ; tantôt il veut quitter le service pour n'avoir plus de supérieurs. En général, je n'ai qu'à me plaindre de toutes leurs inconséquences.

Messieurs les généraux anglois paroissent donner une facilité extrême auprès d'eux, sans paroître y entendre finesse, et on est la dupe, si on ne se réserve pas d'autant.

Je serois fâché, mon général, que vous fissiez d'autre usage de ceci que de me plaindre dans ma mission ; et je ne désire me tirer de l'hôpital que pour ne pas entendre davantage mille propos qui ne décideroient pas une affaire. Je l'ai dit : l'oisiveté est un grand vice, et la maladie rend chagrin.

(Sans signature).

P. S. — Je n'aurai peut-être pas réponse à mon mémoire de deux jours ; c'est l'usage ici.

LETTRES DE M. DE RIGAUD *

AU

CHEVALIER DE LÉVIS

I

Montréal, le 20 août 1759.

Monsieur l'intendant mande à M. Martel que l'armée n'a des vivres que jusqu'au 15 ou 20 du mois prochain, qu'ainsi il est d'une nécessité indispensable d'accélérer la récolte dans le gouvernement de Montréal, d'y faire battre et moudre les blés pour les envoyer incessamment à l'armée, et il lui ajoute de me demander par écrit deux cents hommes, ce que ce commissaire vient de me faire.

Il n'y a point de différence pour la maturité entre les blés d'automne et ceux du printemps; les uns et les autres étant mûrs au point de s'égrener. Cette considération, avec la nécessité de pourvoir promptement au besoin de l'armée, m'a déterminé d'arrêter deux cents hommes des Trois-Rivières, arrivés hier sous les ordres de M. Couterot, et de les remettre à

* M. de Rigaud était le frère du marquis de Vaudreuil, gouverneur du Canada.

M. Martel pour qu'il en fasse une égale distribution dans les paroisses de ce gouvernement, en sorte néanmoins qu'on puisse, suivant vos intentions, les réunir aisément au besoin.

Les cent cinquante hommes que vous aviez destinés pour cette opération, ont déjà été mis en ouvrage par ce commissaire, et je ne doute point qu'avec l'empressement naturel qu'ont tous les habitants à sauver leurs moissons, les précautions que j'ai prises et les attentions qu'y porteront ceux que j'ai chargés de ce détail, la moisson ne soit bientôt faite dans ce gouvernement.

J'ai, suivant vos ordres, remplacé à M. de Bourlamaque les cent vingt hommes devant et derrière que vous lui avez demandés, et qu'il a envoyés à M. de Vassan.

M. de Beauclair, avec le reste de son détachement, partira, je pense, demain de Laehine pour vous aller joindre. Si cependant vous jugez avoir besoin des deux cents hommes du détachement de M. Couterot, vous n'avez qu'à donner vos ordres et ils seront exécutés.

J'ai l'honneur d'être avec respect, etc.

II

A Montréal, le 31 août 1759.

Je viens de recevoir une lettre de mon frère qui me marque qu'il est de la dernière conséquence de faire faire toutes les récoltes ; que l'armée de Québec est au

moment de n'avoir plus de vivres ; que pour cela il faut que je mette tout en œuvre, non seulement pour faire récolter les blés, mais même pour les faire battre tout de suite, pour pouvoir leur envoyer promptement des farines, n'ayant des vivres pour la subsistance de l'armée que jusqu'au 11 septembre, quoique tout le monde réduit à trois quarterons de pain ; et, supposé que je n'aie pas assez de monde, de prendre tout celui qui est nécessaire des Rapides et même de l'Ile-aux-Noix. Mon frère me marque qu'il a l'honneur de vous écrire, sans doute à ce sujet ; mais, n'ayant pas vu cette lettre, je pense qu'il l'aura oubliée sur son bureau.

Il y a longtemps que je marque à mon frère qu'il sera bien difficile avec aussi peu de monde qu'il y a dans ce gouvernement de pouvoir récolter tous les blés, et encore plus impossible de pouvoir les faire battre avec deux cent cinquante hommes qui ont été remis à M. Martel pour cela, dont partie est malade et déserté, et que deux hommes ne battent par jour que deux minots. Il en faut pour un mois de vivres à l'armée de Québec dix mille minots. Je lui ai annoncé que, non seulement il se perdra quantité de blé, mais qu'il ne doit pas non plus se flatter que l'on puisse fournir les vivres nécessaires à son armée au temps marqué.

Je vous prie, Monsieur, de vouloir bien pour accélérer cette besogne qui est de la dernière importance, m'envoyer trois à quatre cents hommes promptement, pour les distribuer dans ce gouvernement ; sans quoi l'armée de Québec va se trouver au 15 de l'autre mois sans une livre de farine. Si vous avez la bonté de m'envoyer le monde que j'ai l'honneur de vous demander, je vous prie

d'en donner la conduite à un officier pour le remettre ici avec le rôle, et, autant que vous le jugerez à propos, de prendre de préférence des hommes de ce gouvernement, de toutes les paroisses, parce que ceux du gouvernement de Québec et des Trois-Rivières désertent journellement à ne pouvoir pas les tenir.

Les Abénaquis de Saint-François ont arrêté le 24 de ce mois deux officiers anglois et sept Loups, qui leur ont présenté des paroles de la part du général Amherst pour rester sur leurs nattes. Mais le principal objet de la mission de ces officiers étoit de porter des lettres de M. Amherst au général Wolfe. On n'a pas pu avoir ces lettres ; les officiers ainsi que les sauvages, à ce que l'on dit, se voyant arrêtés, ont mangé leurs lettres.

M. de Bourlamaque m'a envoyé hier au soir un officier de Rogers, qui commandoit un parti de sept hommes (*sic*) qui ont été défaits par de nos sauvages. Cet officier dit que les Anglois font un fort sur la hauteur de Saint-Frédéric, et qu'ils construisent un brigantin de dix-huit à vingt pièces de canon.

J'ai l'honneur d'être avec respect, etc.

III

Montréal, le 1^{er} septembre 1759.

J'ai reçu la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire le 30 août. Le sieur Blondeau m'a remis le prisonnier anglois.

Si vous ne pouvez pas m'envoyer les trois à quatre cents hommes que j'ai eu celui de vous demander par ma dernière lettre, conformément à ce que mon frère m'a marqué, nous sommes ici dans l'impossibilité de pouvoir envoyer à Québec de quoi faire subsister l'armée, faute de monde pour faire battre le blé. Je lui en ai rendu compte ; c'est sur cela sans doute qu'il m'a marqué d'en tirer ce qui seroit nécessaire des Rapides et même de l'Île-aux-Noix. Mais M. de Bourlamaque m'écrira qu'il est toujours incertain si le général Amherst viendra l'attaquer ou non, et qu'il n'est déjà que trop faible de monde pour résister à dix ou onze mille hommes qui en peu de temps peuvent être sur lui.

M. Martel m'a envoyé demander la déposition de plusieurs prisonniers que des sauvages ont faits près du Moulin-à-Foucault, pour en tirer copie et vous l'envoyer, comme je comptois le faire.

Il a fallu envoyer ces jours-ci trois cents quarts de farine à Québec. Nous n'en n'avons presque plus ici pour la subsistance journalière. J'ai donné ordre qu'il vous fût envoyé cent vingt-six quarts de farine et quarante-cinq de lard qui étoient à Lachine, lesquels partiront demain et seront conduits par les quarante-huit hommes que vous avez envoyés pour cela.

J'ai l'honneur d'être avec bien du respect, etc.

IV

A Montréal, le 6 septembre 1759.

Je vous envoie, mon cher chevalier, une lettre que mon frère me marque de vous faire passer par une occasion expresse.

Je pense que vous avez tout le temps de vous bien ennuyer à votre Ile-aux-Galops ; je ne le erois pas un fort joli séjour ; mais il vous faut de la patience ; et songez à eonserver votre santé.

J'ai l'honneur d'être parfaitement, etc.

RIGAUD DE VAUDREUIL.

P. S. — Rien de nouveau à Québec ; sinon cinq frégates ou senaux qui ont eneore passé au-dessus de la ville. L'on ignore totalement quels sont les desseins du général Amherst, s'il attaquera ou non. La saison s'avanee.

V

Ce 15 septembre 1759, à neuf heures et demie.

Je reçois dans le moment des nouvelles de l'île Oracointon. Je vous en aurois envoyé l'extrait si je n'eusse eraint de retarder votre voiture. Je ferai partir un eourrier sous deux heures qui vous informera de tout, l'ennemi étant en foree à Chouaguen.

J'ai l'honneur d'être avec respect, etc.

VI

A Montréal, le 15 septembre 1759.

J'ai reçu un instant avant votre départ un courrier de l'Ile-aux-Galops. J'eus l'honneur d'aller chez vous pour vous en communiquer les dépêches ; et, comme le temps ne me permettoit pas de faire aussi promptement des extraits de tout ce qu'elles concernoient, que votre domestique demandoit, je pris le parti de lui remettre une lettre pour vous, par laquelle je vous marquois que sous deux heures j'expédierois un courrier pour Québec.

Vous trouverez ci-joint, Monsieur, une lettre de M. de Beauclair, avec un mémoire qu'il a présenté à M. le chevalier de La Corne, relative aux instructions que vous avez données à ce commandant. Il entre dans le détail des opérations à faire en conséquence ; mais il paroît que M. le chevalier de La Corne craint la division de ses forces. Cependant il dit dans sa lettre que sa disposition est telle que vous l'avez ordonnée. Je la joins ici. Vous y verrez encore que les sauvages de ce poste ne sont pas dans les plus favorables dispositions, surtout le Grand-Onéyou.

M. le chevalier de Pinsens a aussi présenté à M. le chevalier de La Corne un autre mémoire relatif à la défense de la première ligne, et demande à ce commandant d'être chargé de l'exécution ; mais j'ignore si sa demande lui a été accordée.

M. Desandrouins marque que sa place est à cinq pieds de hauteur partout, que les terres deviennent rares et qu'ils seront obligés de se resserrer les uns sur les autres pour en trouver; que M. de La Corne se donne tous les soins possibles pour les camps du dehors et que M. de Beauclair est aussi assidu qu'eux sur les travaux, et qu'enfin tous ces messieurs sont très zélés pour l'exécution de votre projet de défense, persuadés qu'ils sont qu'il ne peut y en avoir un meilleur.

Le sieur La Force, par sa lettre du 12, marque qu'il a été jusqu'à la vue de Niagara, qu'il n'y a point vu de tentes hors du fort, mais seulement une garde au petit marais, à l'entrée du bois; que le fort lui a paru bien rétabli et tel qu'il étoit avant sa prise; que le 10, à deux heures après-midi, il a pris connoissance du fort Chouaguen; que ce qu'il a vu a plutôt l'air d'une ville que d'un camp, y ayant beaucoup de maisons grandes et des tentes; que où étoit le vieux fort Ontario, il y a une grande maison autour de laquelle il a aperçu quelques cabanes sauvages; qu'étant mouillé le 11 avec M. de La Broquerie entre les Iles-aux-Galops, celui-ci envoya son canot avec quatre hommes, à une petite île pour faire du bois, qui furent pris par environ deux cents hommes qui étoient embusqués dessus, lesquels se rembarquèrent dans dix-huit berges, lesquelles se sont retirées dans la petite rivière Lecomte, où M. de Langy croit les avoir vues. Le grand calme a empêché les sieurs La Force et La Broquerie de les suivre.

Je vous prie de faire part de ma lettre à mon frère,

le temps ne me permettant pas de lui détailler les nouvelles.

J'ai l'honneur d'être bien respectueusement, etc.

RIGAUD DE VAUDREUIL.

P. S. — M. le chevalier de La Corne, par sa lettre du 13 septembre 1759, marque que les Anglois ont pris quatre Canadiens du bâtiment de M. de La Broquerie qu'il avoit envoyés dans un canot d'écorce faire du bois à l'Ile-aux-Galops ; que les Anglois sont en force à Chouaguen ; que l'île Oracointon est bientôt à six pieds de hauteur ; que la terre y manquera et que M. de Beauclair compte y tenir bon ; que nous avons six jacobites montés ; que les sauvages de ce poste sont bien dérangés, surtout le Grand-Onéyou ; que M. de La Corne pense qu'il ne tardera pas à se ranger du parti de l'Anglois ; qu'il a peur qu'il n'en entraîne d'autres avec lui ; que les sieurs La Force et La Broquerie sont en avant, bien placés, ainsi que M. de Langy, qui avec cinq canots, doit aller épier la nuit à l'Ile-aux-Chevreuils les mouvements des Anglois ; que s'ils viennent en force, alors il le fera savoir à M. le chevalier de La Corne, qui, s'il est forcé, se repliera à Oracointon, où est M. de Beauclair avec qui il s'est consulté, ainsi qu'avec M. Desandrouins.

VII

A Montréal, le 21 septembre 1759.

J'ai reçu la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire. Vous me renvoyez à la lettre de mon frère pour savoir les nouvelles de l'armée ; mon frère me renvoie à la vôtre pour en être instruit. Il seroit pourtant bien nécessaire, quand mon frère me fait l'honneur de m'écrire, d'entrer dans quelques détails à ce sujet, par rapport aux sauvages qui, journellement, m'en viennent demander. Ne pouvant leur en dire, il faut que j'en forge, pour les empêcher de s'arrêter à celles du public qui ordinairement sont fausses ou mauvaises.

Tout semble bien aller du côté de l'Ile-aux-Noix ainsi que du côté des Rapides, puisque je ne reçois point de nouvelles que les ennemis font aucun mouvement dans ces deux parties.

J'ai l'honneur d'être avec un attachement respectueux, etc.

LETTRES DE M. PÉAN *

AU

CHEVALIER DE LÉVIS

I

A Montréal, le 26 juillet 1756.

Permettez, Monsieur, que je vous marque ma sensibilité de n'avoir pas reçu de vos lettres par deux occasions qui sont venues de votre camp. Je connois combien vous êtes occupé; mais je vous supplie, Monsieur, de me mettre seulement deux mots sous le couvert du sieur Pénisseault et me donner des nouvelles de votre santé à laquelle je m'intéresse très fort. Si M. de Vaudreuil vouloit me laisser partir, je serois bientôt à vous; je me flatte cependant qu'il me le

* Michel-Jean-Hugues Péan, était "aide-major des villes et château du gouvernement à Québec". C'était un homme doué de solides qualités qui le rendirent utile aux chefs de la colonie; mais il était intéressé et sans scrupules. Il fut enveloppé dans la condamnation qui frappa l'intendant Bigot et ses complices à leur retour en France.

permettra sous dix à douze jours. Je ferai de mon mieux pour vous soulager dans bien des menus détails qui ne font que vous prendre du temps. J'ai eu l'honneur de vous écrire hier par le valet de mon beau-frère qui est allé le joindre à Saint-Jean. Vous recevrez cette lettre dans le même temps que celle-ci. Il ne tient pas à moi que vous n'ayez votre nécessaire pour tout ce qu'il faut à l'armée. Je le fais bien partir d'ici, mais l'on ne suit pas les ordres que je fais donner à Saint-Jean et à Chambly ; je les ferai réitérer si souvent qu'à la fin ils seront exécutés.

Il part demain soixante-dix-huit hommes des bataillons des troupes de terre avec cinq cents Montréalistes qui vont les suivre et partir avec eux. Nous avons aussi près de sept cents recrues en route conduites par des officiers.

Nous venons d'avoir quatre jours de nord-ouest, qui ont jeté dans la rivière Chambly dix à douze barques chargées de provisions pour Carillon. M. Bigot s'est transporté sur les lieux dans tous les entrepôts jusqu'à Saint-Jean ; il y a mis l'ordre, et vous vous apercevrez de sa visite. Je n'ai pu l'accompagner, parce que j'étois nécessaire ici.

J'ai grand'peur que nous n'ayons que trop bien jugé de l'opération de M. de Montcalm. J'en ai conféré avec M. Bigot qui le craint aussi. Il n'y a pas de votre faute ni de la mienne ; si l'on eût voulu nous croire, l'affaire seroit finie.

Rien de nouveau ici qu'un bateau de l'Ile-Royale qui nous apprend qu'il y a six vaisseaux anglois qui croisent

devant Louisbourg, mais fort mal armés. M. de Beausier pourroit bien les prendre.

Ma femme, dont je reçois dans le moment une lettre, me charge de vous dire mille choses pour elle et combien elle est charmée que j'aille vous rejoindre. Elle a reçu une lettre du chevalier de Rohan (?) qui lui fait grandement votre éloge. Ce n'est pas étonnant, l'ayant connu de bon discernement.

Permettez-moi, Monsieur, de mettre sous votre couvert une lettre pour M. de la Colombière, qui lui est de conséquence. Je vous serai obligé de vouloir bien la lui faire remettre, et d'en envoyer la réponse sous le couvert de Pénisseault. Je souhaite qu'il réussisse dans la découverte qu'il va faire dans le lac Saint-Sacrement.

Continuez-moi, je vous prie, Monsieur, l'honneur de votre amitié ; je me ferai toujours un point essentiel de la mériter par les sentiments les plus vifs du respectueux attachement avec lequel j'ai l'honneur d'être, etc.

PÉAN.

P. S. — Bien des amitiés, je vous prie, à M. de Fontbrune ; votre hôte, Pistolet, a été deux fois commandé, et je l'en ai tiré, m'ayant dit que vos effets demandoient sa présence.

II

A Montréal, le 26 juillet 1756.

Je reçois, Monsieur, la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire au moment du départ de M. de

Bleury. J'ai fort grondé le sieur Pénisseault, mais il m'a dit que l'on ne faisoit que de la lui remettre. J'ai toujours un nouveau plaisir d'apprendre de vos nouvelles, et c'est en conséquence que je vous ai prié aujourd'hui de ne m'en pas priver.

J'ai vu votre ordre de bataille que M. de Vaudreuil a trouvé au mieux. Il [ne] s'y connoîtroit pas, s'il en étoit autrement ; vous avez pourvu à tout. Je pense comme vous qu'il pourroit vous devenir utile ; cela ne m'empêcheroit pas de vous joindre le plus tôt qu'il me sera possible, ne faisant cette route que pour vous, Monsieur ; et je me fais un véritable plaisir du séjour que j'y ferai. Je tâcherai de vous porter de bonnes provisions. Il est certain que l'ennemi ne peut venir devant vingt jours, et vous aurez [le] fort plus en état et mille hommes d'augmentation. Je vous en mènerai encore avec moi quelques-uns de choix.

M. de Montcalm n'a été que trois jours ici. Il doit être au fort Frontenac actuellement et ne tardera pas à être en route. Plaise au ciel que nous nous trompions ! Je erois que vous avez besoin de presser les travaux, quand bien même l'ennemi ne viendrait pas ; la campagne en seroit moins longue.

Il paroît que les Anglois qui ont défait vos deux bateaux, se sont servis des mêmes bateaux qu'ils ont trouvés le long du lac, où il y en a beaucoup. Si vous en eussiez été informé, vous eussiez donné ordre au détachement que vous envoyez battre ces parties, de les ramener à Saint-Frédéric et de couper ceux qui seroient trop mauvais.

Je souhaite que la Colombière fasse quelque chose ; cela nous donneroit des nouvelles. Quant à l'ennemi, je suis bien persuadé que vous le traiterez au mieux, s'il veut venir. Je vais redoubler pour avoir mon congé, et me mettre à même de vous convaincre de toute la vivacité du respectueux attachement avec lequel j'ai l'honneur d'être, etc.

III

A Montréal, le 7 août 1756.

J'ai reçu avec le plaisir le plus sensible la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire du 2 de ce mois. Je suis l'on ne peut plus reconnoissant des marques d'amitié que vous m'y donnez.

Je serois certainement avec vous si l'on eût voulu me laisser partir. Après m'en avoir donné toute l'espérance, l'on m'a signifié que je ne me mettrois en route que lorsque nous aurions des nouvelles de M. de Montcalm. J'en suis fort fâché ; car réellement je me faisais une joie véritable de servir sous vos ordres. Je compte cependant que dans dix à douze jours l'affaire sera décidée du côté de Chouaguen, à bien ou à mal. Il ne paroît pas qu'il y ait plus de monde dans cette partie.

MM. de Charly, de Langy et un capitaine de Roussillon doivent vous avoir mené près de cinq cents hommes de renforts depuis l'arrivée de Méloises. Ce sont tous [des hommes] de Montréal ou soldats de vos troupes ; ainsi vous aurez plus de monde pour vos travaux.

M. de Vaudreuil ne pouvoit que trouver très bien vos dispositions, il a eu cela de commun avec tous ceux qui les ont vues. Le général vous donne ordre d'aller avec mille à douze cents hommes au fort du lac Saint-Sacrement, pour leur donner à craindre une diversion. Cela n'étoit pas de mon avis, je n'aurois pas voulu que vous y fussiez été vous-même. A la bonne heure d'y envoyer un gros détachement ! Mais, puisqu'il l'a fait, je vous conseille de mener avec vous le plus de monde que vous pourrez, et de prendre, par préférence, les miliciens de Montréal et tout ce que vous aurez de meilleur, tant dans vos troupes que dans les nôtres. Mais, sur toute chose, ne vous exposez point ; votre tête est chère à la colonie, et bien plus à ceux qui vous sont attachés, parmi lesquels je dispute la première place. Ce mouvement n'est que pour diviser l'ennemi. Je le crois trop tard ; mais vous n'êtes pas tenu à attaquer, à moins que vous ne voyiez beaucoup d'avantage. Faites toujours trier ce que vous aurez de meilleur, et songez que, plus vous aurez de monde, et plus vous serez en sûreté. Vous ne devez pas être longtemps dehors ; ainsi ne surchargez pas vos soldats de vivres. Je voudrois bien être à même de partager avec vous la fatigue que vous allez essayer, et je serois ravi si je pouvois la diminuer. Dès que vous serez en avant, il n'y aura plus rien à craindre pour les camps du chevalier de La Corne et de M. de Contrecoeur ; vous y pourrez prendre les meilleurs hommes. J'ai été bien touché de la perte de ce dernier ; ce sont des coups bien forts à supporter. La pauvre femme est dans un état déplorable.

M^{me} Péan vient de me tomber sur le corps ; elle est arrivée hier à neuf heures du soir, en poste. Elle a fait la route en deux jours. Je suis dans les frais de renouveler des noces. Elle me charge de vous dire mille choses pour elle, et vous lui avez plu si fort que je crois qu'elle me verroit partir avec plaisir pour vous aller rejoindre. Je vous prie d'être bien persuadé qu'elle ne me retardera pas, et que, dès que j'aurai mon *exeat*, je vous rejoindrai bien vite.

Je vous serai bien obligé de me faire part de vos dispositions en conséquence de l'ordre de M. de Vaudreuil, du monde que vous emmènerez et du temps que vous compterez être dehors. Il n'est pas nécessaire que vous marquiez la quantité à d'autres qu'à moi que vous emmènerez. Mais, sur toute chose, prenez le plus gros que vous pourrez, tous les sauvages. Ne vous exposez point, et soyez, je vous en supplie, bien convaincu de mes sentiments de respect et du plus vif attachement.

(Sans signature).

P. S. — Nous avons un vaisseau au Bic où il y a soixante à quatre-vingts volontaires ; nous ne savons pas son nom. Vous serez à même d'écrire en France à votre retour, parce qu'il partira un vaisseau après l'expédition de Chouaguen, à bien ou à mal.

Il nous est arrivé de la mélasse ; je vous conseille d'ordonner que l'on fasse de la bière partout ; cela rafraîchira votre armée.

IV

A Montréal, le 11 août 1756.

J'ai vu les lettres que vous écrivez, Monsieur, à M. de Vaudreuil ; il paroît qu'il doit y avoir beaucoup de monde du côté de Saint-Frédéric où vous êtes. Cependant nous avons ici interrogé les prisonniers anglois qui paroissent fort peu instruits. Ce capitaine est un habitant qui étoit sergent l'année dernière au fort Georges. Il ne parle que sur des ouï-dire. Cependant M. de Vaudreuil a trouvé au mieux votre lettre, et pense très fort qu'ils viendront à votre camp. Il a donné ordre, qu'aussitôt après la prise de Chouaguen (si nous pouvons y réussir, ce qu'il y a tout lieu d'espérer), qu'il partît sur-le-champ deux bataillons qui iront vous rejoindre, et que M. de Montcalm, avec le troisième, des sauvages et Canadiens, resteroit au fort jusqu'à ce qu'il fût entièrement évacué des vivres et de toutes les munitions de guerre, ensuite placeroit deux piquets de ce dernier bataillon à Niagara, deux à Frontenac, et s'en reviendrait ensuite à Montréal. La prise de Chouaguen doit être décidée dans quatre jours, ou elle ne le sera pas, et dans ce dernier cas, Monsieur le général donne ordre à M. de Montcalm d'envoyer un bataillon à Niagara, de venir à Frontenac avec le second et de vous renvoyer sur-le-champ le troisième. Voilà les dispositions actuelles qui sont encore susceptibles de changement.

Vous ne pouvez trop accélérer vos ouvrages. Encore quarante hommes de troupes que vous mène M. Drouil-

lon ; et M. Bailleul doit vous avoir rendu cent soixante recrues qui seront bonnes à travailler. Il nous en est encore arrivé dans le *Londonois* quatre - vingt - dix hommes qui vont vous passer incessamment.

Je ne vous parlerai point des nouvelles ni de la déclaration de guerre de la part des Anglois ; Monsieur l'intendant vous envoie des copies de ce qu'il a reçu, à ce qu'il m'a dit.

Nous avons un traité offensif et défensif avec la reine de Hongrie, ce que l'on juge de très bon augure pour nous.

Il est entré à Brest soixante-six vaisseaux suédois chargés de bois de construction. L'on pense que nous aurons les vaisseaux et les hommes.

Port-Mahon n'étoit pas pris ; mais la cour pensoit qu'il ne tarderoit pas. M. de La Galissonnière a délabré et mis en déroute la flotte angloise ; il étoit entré à Port-Mahon et devoit en repartir pour chercher l'Anglois.

L'on fait chercher une enclume et un soufflet. Le garde-magasin dit cependant qu'il en a envoyé un ces jours derniers.

Je vois encore mon départ retardé de quelques jours, d'abord parce que M. de Vaudreuil ne le veut pas que la transposition des troupes ne soit faite, et j'ai un mal de reins depuis quatre à cinq jours qui m'empêche de pouvoir marcher. Je pense cependant que cela ne sera rien et que j'aurai bientôt le plaisir de vous embrasser, de vous réitérer les assurances de mon respectueux attachement.

Ma femme qui est ici me charge de mille choses pour vous ; elle est venue me trouver dans un mauvais temps, vu mon incommodité. Permettez que M. de Fontbrune trouve ici mille assurances d'amitié.

Je vous serai bien obligé de faire demander à M. de la Colombière s'il a fait réponse à la lettre que je vous avois prié de lui faire remettre. Il part aujourd'hui trente sauvages du Lac.

(Sans signature).

V

A Montréal, le 14 août [1756].

Bleury est arrivé ce matin, qui ne m'a pas apporté de vos lettres. Je les ai fait chercher partout ; mais il ne s'en est point trouvé. Vous aurez su que nous avons eu trois Canadiens de tués près de Saint-Jean, et Dieu veuille que nous n'en ayons point eu d'autres à Saint-Frédéric, Bleury assurant avoir entendu neuf coups de canon de ce fort, étant dans le Lac. Il faut bien s'attendre qu'ils tâcheront de se dédommager des coups que l'on fait tous les jours sur eux.

Je souhaite que vos deux derniers partis vous amènent des prisonniers, pour que vous puissiez être informé de ce qui se passe. Je vous serai obligé de m'en faire part.

Nous attendons tous les jours des nouvelles de Chouaguen. Il doit à présent être pris ou manqué, M. de

Montcalm étant parti du 4 du fort Frontenac, il n'avoit que vingt-cinq lieues à faire. Il y a eu des temps faits exprès, des calmes et des nuits magnifiques depuis son départ.

M. de Vaudreuil a donné ordre à ce général, aussitôt après la prise de Chouaguen, de faire partir un bataillon qui se rendra en droiture à vos ordres, sans arrêter à Montréal; il doit descendre à la Prairie et de là passer par terre à Saint-Jean.

Nos lettres n'auront point trouvé M. de Bleury; vous les aurez reçues par M. Bailleul qui vous mène des recrues.

Il seroit bien à souhaiter que l'on pût défaire quelques-uns de ces petits partis anglois; ils n'oseroient plus se mettre en route.

Ma santé est bien dérangée depuis douze à quinze jours; je la rétablirai cependant pour aller vous joindre aussitôt l'affaire de Chouaguen finie. Le plaisir que je m'en fais me fera plus d'effet que tous les remèdes des apothicaires. Donnez-moi, je vous prie, de vos nouvelles, et soyez bien convaincu du vif et respectueux attachement avec lequel j'ai l'honneur d'être, etc.

PÉAN.

P. S. — Mille assurances d'amitié, je vous prie, à M. de Fontbrune.

VI

Montréal, le 19 août 1756.

Enfin, Monsieur, voilà Chouaguen pris sans beaucoup de peine, puisque nous n'y avons perdu que trois hommes, dont M. Des Combles, ingénieur, a été malheureusement du nombre, et par un coup des plus tristes : étant derrière un arbre à relever le fort, un Népissing l'a pris pour un Anglois et l'a tué d'un coup de fusil.

Le fort n'a tenu qu'e trois heures après que nos batteries ont été placées. L'on prétend qu'il y avoit dix-huit cents hommes ; le commandant y a été tué.

L'on y a trouvé pour trois à quatre mois de vivres à quatre mille hommes, beaucoup de poudre, soixante à quatre-vingts pièces de canon, tant dans les forts que dans les bâtimens, dont douze de fonte, sept à huit mortiers, beaucoup de boulets, bombes et fusils et une grande quantité d'outils ; six barques, dont trois grosses et une particulièrement propre à porter du 12. On est après les charger de vivres et d'artillerie pour Frontenac, où nous voilà en escadre. M. de Bourlamaque a eu une légère écorchure à la joue.

Je suis plus fâché que jamais que vous n'ayez été destiné pour ce côté ; je vous y aurois accompagné et nous aurions le plaisir de revenir victorieux. Je me flatte que nous en ferons autant du vôtre, si l'Anglois veut venir. Je n'attends que les bataillons, et, dès que je les aurai fait filer à Saint-Jean, je partirai pour vous

joindre. J'ai été assez sérieusement malade depuis quinze jours ; mais je vais fort bien à présent, et je me rétablis au mieux. M. de Vaudreuil vous donne sans doute avis qu'il vous fait passer les trois bataillons, à l'exception de deux piquets qu'il laisse à Niagara et à Frontenac.

M. de Montcalm marque à Monsieur le général qu'il est excédé ; je n'en suis pas surpris, ayant toujours été au lard depuis son départ ; il aura besoin de repos.

M. Bigot part dimanche avec nos dames, qui me chargent de vous dire mille choses de leur part. Continuez-moi, je vous supplie, une part dans votre amitié dont je fais plus de cas que personne, et que je mérite par le vif et respectueux attachement que j'ai pour vous. Mille assurances, je vous prie, à nos messieurs et surtout à M. de Fontbrune.

(Sans signature).

VII

A Montréal, le 23 août 1756.

J'ai reçu, Monsieur, celle que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire par le retour des bateaux de M. de Bailleul. J'ai été extrêmement peiné de votre chute ; je me flatte que vous ne vous en sentez plus. M. de Vaudreuil approuve fort que vous ne vous soyez pas exposé dans ces circonstances, et est des plus contents

de vos manœuvres. Il fait partir aujourd'hui trois cents sauvages et doit vous faire filer les trois bataillons qui doivent être ici sous deux à trois jours. Ils doivent se rendre en droiture à la Prairie. Je compte qu'avec ce secours nous ne devons pas craindre dans cette partie, si l'ennemi nous donne le temps de nous y rendre. Aussitôt le départ du dernier bataillon, je me mettrai en route et vous aurai bientôt rejoint. M. Le Mercier, qui vient d'acquérir beaucoup de gloire pour la façon dont il a servi dans la prise de Chouaguen, viendra avec moi et amènera ses canonniers. Nous avons pris beaucoup de vivres; mais je crains qu'on ne les emporte pas toutes, ce dont je serois des plus fâchés. Voici une lettre de M. de Montcalm que je vous envoie, qui apparemment vous fait part de tout. M. de Vaudreuil compte le garder ici, afin de lui donner le temps d'écrire et de se reposer. L'on est après faire les scies que vous avez demandées pour le moulin, et on les enverra aussitôt.

M. Bigot est parti hier avec nos dames pour Québec; je lui ai envoyé vos lettres deux heures après son départ. Si vous m'écrivez, ne mettez ma lettre, s'il vous plaît, sous aucun couvert, parce que je la pourrois bien trouver en chemin. Je ne puis vous dire, Monsieur, le plaisir que je me fais de vous voir et de vous assurer moi-même des sentiments du plus vif et respectueux attachement que vous m'avez inspiré. J'en veux à M. de Fontbrune de m'abrégier le plaisir de votre entretien; c'est un paresseux à qui je vous prie cependant de faire bien des compliments.

(Sans signature).

VIII

A Montréal, le 27 août 1756.

Je suis furieux, Monsieur, de ce que M. de Bleury n'ait pas été jusque chez vous. Cela est entièrement contraire à ce que vous écrivez à M. Bigot, et je suis certain qu'il en sera bien fâché. Je le suis d'autant plus, moi, que cela me prive d'avoir de vos nouvelles et de savoir votre position. M. de Montcalm est arrivé hier au soir, qui paroît avoir grande envie d'aller à Carillon. M. de Vaudrenil ne compte cependant pas ainsi. Je ne l'ai presque pas encore vu. Par la première occasion, je vous marquerai ce qu'il en sera. Le bataillon de Béarn traverse demain à la Prairie et de là à Saint-Jean pour s'embarquer pour Carillon. Je vous dirai que mon ardeur sera bien ralentie si vous n'êtes pas commandant ; j'irai avec moins de plaisir. Cependant vous serez moins occupé et beaucoup plus à votre aise. Je ne sais en outre si l'on ne m'obligera pas d'être au Portage, ce dont je serois très fâché, à moins que vous n'y fussiez, et pour lors toute place me sera excellente.

Déchirez, je vous prie, ma lettre aussitôt que vous l'aurez lue. J'aurai bien des choses à causer avec vous lorsque je vous aurai rejoint. Je compte vous porter des provisions.

Il nous est revenu que vous aviez encore perdu deux hommes, et que vous n'aviez aucune nouvelle de la position des ennemis. Voilà des sauvages qui se

rendent, et je pense qu'il est nécessaire que vous en profitiez pour tâcher d'avoir un prisonnier qui puisse vous informer des mouvements de l'Anglois. M. de Montcalm a trouvé votre tableau de défense tout au mieux, et quand bien même il iroit, il n'y changeroit rien, si je sais.

Nous n'avons rien de nouveau ; je vous ai marqué ce qui s'est passé dans la prise de Chouaguen.

L'on écrit de Québec que nous avons douze vaisseaux de guerre à l'Ile-Royale qui en ont pris cinq anglois ; cela n'est pas positif et a besoin de confirmation. L'on écrit aussi de l'Ile-Royale la prise du fort Saint-Philippe. Nous n'avons rien autre chose de nouveau. Je souhaite que votre santé soit très bonne et que j'aie le plaisir de vous voir bientôt bien portant. Continuez-moi toujours votre amitié, et soyez bien convaincu, je vous prie, Monsieur, que vous n'avez personne qui vous soit aussi attaché que moi. Donnez-moi, je vous supplie, de vos nouvelles par Bleury, et m'adressez la lettre sous aucun couvert, parce que, si j'étois en route, je la prendrois en passant. J'ai l'honneur d'être avec le plus vif et respectueux attachement, etc.

(Sans signature).

IX

A Montréal, le 3 septembre 1756.

Voici, Monsieur, M. le marquis de Montcalm qui part. Je dois le suivre sous trois jours. Mes canots partent même aujourd'hui. Ainsi je ne pense pas que l'on puisse me retenir, n'ayant gardé ici qu'une seule chemise, ce qui me fera une raison très forte pour demander mon *exeat*. Je ne vous marque rien ; j'aurai l'honneur de vous voir sous peu de temps, et pour lors il n'y aura point d'obstacle. Je pense bien que l'ennemi ne viendra pas, puisqu'il ne l'a pas déjà fait et qu'il sera informé de notre monde ; mais j'aurai le plaisir d'être auprès de vous.

J'écris à d'Hert et lui marque de s'adresser à vous et de vous demander l'endroit où sera ma place. Je vous prie que ce soit le plus près de vous qu'il me sera possible. Je l'engage à me faire faire une cuisine que je paierai, et un endroit pour manger, parce que je compte tenir mon ordinaire et être en état de vous présenter une bouteille de bon vin, M. de Montcalm m'ayant prêté un de ses cuisiniers.

Nous n'avons rien de nouveau que beaucoup de chansons sur la prise de Chouaguen.

Continuez-moi, je vous prie, vos bontés, et soyez bien convaincu que c'est pour moi un plaisir bien sensible que d'aller où vous êtes, et de me trouver à portée de vous réitérer les sentiments du vif et respectueux attachement avec lequel j'ai l'honneur d'être, etc.

X

A Montréal, le 2 octobre 1756.

Si j'étois plus éloquent, mon cher général, je m'étendrois en remerciements sur toutes les marques d'amitié que vous m'avez données pendant mon séjour à Carillon. Mais je ne trouve pas de termes assez énergiques pour en exprimer toute la reconnoissance dont je me sens rempli. J'aurois une parfaite satisfaction si je pouvois me flatter de vous convaincre de l'attachement vif et respectueux que je vous ai voué dès les premiers instants que j'ai eu l'honneur de vous connoître, et je voudrois, pour vous le persuader, que vous vissiez la façon dont j'en écris à ma femme. Je suis persuadé qu'elle en sera jalouse, quoiqu'elle partage avec moi mes sentiments pour vous.

J'ai écrit un mot, en débarquant de mon bateau, à M. de Montcalm pour lui rendre compte du chargement de Bleury. Je lui faisois part des nouvelles que j'ai trouvées à Saint-Jean, en le priant de vous les communiquer. Je n'ai rien su de plus qu'un traité de neutralité avec la Hollande, et que l'Espagne avoit trente-deux gros vaisseaux de guerre et quinze mille hommes d'augmentation dans ses troupes prêtes à nous donner; que le Port-Mahon, du moins le fort Saint-Philippe, n'étoit pas encore pris, mais réduit à la dernière extrémité, et que le maréchal de Richelieu comptoit, avec les Espagnols et après la prise de ce fort, aller faire le siège de Gibraltar; que nous étions prêts aussi

à faire une descente en Angleterre, qui en a toute la frayeur. Plusieurs de nos marchands pour le Canada pris, et nommément la *Saintonge* où j'avois toutes mes provisions, ce qui n'empêchera pas que je n'aie de bon vin à vous offrir et une bonne soupe à Québec quand nous irons ensemble.

J'ai trouvé M. de Vaudreuil enchanté de vous, et je puis vous assurer que j'en ai reçu la plus vive satisfaction. Il pense sur votre compte comme il doit. Je ne vous en dirai pas davantage; l'amour-propre en seroit trop flatté.

Je suis occupé ici à faire un arrangement pour que Bleury n'aille pas à l'avenir à Carillon avec moins de cinquante bateaux, et que les hommes soient rendus à Saint-Jean au moment de son arrivée pour qu'il ne perde pas un instant.

Je fais aussi partir quatre-vingts bateaux pour Frontenac et vingt pour la Présentation; après quoi j'irai faire un tour à Québec, d'où je reviendrai du 20 au 25 de ce mois, et serai à portée de vous y recevoir et vous y embrasser avec la joie la plus vive.

M. de Vaudreuil envoie à M. de Montcalm le tableau de déblaiement avec les garnisons pour Carillon et Saint-Frédéric et le nom des officiers qui y doivent rester. C'est M. de Lusignan qui commandera à Carillon cet hiver. Je ne sais cependant s'il faut le dire.

Je fais tenir où je vous ai dit pour deux mois de vivres à deux mille hommes, pour le printemps, en cas de besoin; si ce détachement a lieu, je pense que vous serez le maître de le commander.

Il n'y aura à Québec ou dans les environs que deux bataillons ; un aux Trois-Rivières ; trois à Montréal. J'ai prévenu M. de Vandrenil que votre intention étoit de vous promener, et il m'a dit que vous feriez très bien. Ainsi vous serez de partout, et si je suis assez heureux que de vous plaire, je ferai tous mes efforts pour que ce soit où je serai obligé de rester et jouir du plaisir d'être avec vous.

Vous voulez bien que je vous prie de toucher un mot sur mon compte au garde des sceaux. Je ne vous en parlerois pas, si vous ne m'y eussiez donné entrée. Je vois que l'on parle de tous les officiers de la colonie qui, j'en suis plus que convaincu, ne se sont pas donnés plus de mouvements que moi. Ce n'est pas que je lui demande rien, au contraire ; pourvu que je me mette à même de vous servir, c'est tout ce que je désire.

Permettez aussi, je vous prie, que je fasse ici mille compliments à M. de Fontbrune.

Donnez-moi, je vous supplie, de vos nouvelles ; employez-moi en tout ce que je serai capable. Rien ne me flatte autant que de pouvoir vous faire voir les sentiments du vif et respectueux attachement avec lequel j'ai l'honneur d'être, etc.

XI

A Montréal, le 4 juillet 1757.

Ce n'a pas été sans humeur, mon trop aimable général, que je vous ai vu partir par le plus vilain temps du

monde. Tout me manque dans Montréal, et il me paroît aussi ennuyant que je le trouvois aimable pendant le temps que je vous y possédois. La soirée d'hier m'a paru une année, et l'on s'est aperçu que vous m'y manquiez.

Il nous est arrivé un courrier, hier au soir, qui nous a appris l'arrivée de deux vaisseaux de Brest à Québec, qui nous amènent les six officiers d'artillerie, vingt canonniers et cinq cents recrues des mêmes que nous avions déjà reçues. Ils ont été convoyés jusqu'au Cap-de-Ray par une escadre de neuf vaisseaux de ligne commandés par M. Dubois de La Mothe. Ainsi en voilà actuellement quinze dans l'Ile-Royale et six frégates ; par conséquent cette place est en sûreté, et en même temps Québec.

Les officiers d'artillerie, ainsi que les recrues, ont ordre de se rendre en diligence à Carillon. Le plus triste de notre affaire, c'est qu'il ne nous est pas venu de vivres et que Québec en manque. Il s'agit de les bien ménager, cela ne peut être en meilleures mains que les vôtres.

Le prisonnier anglois a dit ici que l'on ne l'avoit pas entendu à Carillon ; que le milord Loudon est parti de New-York il y a un mois pour une opération que l'on tenoit cachée, et, suivant sa déposition, il n'y a pas autant de troupes au fort Georges que l'on avoit marqué de Carillon.

Nous avons [appris] par les déserteurs d'Halifax que la peste y est et qu'ils craignent de n'avoir pas assez de matelots pour reconduire leurs vaisseaux en Europe. Voilà le précis de ce que j'ai appris ; dès que je saurai

quelque chose, je ne manquerai pas de vous en faire part.

Je vous embrasse du meilleur de mon cœur et suis avec le plus tendre et respectueux attachement, etc.

PÉAN.

P. S. — Bien des amitiés à MM. de Roquemaure, de Fontbrune et d'Hert ; vous voulez bien que je vous recommande mes deux beaux-frères.

XII

A Montréal, le 13 juillet 1757.

Je serois bien tenté, mon cher général, d'un peu vous gronder. Je n'ai pas encore un mot de votre part depuis que vous nous avez quittés. Cela m'auroit fait cependant plus facilement supporter votre absence, ce qui est difficile quand l'on a vécu avec vous. Je ne doute pas que vous n'ayez beaucoup d'affaires ; je n'en manque pas, comme vous pensez ; mais, quand on aime bien, l'on trouve quelques moments à dérober pour ses amis. Nous n'avons rien de nouveau. Ma femme me charge de vous marquer mille choses pour elle. S'il nous arrive des vaisseaux, j'ai un courrier tout prêt pour vous faire passer les nouvelles, si elles en valent la peine.

Tout le monde se porte bien ici. M. de Montcalm partit hier au soir. Je vous embrasse de tout mon cœur

et suis avec l'attachement le plus tendre et le plus respectueux, etc.

PÉAN.

P. S. — Nous avons eu trois officiers de tués à la Belle-Rivière, qui sont MM. de la Saussaye, de Saint-Ours et de Bellestre, fils.

XIII

A Montréal, le 15 juillet 1757.

Je vous envoie, mon cher général, une déposition d'un prisonnier fait au fort Georges, dans l'Acadie. Vous y verrez que les Anglois sont rentrés chez eux. Nous n'avons rien de nouveau ; point de navires de France, et par conséquent de vivres. Il s'agit d'accélérer votre besogne ; car nous sommes hors d'état de vous soutenir. Je vous embrasse du meilleur de mon cœur et suis avec le plus tendre et respectueux attachement, etc.

PÉAN *.

P. S. — Je n'ai pas le temps de vous écrire plus au long, étant extrêmement embarrassé. Mille amitiés à tous nos messieurs. Voici une lettre pour Mercier que je vous prie de lui faire remettre. L'on compte beaucoup sur vous pour expédier l'ouvrage.

* Cette signature a été biffée après coup par M. Péan lui-même.

XIV

A Montréal, le 25 juillet [1757].

J'ai reçu, Monsieur, avec le plaisir le plus sensible la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire par M. le marquis de Montcalm. Je suis pénétré de la plus vive reconnaissance des marques d'amitié que vous voulez m'y donner ; je n'ai d'autre envie que de vous prouver combien je les mérite.

M. de Vaudreuil est déterminé à vous faire passer du monde, et je suis actuellement après faire une levée de cinquante hommes du gouvernement de Montréal qui partiront sous quatre jours ; et il vous passera sous bien peu de temps sept cents hommes de recrues et de volontaires qui sont en route pour votre camp, ce qui le rendra même plus considérable que vous ne le demandiez ; mais ce n'a pas été sans peine, et, si je n'eusse pas été ici, sans vouloir me faire un mérite, vous ne teniez rien. Ce n'a été qu'à force de me rendre incommode que j'ai obtenu.

Je vous rejoindrai le plus tôt qu'il me sera possible ; mais j'ai bien de la peine à obtenir mon congé. M. de Montcalm m'a bien demandé à M. de Vaudreuil, qui l'a refusé. Il est vrai que je n'ai pas insisté, quoique j'eusse eu du plaisir à voir faire un siège. C'est un sacrifice que je vous ai fait volontiers, me faisant une véritable satisfaction de vivre près de vous et sous vos ordres. Mon beau-frère des Méloises vous remettra ceci. C'est un bon sujet et qui a du détail. Vous voulez bien, Monsieur, que je vous demande pour lui vos bontés.

M. de Montcalm est parti il y a quatre jours ; il a eu depuis un vent favorable ; je compte qu'il sera bientôt à sa destination. Plaise au ciel qu'il réussisse ! Ce seroit un coup de *partie*. Il vous a écrit devant son départ et vous propose un mouvement qui, je crois, pourroit être très utile, et je pense qu'il seroit temps de le faire à la réception de ces lettres. Il faudroit faire un grand appareil, afin de tromper l'ennemi d'une façon ou d'une autre. Je ne vous écris pas plus intelligiblement ; M. de Montcalm le fait, et j'ai eu tant d'inquiétude pour la lettre que je vous avois écrite par le canot pris, que je vous prie de trouver bon que je ne m'explique pas davantage. Il pourroit arriver le même accident, et nous sommes dans des circonstances à cacher nos mouvements à l'ennemi. J'ai fait vos compliments à M^{me} Péan, qui est très reconnoissante de votre souvenir et me charge de vous dire mille choses pour elle. Elle est restée à Québec et n'a pas monté comme elle le pensoit.

Il n'y a rien de pressé pour l'argent que j'ai donné à votre cuisinier ; vous me le remettrez cet hiver. Je souhaite qu'il vous ait porté beaucoup de rafraîchissements ; il n'a pas tenu à moi qu'il n'en ait eu davantage ; je lui avois donné deux canots à cette fin.

Continuez-moi, je vous supplie, Monsieur, vos bontés ; et soyez persuadé que je les mérite par les sentiments du plus vif et respectueux attachement avec lequel j'ai l'honneur d'être, etc.

PÉAN.

P. S. — Permettez que M. de Fontbrune trouve ici mille assurances d'amitié.

M. de La Roche n'a perdu que sa tente en s'en revenant avec M. de Montcalm. Point de nouvelles de France. L'on dit qu'il vient cinq mille hommes au fort Duquesne ; je n'en crois rien.

XV

A Québec, le 8 octobre 1757.

Je vous ai déjà marqué, mon cher aimable général, combien j'ai pris part à votre chagrin, et j'étois bien persuadé que vous m'en rendriez la justice ; mais il s'agit de penser à vous et de songer à vous dissiper. J'étois attaché au pauvre Fontbrune, et ce par l'amitié que vous aviez pour lui ; mais le mal est sans remède. Ainsi, mon cher général, il faut savoir prendre son parti et éloigner de vous tout ce qui peut vous affliger. Je suis au désespoir que vous ne puissiez pas descendre, du moins devant la fin du mois. Je vous aurois mené à la campagne, où je suis persuadé que vous vous seriez amusé ; et j'aurois eu le plaisir d'être avec vous. Si ma présence n'étoit pas aussi nécessaire à mes terres que j'ai perdue de vue depuis bien des années, je n'aurois pas tenu au plaisir d'être avec vous, et j'aurois monté à Montréal. M. de Montcalm, loin de vouloir s'en aller, paroît disposer à rester ici, à ne s'en aller que dessus les glaces.

Ma femme a été des plus sensibles à votre souvenir ainsi que ma petite Lilie. Elles sont bien fâchées de ne vous pas voir ; elles me chargent toutes deux de mille choses pour vous.

M. Bigot, que j'entretiens souvent de vous, me charge de même chose et de vous dire combien il a pris part à votre peine, et que si vous pouvez trouver quelqu'un qui soit en état de vous servir de secrétaire, il vous le fera payer. Que ceci soit de vous à moi, pour raisons que vous comprenez.

Nous n'avons rien de nouveau que beaucoup de misère et de maladie. Nous enterrons très fréquemment.

Adieu, mon cher aimable général, donnez-moi de vos nouvelles ; aimez-moi toujours ; je le mérite, je vous assure, vous aimant plus que je ne le puis dire. Je vous embrasse de tout mon cœur et suis avec l'attachement le plus vif et le plus respectueux, etc.

XVI

A Québec, le 26 octobre 1757.

J'ai reçu, mon cher général, avec le plaisir le plus sensible, la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire. Je commence à vous trouver maître homme en fait d'écriture ; vous ne passez point d'occasions sans me donner de vos nouvelles, et qu'est-ce qui peut me donner plus de satisfaction ? Il n'étoit pas possible de mettre des bataillons au sud depuis Kamouraska, puisque cet endroit seul donne la subsistance à la ville, en l'épuisant en entier. Encore le peuple ne pourra-t-il avoir son quarteron que jusqu'au mois de janvier, et il nous arrive encore quatre-vingts hommes de Berry

qui nous apprennent le désastre que le coup de vent du 25 septembre a fait sur nos vaisseaux et ceux de l'ennemi. Voici le précis de ce que nous avons su : le *Tonnant*, de soixante-quatorze canons, a été abordé par un autre vaisseau qui lui a cassé sa galerie, ses chambres et son beaupré ; l'*Abénaguisse* a été jetée à la côte ; mais l'on compte mettre ces deux vaisseaux en état de retourner en France.

L'escadre anglaise a été plus maltraitée. Ayant reconnu la nôtre dans le port de l'Ile-Royale et les camps que nous avions à border la côte, elle étoit retournée à Halifax, renonçant à l'entreprise du siège, et se proposa d'attendre la nôtre au sortir et de l'attaquer, d'autant mieux qu'elle avoit eu un renfort de sept vaisseaux de guerre de la Vieille-Angleterre ; et, pour cette fin, ils avoient embarqué sur chaque vaisseau une compagnie de grenadiers et des troupes réglées. Le vent d'est les prit et les poussa de telle façon, qu'au départ de la goélette l'on étoit déjà sûr de quatre vaisseaux de soixante-dix à quatre-vingts canons perdus en entier à trois lieues de l'Ile-Royale, dont il ne s'est sauvé que deux cents matelots qui y sont actuellement prisonniers de guerre. Ces hommes sauvés disent qu'ils croient leur amiral perdu avec plus de moitié de l'escadre. Les apparences y sont parees que toute la terre de l'Ile-Royale, pendant plus de douze lieues, est remplie de bois de bâtiments. L'on y a envoyé un détachement pour aller voir jusqu'au bout ce qui en est, dont l'on n'avoit pas de réponse. Les apparences étoient pour l'Anglois, si nous l'eussions rencontré. La Providence y a mis ordre, ayant six vaisseaux de plus que nous.

Le milord Loudon étoit parti pour Boston le 28 août, dès que le siège de l'Ile-Royale fut abandonné ; mais il est péri beaucoup de ses troupes sur les vaisseaux.

Le chevalier de Tourville, ayant été à la découverte de la flotte angloise, a pris un senau de vingt-deux pièces de canon qui alloit porter les paquets de Londres et de milord Loudon à l'amiral. Ils n'étoient pas encore décachetés au départ de la goélette. On sera à même de savoir leurs projets.

Voilà, mon cher général, tout ce que j'ai pu ramasser ; je n'ai rien de plus pressé que de vous en faire part.

Vous êtes toujours plus aimable de m'attendre à Montréal ; je vous assure que je voudrois déjà y être. Voilà une neige qui m'annonce d'avancer mon départ ; il ne viendra pas assez tôt suivant moi. Ma femme et M^{lle} Lilie * me chargent de mille choses pour vous. Adieu, mon aimable général, continuez à me donner de vos nouvelles ; aimez-moi autant que je vous aime et comptez sur tous les sentiments que je vous dois. Je vous embrasse de tout mon cœur et suis à mon ordinaire, etc.

PÉAN.

P. S. — Bien des amitiés pour moi, je vous prie, à M^{me} Pénisseault, et vous voudrez bien lui dire que j'ai trouvé ici un cuisinier ; que si elle n'est pas contente du sien, elle me le marque par le premier courrier ; je lui enverrai celui-ci.

* Fille de M. Péan.

XVII

A Québec, le 30 octobre 1757.

J'apprends, mon cher général, que le chevalier de la Roche-Vernay part demain matin. Comme je ne veux manquer aucune occasion, j'en profite pour vous réitérer que je vous aime de plus en plus et si fort que je suis malade dès que je ne suis plus avec vous. Depuis mon arrivée à Québec, je n'ai pas deux jours de santé, et je sens qu'elle ne me reviendra que quand je serai avec vous ; vous êtes mon meilleur Esculape.

M. de Vaudreuil part mercredi et se fait un vrai plaisir de vous voir. Comme je sais que vous devez lui donner à dîner en arrivant, je donne ordre à Christian de faire tuer un de mes veaux, qui doivent être beaux, et de vous en porter la moitié et l'autre à M^{me} de Vaudreuil. Je vous prie de lui envoyer ma lettre.

Vous êtes bien le maître de prendre chez moi ce qui vous fera plaisir ; tout est à vous. Mais je vous conseille de jeter bas la table et de vivre jusqu'à mon arrivée à Montréal, où je [vous] prends en pension. Je ne veux plus vous quitter, quand je vous posséderai ; livrez-vous à moi ; vous ne pouvez le faire à quelqu'un qui vous aime autant. Je ne sais pas ce que vous m'avez fait manger ; mais je vous préférerois à toutes choses au monde ; je n'en excepte rien. M^{me} Lilie * veut aussi me les disputer et me charge de mille choses pour

* Madame Péan.

vous, ainsi que sa petite fille. Rien de nouveau. Bien du nord-ouest, point de vaisseaux et la plus grande des misères. Adieu, mon aimable général, aimez-moi autant que je vous aime et je serai le plus heureux des hommes.

XVIII

A Montréal, le 8 juillet [1758].

Voici, mon très aimable général, notre détachement qui file. Je compte que le reste partira lundi avec M. de Montcalm. Je voudrais bien être de la partie ; j'aurois le plaisir d'être auprès de vous ; mais je ne suis pas fait, je crois, pour goûter de la satisfaction. Je suis actuellement comme un diable en béni-tier, tourmenté de tous les côtés, ce qui ne me donne que le moment de vous envoyer une requête du sieur Gibraltar. Je pense bien que vous n'avez pas le temps de vous ennuyer ; mais ce sera toujours vous amuser un instant et vous obliger à penser à moi. Je vous embrasse du meilleur de mon cœur, mon cher général, et suis avec le plus tendre et respectueux attachement, etc.

PÉAN.

P. S. — Rien de nouveau du côté de l'Europe depuis ma dernière.

Bien des amitiés à tous nos messieurs. Si vous voulez bien me faire le plaisir de dire à Mercier que je n'ai pas le temps de lui écrire.

XIX

A Chambly, le 11 juillet 1758.

Vous ne sauriez croire, mon cher général, ma joie, lorsque j'ai reçu votre lettre ce matin, à trois heures, par le chevalier de la Rochebeaucour qui m'a pensé faire mourir subitement. Il m'a trouvé encore endormi ; il y avoit trois nuits que je ne m'étois pas couché, et je venois d'essuyer une forte indigestion. Je me réveille en sursaut et la première chose que je lui demande fut : "Quelle nouvelle" ? Il me dit : "Elles sont bonnes, et M. le chevalier de Lévis a reçu deux balles...". Je fis sur-le-champ un cri que je ne pus retenir ; mais il acheva : "dans son chapeau". Je vous assure que j'ai senti dans ce moment comment je vous suis attaché.

Il est bien heureux que vous ayez été arrivé à temps. Cette journée vous comble de gloire, mon cher général, et je ne puis vous en exprimer ma satisfaction. Il n'y a qu'une voix sur vous. J'ai décacheté dix lettres écrites à ma femme de nos Canadiens, qui parlent toutes également de vous et de vos troupes. Il est réellement surprenant comme un petit nombre ait pu tenir contre des forces aussi considérables. Je me flatte que vous en voilà quitte et qu'ils s'en retourneront chez eux. Au reste, il vous arrive tous les jours des secours, et il en auroit plus passé, si nous eussions eu des bateaux ; car il ne s'agissoit pas de vous laisser manquer de vivres : il en falloit emplir les bateaux, et par conséquence l'on n'y pouvoit mettre que peu de monde.

Il est bien fâcheux que les sauvages et les Canadiens n'aient pas été rendus ; vous auriez fait une déconfiture parfaite, et vous auriez retourné de bord pour votre première expédition, à laquelle je ne renonce pas encore.

Je prie M. de Montcalm de nous renvoyer des bateaux ; vous manquerez sans cela de tout. L'artillerie et les marchandises que nous avons fait passer à Carillon ont employé la majeure partie de ceux qui sont partis jusqu'ici.

J'ai marqué à M. Bigot que vous ne pouvez lui écrire et lui ai fait vos compliments.

Je vous envoie la relation de ce qui s'est passé à la descente de l'Île-Royale. Vous verrez que nos troupes y font aussi très bien ; cela ne l'empêchera peut-être pas d'être prise, mais en éloignera la reddition.

Je suis à Chambly depuis hier au soir, où, je vous assure, je ne manque pas d'ouvrage. J'ai fait le tour par Sorel, et j'ai arrêté dans tous les entrepôts, que j'ai trouvés garnis d'avoine, mais point de bateaux nulle part ni de charrettes à Chambly. Comme Monsieur le général m'a laissé le maître et a ordonné aux capitaines de milices de suivre tout ce que je leur ordonnerai, et moyennant cela j'irai grand train, je ne quitte point ici que tout ne soit passé à Saint-Jean ; mais il s'agit de nous renvoyer des bateaux. Vous me connoissez et que je reviens toujours à mon affaire, et, comme vous y êtes intéressé, elle me touche encore davantage.

J'ai hâte de voir M. de Vaudreuil. Il doit être content. Donnez-moi de vos nouvelles, mon cher général ; c'est ma plus grande satisfaction. Je sais que vous êtes fatigué et occupé ; mais un mot seulement pour me

dire que vous vous portez bien. J'ai été extrêmement sensible à la marque d'amitié que vous me venez de donner, au moment que vous deviez être mort de fatigue, en m'écrivant. Je vous en fais mes véritables remerciements et vous supplie de me continuer cette amitié que je mérite par les sentiments de l'attachement aussi vif que respectueux avec lequel j'ai l'honneur d'être, etc.

PÉAN.

P. S. — Vous serez bien fâché à présent de n'avoir pas été à Carillon, et d'autres le seront encore davantage. Si je sais quelques nouvelles, je vous en ferai part sur-le-champ.

Voici un mot pour Beauclair que j'ai appris avec peine blessé. Je regrette bien les officiers que vous avez perdus. Ma femme va pleurer son ami Bonneau.

Je suis furieux contre le chevalier de La Roche ; je l'attendois ici et il a passé par Saint-Jean. Ma lettre est faite depuis hier. J'envoie après lui et je crains qu'il ne soit parti. L'on nous assure les Anglois décampés ; c'est peut-être nouvelle d'habitant. J'attends un courrier de Montréal qui me rejoindra.

XX

A Chambly, le 13 juillet 1758.

Je me suis aperçu, mon cher général, que le précis des nouvelles que je vous avois annoncées à l'Ile-Royale, étoit resté sur ma table. Je me pressai tant pour

cacheter mes lettres, quand je sus M. de la Rochebeaucour passé, que j'ai fait cette étourderie. Pour en obtenir le pardon, j'y joins une autre que j'ai reçue d'aujourd'hui et qui pourra vous faire plaisir. Voilà toujours encore huit vaisseaux et trois frégates qui ne feront que nous manger.

Trois Acadiens, échappés de Boston depuis trois semaines, arrivés à Saint-Jean il y a deux jours, nous ont confirmé la perte des quatre mille de l'Ile-Royale et assuré une révolution en la Nouvelle-Angleterre, et que les colons veulent absolument se mettre sous la domination des François. Ils y meurent de faim ainsi que nous ; il y a trois mois qu'ils n'ont eu de pain dans le gouvernement de Boston ; ils sont tous furieux contre les troupes d'Europe, ce qui leur fait toujours une guerre civile.

Vous faites des merveilles partout et les ennemis fuient devant vous. Je vous embrasse de tout mon cœur et vous supplie de m'accorder la continuation de votre amitié que je mérite par les sentiments du plus tendre et respectueux attachement avec lequel j'ai l'honneur d'être, etc.

PÉAN.

P. S. — Je vous prie de vouloir bien dire à Mercier que je n'ai pas le temps de lui écrire, et de lui faire part des nouvelles, ainsi qu'à M. le marquis de Montcalm, s'il ne les a pas eues de M. Bigot.

XXI

A Montréal, le 15 juillet 1758.

J'ai reçu, mon cher général, votre lettre du 12 avec le plus grand plaisir, puisqu'elle m'apprend que vous continuez à jouir de la meilleure santé. Vous aurez reçu plusieurs des miennes, où je vous ai fait part des sentiments généraux pour vous. Vous avez toujours pris un peu de vivres. Il auroit été à souhaiter que l'ennemi vous en eût laissé davantage, mais nous devons être bien contents, et je ne pense pas, ainsi que vous, que les ennemis y reviennent cette année. Il n'en faut pas moins prendre ses précautions. Je prends bien part à toute la fatigue que vous avez, et je souhaiterois bien vous la diminuer. Ménagez-vous, mon cher général, si vous nous aimez. Je vous envoie un extrait des gazettes tirées d'Angleterre, qui ont été prises sur un petit navire près de l'Ile-Royale. Je ne sais si vous devez les montrer, parce qu'il y a des tracasseries contre MM. de Vandreuil et Montcalm. Je crois que vous ferez bien de les garder pour vous seul, quoique je pense que ce soit faux, et j'y vois toutes les apparences ; mais cela ne peut que refroidir vis-à-vis les uns des autres. Il est de conséquence pour la colonie qu'ils soient toujours bien ensemble, et c'est ce qui m'a empêché de les montrer ici ; vous ferez bien, je crois, d'en user de même. Vous verrez le maréchal de Richelieu exilé pour brigandage, savoir si cela est vrai. Adieu, mon aimable général, aimez-moi toujours ; je le

mérite par l'attachement le plus vif et respectueux que je vous ai voué pour la vie et avec lequel je suis, etc.

PÉAN.

P. S. — Je vous adresse plusieurs lettres que je vous prie de vouloir faire remettre.

XXII

A Montréal, le 23 juillet 1758.

J'ai reçu, mon cher général, trois lettres de vous en tout et pour tout, et je n'ai guère manqué d'occasion sans vous écrire. Vous l'avez également fait par toutes les occasions, mais non pas à moi qui vous aime pour le moins autant. Je sais que vous êtes fort occupé; mais un mot, mon cher général, est bientôt fait; pourvu que je voie que vous vous portez bien, je serai toujours content. Je vois avec peine que M. de Montcalm se méfie beaucoup de M. de Vaudreuil. Je crains qu'ils ne viennent à se brouiller, ce qui ne pourroit faire qu'un très grand mal. Je ne négligerai rien pour les remettre en union. C'est une chose absolument nécessaire dans ces circonstances. Il vous aura sans doute fait voir la lettre qu'il lui a écrite, où il lui fait part de tous ses griefs. Il m'en a aussi écrit une sur le même ton que je n'ai pas voulu montrer à M. de Vaudreuil. Toutes ces écritures aigrissent les esprits et peuvent produire de très mauvais effets. M. de

Vaudreuil est tranquille ; mais l'on n'est pas toujours dans la même humeur. Je l'entretiens, tant qu'il m'est possible, dans les sentiments d'union ; je ne doute pas que vous n'en fassiez autant de votre côté.

J'ai répondu à M. de Montcalm et je fais en sorte de lui persuader que M. de Vaudreuil ne cherche point à l'embarrasser, et lui fais envisager tous les maux que causeroit une rupture ; que certainement la eour regarderoit d'un très mauvais œil les deux parties, quelque raison qu'elles puissent avoir.

Je ne sais encore, mon cher général, quand je partirai. Envoyez-moi toujours vos lettres d'avance ; vous pouvez eompter que je les remettrai moi-même. Je me ferai la plus grande satisfaction de vous attendre et de passer l'hiver avec vous ; mais je souffre si fort, et les mouvements que je me suis donnés depuis un mois ont si eonsidérablement augmenté mon enflure de bras, qu'il ne m'est presque plus possible de mettre d'habit. Si M. de Vaudreuil eût voulu, je serois déjà parti ; mais il me recule tant qu'il peut. Je travaille cependant [tant] que je puis à le mettre en état de se passer de moi. D'ailleurs, entre vous et moi, je erains une rupture entière entre les deux généraux, ce qui me seroit encore une raison de m'en aller pour ne pas me trouver présent aux traeasseries continuelles qui en résulteront, si ce malheur arrive.

Ainsi, mon cher aimable général, envoyez-moi vos lettres le plus tôt possible, quoique eependant je ne pense pas mon départ prochain. Comptez sur moi ; je les ferai bien tenir, et vous avez en moi l'homme du monde qui vous est le plus attaché et qui n'aura de vrai

plaisir que quand je vous l'aurai bien prouvé. J'ai le cœur navré de vous quitter ; mais c'est pour me mettre en état d'être plus longtemps avec vous. Il doit partir un vaisseau sous quinze jours ; envoyez-moi vos lettres ; je les ferai mieux tenir que personne ; j'ai des voies sûres et vous y pouvez compter. Si vous écrivez à vos amis et à M^{me} de Mirepoix, parlez-leur de moi et que j'aurai l'honneur de les voir et de les entretenir souvent de vous.

Donnez-moi de vos nouvelles, et comptez, mon cher général, que vous devez m'aimer, que je le mérite par les sentiments que j'ai pour vous et par l'attachement sans exemple que je vous ai voué pour la vie et que vous méritez si bien. Je vous embrasse de tout mon cœur et suis avec respect, etc.

PÉAN.

(A vous seul)

P. S. — Il vient d'être dans le moment décidé que je pars, et ce sous quinze jours. M. de Vaudreuil s'est enfin rendu ; ce n'est pas sans peine ; mais mon bras est devenu tout enflammé en moins d'une heure de temps et gonflé jusque dans l'épaule. Je l'ai fait voir à M. de Vaudreuil qui en a été surpris et n'a pu se dispenser d'avouer que je serois fou de retarder plus longtemps ; mais il m'a défendu de parler de mon départ ; aussi que ce soit pour vous seul. Je vous demande en grâce, envoyez-moi toutes vos lettres promptement, et comptez que je les rendrai moi-même et aussitôt mon arrivée. Si vous jugez même à propos de me faire part de ce que vous écrirez, je vous promets de pousser à la

roue et de ne pas laisser un moment de repos. Je me flatte que vous voudrez bien, mon général, dire un mot à mon égard à M^{me} de Mirepoix et à M. de Beauveau. Je n'en veux faire la connoissance que pour tâcher de vous être de quelque utilité. Ainsi, mon cher aimable général, marquez-moi vos demandes et ne doutez pas des poursuites que j'en ferai. Mes sentiments pour vous, depuis que j'ai l'honneur de vous connaître, vous en doivent être de sûrs garants. J'ai le cœur navré de vous quitter; mais il faut céder au mal. Feltz m'a fait trembler en me disant que je courois risque de la vie, si je retardois encore.

Ecrivez-moi, mon cher général, en France; adressez vos lettres à M. de Vaudreuil qui me les fera passer. Je vous laisse mon adresse; donnez-moi de vos nouvelles, et comptez que vous n'avez personne dans le monde qui vous aime autant que moi.

Voici une lettre pour M. Mercier que je vous prie de me renvoyer s'il n'étoit plus à Carillon. Envoyez-moi vos lettres devant le 9 du mois prochain.

J'ai chargé le munitionnaire de vous remettre le vin que je vous dois. Il sera assuré en avoir de bon.

Déchirez, je vous prie, ma lettre.

XXIII

A Montréal, le 24 [juillet 1758].

Je ne vous écris qu'un mot, mon cher général, pour vous accuser la réception de vos lettres. Je vous ai marqué hier que je serois le premier à partir, et vous priois de ne le point dire parce que l'on me l'a défendu ; ainsi je vous prie de n'en point parler. En conséquence, j'ai gardé vos lettres et ne les ai point envoyées à M. Doreil, comme vous me le marquez. Je pense qu'il vaut mieux que je les rende moi-même. Personne ne sera arrivé plus tôt que moi en France. Marquez-moi vos intentions ; si vous voulez que je les donne à M. Doreil, je les lui remettrai ; mais je crois qu'il vaut mieux que ce soit moi qui en sois chargé. Je pars sur une frégate qui vole, à ce que tout le monde dit, et la meilleure marcheuse de France. Ainsi je dois me rendre vite. Vous aurez reçu de mes lettres que je vous ai écrites moi-même, où je vous prie de m'en donner pour M^{me} la duchesse de Mirepoix et le prince de Beauveau, et de leur dire un mot pour moi, afin de me mettre en état de les faire souvent ressouvenir de vous. Envoyez-les-moi tout de suite. J'ai donné ordre à Boisvert, parti ce matin, de vous remettre lui-même les miennes. Je vous embrasse de tout mon cœur, mon cher général, et suis avec l'attachement le plus vif et respectueux, etc.

PÉAN.

P. S. — J'attends demain M. Bigot et ma femme.

XXIV

A Montréal, le 29 juillet 1758.

Le seerétaire de M. de Vaudreuil m'engage à vous prier, Monsieur, d'avoir quelque bonté pour le nommé Basile Defosse qui vous remettra eette lettre. C'est un homme qu'il m'a dit lui être néeessaire. Je ne vois eependant pas que vous puissiez faire rien pour eet homme que de le renvoyer des premiers, quand il sera question de retourner en quartiers d'hiver.

Je viens de voir une lettre de M. d'Hert à M. Bigot, où il lui marque que l'hôpital manque de tout. En vérité, Monsieur, j'y perds mon latin. Il y a plus d'un mois que j'ai fait partir quinze quarts de riz, dix demi-barriques de prunes, huit quarts de vinaigre, dix barils d'huile d'olive, plus de quinze eents aunes de toile à paillasse. Il faut que cela reste en chemin. Cependant par toutes les oocations je fais reecommander au commis de les faire passer en diligenece. Aussitôt la lettre reçue de d'Hert, l'on a envoyé des ouvriers partout, et l'on va faire passer avec M. Charly du vinaigre par la Prairie. Le reste doit être certainement à Saint-Jean depuis du temps. J'ai vu avec peine que le nombre des malades augmente eonsidérablement. Vous allez avoir du renfort, et Monsienr le général vous engage à envoyer quelques gros partis tâcher d'intereeeper quelques eonvois. Mais il vous prie de n'y point aller; en quoi il pense bien. Votre tête est ehère à la colonie et bien plus à moi qui, à la première vue, vous ai voné un attachement des

plus vifs. Je ne sais si je ne dois pas être jaloux de ma femme qui veut la partager. Dans toutes ses lettres elle me parle de vous, et compte prouver son bon goût en vous ayant trouvé aimable à votre première visite. M. Bigot vous envoie un relevé de tout ce que je vous ai fait partir depuis votre départ. Vous verrez qu'il y a de l'abondance, et je ne conçois pas comment ces articles ne sont pas rendus. Il faut que vous donniez ordre au commissaire de demander par toutes les occasions ce qui pourra manquer. L'on ne peut trop le répéter. Je vous serai obligé aussi de m'en faire part, parce que, si je suis ici, je presserai les mouvements. Je viens encore de donner un assaut à M. de Vaudreuil pour me laisser partir. Il m'a assez mal reçu, en me répondant que j'avois bien envie de m'éloigner de lui. Je me flatte cependant qu'il me laissera aller dans quelques jours.

Je crains bien que M. de Montcalm ne fasse rien, suivant ce que l'on en écrit du fort Frontenac; ce seroit malheureux. M. Bigot a vu votre projet de défense qu'il a trouvé l'on ne peut mieux; il vous en parle.

Rien de nouveau de ce côté; il n'arrive plus de vaisseaux.

Vous allez avoir beaucoup de mélasse. Vous faites bien d'ordonner que l'on fasse de la bière pour tout le monde; cela préserveroit des maladies; il vaudroit mieux retrancher l'eau-de-vie.

Continuez-moi, je vous supplie, Monsieur, l'honneur de votre amitié. Le cas que j'en fais me la mérite, et je ne négligerai jamais les occasions de vous convaincre

du respectueux attachement avec lequel j'ai l'honneur d'être, etc.

PÉAN.

P. S. — Mille compliments, s'il vous plaît, à M. de Fontbonne *.

XXV

A Montréal, le 30 juillet 1758.

(A vous seul, je vous prie)

J'ai reçu, mon cher général, par M. Mercier [la] lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire. C'est un plaisir bien grand pour moi que d'avoir de vos nouvelles. Elles me deviennent chaque jour plus chères, et je vous assure que je vous aime plus que je ne puis vous l'exprimer. Vous aurez reçu par Boisvert mes lettres. J'attends que vous m'adressiez par lui les vôtres. Comptez sur moi et que ma plus grande occupation sera de remplir vos vues. Je vous écrirai en partant, ce qui, je compte, sera sous huit jours. J'accompagnerai M. Bigot à Québec et de là je ferai route. Ma santé ne me permet plus de différer, et je compte trop sur votre amitié pour n'être pas persuadé que vous seriez le premier à me le conseiller. Je ne regrette que

* Lieutenant-colonel du régiment de Guyenne, qu'il ne faut pas confondre avec M. de Fontbrune, aide de camp de Lévis, mort en 1757.

de vous quitter à l'arrière. Mais nous nous rejoindrons l'année prochaine de façon ou d'autre. Si vous restez en Canada, je reviens vous y faire compagnie; mais il ne faut qu'autant que vous y serez chef. Vous pouvez encore m'écrire s'il part une occasion sur-le-champ. *Ne parlez pas, je vous prie, de mon départ.* J'ai la frégate la meilleure voilière de France

Passé le 6 du mois prochain, les lettres que vous m'écrirez, adressez-les à M. de Vaudreuil ou à M. Bigot qui me les feront passer. Je compte, mon général, que vous me donnerez de vos nouvelles par tous les vaisseaux qui partiront pour France et que vous me parlerez de cœur.

Vous pourriez bien aller faire un tour à Chouaguen, après les récoltes, si les Anglois veulent s'y établir. L'on y a fait en conséquence passer tous les vivres nécessaires à Frontenac et à la Présentation.

M. de Vaudreuil est bien sûr de vos sentiments pour lui, je voudrais que tous les officiers eussent les mêmes; mais il me paroît, par les lettres qui viennent de Carillon, qu'il y a de l'altération dans les esprits. Vous sentez le tort que cela feroit à la colonie. Je suis persuadé que vous n'épargnerez rien pour les ramener.

Adieu, mon cher aimable général, donnez-moi, je vous en supplie, souvent de vos nouvelles, et soyez bien convaincu du tendre et respectueux attachement avec lequel j'ai l'honneur d'être, etc.

PÉAN.

P. S. — Ma femme, qui est ici, me charge de mille choses pour vous. Saint-Simon, sergent des canonnières, a ordre de vous remettre cette lettre lui-même.

Dans le moment, arrive un bateau de l'Ile-Royale. Je vous envoie la relation de ce qui s'y est passé depuis le 8 juin jusqu'au 8 juillet. Vous verrez que les ennemis n'ont pas fait grand progrès, puisqu'ils n'avoient pas encore battu la ville le 8 de ce mois, et que toutes les troupes espèrent de s'en retirer. Vous verrez aussi que les Anglois craignent une escadre de trente-six vaisseaux françois et espagnols.

L'on prétend que la discorde est parmi les généraux anglois. Tâchons de ne pas faire le second tome.

Je vous prie de vouloir bien faire voir les nouvelles à M. de Beauclair, quand vous les aurez lues. Je dois cette attention à celle qu'il a de m'écrire par toutes les occasions.

Si Louisbourg eût été attaquée par nos troupes, elle seroit déjà prise.

LETTRES DU CHEVALIER LE MERCIER *

AU

CHEVALIER DE LÉVIS

I

A Montréal, le 30 juillet 1758.

Je profite du retour de mes canonniers pour vous faire mes remerciements de toutes les bontés que vous avez eues pour moi. Je vous en demande, Monsieur, la continuation; je la mérite assurément par l'attachement que je vous ai voué.

M. Péan m'a remis une lettre pour vous; je recommande à mon sergent de ne la donner qu'à vous. M. de Vaudreuil n'a point ignoré tous les propos qui se sont tenus; mais je me flatte qu'il ne fera point éclater son ressentiment. Vous me ferez grand plaisir de faire mention de moi au ministre de la marine, lorsque vous lui écrirez; je lui marquerai m'en flatter. Vous apprendrez les nouvelles que nous avons de l'Ile-Royale, qui me font bien augurer.

Je suis avec un très respectueux attachement, etc.

* Le chevalier François Le Mercier était capitaine d'artillerie.

II

A Montréal, le 7 août 1758.

J'ai reçu la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire le 31 juillet. Je vous fais mes remerciements des lettres que vous avez bien voulu me renvoyer. Quand bien même, Monsieur, vous auriez lu la lettre que vous avez décachetée, je n'en aurois pas la moindre inquiétude, n'ayant rien de caché pour vous.

Je descends à Québec pour arrêter les états de demande d'artillerie et les faire partir par la frégate du sieur Canon, qui mettra à la voile à peu près dans le temps que vous recevrez celle-ci. M. Péan passe dedans, afin d'être à temps aux eaux. Je compte ne pas faire un long séjour à Québec, afin d'être à même d'aller vous rejoindre, si j'apprenois que les Anglois fissent une nouvelle tentative ; c'est le sentiment de quelques prisonniers. Nous avons eu des nouvelles de la Belle-Rivière du 18 juillet ; on me marque qu'il n'y avoit pas d'apparence que les Anglois dussent aller les attaquer. Il y a dix jours que M. de Longueuil est parti du fort Frontenac pour aller aux Cinq-Nations ; on ne tardera pas à en avoir des nouvelles.

J'aurai soin de vous faire part de tout ce qui viendra à ma connoissance. Continuez-moi, je vous supplie, la continuation de votre amitié ; donnez-moi quelquefois des nouvelles de votre santé, à laquelle je m'intéresse bien sincèrement. Pénisseault, qui va dans vos quartiers, vous donnera des nouvelles de Madame ; elle se porte bien.

M^{me} Le Mercier me charge de vous faire ses compliments; elle descend faire un tour à Québec.

Je suis avec un très respectueux attachement, etc.

III

A Montréal, le 22 septembre 1758.

J'ai reçu celle dont vous m'avez honoré le 18. J'avois déjà eu l'honneur de vous marquer le chagrin qu'avoit M. de Vaudreuil de ne pouvoir pas effectuer ses projets, lorsqu'il fut question de vous confier un commandement; il m'en paroît aussi fâché qu'il désire sincèrement une occasion de vous convaincre de sa confiance et de la justice qu'il vous rend. Pour moi, en mon particulier, je suis mortifié de n'avoir pu faire une campagne sous vos ordres. Je suis ingénieux à me flatter, et je suis persuadé cependant que j'aurai ce plaisir.

M. de Vaudreuil paroît trop craindre maintenant à la partie de Carillon pour oser vous en rappeler. Aussitôt que je verrai l'ennemi s'approcher du Lac, je me rendrai en diligence pour être de la fête. Je ne le désire que pour avoir plus tôt le plaisir de vous voir et de vous réitérer l'attachement respectueux avec lequel je suis, etc.

LE CHEVALIER LE MERCIER.

P. S. — Je vous prie de remettre cette lettre à M. des Méloises.

IV

A Montréal, le 27 septembre 1758.

Je n'ai rien eu de si pressé, après la réception de votre lettre, que de sonder Monsieur le général sur ce qui vous convenoit; mais il me paroît dans l'idée que les Anglois iront cet automne à Carillon, ce qui fait qu'il vous verroit avec regret partir de Carillon. Je ne suis point étonné du mouvement que vous avez ressenti à la nouvelle que les Anglois ne sont plus à Chouaguen et que les barques sont brûlées; vous devez ces sentiments à la colonie, par ceux que ses habitants ont conçus pour vous.

Monsieur le général me paroît si persuadé que les Anglois attaqueront à Carillon, qu'il dit que, quand même on lui diroit qu'ils s'en retournent à Lydius, il ne le croira que quand on les verra se retirer de ce dernier fort. Il s'est donné tous les mouvements qu'il a pu pour avoir des sauvages dans l'occasion; mais il en étoit parti un gros parti pour le fort Bull, avant que M. Duplessis eût reçu ses intentions à cette occasion.

Je prévois que la saison sera bien avancée lorsque vous aurez du positif sur les desseins des Anglois, et que avant que vous soyez ici, ce seroit un voyage dur que d'aller à Frontenac. D'ailleurs on n'aura personne à vous donner pour vous y faire aller convenablement; il seroit difficile que vous pussiez tirer parti d'un voyage aussi pénible.

Pour ce qui est de la connoissance du local, vous êtes, Monsieur, de ces hommes qui ont une notion assez

grande de nos frontières pour n'avoir aucune inquiétude de ce côté. Vos lumières vous mettront à même d'opérer partout où on vous enverra, aussi bien pour le moins que d'autres qui croiroient avoir l'avantage d'avoir vu sur vous (*sic*). Pour moi, partout où vous irez, je serai très flatté de vous accompagner, de servir sous vos ordres et de partager avec vous les hasards, soit en hiver ou en toute autre saison, et je suis persuadé que partout où vous commanderez, nos armes prospéreront, ou tout au moins que nous y servirons avec honneur.

Adieu, Monsieur le chevalier, soyez bien persuadé que s'il dépendoit de moi de faire naître des occasions à Monsieur le général, je les saisirois ; mais il les désire si sincèrement que je suis convaincu qu'il en enfantera pour vous.

Continuez-moi, je vous prie, votre amitié ; je la mérite par les sentiments du sincère attachement et du respect avec lequel je suis, etc.

V

A Montréal, le 29 septembre 1758.

Je réponds à la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire le 27. J'ai vu le déserteur et sa déposition. Il a subi devant M. de Vaudreuil une nouvelle interrogation. Il ne s'est en rien coupé qu'en mettant un bataillon de plus au lac Saint-Sacrement. Il circonstancie d'ailleurs tant de particularités que Monsieur le

général n'ose douter sur leur mouvement. Il dit que plus il y réfléchit et plus il se voit dans l'obligation de faire un effort pour faire passer des secours à Carillon sans attendre d'autres nouvelles. Il fait partir demain pour mettre en mouvement les hommes du gouvernement des Trois-Rivières, et va de suite faire marcher ceux de celui-ci. Il est vrai qu'il n'en pourra tirer une grande quantité. Il fait également ses efforts pour vous faire passer le plus de sauvages qu'il pourra ; mais la plus grande partie est actuellement du côté du fort Bull.

Je lui ai fait part de votre lettre, ainsi que vous me le marquez ; mais, malgré cela, il persiste toujours dans sa religion (*sic*). Il aime encore mieux faire un faux mouvement que de faire parvenir du secours trop tard.

Nous serons, comme vous l'observez très bien, Monsieur, dans quinze jours plus savants qu'aujourd'hui. Je souhaite bien qu'ils ne viennent pas ; mais, s'ils ont à le faire, que ce soit avant la mauvaise saison tout à fait. Il ne fera pas bon sous la toile dans un mois.

Peut-être le retour de nos deux partis nous donnera-t-il du positif. M. Abercromby me paroît un maître homme, s'il leur fait faire la guerre pendant l'hiver. Si les dépositions sont vraies, il y a bien des vivres. Ils en charroient encore ; on raccommode des bateaux ; on construit des galères ; et les glaces vont se former sous six semaines ; on amène du canon de 24 ; on a vingt à vingt-cinq mortiers ; il est évident que toutes ces choses donnent à présumer qu'ils ont encore envie de se mesurer. Je serois déjà parti pour vous aller joindre,

si Monsieur le général eût voulu me le permettre ; mais à la confirmation, je renouvellerai mes instances.

Je vous remercie, Monsieur, de la confiance que vous voulez bien me témoigner ; je n'en abuserai jamais et je mettrai tout en usage pour vous convaincre des sentiments d'attachement et de respect avec lesquels je suis, etc.

VI

Montréal, le 15 septembre 1759.

Au moment de votre départ, nous avons reçu des nouvelles d'Oracointon. Il me paroît que le fort de Lévis étoit déjà à cinq pieds de hauteur partout ; conséquemment en état de se défendre. Vous verrez tous les détails, ainsi je ne vous en parle point. MM. Desandrouins et Beauclair ne pensent pas devoir être attaqués. Despinassy me marque que notre canon est en batterie ; cela nous donnera le temps de partir si l'ennemi y vient ; mais nous ne ferons point de fausses démarches. Je vais m'occuper de tous les objets que vous m'avez ordonnés. J'ai décacheté une lettre de Monsieur l'intendant pour vous, dans laquelle il y en avoit une pour M^{me} Chabert que je lui ai remise moi-même.

Je suis dans une grande impatience de savoir des nouvelles de votre jonction et de la position de notre armée.

Je suis avec un très sincère et très respectueux attachement, etc.

VII

A Montréal, le 17 septembre 1759.

J'ai l'honneur de vous adresser une lettre que j'ai reçue et que j'ai décachetée. J'ai reçu celle que vous m'avez écrite en route. J'avois, dès hier, fait partir les bateaux pour vous porter les balles et outils que nous avons pu ramasser. J'ai envoyé un commis à Saint-Jean pour vous faire passer de suite quatre cents pioches. Les pelles que je vous envoie sont de bois, n'en ayant pas d'autres. J'y ai joint trente milliers de balles, dont vingt de petites. Je ne sais pas le sort de notre artillerie ; mais je suppose tout perdu. J'ai écrit à M. de Louvicourt pour mettre en état les affûts des pièces de 18 et de 12 pour campagne, et que, s'il manque de charpentiers et de forgerons, on les lui fera passer afin que le tout soit prêt le 20 octobre. Je pense qu'alors les Anglois auront renvoyé leurs vaisseaux et se seront restreints à la simple garnison de Québec, savoir même s'ils ne le raseront pas. Je le croirois assez, et, s'ils ne le font pas, je crois que pour ménager les vivres, nous serions forcés de tenter une entreprise sur cette capitale, s'ils ne laissent que trois à quatre mille hommes. Nous pourrions faire alors le siège. Quand ils ne seront plus secondés de leur marine, nous ferons ce que nous voudrons. En réussissant, nous trouverons des vivres et nous renverrions la garnison par Saint-Frédéric. S'ils vouloient s'en aller, cela vaudroit bien mieux. Nous ne

serons jamais en état de fournir un corps pendant l'hiver, pour s'opposer aux incursions que pourroient faire les garnisons de Québec et de Saint-Frédéric.

Je vous envoie l'état des vivres de l'Ile-aux-Galops. Il faut que vous fassiez décider Monsieur le général sur le nombre d'hommes qui y resteront au premier octobre, sans quoi la subsistance ne pourra leur être fournie. Je pense qu'alors quatre cents hommes au fort, deux cents pour les barques, seroient assez jusqu'au 15 ou 20 d'octobre, et alors de réduire le tout à trois cents au plus pour la garnison. On va commencer à mettre des farines en quarts pour l'approvisionnement, ne pouvant y envoyer des farines brutes qui seroient perdues.

Je crois que l'armée aura eu une grande joie de vous voir. Quel malheur que vous n'y ayez pas été ! La colonie seroit à présent sur le point d'être débarrassée. Je ne sais qui de nos messieurs commande l'artillerie ; je pense que c'est M. de Montbeillard. Je ne sais même s'il nous en reste, n'ayant pas reçu un mot de lettre d'aucun. Ce n'est pas le moyen que le service se fasse, s'ils ne me rendent pas de comptes. Ils y avoient sans doute été accoutumés par feu M. de Montcalm.

Je désirerois bien pouvoir être de quelque utilité à l'armée et être à même d'y servir avec vous. Je compte que vous vous serez retiré à Deschambault, pour vous ôter l'inquiétude d'être tourné par les frégates angloises, que vous aurez fait sonder le passage du Richelieu, que vous en aurez rétréci le passage, et peut-être fait établir une batterie sur une des îles du Richelieu pour n'avoir

point d'inquiétude sur les derrières. Continuez-moi, je vous supplie, votre amitié.

Je suis avec un très respectueux attachement, etc.

LE CHEVALIER LE MERCIER.

P. S. — J'envoie à Monsieur le général la note des outils qui partent.

VIII

A l'Ile-aux-Noix, le 23 octobre [1759],
à quatre heures après-midi.

D'après les nouvelles que nous eûmes à Montréal que l'ennemi marchoit pour attaquer ce poste, je m'y rendis de suite. Sur tout ce qu'on me dit à mon arrivée, je fus un peu persuadé. L'aspect d'une dizaine de berges qui se montrèrent le 20, à onze heures du matin, me fit croire que c'étoit l'avant-garde de l'armée, qui replia tous nos postes. Mais, à l'aspect du fort, elles retournèrent sur-le-champ. On leur tira un coup de canon, qui ne put les joindre. Depuis ce temps, découvertes sur découvertes, les plus beaux jours du monde, point de connoissance de l'armée. On a vu une vingtaine de berges rôder. Les berges n'ont osé mettre à terre ; d'où je conclus qu'on n'attaquera point cet automne dans la saison où nous sommes ; car ceci est de nature à ne pas craindre d'être emporté. Laisser une armée derrière soi, dans la saison où nous

sommes, faire un portage, s'exposer à être pris dans les glaces, je ne peux me le persuader. Voilà donc, Monsieur, ma façon de penser ; ils ont armé pour détruire notre marine et se dire les maîtres du lac Champlain. Voilà ce que je pense ; mais, dans la crainte de me tromper, je resterai ici jusqu'au 1^{er} novembre, jour auquel je compte retourner à Montréal, si l'ennemi n'est pas dans le voisinage.

Je pense, Monsieur, qu'à peu près dans ce temps, vous quitterez votre camp pour venir vous reposer. Je me fais un grand plaisir d'avoir l'honneur de vous y voir. S'il en est autrement, j'irai certainement prendre vos ordres avant mon départ.

Je vous apprendrai avec peine que M. de Louvicourt a reçu le 20, par accident, un coup de fusil qui lui a froissé l'omoplate. La suppuration commence à s'établir, et Arnoux assure que, dans peu, il sera en état d'aller. Mais cet événement l'empêchera de pouvoir aller au fort Lévis. Il sera le maître de rester ici ou à Saint-Jean ; ce qui obligera de laisser M. Despinassy avec M. Desandrouins.

Je suis avec un très sincère et très respectueux attachement, etc.

LE CHEVALIER LE MERCIER.

P. S. — J'apprends ici que M. de Lapause est aide-maréchal des logis ; permettez-moi de lui en témoigner ma joie et de lui faire mes compliments.

LETTRES DU CHEVALIER DE BERNETZ *

AU

CHEVALIER DE LÉVIS

I

A Québec, le 18 septembre [1759],
à sept heures du matin.

Je reçois, mon général, dans ce moment, la lettre intéressante dont vous m'honorez d'hier, 17 du courant. Il est bien malheureux qu'elle n'ait pu me parvenir hier à dix heures et demie du soir. Mais la disette des vivres, article essentiel, a jeté un découragement entier dans la timide milice de Québec. Promesses, menaces, le coup d'eau-de-vie donné à propos, rien n'a pu leur rendre le courage ; la peur les a saisis. La désertion, l'abandon de leurs postes dans les places foibles, les alertes, tout cela a mis et jeté M. de Ramezay dans le plus cruel des embarras, et l'a déterminé à profiter et mettre en usage l'instruction de M. le marquis de Vau-

* Le chevalier de Bernetz était commandant du régiment de Royal-Roussillon.

dreuil qui lui dit de traiter à la dernière extrémité à des conditions honorables. C'est ce qui l'a déterminé en conséquence à envoyer hier à trois heures après-midi M. de Joannès au général de terre pour entrer en matière avec lui, surtout par la raison que les plus gros vaisseaux anglois ont mis à la voile, faisant mine de venir s'emboşer devant la Basse-Ville, sur laquelle ils ont mouillé plus près. Alors M. de Ramezay, voyant toute la mauvaise volonté de la milice et leur peur, et malheureusement de pareils sentiments dans plusieurs soldats, il fit arborer les pavillons parlementaires du côté de mer et de terre, et fit passer à trois heures après-midi M. de Joannès pour entamer des propositions avec le général de terre, dont les ouvrages sont à peine à deux cents toises de la Haute-Ville. Ce général anglois, avec lequel il resta jusqu'à sept heures du soir, lui parut très disposé à lui accorder les conditions les plus honorables, et en conséquence, il lui donna jusqu'à onze heures du soir à être rendu de retour à son camp. Sur quoi M. de Ramezay détermina de renvoyer M. de Joannès au général anglois avec un plein pouvoir pour traiter aux conditions les plus honorables, voyant qu'il ne pouvoit espérer des vivres et des secours prochains tant en hommes qu'en vivres, et malheureusement la nouvelle de l'arrivée du biscuit ne lui fut apportée qu'une heure après le départ de M. de Joannès, qui est depuis hier onze heures et demie au camp anglois, et ici nous avons un otage anglois. Je désire bien ardemment que M. de Joannès puisse trouver matière à rompre. M. de Ramezay s'étoit flatté que M. le marquis de Vaudreuil ne l'auroit pas laissé aussi longtemps dans l'incertitude

sur sa marche à se rapprocher de Québec. Les négociants et bourgeois n'ont fait ici le service depuis hier qu'en les rassurant sur tous les événements. On est bien à plaindre quand on a d'aussi mauvais miliciens. M. de Ramezay écrit à Monsieur le général. Je suis avec tout le respect possible, etc.

LE CHEVALIER DE BERNETZ.

P. S. — Les travaux ennemis pour une batterie entre la porte Saint-Louis et celle de Saint-Jean sont poussés à moins de deux cents toises de la courtine de cette place sans qu'il y ait du canon.

II

A Québec, ce 20 septembre 1759.

C'est un très grand malheur que la perte de Québec. J'ose espérer de votre bon cœur que vous rendrez justice à notre manœuvre. J'en atteste tout le militaire et la bourgeoisie de Québec : si vous n'avez pas reçu plus de monde de cette ville, ce n'est pas ma faute.

M. de Ramezay a une instruction de Monsieur le général pour le justifier. Il se plaint beaucoup de n'avoir point eu ici un ingénieur. Il paroissoit fondé à le désirer. Quant à l'article des vivres à surmonter, il auroit cessé si vous eussiez été à l'armée, mais la lenteur et l'incertitude dans des moments critiques, jointes à une retraite précipitée de l'armée, éloignée de

dix lieues d'une place dévastée, ont encore ajouté et augmenté la terreur d'une milice timide, et même j'ai vu, à mon grand regret, ce malheureux esprit influencer sur les cœurs de nos soldats. J'en ai versé des larmes de douleur. Plût à Dieu qu'un boulet ou une bombe eussent terminé ma carrière le soixante-sixième jour du bombardement ! Les veilles et les fatigues ne m'ont rien coûté ; mais on ne fait pas toujours à la guerre ce qu'on voudroit faire.

M. de Joannès s'est distingué par sa fermeté, son zèle et sa capacité. Il est bien digne de votre protection, ainsi que tous les officiers des troupes françaises qui composent cette garnison.

Toutes nos troupes de terre, au nombre de cent quatre-vingt-cinq, sont embarquées d'hier ; nos marins et la colonie aussi. Je compte en faire de même, pour ma personne, demain. Je remplirai à mon arrivée à Paris les commissions dont vous m'honorez avec bien de l'empressement. Votre valeur, votre capacité et vos talents sont bien au-dessus de tout l'éloge vrai que j'en ferai à juste titre à la cour et à M^{me} la duchesse de Mirepoix. Je vous prie de m'honorer de votre protection et de recevoir le respect inviolable avec lequel je suis, etc.

LE CHEVALIER DE BERNETZ.

P. S. — M. de Bellot vous rendra compte de toutes choses. Oserois-je vous supplier de dire à M. de Pouliariés combien je lui suis attaché. Je connois ses talents et sa valeur ; mais je erois qu'il auroit été aussi embarrassé que moi dans bien des circonstances.

LETTRE DU CHEVALIER DE MONTREUIL *

AU

CHEVALIER DE LÉVIS

A Jacques-Cartier, le 15 septembre 1759.

Vous n'ignorez pas le danger évident où est la colonie, la perte d'une bataille et de notre général de terre le 13 de ce mois. Votre présence, Monsieur, est indispensable dans cette partie, quand même celle des Rapides seroit dans le plus grand danger.

Les ennemis débarquèrent le 13 à quatre heures du matin à l'Anse-au-Foulon. On avoit annoncé à tous les postes l'arrivée d'un convoi de vivres pour cette nuit. Nous avions cinquante hommes à un petit poste près de Samos, sous lequel passèrent dix-neuf berges à portée de pistolet. On les laissa passer, comptant que c'étoit le convoi. Nous avions cent hommes aux ordres de M. de Vergor à l'Anse-au-Foulon; il les laissa

* Le chevalier de Montreuil étoit capitaine des grenadiers au régiment de la Reine. Plus tard il devint lieutenant-colonel et aide-major général.

débarquer sans opposition. Mais ce poste, ayant reconnu l'erreur, tira quelques coups de fusil en s'enfuyant. L'ennemi se forma sur la hauteur. Il avoit un corps d'environ quatre mille hommes de leurs meilleures troupes. Il s'empara des environs de la côte d'Abraham. Notre armée, dont M. de Bougainville avoit l'élite, savoir les cinq compagnies de grenadiers, les volontaires de Duprat, cinq piquets de troupes de terre, la réserve de Repentigny et des détachements de la colonie, marcha, et étant arrivée en présence des ennemis à une forte portée de coups de fusil et formée en bataille, M. le marquis de Montcalm, voyant que le secours de M. de Bougainville n'arrivoit point et que l'ennemi se retranchoit, donna l'ordre d'attaquer, dans la crainte qu'en attendant plus longtemps il ne pourroit le déposer. Les troupes s'approchèrent de bonne grâce à une demi-portée de fusil. Elles tirèrent malheureusement. L'ennemi ne s'ébranla point et fit un feu très vif de mousqueterie et de canon à cartouche, auquel elles ne purent résister. Le désordre s'y mit au point qu'on ne put pas le remettre. M. le marquis de Montcalm fut blessé à la retraite et mourut hier à Québec, qui doit être aujourd'hui ou demain au pouvoir des ennemis. Le détachement de M. de Bougainville n'arriva sur le chemin de Sainte-Foye à portée et en présence des ennemis qu'à midi ou à une heure, ayant été averti tard par la chaîne de postes qu'il avoit établie depuis l'Anse-des-Mères jusqu'au Cap-Rouge, où il étoit avec les compagnies de grenadiers. Enfin, Monsieur, il n'y a que vous qui puissiez, par votre présence, remédier aux

malheurs qui nous menacent. Honorez-moi de vos bontés.

Je suis avec respect, etc.

CHEVALIER DE MONTREUIL.

P. S. — Je vous fais passer cette lettre par une occasion qui part avant l'arrivée de M. de Vaudreuil, qui fera partir un courrier tantôt. Mon général, en grâce, venez en diligence. Je n'ai pas le temps de vous en dire davantage. Je suis navré de douleur.

L'affaire se passoit à dix heures.

LETTRES DE M. POUCHOT *

AU

CHEVALIER DE LÉVIS

I

A Niagara, le 5 mai 1759.

Nous voici arrivés le plus heureusement qu'on put le souhaiter, le 30 avril, et Montigny le 2 mai. Depuis ce moment, il fait toujours des gros temps et vents dans le sud-ouest. Vous avez appris les nouvelles de la rivière de Chouaguen par l'arrivée de M. de Villejoin ; cela est assez conforme à ce que me disent des sauvages qui viennent de chez Johnson. Les chefs tson-nonthouans et goyogouins m'ont fait dire qu'ils me venoient voir ainsi que les Loups.

* Le capitaine Pouchot, du régiment de Béarn, fut chargé, en qualité d'ingénieur, de bâtir le fort Niagara. Il le défendit bravement en 1759 jusqu'à la défaite de l'armée envoyée à son secours. Il défendit avec non moins d'éclat, l'année suivante, le fort Lévis contre l'armée du général Amherst qu'il arrêta pendant plusieurs jours. Après son retour en France, il alla périr en Corse sous la balle d'un guérillas.

J'ai eu jusqu'ici presque tous les jours des nouvelles de M. Des Ligneris qui est encore à son poste, et j'espère que ce sera lui qui dénichera les ennemis. Vous verrez, Monsieur, par les dépositions des prisonniers que j'envoie à M. de Vaudreuil, que je puis l'espérer. Je n'attends que le retour d'un parti que j'ai dans la rivière de Chouaguen, et qui doit arriver incessamment, pour faire partir et mettre M. Des Ligneris en état d'agir avant que les ennemis aient des secours. J'ose à présent bien augurer de cette partie. Dieu veuille qu'il en soit de même par en bas ! Vous aurez sans doute des nouvelles de France à la réception de ma lettre. Il paroît par tout ce que je puis conjecturer, ou que les ennemis en veulent bien sérieusement à Québec ou Carillon, ou qu'ils ont quelques embarras chez eux que nous ne connoissons pas encore. Ils se mettront en campagne de bonne heure de vos côtés. Ils marchent actuellement pour leurs rendez-vous. Vous connoissez parfaitement la partie de Carillon, ainsi j'espère bonne issue, ou qu'ils ne nous y feront pas grand mal.

J'ai ici bien de la besogne ; j'en ai trouvé assez de faite, mais comme de quelqu'un qui n'y entend rien. Cela me fera quelques doubles emplois. J'ai cependant dit que tout cela étoit bien ; à moi à chercher le remède. Je compte qu'avant qu'il soit longtemps, je pourrai vous donner des nouvelles de la Nouvelle-Angleterre ; tous les sauvages paroissent bien disposés. Jusqu'aux Têtes-Plates qui ont envoyé des colliers pour que nos nations fassent la paix avec eux, et s'offrent de faire la guerre à l'Anglois dont ils paroissent mal contents.

Mais, si l'on ne nous envoie pas du papier, nous n'écrirons plus ; il n'y en a pas une main ici.

Je vous supplie, Monsieur, de vouloir bien m'accorder la continuation de vos bontés ; je tâcherai toujours de les mériter par mon attachement à tout ce qui pourra vous regarder.

Je suis avec respect, etc.

II

A Niagara, ce 27 juin 1759.

J'adresse à Monsieur le général les paroles des chefs du village de Sonnechio ; ils paroissent fâchés et s'excusent sur ce qu'ils n'étoient pas les plus forts. La Miletière a été emmené malgré leur opposition, et ils ont bien eu de la peine de sauver Joncaire, qui n'est pas encore rendu ; mais il ne se perdra pas. Il y a eu un engagé de Chabert tué. Ils ont pillé ses effets et brûlé sa cabane. Voilà une mauvaise levée de boucliers de la part d'une partie des Iroquois, qui fait peur à nos affectionnés. J'attends la décision de Monsieur le général pour savoir comment il veut que je me conduise vis-à-vis eux. Ils détournent aussi autant qu'ils peuvent nos nations d'aller en guerre ; ils ont dit à de nos Mississagués, qui alloient au fort Bull, qu'ils étoient loués des Anglois pour les empêcher de passer.

M. Des Ligneris me mande qu'on lui annonce six mille Anglois pour la Belle-Rivière, et qu'il y en a à

présent six cents au fort Pétersbourg, où ils tiennent conseil ; qu'il y a déjà de toutes nos nations qui s'y sont rendus ; qu'ils débitent que, si nous voulons nous en retirer, ils repasseront les montagnes, sinon qu'ils attaqueront le fort Machault.

M. Des Ligneris fera quelques partis sur les convois ; mais je crains d'être obligé de tout faire revenir avant que tout le monde l'ait joint ; car les nouvelles sauvages m'annoncent qu'ils descendent actuellement la rivière. Je ne puis cependant faire faire aucun mouvement que je ne sache en quoi consiste ce corps de troupes. J'ai mandé à M. de Portneuf d'arrêter à la presque toute ce qu'il lui arriveroit de François et de sauvages, pour être à portée de les faire venir à la première nouvelle que j'aurai.

Notre plus grand mal est les vivres, dont nous sommes très courts. Si l'on ne nous en fait pas passer de bien bonne heure, notre armée sera obligée de se débander à la garde de Dieu. J'en avertis Monsieur le général. Si vous pouviez, Monsieur, nous obtenir quelque chose.

Je suis avec un profond respect, etc.

LETTRES DE M. DE ROQUEMAURE *

AU

CHEVALIER DE LÉVIS

I

A Chambly, le 19 août [1760].

J'ai reçu à midi une lettre de M. de Braux qui me marque qu'il a reçu un ordre à deux heures du matin pour qu'il partît avec ses compagnies et tous les habitants de Saint-Charles, ainsi que Saint-Antoine, Saint-Denis et Saint-Ours avec tous leurs habitants, pour aller à l'île de Saint-Ours, les Anglois étant à Sorel sans doute. Je ne sais pas ce que tout ceci deviendra ; il me paroît que Murray va son train. Si cependant M. Amherst [ne] fait aucun mouvement, sans doute qu'il y a quelque chose de nouveau ; car je n'imagine pas que Murray fasse à lui tout seul la conquête du pays. Il fait un temps affreux ; je n'ai pas plus de

* M. de Roquemaure commandait, en qualité de lieutenant-colonel, le bataillon de la Reine.

quatre cents hommes pour garder le drapeau, y compris les grenadiers.

Je vous demande la continuation de votre amitié et de vos bontés.

J'attendrai vos ordres ou ceux de M. de Bourlamaque qui ne m'a rien fait dire jusqu'à présent.

J'ai l'honneur d'être avec autant d'attachement que de respect, etc.

II

Saint-Jean, 21 août [1760], à dix heures du soir.

J'ai eu l'honneur de vous écrire hier par M. Filoid et de vous rendre compte de mon arrivée. M. de Saint-Luc est arrivé aujourd'hui à trois heures après-midi avec quatre cent soixante-quatorze sauvages, dont environ quatre cents en état de marcher. Il m'a rendu compte du résultat de leur conseil, par lequel ils ne veulent marcher qu'avec cinq mille hommes. Je n'ai en tout ici que mille quarante-trois soldats ou miliciens. D'ailleurs ils ne veulent marcher qu'après avoir reconnu eux-mêmes l'ennemi. En conséquence ils viennent de partir, un homme de chaque nation. Ainsi cela va bien tirer en longueur. J'ai offert à M. de Saint-Luc cent soldats avec six officiers et quatre cent soixante-dix miliciens, tous de bonne volonté, n'en ayant pu trouver davantage. Les sauvages disent qu'un aussi petit parti ne serviroit qu'à agacer l'ennemi, qu'ils

ne veulent se battre ici qu'une fois, mais bonne, pour en aller faire tout de suite autant aux Rapides.

J'ai commencé à travailler à retrancher le camp du régiment, comme M. de Poulariés a retranché le sien. Je fais faire des rames. J'ai envoyé chercher treize bateaux à l'Ile-aux-Noix ; j'en avois deux ici. Je ferai en sorte d'en ramasser le plus que je pourrai pour nous en servir au besoin.

Je fais faire tous les jours des patrouilles du matin au soir, tant par les grenadiers que par les miliciens, dans les profondeurs des bois et sur la lisière, ce qui fatigue beaucoup tout notre monde. Nous allons manquer de viande après-demain ; je ne sais s'il en viendra.

Il nous est arrivé ce soir de l'Ile-aux-Noix trois blessés et trois malades, dont on a fait l'amputation d'un bras à un des premiers. Je suis fort embarrassé pour les faire passer à Montréal. Nous manquons d'eau-de-vie, comme j'ai eu l'honneur de vous le marquer, et il n'y a point de chirurgien à Chambly ; sans quoi je les ferois passer à ce fort, d'où on les enverroit à la Prairie. Nous n'avons de voitures d'aucune espèce ici ; je serai fort embarrassé à cause de cela de faire passer ces malades à Montréal.

Ménagez votre santé, et continuez-moi votre amitié.

J'ai l'honneur d'être avec autant d'attachement que de respect, etc.

III

Saint-Jean, le 22 août [1760], à deux heures après-midi.

J'ai l'honneur de vous faire part qu'il est arrivé ici un sauvage à cheval portant un collier venant du Grand-Onontagué de la Présentation, qui invite les sauvages de M. de Saint-Luc de venir à leur secours, vu que M. Amherst descend les Rapides et qu'il ne doit point s'arrêter au fort Lévis. M. de Saint-Luc a gagné sur eux qu'ils attendront la réponse de Monsieur le général jusqu'à demain matin.

On dit que Hotchig a été à la découverte, partant de l'Ile-aux-Noix, et qu'il a fait un prisonnier, ce qui a occasionné une grande fusillade dans l'armée angloise. M. de Bougainville me mande qu'il travaille depuis ce matin à faire un abatis immense ; ils n'ont point encore démasqué leurs batteries. Il me demande des saucissons. J'ai ordonné qu'on en fasse le plus qu'on pourra. Nous avons beaucoup plus d'ouvrage à faire que nous ne pouvons, vu le peu de monde que nous avons. M. de Saint-Luc m'a dit que Monsieur le général l'avoit assuré qu'il y avoit ici six mille hommes ; à peine avons-nous ici la sixième partie du nombre. Jugez de notre situation et combien l'on peut fonder sur ce que l'on dit.

J'ai l'honneur d'être avec autant d'attachement que de respect, etc.

ROQUEMAURE.

P. S. — M. de Saint-Luc se rétracte de ce qu'il a avancé au sujet du nombre des hommes qui sont à Saint-Jean.

IV

A Saint-Jean, le 24 août 1760.

J'ai l'honneur de vous instruire que les ennemis ont démasqué une batterie, hier à quatre heures après-midi, de seize pièces de canon et une chambre à bombes de huit mortiers, à ce que disent les habitants et blessés qui en reviennent ce matin. Les ennemis ont fait un feu continuel toute la nuit. Je reçois en ce moment une lettre de M. de Bougainville en remerciement des saucissons que je lui ai envoyés ; il me prie de continuer. Je fais travailler à force pour être à même de lui en envoyer ce soir. Il m'envoie huit blessés, dans le nombre desquels il y en a un de la marine auquel il faudra couper la cuisse. Il y a eu un sergent et trois soldats de Berry tués. Je vais faire passer les blessés à Chambly tout de suite, n'ayant rien ici pour les panser, d'autant plus que les sauvages, avant de partir, ont enfoncé la chambre de M. Dubuisson et pris le linge et les médicaments qui y étoient. On dit que les ennemis sont venus par trois fois, avec cinq berges, pour couper la chaîne. Ils ont toujours été bien reçus par les grenadiers qui étoient dans les *fredoches*, et sur lesquels on tiroit à mitraille.

Il ne nous reste plus de sauvages ; M. de Saint-Luc en a conservé sept avec beaucoup de peine, qui doivent partir cette après-midi pour aller faire un prisonnier.

M. de Noguères, commandant les volontaires de Royal-Roussillon, est parti ce matin avec vingt hommes ;

il a pris des vivres pour trois jours et doit aller, en suivant le coteau, jusqu'à la rivière à la Colle.

M. de Langy vient de partir avec vingt-cinq Canadiens et les deux Boileau, père et fils, avec cinq jours de vivres, pour aller à la chute de la rivière au Brochet pour voir s'il n'y auroit point aucune colonne qui eût percé dans cet espace pour aller joindre M. Murray. Je suis hors d'état d'envoyer d'autres découvertes, faute de guides; mais si ces deux sont bien faites, elles nous instruiront si les ennemis font aucun mouvement. Les blessés venus de l'Ile-aux-Noix disent qu'on n'entend point de bruit dans le camp anglois. M. de Bougainville me marquoit hier la même chose.

Hotchig, qui a rapporté une chevelure, prétend avoir mis toute l'armée en combustion; il a fait plusieurs décharges, avec ses cinq hommes, sur les troupes, qui se jetoient à l'eau avec beaucoup de confusion, et il n'a point été suivi. Jugez, si le parti de mille hommes avoit eu lieu, s'il n'auroit point fait quelque coup avantageux.

Tous les Canadiens disent entre eux qu'ils resteront : les uns jusqu'à mardi, et les plus raisonnables jusqu'à vendredi, et qu'après ce temps ils retourneront chez eux. Jugez si on peut compter sur pareille troupe. Je joins ici un état de ceux attachés à Royal-Roussillon qui ont déserté la nuit dernière, malgré le ban que je fis battre hier au soir, par lequel il étoit défendu de s'absenter du camp sous peine de vie.

Vous voyez par là, Monsieur, dans quelle situation je vais me trouver, et que je ne puis compter que sur les deux bataillons qui ne montent qu'à quatre cents hommes.

M. de Lapause me dit que votre intention étoit que je laisse un capitaine et soixante hommes à Chambly, dans le cas que je fusse forcé de faire ma retraite. Comme il n'en est pas question dans vos instructions ni celles de M. le marquis de Vaudreuil, je vous prie de m'envoyer vos ordres à cet égard. Quand aux souliers tannés, ils sont si mauvais que pas un soldat n'en a voulu. Les peaux de chevreuil sont presque dans le même cas, et je n'ai pu me dispenser d'en donner à cette armée qui est nu-pieds et qui fait de continuelles découvertes autour du camp.

Je vous demande la continuation de votre amitié, et je suis avec autant d'attachement que de respect, etc.

V

A Saint-Jean, le 27 [août 1760],
à cinq heures du soir.

Vous verrez, par la lettre que M. de Bougainville écrit à M. le marquis de Vaudreuil, qu'il y a plusieurs berges de passées, et qu'on a entendu embarquer beaucoup d'artillerie à bord des bâtiments pris sur nous ; qu'il ne sait si c'est pour ici, pour l'île, ou pour la Prairie-à-Boileau. M. de Noguères, qui vient de l'Île-aux-Noix, me dit avoir vu cinquante-cinq berges passées, et peut-être ce soir y en aura-t-il plus de cent ; ainsi vous voyez que la communication est entièrement interceptée. Je suis persuadé qu'au premier sud-ouest, les ennemis paroîtront devant ce fort. J'ai deux bateaux au bivouac à deux lieues d'ici, nuit et jour, qui

découvrent de fort loin et qui ont ordre dès qu'ils verront les barques et une quantité de berges, de m'envoyer un bateau en diligence, pour m'avertir avec des signaux qu'il doit faire à vue du fort, afin que je puisse faire ma retraite tant par eau que par terre en bon ordre. Il me paroît que M. de Bougainville fait une proposition qui ne peut point s'exécuter, parce que nous courrions risque d'avoir l'un et l'autre la communication coupée, si je m'avançois à moitié chemin comme il le dit. M. de Lapause lui a fait dire par M. de Noguères de tenir selon les instructions que vous lui avez données ainsi que Monsieur le général. M. de Noguères a rencontré deux partis en son chemin, qu'il a heureusement évités. Vous ne devez pas douter qu'ils ne soient maîtres du Nord moyennant leur marine, et qu'il sera dorénavant de toute impossibilité de faire passer aucune nouvelle à l'île, ne trouvant de guide qui veuille se charger d'y conduire personne ni d'y aller seul.

Un des bateaux du bivouac a ce matin été chassé par une berge qui a rétrogradé du petit détroit.

M. de Noguères part pour avoir l'honneur de vous rendre compte, ainsi qu'à Monsieur le général, de la position de M. de Bougainville.

Je vous serai bien obligé, mon général, de vouloir avoir attention que, lorsque Monsieur le général m'enverra des ordres, ils soient clairs et point embrouillés, afin qu'ils me servent de justification et qu'il n'y ait point de porte de derrière. Vous êtes trop de mes amis pour permettre qu'on me mette dans un mauvais cas.

J'ai l'honneur d'être avec autant d'attachement que de respect, etc.

VI

[29 ou 30 août 1760].

... Il * n'est pas douteux que les ennemis étant maîtres de l'Ile-aux-Noix, n'envoient toute leur marine à Saint-Jean. Dès que je serai instruit de leur marche, je ferai la mienne sur la Prairie, ce qui, je crois, ne tardera pas. J'apprends à ce moment l'arrivée d'un diable avec beaucoup de monde qui vient vers Saint-Jean. Il n'est pas douteux qu'il ne soit escorté de beaucoup de berges, ce qui fait que je vais songer à ma retraite. On m'annonce aussi cent cinquante hommes de l'Ile-aux-Noix qui sont près d'arriver ici.

J'ai l'honneur d'être avec autant d'attachement que de respect, etc.

VII

A la Prairie, le 1^{er} septembre 1760.

J'ai l'honneur de vous informer que nous n'avons des vivres que jusqu'au 5 inclusivement. Je vous prie d'avoir la bonté de nous en envoyer, si vous croyez que nous soyons dans ce camp-ci. Il y a ici près de quatre cents sauvages qui ne laissent pas que de consommer

* Ceci est la fin d'une lettre dont le commencement manque.

beaucoup. Il y a aussi trois cent vingt-quatre habitants de la côte du Nord avec M. de Langy. Aucun des bataillons n'en a, à la réserve de Royal-Roussillon qui en a une centaine qui font la navette de la côte au camp, de façon qu'ils ne peuvent être utiles à aucun service, ne pouvant les trouver quand on en a besoin.

J'ai donné des ordres pour qu'il y eût ce soir cinquante hommes de la Prairie avec leurs chevaux de rendus ici pour servir avec M. de Belcour ; ils commencent déjà à s'assembler.

J'ai l'honneur de vous envoyer ci-joint un mémoire de M. de Chourses (*sic*), qui désireroit avoir l'aide-majorité de son bataillon ; il vous expose ses raisons, qui me paroissent être valables.

J'ai eu l'honneur de vous prier ce matin d'ordonner qu'on nous envoyât de l'eau-de-vie et du sel, articles desquels il est impossible de se passer ; j'espère que vous me les enverrez par la première occasion.

J'ai l'honneur d'être avec autant d'attachement que de respect, etc.

ROQUEMAURE.

P. S. — J'ai chargé M. de Laas de la partie des vivres et de veiller à ce qu'il n'en soit point fait de fausse consommation. Vous l'aviez chargé de mettre les milices en ordre ; mais n'y en ayant pas d'autres que celles de M. de Langy, il n'a eu rien à faire.

VIII

A la Prairie, le 1^{er} septembre [1760],
à huit heures du soir.

Je ne puis me dispenser de vous marquer la position de l'armée, qui est des plus déplorables pour moi et pour tous les officiers. Le mécontentement ne fait qu'augmenter. La désertion est totalement dans l'armée, même dans les grenadiers, qui partent par demi-douzaine à la fois. J'avois mis, comme vous me l'aviez ordonné, cent hommes de troupes de garde au pont et autant de miliciens, de plus une grand'garde de cinquante hommes en avant du camp ; chaque bataillon en fournissoit en outre une aux bateaux qui leur ont été distribués. Lorsqu'il a été question à l'ordre de faire relever ces postes, les majors ont dit unanimement qu'ils étoient dans l'impossibilité de le [faire], et m'en ont fait voir l'état. Je vous envoie celui de Guyenne. Tous les bataillons étant de la même force, il vous sera aisé par celui-là de juger des autres. J'ai donc été obligé de retrancher les gardes et de ne mettre que cinquante hommes de troupes avec cent miliciens au pont, et de faire monter vingt grenadiers à la place des cinquante hommes qui couvroient notre camp. Si nous restons encore ici quelque temps, je serai obligé de tout retrancher. Ce qui me désespère le plus, c'est que les officiers marquent encore plus leur mécontentement. Ils me représentent qu'avec un pareil vent, qui continue depuis, s'il venoit une alerte, il seroit impossible de nous embarquer.

Le commis du munitionnaire a demandé à M. Cadet trois à quatre mille rations de pain fait pour demain. Il est indispensable qu'il soit rendu ici à midi. Le biscuit qu'on a voulu donner s'est trouvé moisi, et les habitants l'ont refusé.

Quant à la cavalerie, il n'est encore venu que dix hommes, et j'ai été obligé d'envoyer les grenadiers pour forcer les habitants à marcher avec leurs chevaux. Jugez combien ils tiendront, si on parvient à les rassembler.

Depuis l'ordre donné, on vient de me dire que sur les dix-neuf hommes qui restoient du régiment de Guyenne, il en a déserté six, dont quatre grenadiers.

Vos ordres et vos conseils me seront fort utiles dans ces circonstances. Il me paroît par la lettre que m'écrit M. de Bourlamaque que son armée fond comme la mienne.

J'ai l'honneur d'être avec autant d'attachement que de respect, etc.

IX

A la Pointe-Saint-Charles, le 3 septembre 1760.

J'ai l'honneur de vous informer de mon arrivée, avec beaucoup de pluie. J'ai laissé, comme vous me l'avez ordonné, M. de Noguères à la Prairie, et ordre à M. de Belcour de se rendre à Longueuil avec sa troupe ; mais aucun cavalier ne veut le suivre. Les miliciens attachés

à Royal-Roussillon n'ont pas voulu marcher ; ceux de M. de Langy s'en vont à force.

M. de Laas écrit à M. Cadet pour le prévenir qu'il a resté à la Prairie quatre cent cinquante pains que nous n'avons pu emporter par rapport à la pluie. Il faut que M. Cadet les envoie chercher et en même temps de quoi les couvrir. M. de Laas a fait passer pendant la nuit quinze bœufs à Longueuil. Les troupes sont payées en vivres pour aujourd'hui et demain, et la marine pour après-demain.

Je vous serai obligé de m'envoyer deux chevaux pour servir d'ordonnance. Ils pourront prendre des selles que nous avons portées de la Prairie.

J'ai l'honneur d'être, avec autant d'attachement que de respect, etc.

LETTRES DE M. DE BOUGAINVILLE *

AU

CHEVALIER DE LÉVIS

I

A l'Ile-aux-Noix, ce 4 mai 1760.

Agréez mon compliment sur votre belle victoire. J'en suis d'autant plus enchanté que j'y vois belles manœuvres dans l'action, diligence incroyable dans votre marche et fermeté faite pour être citée. Ma foi ! vous serez notre père, puisque vous nous avez rendu l'honneur. Et, ne prissiez-vous pas la ville, vous n'en serez pas moins couvert de gloire. Ah ! mon général, vous n'avez pas voulu que je fusse avec vous ! J'en ai une douleur mortelle. Mais, dans ce métier, il faut

* M. de Bougainville, venu au Canada en qualité de premier aide de camp de Montcalm, avait été promu en 1759 au grade de colonel et servit en cette qualité durant le siège de Québec. Il fut chargé en 1760 de la défense du fort de l'Ile-aux-Noix. Il devint dans la suite le grand navigateur connu du monde entier.

obéir et non choisir. Nous avons bien perdu ; il n'étoit pas possible de le faire à moins. C'est ici une jubilation sans égale. Nous attendons avec impatience des nouvelles de la suite. C'est affaire à vous pour ne pas perdre de temps.

Rien ici de nouveau ; nous travaillons tandis que vous gagnez des batailles.

Je suis avec respect, etc.

II

A l'Ile-aux-Noix, ce 17 mai 1760.

Comme les sauvages étoient fort pressés de partir, je n'eus pas le temps de vous rendre compte de leur voyage ; mais je priai M. le marquis de Vaudreuil de vous envoyer la lettre que je lui écrivis, et je ne doute pas qu'il ne l'ait fait. Depuis ce temps, rien ici de nouveau. Les bâtimens se sont retirés. J'ai proposé à M. le marquis de Vaudreuil d'essayer d'enlever le brigantin, s'il vient encore se mouiller aussi près de nous qu'il l'a fait, sans avoir aucune berge en avant de lui, et il a agréé le projet. Je ne le tenterai qu'autant que j'y verrai une certitude morale du succès, et, à tout événement, je ne compromettrai rien. Nos travaux avancent autant qu'il est possible avec aussi peu de monde. Les banquettes sont presque finies, et, pour trouver de la terre, il a fallu augmenter de six pieds le fossé presque dans tout le contour. Nous avons

quarante pièces de canon en batterie, dont vingt-neuf déjà sur affûts de campagne. J'ai fait faire des plates-formes volantes pour que les affûts marins puissent servir à toutes les embrasures. J'ai fait aussi tendre une troisième chaîne au sud, composée d'un gros câble encadré dans des pièces de cèdre. J'espère qu'elle sera solide. Nous travaillons maintenant à établir des communications, à dessécher l'île, et nous commençons les ouvrages extérieurs.

Je pense que maintenant le sort de Québec est décidé, et je brûle d'impatience d'en savoir le dénouement. Je suis convaincu qu'il n'y a qu'un secours d'Europe qui puisse empêcher votre conquête. Je le répète toujours : Québec pris, la colonie est sauvée !

Je suis avec respect, etc.

III

A l'Ile-aux-Noix, ce 25 mai 1760.

J'ai appris avec un chagrin proportionné à la mauvaise nouvelle, celle de l'arrivée du secours qui vous a forcé de lever le siège. Je me représente aisément tout l'embarras qu'a dû vous donner un pareil déblaiement et quelles en doivent être aujourd'hui les suites. Le début de votre campagne méritoit que la France vous mît en état de la finir comme vous l'aviez commencée. Je ne conçois pas qu'il ne soit seulement point venu une corvette nous avertir qu'on ne pouvoit ou ne vouloit pas nous secourir. Jamais troupes ne se sont

trouvées dans une position pareille à la nôtre. J'ai fait rester à Chambly le canon pris le 28 avril, en attendant que vous ayez la bonté de me mander si sa destination n'a point changé. Nous continuons nos travaux, et les soldats s'y portent avec ardeur quoiqu'ils n'aient aucune foi à la monnoie qui les paye. Les outils, surtout pelles de fer, nous manquent. Si vous étiez en état de nous en faire passer, je vous en serai obligé. Nous avons vingt-cinq Abénaquis en parti depuis le 19 avec M. Outlaw. Dès qu'ils seront de retour, j'aurai l'honneur de vous rendre compte de leur voyage.

Je suis avec respect, etc.

IV

Ile-aux-Noix, 15 juin 1760.

J'ai reçu les deux lettres que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire le 13 et le 14. Je vous remercie de celles venues de France que vous avez eu la bonté de me faire passer. Je vous en envoie une qui détaille bien notre position intérieure et extérieure. Elle est d'un homme instruit et éclairé. Je ne vous fais point de réflexions sur ce qu'elle contient ; vous les ferez mieux que moi. On me mande en propres termes que Mercier a un pied de nez et que la mémoire de M. de Montcalm est en vénération. Mon frère m'écrit que j'ai une pension, sans savoir la quantité. Je ne doute pas que vous ne soyez lieutenant général cette année. L'enthousiasme pour ce pays n'a point été changé en France par l'affaire

du 13. Jugez, mon général, à quel point le portera celle du 28 avril. Je crois pouvoir d'avance vous en faire mon compliment.

Je n'ai pu retenir plus longtemps cette canaille sauvage. Hier seulement, ils me montrèrent une lettre du missionnaire du Sault qui marque que ces sauvages partent pour voir le champ de bataille de leurs camarades. Ils n'avoient ni chef de guerre, ni chef de cabane, tous jeunes gens mêlés de plusieurs Anglois adoptés. Ils retournent au Sault, voyant que je persistois à ne pas les laisser aller en avant, sous le prétexte qu'ils étoient trop pen et que je ne voulois pas exposer de si chers enfants. Du reste ils sont très contents de moi ; car je les ai fort caressés.

Hier, à cinq ou six heures, nous avons entendu vingt-trois coups de canon, tirés sans doute par les bâtimens qui sont entre la Pointe-aux-Fers et le Moulin. J' imagine que c'étoit en réjouissance de la levée du siège de Québec qu'ils venoient d'apprendre. Je voudrois pouvoir faire fouiller la rivière Chazy.

J'envoie à Saint-Jean pour le potier, et je tâcherai qu'il se mette en œuvre s'il y a moyen. J'espère, mon général, que, s'il étoit décidé que les ennemis n'en veulent point à ceci et que vous eussiez un coup [de] collier à donner ailleurs, vous voudrez bien ne pas [me] laisser encore derrière ; j'en serois inconsolable.

Je suis avec respect, etc.

DE BOUGAINVILLE.

P. S. — Effectivement, le M. Saint-Simon est une bonne jambe ; on avoit raison de le dire. J'aurai la discrétion que vous me recommandez.

V

Ile-aux-Noix, 2 août 1760.

M. de Lapause m'a remis la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire. Il a vu la situation de tout ceci et vous en rendra compte. Je compte que les ennemis démasqueront demain une grande diable de batterie qui est presque à portée de fusil de nous. Ils ont fait des abatis immenses. Il y a peu de monde pour une île aussi immense. Les ouvrages extérieurs ne sont pas finis ; l'ancien retranchement ne soutiendra pas un jour de canonnade ; n'importe, nous ferons de notre mieux.

Je suis avec respect, etc.

VI

Ile-aux-Noix, 16 août 1760.

J'ai reçu la lettre dont vous m'avez honoré le 14. Je désire fort que les ennemis ne soient pas établis à Sorel. Cette position, une fois prise par eux, resserreroit beaucoup la nôtre et gêneroit entièrement la communication. Il court ici des bruits dont j'ai vainement recherché la source, que M. de Bourlamaque a été tué ; mais je n'y ajoute aucune foi, puisque vous ne m'en mandez rien.

Le sieur Gonneville est revenu cette nuit ; il n'a pas été plus loin que le Moulin-à-Foucault, où il est resté

embusqué depuis son départ. Il dit que la petite flotte des ennemis est augmentée du troisième chebec et de deux espèces de tartanes, et que ces bâtimens croisent entre la Pointe-aux-Fers et l'Ile-La-Motte. Il croit avoir vu quelque fumée sur cette île. J'envoie le sieur Saint-Onge dans un petit canot de découverte reconnoître les bâtimens dernièrement arrivés.

Joseph et ses Abénaquis m'ont abandonné, malgré l'eau-de-vie que je leur avois donnée pour les retenir ici. M. de Langy n'en est pas moins parti avec des Canadiens choisis pour aller fouiller toute la baie de Missiscoui. Il devient plus essentiel que jamais d'avoir ici du monde propre à faire cette découverte.

Je suis avec respect, etc.,

DE BOUGAINVILLE.

P. S. — Ce 16 à midi. — Je crois que voici l'armée ; le brigantin, deux chebecs et plusieurs batteries flottantes sont mouillés où se tenoit notre bivouac. Beaucoup de berges ont été vues ; plusieurs même dans notre bassin. Voici, Monsieur, le temps de faire découvrir de votre côté sur la baie et sur la rivière Chazy. Langy est ce matin parti pour la baie ; mais il va m'être impossible de mettre personne hors de mon île ; car les ennemis ont déjà débarqué du monde nord et sud.

VII

Ile-aux-Noix, 21 août 1760, à midi.

J'ai reçu la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire hier.

Des deux cents Canadiens que vous m'annoncez, il n'en ait arrivé que quatre-vingts, et il n'est encore venu aucun matelot. Mais je dois avoir l'honneur de vous dire encore que, ce renfort fût-il venu entier, je n'aurois en tout que douze cents combattants, avec lesquels, ayant toutes les parties de l'île à garder à la fois, je ne puis vous répondre d'empêcher les ennemis d'y débarquer. J'ose vous assurer que tout ce qui sera possible, je le ferai ; mais, l'année dernière, il y avoit ici trois mille hommes et on n'y en trouvoit pas assez. L'île est immense, et je dois éviter toute disposition qui me mettroit dans le cas d'être enlevé d'un coup de main. D'ailleurs, il n'y a pas ici un canonnier qui sache pointer. Lors du siège de Québec, on ne laissa dans ce poste que le rebut, et ils n'y sont pas devenus habiles. Il en faudroit au moins quelques-uns qui pussent être chefs de pièces. Vous remarquerez de plus qu'il n'y a pas un endroit de l'île à l'abri. Lorsque les batteries ennemies y joueront, il faudra que tout le monde soit à la belle étoile ; nul blindage, nul coin que le boulet ou la bombe ne laboure. J'entre dans ce détail, non que je sois intimidé par l'armée qui m'avoisine, mais afin qu'on tienne pour certain, ce qui l'est, qu'il s'en faut beaucoup que nous ne soyons inexpugnables. Voilà le vrai. Après

cela, comptez que les troupes et moi ne manquerons ni de vigueur ni de tête, et que si nous sommes pris, d'autres l'auroient été.

J'en reviens aux canonniers ; il n'y en a pas un seul ici qui sache tirer une bombe.

Je suis avec respect, etc.

VIII

Ile-aux-Noix, [22 août 1760],
à trois heures après-midi.

Le paquet de Saint-Jean est arrivé, et j'en suis enchanté. Vous aurez vu la lettre que j'ai ce matin écrite à M. le marquis de Vaudreuil. Je suis forcé de lui dire les choses telles qu'elles sont, parce qu'on s'en prendroit à moi avec raison, si j'avois fardé la marchandise. Malgré toute la connoissance que j'ai de cette position, je n'en tirerai pas moins tout le parti possible, et comptez qu'il ne tiendra pas à moi que la colonie ne soit sauvée. Nous profitons du temps que les ennemis nous laissent pour travailler jour et nuit à nos dehors. Je soutiendrai le premier retranchement le plus longtemps possible ; mais je crains qu'en très peu de temps les batteries ennemies ne le mettent hors d'état d'être réparé. Je comptois qu'aujourd'hui ils en démasqueraient deux. Je crois qu'ils en font une troisième au-dessous des chaînes, qui enfileroit tous mes dehors et me feroit beaucoup de mal. Je tâcherai de retarder cet

ouvrage ; car l'épaulement qui m'en mettra à l'abri n'est pas à beaucoup près fini. J'ai détaché M. Valette avec les trois piquets de terre et quatre-vingts Canadiens à poste fixe au bas de l'île. J'y fais faire un retranchement en arbres qui appuiera aux abatis de la droite et de la gauche, et sera protégé par le blockhaus où je place quatre pièces de canon. Je pousse avec la plus grande vivacité possible mes redoutes avancées. Une partie pour laquelle je crains est le flanc qui joint la gauche du nouveau retranchement au demi-bastion droit de l'ouvrage à corne. Si je vois que les ennemis s'attachent à le battre, je ne perdrai pas un moment à faire en arrière une seconde ligne.

Reste à savoir maintenant quel est le projet des ennemis. Il est clair qu'ils nous canonneront et bombarderont ; mais trois mille hommes suffisent pour les frais de cette sérénade ; l'armée ne passera-t-elle pas outre par le nord ou le sud ? ... * ne revient pas, et j'en suis inquiet. Je désire des nouvelles avec impatience. Il faut de Saint-Jean des découvertes continues au nord et au sud.

Communiquez, je vous prie, cette lettre à M. le marquis de Vaudreuil ; je ne multiplie point le papier, car, si le convoi étoit pris, il lui seroit plus facile de détruire une seule lettre.

Je suis avec respect, etc.

* Un nom illisible.

IX

[Billet sans date]

M. de Bougainville a assez de vivres.

Il faut lui faire passer mille livres de poudre et quatre mille livres de balles, des haches, pelles de fer et outils de toute espèce ;

Et de l'eau-de-vie indispensablement ;

De la mèche,

Un sergent d'artillerie.

X

Etat des troupes qui se trouvent à l'Ile-aux-Noix.

Six piquets faisant.....	285	hommes.
Régiment de Guyenne.....	250	“
Miliciens	178	“
Régiment de Berry.....	240	“
Miliciens.....	180	“
Miliciens venus avec M. de Lapause.	77	“
Ouvriers	50	“
Canonniers	24	“
Officiers.....	55	“
Employés, commis, boulangers.....	20	“
Matelots et officiers mariniérs.....	37	“
Domestiques	57	“

Total..... 1,453 hommes.

XI

M. DE BOUGAINVILLE A M. DE ROQUEMAURE

Ile-aux-Noix, 24 août [1760], au matin.

J'ai reçu cette nuit, Monsieur, les saucissons dont je vous remercie bien. Je vais les faire compter et je vous en enverrai l'argent par la première occasion. Continuez, je vous prie, de m'en envoyer le plus qu'il vous sera possible. Je vous recommande mes blessés que je vous fais passer. Nous avons eu de plus un sergent de Berry et trois soldats tués. Nous sommes à la belle étoile ; pour toute nourriture, la bombe et les boulets labourent toutes les baraques.

J'ai l'honneur, Monsieur, de vous souhaiter le bonjour.

XII

LE MÊME AU MÊME

Ile-aux-Noix, 25 août [1760],
au matin.

Voici, Monsieur, la plus malheureuse aventure du monde que nous venons d'essuyer. La grande tartane et la barque à Saint-Onge sont prises. Ce matin, la tartane et quatre jacobites étoient mouillés au bord de l'île, hors de portée des batteries ennemies, sous la protection d'un poste de deux cents hommes. Les ennemis ont conduit vis-à-vis sept ou huit pièces de campagne et ont sur-le-champ battu cette marine. Le sieur

Lesage a coupé son câble pour se tirer de la portée de ce feu. Il a été tué dans ce moment. Partie des matelots s'est sauvée à la nage ; les autres ont été se rendre aux ennemis. J'ai sur-le-champ envoyé avertir Saint-Onge, qui étoit mouillé vis-à-vis la rivière du Sud, de gagner le large, et j'ai envoyé pour le soutenir les jacobites et l'autre tartane.

Les ennemis ont avec diligence traîné leur artillerie contre Saint-Onge. Il s'est échoué sous leur feu. Les autres bateaux n'ont, malgré mes ordres, osé lui donner secours, et il s'est rendu. Le vent étoit nord-ouest et par conséquent contraire à sa retraite. Dans ce moment, la gabare se retire ; mais, ne pouvant aller à la rame, je crains bien qu'elle ne soit prise, le reste de notre marine étant détestable. Voilà donc la communication bientôt coupée : car certainement les ennemis, ou feront les plus grands efforts pour rompre les chaînes, ou bien feront le portage de leurs berges, maintenant qu'elles auront * Envoyez ma [lettre à M. le marquis] de Vaudreuil [pour qu'il me donne] des ordres, et donc dix-huit jours marqueriez. Ainsi [je] n'ai point assez de bateaux [pour] embarquer tout le monde, [dans le cas où l'on] voulût nous faire replier.

Réponse par le sauvage ou dans un petit canot par des gens sûrs et déterminés.

J'ai l'honneur, Monsieur, de vous sonhaier le bonjour.

* La fin de cette lettre étant déchirée à certains endroits, nous indiquons les lacunes par des points ; les mots entre crochets ont été rétablis d'après le sens.

LETTRES DE M. DE LAPAUSE *

AU

CHEVALIER DE LÉVIS

I

A Saint-Jean, le 20 août 1760.

J'arrive et vais partir pour l'Ile-aux-Noix. M. de Roquemaure vous aura rendu compte qu'il a laissé vingt soldats à Chambly, avec dix de la marine et vingt miliciens commandés par un lieutenant, vingt soldats et

* Le chevalier de Lapause, aide-major au régiment de Guyenne, était un officier de mérite dont Montcalm faisait le plus grand cas, jusqu'au point de l'appeler "un homme divin" dans une de ses lettres à Lévis (17 août 1756).

Aucun officier ne fut recommandé aux ministres avec autant de chaleur, tant par Montcalm que par Lévis. Dans un *Mémoire* adressé à la cour en 1760, Lévis disait de lui : "Cet officier avait mérité depuis plus de cinq ans que feu M. le marquis de Montcalm demandât pour lui le grade de colonel avec la plus vive instance ; il n'a cessé, ainsi que moi, depuis de la réitérer. Il a mérité et mérite les plus grands éloges... Je crois qu'il est du bien du service de le mettre dans la route des premiers emplois... étant propre à tout ce qu'on voudra l'employer. Il a l'expérience, les talents et la naissance pour mériter un régiment, mais non les moyens". — *Lettres de Lévis*, p. 440.

vingt habitants à Sainte-Thérèse ; moyennant ce et les deux compagnies et un détachement en outre qu'a retenu M. de Bourlemaque, ce bataillon est très foible.

Il arrive un détachement de M. de Bougainville qui venoit chercher des munitions ; mais il n'y a que six cents livres de poudre. J'ai ordonné à Chambly qu'on en fit passer deux milliers avec huit de balles. Hier, Royal-Roussillon a eu deux hommes blessés en allant à l'Ile-aux-Noix ; on n'a point tiré sur le détachement qui arrive ; c'est quelques Moraïgans qui rôdent au nord. Il a déserté un soldat de la marine à M. de Bougainville.

Il manque de bœufs dans cette partie. Si M. Cadet n'en envoie lever, ce camp manquera, M. de Bougainville ayant pris les animaux qui étoient dans les environs.

Il n'y a que neuf cents livres de farine à Chambly, et à Saint-Jean de quoi faire vingt-quatre mille rations. Ces vivres ne dureront tout au plus que pour douze jours, si les sauvages arrivent, et il n'y a rien à pouvoir faire passer à M. de Bougainville. Il faudroit faire arriver des farines de Saint-Ours et faire remonter de cette partie, où vraisemblablement sont les bateaux de Berry et de la Sarre, le plus qu'on pourra à Chambly.

Je vais mener vos miliciens de Royal-Roussillon à M. de Bougainville avec les ouvriers de la barque ; les matelots vont suivre à mesure.

La Reine arrive ce soir. On fera partir les cent miliciens de ce bataillon à mon retour, si M. de Bougainville ne peut s'en passer.

Il faudroit qu'on envoyât ici de l'eau-de-vie pour les blessés qu'il pourra y avoir ; mais il faut la faire envoyer en baril et la faire suivre à vue ; car on y met de l'eau en chemin, ce qui la rend de nul effet pour cet usage ; il faudroit aussi quelques linges, charpie et médicaments.

Je suis avec l'attachement le plus inviolable et le plus profond respect, etc.

A la suite de cette lettre, M. de Bourlamaque a ajouté :

Il n'y a rien à faire passer à M. de Bougainville ; il a assez de farine et de bœufs.

Il doit passer de Saint-Ours à Chambly des farines et de là à Saint-Jean ; je crains qu'il n'y en ait que trop à ce fort. On fait une levée de bœufs pour Saint-Jean. J'ai fait passer à ce dernier fort du linge et charpie ; il y avoit de l'eau-de-vie camphrée rendue depuis quelques jours.

II

A Saint-Jean, le 22 août [1760],
à dix heures du matin.

Je suis arrivé à l'entrée de la nuit. Point de nouvelles de l'Ile-aux-Noix. Il y a eu hier à sept heures du soir une grande fusillade qui a duré une heure. On a tiré beaucoup de canon jusqu'à onze heures ; depuis on tire peu. Il a beaucoup plu toute la nuit.

M. de Noguères est parti cette nuit avec deux hommes pour tâcher d'y pénétrer. On n'a trouvé aucun Canadien qui voulût y aller et qu'un seul qui voulût l'accompagner. Les Boilcau arrivoient de la découverte.

J'ai trouvé ici les deux lettres écrites hier par M. le marquis de Vaudreuil à M. de Bougainville. MM. de Roquemaure et de Poulariés ont trouvé, ainsi que moi, que celle que je vous renvoie ne pourroit que mettre M. de Bougainville dans l'embarras pour savoir celle qui étoit postérieure. J'aurois pu réparer cela ; mais elle servoit d'ordre formel pour la retraite. D'ailleurs, il paroît impossible qu'il puisse exécuter ce qu'on lui prescrit, et difficile même par les mauvais chemins qu'il puisse nous amener grand monde, quand même il ne seroit pas contrarié par les ennemis, nombre d'officiers et soldats n'étant pas en état de faire cette route dans assez peu de temps pour ne pas craindre que l'ennemi ne les devançât en descendant par la rivière. La lettre envoyée et celle qu'il a de vous lui disent assez pour le faire retirer, s'il croit la chose possible et nécessaire. J'ai chargé M. de Noguères de lui dire vocalement, de la part de M. de Vaudreuil et de la vôtre, de se défendre, mais, plutôt que de se rendre, de se retirer avec tout ce qu'il pourroit emmener, s'il lui étoit possible, et que, s'il se voyoit à même d'être emporté de vive force, il n'avoit qu'à agir suivant l'exposé ci-dessus, suivant que les circonstances pourroient le lui permettre, mais que le soutien de son poste étoit essentiel pour prolonger la défense du Canada. Voyez si vous approuvez cela. Il m'a paru que c'étoient vos intentions et celles de M. de Vaudreuil. Je crains malgré cela qu'on n'abandonne

trop tôt ce poste, dont il ne nous reviendra que peu de monde ; et, si la défense de nos postes ne fait pas honneur à nos armes, il est à craindre que la suite ne soit pas plus avantageuse.

J'ai trouvé M. de Roquemaure disposé pour sa retraite, qu'il ne fera que lorsque les découvreurs sur la rivière lui annonceront l'ennemi ou que l'Ile-aux-Noix ne soit prise ou abandonnée. On laissera M. de Villejoin dans ce fort avec une vingtaine d'hommes pour y mettre le feu à la dernière extrémité, et avant qu'il soit totalement investi. On se retirera par la Savane ou par Sainte-Thérèse, si l'on est pressé ; les éclopés passeront par Chambly. On ira sur la rivière de Montréal ; on nous dépêchera un courrier alors et nous verrons s'il y a moyen de tenter fortune dans cette partie, ou s'il faudra qu'on repasse le fleuve. Comme, dans cette circonstance, ce corps se trouvera très affoibli, il est à observer qu'il ne pourra soutenir, dans la première supposition, longtemps la rivière de Montréal, d'où il sera obligé de veiller sur les mouvements des ennemis par Chambly sur la Prairie. On a ici très mauvaise opinion des Canadiens ; on leur attribue beaucoup de mauvaise volonté et de mauvais propos ; on n'a pu en trouver pour envoyer à l'Ile-aux-Noix ; les Boileau arrivent de la découverte ; M. de Noguères en a trouvé un seulement.

Ce camp sera payé en vivres jusqu'au 1^{er} du mois ; il pourroit trouver encore de quoi vivre pour quatre jours à Chambly ou aux environs. Je fais passer trente quarts à la Prairie, où il faudroit que M. Cadet tînt un commis pour y faire cuire. M. de Lusignan aura assez

de vivres pour son poste ; il en pourra tirer de la rivière Chambly, s'il n'est point attaqué. Il y a deux mille trois cents livres de poudre dans cette partie. J'ai dit qu'on en fit passer mille livres à la Prairie, où il faut faire passer des balles pour les postes.

On y fera passer les *couvertes* du magasin, les équipages des troupes et les soldats malades. Il faudra destiner quelqu'un pour faire ce déblaiement. Berry et la Sarre ont leurs équipages à Chambly. Il faut qu'on envoie les charrettes de la Prairie et Longueuil à Chambly pour les transports, et y faire porter les ordres tout de suite.

J'attendrai vos ordres, mon général, pour vous joindre quand vous le jugerez nécessaire, m'ayant dit de rester ici jusqu'à ce temps. Je crois que nous ne tarderons pas à voir la flotte.

M. de Roquemaure compte envoyer demain M. de Lusignan à Chambly. Voyez s'il doit attendre son départ conformément à l'ordre donné.

Soyez persuadé, mon général, de mon zèle pour le service, et encore plus de l'attachement inviolable que je vous ai voué et du profond respect avec lequel je suis, etc.

LAPAUSE.

P. S. — Si vous vouliez avoir la bonté d'envoyer un cahier de papier à M. de Roquemaure.

III

A Saint-Jean, le 22 août 1760 *.

Je suis arrivé à l'entrée de la nuit. Point de nouvelles de l'Ile-aux-Noix; grande canonnade toute la nuit et fusillade jusqu'à sept heures du soir; du depuis cent vingt-cinq coups de canon tirés jusqu'à onze heures; du depuis on tire peu. La pluie continue; il paroît que les ennemis veulent avoir ce poste. On a fait partir cette nuit M. de Noguères avec deux hommes pour tâcher d'y pénétrer. J'ai trouvé ici les deux lettres écrites hier à M. de Bougainville. MM. de Roque-maure et de Poulariés ont trouvé ainsi que moi que celle que je vous renvoie ne pourroit que mettre M. de Bougainville dans un très grand embarras, soit pour savoir quelle étoit la postérieure, et servoit d'ordre formel pour faire sa retraite. Il est impossible qu'il exécute ce qu'on lui prescrit pour vivres; d'ailleurs, il ne peut le faire par eau et difficile qu'il puisse le faire par terre avec tout son monde, nombre des officiers et soldats n'étant pas en état de faire ce chemin. La lettre envoyée lui en dit assez pour le faire retirer, si la chose est possible. J'ai chargé M. de Noguères de lui dire vocalement les intentions de M. de Vaudreuil et les vôtres, et qu'on l'avoit chargé de lui notifier de bien se défendre, mais, plutôt que de capituler, de se retirer avec tout ce qu'il pourroit emmener; que, sur

* Cette lettre est presque identique à la précédente; cependant, le texte en différant quelquefois assez sensiblement, on a jugé bon de la donner aussi.

cet exposé, il pourroit prendre le parti, s'il se voyoit à la veille d'être emporté de vive force, que les circonstances pourroient lui permettre ; mais que le soutien de son poste, tant qu'il seroit possible, étoit un point essentiel pour prolonger la défense du Canada. Voyez, mon général, si vous approuvez tout cela. Je crains, malgré cela, qu'on abandonne trop tôt ce poste, dont il ne nous reviendra que peu de monde. Si la défense de nos postes n'est pas plus heureuse à nos armes, il est à craindre que la suite ne nous soit pas avantageuse.

J'ai trouvé M. de Roquemaure bien disposé pour sa retraite qu'il ne fera que lorsque les découvertes sur la rivière lui annonceront l'ennemi ou que l'Ile-aux-Noix fut prise. On laissera M. de Villejoin avec une vingtaine d'hommes pour y mettre le feu, lorsque l'ennemi en sera tout près et en assez grand nombre pour pouvoir l'investir par eau et par terre.

On se retirera par la savane sur la rivière de Montréal ; les éclopés passeront par Chambly. On vous dépêchera un courrier dans ce moment, et vous verrez alors si vous voulez hasarder quelque chose dans cette partie ou qu'on passe le fleuve. Comme, dans cette circonstance, ce corps se trouvera fort affoibli, il est à observer que, dans la première supposition, il ne pourra tenir longtemps la dite position. On a mauvaise opinion dans ce camp des Canadiens ; on croit même qu'il ne feront pas un long séjour ici. Beaucoup de mauvaise volonté ; qu'un seul qui ait voulu accompagner M. de Noguères.

On a fait donner du pain à tout le monde [pour] jusqu'au 1^{er} du mois ; on aura encore à Chambly ou ici

de quoi donner [pour] trois jours s'il le faut. On fera passer trente quarts de farine de Chambly à la Prairie. M. de Lusignan aura assez de vivres pour son fort avec environ deux cents minots de farine. Il pourra en retirer de la rivière Chambly, s'il n'est point attaqué, et s'il l'est, il en aura de reste.

On fera passer mille livres de poudre à la Prairie ; il en restera autant, et plus, pour le fort Chambly. Il faudra envoyer à la Prairie deux milliers de balles, et les *couvertes* seront envoyées aussi à la Prairie où M. Cadet devrait avoir un commis qui avisât au moyen de faire mettre en pain les trente quarts de farine.

Le commis des magasins doit y rester aussi et faire passer à Montréal les couvertes.

(Le reste manque).

IV

A Saint-Jean, le 28 août 1760,
à onze [heures du matin *].

Voici un début qui accélère beaucoup l'expédition... [Nous] apprenons par un sergent égaré et qui est..... nous apprend que M. de Bougainville a abandonné.....au soir à dix heures et n'a laissé que Le Borgne..... Il nous assure qu'ils ont pris le chemin de la [Prairie].....assurant qu'ils auront

* Cette lettre est très abîmée ; les mots manquants sont remplacés par des points ; on a mis entre crochets ceux qu'on peut rétablir d'après le sens.

beaucoup de peine à.....et qui est fort long. Il dit qu'il y a grand.....dans le bois. On fait partir un détachement.....[pour aller] à deux ou trois heures d'ici pour ramasser les.....tâcher, s'ils peuvent, de découvrir la piste de M. [de Bougainville], le suivre pour le guider. Je crains.....plus de monde que nous n'eussions faitce poste qui est abandonné sans avoir.....façon et où on n'a pas eu dix hommes tués.....au plus, à ce qu'assure le sergent; les ennemis.....malgré la prise de notre marine, a attaqué.....seroient vraisemblablement arrêtés encore à ce poste.....[Nous] allons reculer tous les jours; demain ce corps [va se] replier sur la rivière de Montréal et peut-être.....
.....à la Prairie et dans l'île; c'est une grande perteposte; nous n'y avons acquis ni gloire ni profit [Les] commandants de bataillons ont été d'opinion contre cette.....M. de Bougainville croit avoir des pièces valables [de] justification. Si j'eusse osé, j'aurois séquestré [les deux lettres] au lieu d'une, quoique celle qu'il a reçue le.....porte, s'il le croit de conséquence. Jamais poste
[dava]ntage. Il a cru apparemment que ce que je [lui faisois] dire n'étoit pas assez authentique.

Si les ennemis nous obligent demain de gagner.....
.....[je] crois qu'ils ramasseront le détachement de M. de [Bougainville]. Ainsi, il y a à parier que, par la misère ou autrement, [il ne nous] viendra que peu de ce détachement.

.....dans le moment il paroît un diable
.....soit suivi par un grand nombre de berges.

[Si l'ennemi nous contraint] de nous retirer, je ne sais ce que deviendra [M. de Bougainville]. Il arrive environ cent cinquante habitants de ceux qui n'ont pas voulu suivre les troupes[au]trement, qui alloit partir pour ne pas ajouter au perdu Il n'y a pas de temps à perdre pour préparer.....les moyens pour traverser ce corps de la..... M. de Roquemaure ne nous ramènera pas.....huit cents hommes. Si les Canadiens de ces environs tiennent, et.....il n'y a que ceux de l'autre côté du fleuve Personne n'est disposé à combattre; les officiers [même] font connoître trop ouvertement leur façon de [penser].

On vient avertir qu'il paroît grand nombre de berges, le diable. Je crois que tout est dit pour cette partie.

Je suis avec l'attachement le plus inviolable et le plus respectueux, etc.

V

A Saint-Jean, le 28 [août 1760],
à six heures et demie du soir.

Heureusement, le détachement de M. de Bougainville, comptant arriver à la Prairie, s'est trouvé, après avoir marché jusqu'à trois ou quatre heures du soir, au-dessus du Détroit; ce qui les a amenés à Saint-Jean. Ils sont heureux; suivant les pratiques du pays, de trois jours ils n'eussent pénétré ce pays. Ils arrivent l'un après

l'autre ; les Canadiens passent dans le bois pour ne pas s'arrêter ici ; le peu de soldats qui arrivent vont filer à la Prairie, où il faut, en toute diligence, qu'on leur fasse trouver des vivres. J'écris au commis du munitionnaire de mettre tout en usage pour faire faire du pain, et de mander à M. Cadet d'en envoyer de Montréal et qu'il s'y trouve aussi des bœufs. Je mande à Chambly qu'on y fasse passer des farines. Nombre de Canadiens de ce camp ont perdu leurs vivres cette nuit dans une fausse alerte qu'il y a eu. Ainsi, mon général, il faut que le munitionnaire mette tout en usage pour donner des vivres aux débris du pauvre corps de l'Ile-aux-Noix qui est exténué et excédé de fatigue.

Le diable et les berges dont je vous ai parlé ce matin, ont arrêté au-dessus du détroit. Je suppose qu'ils prennent position à l'Ile-aux-Noix et que nous les verrons demain. M. de Roquemaure paroît décidé à se retirer. On fera en sorte d'attendre ici jusqu'au dernier moment pour sauver le plus de monde qu'il sera possible des gens qui sont perdus dans le bois. M. de Bougainville va arriver ; Launay et Manneville le sont, ayant trouvé un canot au détroit. On porte sur un brancard M. de Trivio. On n'a reçu d'aujourd'hui aucune de vos nouvelles.

Attendez-vous, comme j'ai eu l'honneur de vous le mander, que nous serons demain derrière la rivière de Montréal, et en petit nombre.

Vos ordres, mon général, sur ce que vous désirez que je fasse. Soyez persuadé de mon zèle, de l'attachement sincère et du profond respect avec lequel je suis, etc.

LETTRES DE M. DE LAAS *

AU

CHEVALIER DE LÉVIS

I

A Saint-Jean, [sans date], midi.

J'ai l'honneur de vous rendre compte qu'en conséquence des ordres de M. de Bourlamaque, j'ai quitté son armée, et que je me suis rendu ici avec les deux compagnies du régiment qui étoient au Vieux-Saint-Ours.

M. de Roquemaure est au désespoir ; sa petite armée diminue à vue d'œil, et, si ceci continue, elle se trouvera bientôt réduite aux deux bataillons de troupes réglées. Les sauvages sont tous partis ; il n'en reste plus qu'une quinzaine qui ont leurs paquets faits et qui ne tarderont pas à suivre les autres. Les Canadiens, qui arrivent par petites bandes, ne trouvant pas à se loger, se cachent, et on ne sait où les trouver. Il faudroit qu'il

* M. de Laas étoit capitaine au régiment de la Reine.

y eût quelque officier de la marine pour en faire des rôles et en prendre soin. Si M. de Vaudreuil ne nous envoie quelques sauvages affidés pour des découvertes, il est impossible que nous soyons avertis des mouvements des ennemis. A leur défaut, quelques voyageurs seroient bons ; plusieurs qui s'étoient mis avec les sauvages, s'en sont allés avec eux.

Il me semble qu'il auroit été bien essentiel qu'on eût envoyé à M. de Roquemaure un rôle des miliciens du second commandement qui devoit venir ici pour vérifier si la levée a été bien faite ; il me paroît qu'elle rend bien peu.

J'espère, mon général, que, si vous trouvez quelque occasion à m'employer, vous n'oublierez pas le zèle avec lequel je suis toujours prêt à me porter à tout ce qui peut contribuer au bien du service, et à m'acquérir votre estime et votre amitié. C'est avec ces sentiments et avec un profond respect que j'ai l'honneur d'être, etc.

DE LAAS.

P. S. — Nous n'avons pas entendu tirer à l'Ile-aux-Noix de la matinée, et nous n'en avons pas eu de nouvelles depuis minuit.

II

A la rivière de Montréal, le 30 août 1760.

M. de Roquemaure vient de me proposer, de la part de M. de Vaudreuil, le commandement d'un prétendu

corps de milices qu'il dit devoir s'assembler à Sainte-Thérèse pour la défense des Rapides. Je n'ai pas cru devoir l'accepter pour plusieurs raisons : premièrement, il est probable que les milices ayant quitté l'armée, elles ne s'assembleront pas à la vue de l'ennemi pour y faire ferme, surtout ne sentant pas un corps de troupes derrière elles pour les soutenir ; secondement, je pensois que je ne pouvois quitter le corps sans emmener un détachement de troupes relatives à mon grade ; je l'ai demandé à M. de Roquemaure qui n'a pas voulu me le donner. Je me souviens trop bien de la fugue que m'ont faite les Canadiens à Québec, pour que je m'expose à me déshonorer avec pareille troupe sans avoir des soldats ; troisièmement, point d'ordre ni d'instruction de M. de Vaudreuil relative à la besogne qu'il y avoit à faire. J'aurois cependant passé par-dessus toutes ces difficultés, si j'avois eu soupçon que cela vous auroit fait plaisir ; mais, M. de Roquemaure m'ayant dit que vous ne lui aviez point écrit à ce sujet, j'ai cru, ainsi que M. d'Hébecourt, que vous ignoriez ce qu'on lui mandoit à ce sujet, ou que vous ne vous souciez pas que nous nous chargeassions de cette besogne. Vous devez être persuadé, mon général, que j'irai toujours au-devant de tout ce qui pourra vous être agréable, et que si, dans cette occasion, j'eusse soupçonné que vous l'aviez désiré, j'y aurois volé, quelque risque que j'eusse couru de m'y trouver seul. Si vous jugez encore à propos que j'y aille, vous n'avez qu'à l'ordonner.

Notre petite armée fond à vue d'œil. Les miliciens sont encore ici au nombre environ de deux ou trois cents. Une quinzaine de grenadiers et nombre de

soldats nous ont déjà quittés ; et, selon les propos qu'ils tiennent, il y a grande apparence que les premiers seront suivis de nombre d'autres. Tous les officiers haranguent leurs troupes ; je souhaite que cela fasse effet et les pique d'honneur. Toute l'armée se trouve sans vivres et il en arrive très peu. Ah ! la vilaine chose que de faire une retraite avec une troupe sans discipline et dont la plupart des officiers, au lieu d'apaiser le murmure par de bons propos, en tiennent au contraire de très mauvais ! Capitulation est le cri public, sans que personne songe à brûler une amorce. Les ennemis (apparemment Rogers) paroissent à la tête de la savane.

J'ai l'honneur d'être avec autant d'attachement que de respect, etc.

LETTRES DE M. DUMAS *

AU

CHEVALIER DE LÉVIS

I

A Deschambault, le 17 mai 1760.

J'ai l'honneur de vous adresser les lettres de l'Hôpital-Général. Je suis persuadé que les affaires y sont en très bonnes mains.

Par tout ce que vous lirez, je suis tenté de croire que les Anglois nous amusent de la garnison de Louisbourg ; mais que, dans le fond, ils ne l'attendent pas, et j'ai bien de la peine à comprendre comment M. Murray peut avoir été soustrait aux ordres du général Amherst. En cas d'opération, ces deux hommes doivent se joindre, et cette prétendue indépendance ne peut subsister. Ne

* Le capitaine Dumas était un des meilleurs officiers de la colonie. Il commandait le corps de troupes qui défit le général Braddock à Monongahéla, M. de Beaujeu, le commandant en chef, ayant été tué au commencement de l'action. M. Dumas fut promu ensuite au grade de major général. Après la prise de Québec en 1759, le général de Lévis lui confia la défense du fort Jacques-Cartier.

seroit-ce point que le général Amherst auroit eu ordre de repasser en Europe, peut-être avec le principal de son armée ? Cette manière de politique expliqueroit la consternation de la garnison de Québec.

Je suis avec un profond respect, etc.

DUMAS.

P. S. — Vous avez oublié, Monsieur, de me laisser la lettre à l'adresse de M. Murray. Cela m'auroit fourni une nouvelle occasion d'envoyer à l'Hôpital-Général. Vous savez, mon général, la quantité de bœufs que nous avons ; je vous supplie de pourvoir à notre subsistance et de ne pas m'obliger de la chercher sur les lieux.

II

A Deschambault, le 29 mai [1760],
à dix heures du soir.

J'ai reçu les lettres que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire le 27 et le 28. Je me conformerai à tout ce que vous m'avez fait l'honneur de me prescrire.

Jusqu'à présent nous manquons de bateaux. Je ne vois pas jour à faire de pont sur la rivière Jacques-Cartier, et, si notre détachement venoit à être poussé, je ne sais pas comment il passeroit cette rivière.

M. le marquis de Vaudreuil me fait l'honneur de me marquer qu'il faut absolument diminuer les forces que vous m'avez laissées sur cette frontière, à cause de la disette des vivres. Je n'en connois pas la possibilité,

occupant l'espace que nous tenons. Quand vous aurez conféré ensemble, vous jugerez bien mieux que moi ce qui est faisable.

On ne peut point compter sur les milices du lieu, lorsqu'il est question de retraite, moins encore sur celles des Trois-Rivières, qui ne peuvent jamais venir assez à temps dans l'occasion, et le régiment de Languedoc ne peut que se poster par pelotons sur les rivières de Champlain, Batiscan et Sainte-Anne, selon la distribution, pour m'en favoriser le passage; savoir encore si nous réussirons à y mettre des bateaux. Pensez-vous, Monsieur, qu'il seroit bien difficile de faire un pont de radeaux sur ces rivières qui n'ont presque point de courant?

Vous ferez sans doute observer à M. le marquis de Vaudreuil qu'il faut garder la rive du fleuve depuis Saint-Augustin jusqu'ici, éviter d'être coupé plus haut, et attendre cependant que les postes avancés soient repliés pour faire ma retraite. Tout cela ne se fait pas sans beaucoup de monde, surtout si l'ennemi faisoit tout ce qu'il peut faire; mais ce seroit la première fois; il faut espérer qu'il oubliera quelque chose.

Je viens d'envoyer à M. de la Rochebeaucour les lettres que vous m'avez fait l'honneur de m'adresser; elles partiront demain avec les premières.

J'ai couché la nuit dernière à la Pointe-aux-Trembles; tout y va bien. J'y ai fait la réforme que vous m'aviez recommandé en partant. En un mot, Monsieur, tout ce que vous avez ordonné s'exécute ou s'exécutera dans son temps.

J'adresse à M. le marquis de Vaudreuil des lettres angloises prises sur des bateaux et esquifs dont notre goélette s'est emparée vers les Pèlerins. S'il faut s'en rapporter à une qui est écrite en françois, la paix est encore éloignée. La fortune vous réserve de nouveaux triomphes ; Dieu vous en donne les moyens !

Je suis avec un profond respect, etc.

III

A Deschambault, le 1^{er} juin 1760.

J'ai l'honneur de vous adresser des lettres de l'Hôpital-Général, que j'ai lues, suivant l'ordre que vous m'en avez donné.

La difficulté d'évacuer les vivres en cas d'événement, m'a fait prendre le parti, de concert avec M. Landriève, de n'en laisser ici que pour quinze jours et quatre en biscuits, autant à Jacques-Cartier pour cette garnison, et de même chez Germain pour celle de la Pointe-aux-Trembles. Le reste sera embarqué sur une goélette qui se tiendra mouillée au haut du Richelieu, d'où l'on rafraîchira tous les quatre jours les postes à proportion de leur consommation.

Nous avons à terre pour deux mois de vivres. Si l'ennemi commençoit ses mouvements, nous pourrions être forcés d'en abandonner la plus grande partie. Notre situation, par rapport aux subsistances, ne nous permet pas de courir ces risques. Voilà mon motif.

A l'égard des quinze jours de vivres que je laisse

dans chaque poste, il peut arriver que l'ennemi, sans faire de débarquement et sans être en état d'en faire, fit passer des bâtiments qui remonteroient le Richelieu pour reconnoître la rivière. Alors notre goélette gagneroit les Trois-Rivières et nous resterions avec quinze jours de vivres pour voir la tournure que les choses prendroient. Si cette manœuvre de l'ennemi duroit plus longtemps, il faudroit bien se replier derrière la rivière Sainte-Anne ; mais j'aurois le temps de recevoir les ordres de M. le marquis de Vaudreuil et les vôtres. Je souhaite fort, Monsieur, que vous approuviez ces dispositions.

Je n'écris point par cette occasion à M. le marquis de Vaudreuil, ayant des dépêches à faire pour les postes avancés qui me pressent. Vous voulez bien que celle-ci soit commune entre vous deux ; permettez qu'il en soit de même, quand j'aurai l'honneur d'écrire directement à M. le marquis de Vaudreuil.

Le général Murray est homme à faire un mouvement, tout foible qu'il est, pour hâter la capitulation dont il se berce ; car il a cela dans la tête.

Je suis avec un profond respect, etc.

DUMAS.

P. S. — M. le marquis de Vaudreuil a donné un passeport à des commerçants pour aller à Québec, qu'il m'a permis d'arrêter, si je le jugeois convenable. Puisque vous voulez que les ennemis ignorent où vous êtes, ainsi que l'armée, il faut rompre toute communication. La terreur qu'inspire M. Murray feroit tout dire aux mieux intentionnés. J'ai pris le parti d'arrêter ces messieurs-là.

IV

A Deschambault, le 6 juin 1760.

Dans l'état présent des affaires sur cette frontière, l'ennemi ne fera point de descente depuis Jacques-Cartier jusqu'ici. Il pourroit tout au plus pousser notre avant-garde de la Pointe-aux-Trembles ; encore cela est-il tout à fait hors d'apparence ; car il y essuieroit des coups de fusil, et il n'a pas de monde à perdre ; mais il peut me laisser derrière lui et aller faire un coup d'éclat sur les Trois-Rivières, qu'il trouvera vide.

Dans ce cas, je laisserai le poste de Jacques-Cartier tel qu'il est, ici trois piquets seulement, et je côtoierai l'ennemi avec le reste de ma troupe. Pour cet effet, j'ai donné ordre à M. de la Rochebeaucour de passer la rivière Jacques-Cartier, si l'ennemi le dépassoit jusque-là, et de venir me joindre pour aller au secours des Trois-Rivières.

J'ai fait partir M. de Montbeillard et j'ai donné les ordres nécessaires pour qu'on fit des ponts sur toutes les rivières de ma communication, si le cas est praticable en quelque manière. Je pense, Monsieur, que votre intention n'est pas que je perde du terrain, tant que l'ennemi n'aura pas reçu ses renforts. Ainsi en conservant mes deux points d'appui, je puis revenir prendre ma position deux jours après ; au lieu que, si je les abandonnois, je manquerois ensuite de toutes sortes de moyens pour m'y soutenir. Si, par l'événement, cette disposition n'avoit pas le succès qu'elle promet, elle sera toujours la plus raisonnable et la plus militaire. Si elle

a votre approbation et celle de M. le marquis de Vaudreuil, à qui j'ai l'honneur d'en rendre compte, cela me suffit.

M. de Malartic vous aura informé de tout. Je ne puis en savoir que beaucoup moins que lui.

Je suis avec un profond respect, etc.

V

A Berthier, le 19 août 1760,
à huit heures du matin.

L'incommodité de M. de Privat a augmenté au point de le déterminer à partir. Il a reçu hier au soir une lettre de M. de Bourlamaque qui lui demande M. de Fouillac. Mais vous l'avez jugé en partant plus nécessaire ici qu'à Sorel, et, dans les circonstances présentes, il l'est beaucoup davantage. Il n'est plus douteux que les ennemis n'ont d'autre objet que de remonter la rivière. M. de Bourlamaque les suivra sans obstacle. Mais j'ai à passer la rivière de Repentigny, où je puis en trouver beaucoup. Outre cela, Monsieur, le peu de troupes que j'ai ici sont composées de six corps différents, dont les trois quarts sont troupes de terre ; il leur faut absolument un chef. Si j'avois l'honneur d'être revêtu du grade de M. de Bourlamaque, je me passerois plus facilement de M. de Fouillac, quoique, en tout temps, il me fût fort nécessaire.

J'ai eu l'honneur de faire réponse à M. de Bourlamaque ce matin et de lui exposer toutes ces raisons et

de lui marquer que j'avois celui de vous en rendre compte.

Les ennemis ne font aucun mouvement. Le vent est contraire.

Je suis avec un profond respect, etc.

VI

A Berthier, le 19 août 1760.

Je reçois dans le moment la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire hier.

Je vais faire partir sur-le-champ deux officiers pour aller lever les milices du second commandement dans le haut du gouvernement des Trois-Rivières, pour les joindre à M. de Repentigny. Vous les aviez déjà destinées au régiment de Languedoc. Le premier commandement de Maskinongé a joint ce régiment ; mais, par votre dernière lettre, vous changez la destination du premier comme du second.

Si le vent sud-ouest continue, ce que vous me faites l'honneur de me prescrire à ce sujet sera exécuté. Mais s'il devient favorable à la flotte, les milices n'auront pas joint M. de Repentigny. Alors, doit-il marcher à hauteur de l'arrière-garde, ou attendre les milices à Berthier, où vous fixez le rendez-vous ?

Je ferai un mouvement cette nuit pour me mettre à portée de me rendre à Repentigny dans deux marches, et j'écirai à M. de Bourlamaque conformément à ce que vous me faites l'honneur de me marquer.

Si les ennemis font encore une demi-journée, ils me porteront sur Lavaltrie, où nous ne trouverons pas une grange pour nous mettre à couvert. Nous serons au bivouac ; le temps est à la pluie ; et j'ai l'honneur de vous prévenir qu'il n'y a pas un soldat qu'il ne faille armer de nouveau dès qu'il a essuyé un orage, parce qu'ils portent les cartouches dans leurs poches.

J'ai eu l'honneur de vous écrire ce matin par M. de Privat.

Je suis avec un profond respect, etc.

DUMAS.

P. S. — Je fais pousser les quatre bateaux qui étoient à Lanoraie dans la rivière Repentigny. Je charge M. de Montbeillard de les faire passer à la pointe de l'île de Montréal, où le bateau du munitionnaire les prendra en passant.

Si notre marche dure, pour peu que les ennemis me poussent plus haut, ils nous éloigneront trop de nos fours. Il faudroit faire descendre les farines, remonter le pain en charrettes, et, s'il vient de la pluie, il sera perdu.

Ne seroit-il pas plus court de lever les milices depuis Berthier jusqu'à Repentigny et de traverser tout de suite dans l'île ? Alors M. Murray soumettroit ces paroisses, ou il ne les soumettroit pas ; cela est égal. Nous en aurions tiré les hommes ; voilà tout ce qu'il nous faut. Cela n'empêcheroit pas que les milices d'En-Bas ne pussent passer, quand elles arriveroient.

LETTRES DE M. DE BEAUCLAIR *

AU

CHEVALIER DE LÉVIS

I

A Montréal, le 20 ... †.

Je suis arrivé d'hier.....
m'ait fait rester presq[ue]
car M. de Rigaud n.....
et retient deux cents.....
que conduisoit M.....
perdu en chemin des.....
que j'ai fait, mon deta[chement]
je ferai toute la dilig[ence]
que cette partie ne pr.....
avec respect.....

* Le chevalier de Beauclair était capitaine au régiment de la Sarre. Voici le jugement que portait de ce militaire le général de Lévis: " Il est très bon officier, qui a du courage et de l'intelligence et qui s'est comporté avec distinction à l'affaire du 28 avril (bataille de Sainte-Foye), où il a été blessé très dangereusement, ayant eu un bras cassé ". — *Lettres de Lévis*, p. 429.

† Cette lettre est déchirée par le milieu.

II

Oracointon *, le 7 septembre 1759.

M. le chevalier de La Corne vous instruit que les sauvages du parti de M. de Langy ont relâché des îles Toniata, et que là deux ambassadeurs des Cinq-Nations les ont joints avec des colliers. Dans le conseil qu'ils ont tenu à la Présentation, ils n'ont fait que se moquer de nous, en riant à tout ce que M. le chevalier de La Corne leur disoit. Ce dernier fait partir ce soir M. de Langy pour découvrir si la nouvelle des ambassadeurs sauvages est vraie ou fausse. Pour moi, je n'y ajoute point foi. J'agirai cependant tout comme. Nos travaux ne vont ni bien ni mal ; nous comptons poser aujourd'hui partout le troisième saucisson ; il y aura même certains endroits où il en sera mis quatre. Je ne puis que me louer de notre commandant ; il écoute toutes les vues qui peuvent tendre au bien, et il ne dépendra pas de nous si nous ne faisons pas de bonnes affaires.

J'ai l'honneur d'être avec respect, etc.

BEAUCLAIR.

P. S. — Nos messieurs vous assurent de leurs respects. Votre chèvre et son suivant se portent bien ; elle me donne deux fois par jour lieu de me souvenir d'elle.

Nous n'avons point de nouvelles des barques.

* Petite île située au-dessous des Mille-Iles, sur laquelle avait été construit le fort Lévis.

III

A l'île d'Oracointon, le 13 septembre 1759.

A la première nouvelle que les sauvages nous donnèrent que l'ennemi venoit à nous, je fus trouver M. le chevalier de La Corne pour lui dire, après avoir consulté M. Desandrouins et nos messieurs, que nous pouvions tenir dans notre île, quoique nos retranchements ne fussent pour lors élevés que de trois pieds de terre. Il y consentit dans le moment parce que nous étions en état d'empêcher un débarquement dans notre île, et que, si l'ennemi établissoit une batterie, soit au nord, soit au sud, avec la provision que nous avions de saucissons, nous pouvions nous élever et nous mettre à couvert de ce feu ; même nous comptions pouvoir établir des batteries pour six pièces, ce qui, joint à cinq jacobites, doit retarder, s'il n'empêche, le passage des berges. M. de La Corne se portoit à la pointe de son nom, gravissoit les îles à la Cuisse et Catherine, les barques toujours en avant, suivant votre instruction de défense de première ligne.

Aujourd'hui il paroît chancelant et regarde cette position comme très dangereuse, craignant de trop diviser ses forces. Sur le petit nombre d'hommes qu'il a, il dit, chose difficile à croire, en avoir deux cents sur le grabat. Mais à toutes ces difficultés, il ne substitue aucune autre position. La place n'étant pas encore parfaite, je lui demande quatre cents hommes ; je ne crois pas que ce soit trop, tant par rapport à la défense que

pour le nombre de travailleurs dont nous pourrions avoir besoin en présence de l'ennemi.

Nous lui avons dit ce matin que votre instruction portoit que nous tinssions ferme dans notre première ligne de défense, et que, puisque vous nous l'aviez ordonné, nous la jugions bonne et nécessaire.

Les barques, selon votre instruction, se tenant à la Présentation, aidées des jacobites, peuvent tomber sur les berges au moment de leur débarquement et les incommoder beaucoup avant qu'elles eussent mis du canon à terre, et, pour peu que le bonheur nous favorisât, l'ennemi ralentiroit beaucoup sa marche.

Si le canon que l'ennemi peut mettre à terre, écartoit les jacobites et les barques, les premiers se replieroient au sud et les secondes au nord. Les deux barques, soutenues de notre artillerie d'Oracointon, doivent empêcher l'ennemi de passer par eau dans ce chenal, ce qui nous assure une retraite. Les jacobites, que nous aurons au moins au nombre de cinq, soutenus encore de notre artillerie de l'île, doivent faire le même effet dans le chenal du sud. Et enfin le pis-aller est d'abandonner l'île, si l'ennemi met du canon qui chasse celui que nous aurons sur l'eau et qu'il fasse des mouvements qui nous donnent lieu d'être coupés.

Au reste, si nous avons des vivres, nous pouvons soutenir ici comme dans une place assiégée, à moins que la bombe ne nous chasse.

Pensons, aidé de cet officier de bord que nous avons, se chargeroit de faire manœuvrer les jacobites, pourvu que les barques veuillent le seconder, ce qui me paroîtroit fort avantageux. Une fois forcés d'aban-

donner notre île, nous nous replions sur la seconde ligne de défense, que M. le chevalier de La Corne doit mieux connoître que nous. Je puis vous assurer, mon général, que nous ne négligerons rien de ce que nous jugerons pouvoir contribuer à la cause commune.

Je suis avec respect, etc.

BEAUCLAIR.

P. S. — Nos messieurs me chargent de vous assurer de leurs respects.

La manœuvre des dix-huit berges qui ont pris le canot, ne dénote pas que les ennemis veuillent venir à nous, attendu que le coup fait, elles se retirent du côté de Chouaguen. Je les erois plus occupés de leur fort que de nous débusquer du nôtre ; il est cependant bon de prendre les mesures convenables. J'ai l'honneur de vous envoyer la copie du mémoire que j'ai donné ce matin à M. le chevalier de La Corne *.

IV

MÉMOIRE

sur la défense de l'île Oracointon

L'instruction que M. le chevalier de Lévis a remise à M. le chevalier de La Corne porte que, si l'ennemi

* Pièce suivante.

paroît avec forces pour pénétrer par cette partie, l'on doit choisir pour premier point de défense l'île Oracointon, en occupant la Pointe-à-La-Corne, les îles à la Cuisse et Catherine.

Si l'ennemi fait replier les trois derniers postes et que l'on juge l'île Oracointon suffisamment fortifiée, on doit la soutenir jusqu'à la dernière extrémité.

On doit conclure de là que M. le chevalier de Lévis a regardé l'île Oracointon comme poste essentiel, soit pour tenir l'ennemi éloigné, lui rendre les approches des Rapides plus difficiles et plus longues, soit pour conserver plus longtemps nos barques en état de naviguer.

1^o On ne peut mieux se conformer à cette disposition qu'en tenant les barques, qui doivent attendre l'ennemi, au-dessus de la Présentation, et les cinq jacobites à même hauteur, soutenus chacun d'un bateau bien armé, afin que lorsque nos canots découvreurs annonceront l'ennemi à portée, les dits jacobites puissent à l'instant s'approcher et faire essuyer aux berges la plus vive canonnade qu'il sera possible. On a lieu d'espérer de mettre du désordre et du retard dans les opérations de l'ennemi par cette manœuvre. Si l'ennemi met du canon à terre ou, ce qui n'est pas à présumer, qu'il affronte l'artillerie et vienne en grand nombre sur nos jacobites, ceux-ci se retireront sous la protection des barques.

2^o Lorsque le canon établi à terre aura assuré la marche des berges ennemies, nos barques et bateaux jacobites se replieront, savoir : les premières dans le chenal du nord de notre île, et les seconds dans celui

du sud. Il n'y a aucun lieu de craindre qu'aucune berge puisse passer sous le feu de ce canon flottant soutenu de celui d'Oracointon, et notre retraite se trouve toujours assurée, tant que nous conserverons cette disposition, sans avoir à appréhender d'être emportés de vive force, pourvu qu'on y laisse quatre cents hommes.

Mais si l'ennemi, malgré notre feu, établit du canon sur les pointes du nord et du sud, nos barques et jacobites seront pour lors forcés de se replier sur la seconde ligne de défense désignée par M. le chevalier de Lévis, et les mêmes hommes qui auront été forcés d'abandonner la Pointe-à-La-Corne, les îles à la Cuisse et Catherine, en feront usage pour la défense des autres îles, jusqu'à l'Île-aux-Galops.

3^o L'île Oracointon devient pour lors une place assiégée, qui paroît par l'instruction devoir être défendue jusqu'à la dernière extrémité, et dans laquelle il faut laisser des vivres pour jusqu'au temps où l'on présume que le secours venant de Montréal pourra la dégager.

4^o S'il arrivoit dans ces circonstances que la garnison fût trop vivement pressée des bombes ou qu'elle manquât de vivres, on tenteroit de s'échapper pendant la nuit ; et l'on hasarderait, s'il le falloit, de perdre quelques bateaux pour sauver les autres, plutôt que de se rendre à la discrétion de l'ennemi.

BEAUCLAIR.

A l'île Oracointon, le 13 septembre 1759.

V

A l'île Oracointon, le 15 septembre 1759.

J'ai reçu la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire et ai vu eelle que M. le chevalier de La Corne a reçue de vous.

Nos sauvages vont toujours leur train et nous travaillons aujourd'hui aux embrasures ; les charpentiers commencent aussi à lever le premier bâtiment. Nos saucissons, que le détachement de M. de Poily fait, seront finis, j'espère, dans six jours. Nous les ferons décamper pour prendre la terre sur laquelle ils sont campés. Nous serons obligés de prendre toute celle qui sera hors du fort, jusqu'à la rivière, et encore aurons-nous bien de la peine d'en avoir assez. Il y a des endroits, du côté du sud, où il n'y a pas plus d'un pied et demi à creuser, et le plus élevé n'en a pas trois, joint à cela qu'il y a beaucoup de pierre qui ne vaut rien pour le remblai, et encore moins pour la maçonnerie, parce qu'elle est *gélisse*. Nous avons eompté, M. Desandrouins et moi, qu'avec tout le monde que nous avons actuellement, il nous faut jusqu'à la Saint-Martin pour que la garnison puisse loger dans le fort. Vous pouvez être persuadé, mon général, que je ne négligerai rien pour que tout se fasse avec toute la diligence qu'il sera possible. M. le chevalier de La Corne contribue aussi de son mieux à nous seconder.

Comme vraisemblablement nous ne descendrons pas que le fort ne soit en état et qu'il fera froid, je crois,

mon général, qu'il nous faudroit quelque chose pour mettre à couvert des injures du temps ceux de la troupe, même de nos milices, qui en auront besoin. Ils demandent encore du tabac et des souliers, dont ils usent beaucoup, parce qu'ils travaillent dans l'eau. Le coup d'eau-de-vie leur fait grand bien, et avec le blé d'Inde que les sauvages viennent vendre journellement en ordonnance, ils se tirent d'affaire.

Supposé, mon général, que vous goûtiez mon mémoire et celui de Pensens, je pense qu'il seroit nécessaire que celui-ci fût l'exécuteur de son projet, aidé de l'officier de marine marchande, et soutenu par M. de Carpentier qui commanderoit les bateaux armés. M. le chevalier de La Corne ne veut pas donner cette commission à ces messieurs, disant que les François commanderoient tout. Comme cette manœuvre me paroît celle qui demande le plus de fermeté, on ne sauroit, je pense, la mettre entre meilleures mains ; vous connoissez la bravoure de l'un, l'autre doit avoir fait ses preuves. Nous n'avons aucune nouvelle de l'ennemi et ne puis pas me figurer qu'il vienne. J'espérois lui donner un bon os à ronger avec notre île, et ferai de mon mieux pour faire honneur au choix que vous avez fait du commandant, au cas où il se présente. Je ne ferai rien de mon chef ; Desandrouins et Pensens régleront ma conduite, pourvu qu'ils veuillent tenir ferme, ce que j'espère.

Je suis avec respect, etc.

BEAUCLAIR.

P. S. — Nos messieurs vous assurent de leur respect.

VI

Au fort Lévis, le 23 octobre 1759.

Il arriva dans la nuit d'hier quelques sauvages des Cinq-Nations pour voir, disent-ils, leurs frères de la Présentation. Ils ont porté un collier qui dit que Johnson est charmé d'apprendre qu'ils ont pris le parti de se retirer dans les terres et de ne pas prendre la hache pour les François ; qu'il est flatté aussi que leurs frères du Lac et ceux du Sault soient dans la même intention ; qu'il les a toujours aimés et qu'il le leur dira dans toutes les occasions ; qu'il ne viendra pas cette année ici, parce qu'il n'en a pas reçu les ordres, qu'il n'avoit eu que ceux de prendre Niagara ; mais que, l'année prochaine, il viendrait détruire ce retranchement d'arbres pourris entassés les uns sur les autres. Voilà, mon général, en substance ce que dit ce collier *. M. de Mézières, qui a été à la Galette et de qui je sais la teneur du collier, a observé que c'étoit un vieux collier, dont la porcelaine blanche avoit été enterrée. La *babiche* en étoit vieille. Il conclut que ces sauvages ont porté ce collier sans être mandés de Johnson, qui en auroit donné un neuf pour des affaires pareilles, que cette porcelaine blanche avoit dû servir à enterrer quelque mort.

* Voir la pièce suivante.

Ouatrouri, qui les a questionnés séparément, a dit avoir appris d'eux que Johnson étoit parti de Chouaguen, et qu'il n'y restoit que cinq cents hommes; qu'ils étoient bien fortifiés et qu'il y avoit dans Niagara une forte garnison avec une abondance extraordinaire de marchandises et vivres. Cette abondance qui règne chez eux, pourroit bien leur attirer grand nombre de nos sauvages déjà assez mal intentionnés.

Il nous arriva hier un accident qui n'est pas de peu de conséquence pour nos travaux. Les quatre cheminées du second bâtiment de casernes étoient à peine achevées qu'on y mit promptement le feu, pour en sécher le mortier et la terre, crainte que la gelée, si la maçonnerie n'eût pas été sèche, ne leur nuisît. A peine le bois brûloit-il dans une, qu'elle écroula jusqu'au fondement et, par sa chute, ébranla sa voisine qui a eu le même sort. Les deux autres ont tenu bon. Ce n'est pas tout à fait la faute des maçons. La disette de mortier fait qu'on a été forcé à employer de la terre grasse qui ne lie jamais si bien, et l'éloignement de la pierre nous a forcés à prendre celle de nos fossés qui n'est pas des plus propres à cet usage. Il eût été à souhaiter, mon général, qu'on eût pu mettre tout le monde dans cette île; les camps voisins ne nous servent presque à rien. M. de Céloron, qui est à la Galette avec cent vingt ou cent trente hommes, ne peut pas nous fournir non seulement le mortier nécessaire, mais encore la chaux. Nous sommes obligés d'attendre les cinq ou six jours après une chauffournée. M. de Normanville, qui a trente soldats uniquement destinés pour nous charrier la pierre, ne nous en fait passer que trois batelées par

jour, quand il fait beau. Pour que nos travaux n'arrêtent pas tout à fait, je suis obligé de distraire mes hommes de leur entreprise et de leur faire charrier les matériaux. D'un autre côté, nos forges ne vont plus depuis quelques jours, faute de charbon; le vigilant Despinassy ne s'en est aperçu que quand il n'a plus entendu résonner l'enclume sous le marteau; et il n'y en aura de fait, m'a dit le commissaire, que dans six à sept jours. Nos maçons ont déjà commencé les cheminées des deux corps de logis qui restent à faire. La pluie les empêche aujourd'hui de travailler. Le second bâtiment des casernes est totalement levé, et, n'étoit le mauvais temps, les couvreurs seroient à le couvrir. Les deux cheminées tombées lui font grand tort. Le premier est déjà achevé, il n'y manque que les portes et les fenêtres, elles sont faites. Nous n'avons pas reçu plus de la moitié des pièces de blindage que nous avions demandées. Les camps qui étoient occupés à cette besogne, ont à présent un harnois chacun; il n'y avoit que cela, disoient-ils, qui les arrêtât, parce qu'il étoit impossible de mener ces pièces au bord de l'eau à bras. Il n'y a encore de bois de bûché pour la garnison que deux cent cinquante cordes, faites par le camp de M. Drouillon; il y a loin de là à quinze cents qu'il en faut. M. de La Corne prit le parti avant-hier de mettre M. de Contreœur à l'île Catherine pour y faire du bois; mais je ne crois pas qu'il veuille le faire passer dans notre île; ce ne sera pas petite besogne, l'hiver, à la garnison, de l'aller chercher. Un sauvage d'ailleurs mal intentionné peut le mettre en cendres.

L'esprit de désertion s'est mis dans les camps voisins. Il n'y a pas de jour qu'il n'en déserte quelqu'un. L'impunité où on laisse ceux qui tombent dans ce cas, semble les autoriser à le faire. Vous aviez cru, mon général, en me faisant partir de Québec, m'employer à faire la guerre ; je ne demandois que cela pour vous témoigner mon zèle à remplir ce dont vous me chargiez ; mais, ayant joui ici de la plus grande tranquillité, tandis que notre armée avoit tous les jours l'ennemi sur les bras, j'oserois vous prier, au cas qu'il y eût pendant l'hiver quelque parti, de vouloir m'employer. Il m'importe fort peu d'être premier ou second. Si vous jugez à propos de m'exempter de garnison, je me croirois trop heureux d'être à portée de vous faire ma cour. Vous avez eu la bonté de me promettre le logement que j'avois l'année passée ; je compte y manger ; ma reconnoissance, mon général, sera sans bornes.

M. de Vaudreuil marque à Desandrouins qu'il l'a destiné à commander ici ; il le prie de garder le secret ; cependant la chose est publique. Vous m'aviez fait l'honneur de me le marquer ; mais je n'en avois rien dit ; je ne vois pas au reste à quoi aboutit ce mystère.

M. l'abbé Piquet, qui veut bien se charger de ma lettre, a fait sa campagne en guerrier. Il n'a voulu descendre que lorsqu'il a su que l'ennemi ne venoit point. Un Jésuite de Saint-Régis, à qui on avoit demandé des planches, le moulin Piquet ne pouvant suffire, nous dit que, s'il avoit quelqu'un pour lui bûcher le bois nécessaire, il pourroit nous en fournir douze cents tous les quatre jours. M. de La Corne le crut ; on lui donna sept hommes avec des vivres pour quinze jours. Il a

employé ces hommes à se bâtir ; après quoi, il les a renvoyés sans que nous ayons pu avoir une seule planche. Il a demandé depuis une vingtaine d'hommes, à la tête desquels étoient nos deux meilleurs menuisiers ; nous n'avons pas été d'humeur de les relâcher. Nous avons toujours été la dupe de l'Eglise ; c'est à nous à nous tenir sur nos gardes pour ne pas nous laisser séduire.

Malgré la plus grande attention que je donne pour qu'il n'y ait que les véritablement malades qui partent, il ne se peut faire autrement qu'il n'y en ait beaucoup ; peu de la troupe ; les Canadiens sont plus sujets aux maladies, soit par le peu de vêtements ou le peu de nourriture qu'ils ont. Desandrouins est inconsolable de la chute de ses deux cheminées ; je crains qu'il n'en tombe malade. Du depuis il ne boit ni ne mange. Il avoit, dit-il, espoir de voir les deux autres bâtimens achevés, et actuellement il le perd. Malgré les froids, si la pluie nous laisse tranquilles, je ferai en sorte pendant que vous nous laisserez ici, de le remettre de sa frayeur. Il s'attend que vous lui procurerez Louvicourt ; il fait grand fond sur lui et seroit, dit-il, fort embarrassé sans son secours. Je ne pense pas qu'on puisse faire un meilleur choix pour commander ici. Il a les intérêts du Roi plus à cœur que les siens, qu'il néglige, et d'ailleurs les ouvrages iront leur train.

J'ai l'honneur d'être avec autant d'attachement que de respect, etc.

VII

Nouvelle sauvage

Par un collier aux sauvages de la Présentation de la part de Johnson, arrivé le 22 octobre 1759 :

“ Je vous remercie, mes frères les gens de la Présentation, de ce que vous m’avez fait dire que vous ne feriez plus usage du casse-tête d’Ononthio. Vous, mes frères du Sault et du Lac, vous savez que je vous aime. Je vous le fais dire toutes les fois que j’en ai occasion. Je suis flatté que vous vous retiriez dans les terres pour chasser. Ne vous mêlez plus de notre querelle avec le François ; chassez paisiblement, et venez traiter avec moi ce printemps.

“ Je n’ai pas été à la Présentation cette année, parce que le chef qui m’a envoyé prendre Niagara ne m’en a pas donné l’ordre après le retour de mon expédition ; mais, ce printemps, j’irai sans faute. Anonouarogou dit aussi qu’il sera de la partie et qu’il renversera les bois pourris qu’Ononthio a mis l’un sur l’autre ”.

Par six branches de porcelaine de la part des Onontagués : “ Mes neveux, ne vous trompez pas. Souvenez-vous de la promesse que vous nous avez faite de revenir à votre village avant peu ”.

C’est M. de Mézières qui a reçu ces paroles à la Présentation le 22 octobre.

VIII

Au fort Lévis, le 31 octobre 1759.

Les ouvrages de votre fort se ressentent furieusement de la rigueur de la saison : notre maçonne, surtout les deux cheminées tombées, fait que les ouvriers y mettent plus d'attention et de temps. M. Desandrouins ne remplace que par une simple les deux qui ont écroulé ; il fera de ces quatre chambres, un hôpital, un corps de garde et une salle d'armes. Nous avons fait transporter de la Présentation ici le bâtiment entier où étoit la chapelle, on en fera la forge. Notre poudrière n'est pas encore achevée. Notre maître charpentier, qui nous étoit absolument nécessaire, est tombé dangereusement malade, et, malgré cela, part pour joindre son bord la *Marie*. S'il ne repassoit pas en France, il seroit bien nécessaire dans ce poste pendant l'hiver. Notre troupe est toute nue et ne peut pas travailler avec la même vigueur qu'elle le feroit s'il ne faisoit pas froid. J'ai écrit à M. le chevalier de La Corne pour voir si on pourroit lui faire donner, en payant, des mitaines, lui représentant en même temps que tout le monde en demandera, s'il les accorde.

Il seroit bien à souhaiter que tous les ouvriers, principalement les forgerons et menuisiers, fussent ici sous nos yeux. Ceux qui sont hors d'ici, de ces derniers, ne font rien pour le Roi ; ils s'amuse à faire des carrioles, m'a-t-on dit, des traînes, des caves, des cages à poules, des colliers de trait, des coffres, et les forgerons mettent le temps et le fer à tous ces ouvrages.

Je vous serois bien obligé, pour ma satisfaction particulière, mon général, et pour des raisons que j'aurai l'honneur de vous dire, d'envoyer quelqu'un au-devant de nous à Lachine, pour visiter tout ce qui descendra d'ici, soit coffres, soit caves, soit ballots. Comme c'est ici et sous mes yeux que s'est distribuée l'eau-de-vie, je voudrois faire voir que ni moi ni les miens n'en emportons pas, du moins de mon consentement, et nous nous mettrions par là à l'abri de tout soupçon ; du moins le public verroit notre droiture. J'ai prié M. le chevalier de La Corne de faire visiter chez lui tout ce qui descendroit ici avant le temps ; je remettrai au magasin le baril d'eau-de-vie tel qu'il étoit quand vous eûtes la bonté de me le donner, n'en ayant fait aucun usage, et en tirerai le reçu. Je sais que, dans mon détachement, personne n'en avoit que M. de Poirot, qui en portoit un baril de deux ou trois pots. Ce que nous pourrions avoir de surplus ne seroit que monopole fait à mon insu et prêchant tous les jours contre. Ainsi, mon général, ce sera une dernière marque de bonté que je recevrai de vous, si vous accordez cette visite à mon détachement. On ne peut pas croire ici qu'on puisse avoir la manutention, sans rendre compte, de quelque chose de prix et qu'on puisse en tirer un gros profit.

M. Desandrouins ne respire qu'après Louvicourt, et en vérité il lui faut un quelqu'un sur lequel il puisse se reposer, pour partager tant de besogne comme il en aura. Je le plains d'avance, s'il n'est pas secondé par quelque François de France. Il compte sur six à sept cents pièces de blindage rendues ou à rendre incessam-

ment ici. Pour le bois de chauffage, on compte lui en laisser à peu près cinq cents cordes de coupées, soit à l'île Catherine, soit dans les environs.

Je ne cesserai point de vous prier de m'employer cet hiver, s'il y a quelque détachement en campagne. Il ne faudroit pas qu'il fût dit qu'un commandant de volontaires n'a fait que piocher la terre, tandis que toutes les troupes de l'armée de Québec ont été écrasées.

J'ai l'honneur d'être avec autant d'attachement que de respect, etc.

LETTRES DE M. DESANDROUINS *

AU

CHEVALIER DE LÉVIS

I

Au fort Lévis, le 30 octobre 1759.

La neige tombe et nos travaux ne sont pas finis à beaucoup près. Nous avons encore à faire les deux corps de logis servant de logements aux officiers, commandants et garde-magasins, etc., dont aucune pièce n'est encore arrivée, et qui ne sont pas même taillés entièrement ni équarris. Il nous est arrivé aujourd'hui un bâtiment de la Présentation où étoit la chapelle, que nous allons monter le plus promptement qu'il sera

* Le capitaine Jean-Nicolas Desandrouins était officier du génie. Promu plus tard au grade de maréchal de camp, il a laissé de précieux Mémoires sur la guerre du Canada et sur la guerre de l'indépendance américaine, à laquelle il prit part quelques années après. Le général de Lévis disait de lui en le recommandant au ministre : " Cet officier sert avec le plus grand zèle et application qu'il soit possible ; plein de bonne volonté et de courage ". — *Lettres de Lévis*, p. 425.

possible. Il est destiné pour les forges, l'armurerie et logement des forgerons. Le second corps de casernes est presque couvert et les planchers en sont au tiers commencés. Des deux cheminées doubles qui sont tombées dans ce logis, j'ai cru qu'on pouvoit se dispenser absolument de ne relever qu'une simple. Dans la chambre où elle se trouve, on fera la cuisine de l'hôpital, qui sera l'une des trois autres chambres, le corps de garde dans la suivante et la salle d'armes dans la dernière.

Il ne manque à notre magasin à poudre pour être à la perfection que le plancher, les portes et une couverture de madriers posés sur quatre ou cinq pouces de terre bien battue, pour empêcher les flammèches de passer entre les pièces de chêne dont il est fait. Toutes les pièces d'artillerie de l'armée, hormis celles des jacobites et des barques, sont ici assises sur des chantiers, ne pouvant être mises en batterie que les casemates ou blindages ne soient faits en manière de galerie. C'est ce qui sera notre plus considérable ouvrage de cet hiver. Je ne puis me promettre cependant d'avoir assez de pièces pour faire régner cette galerie tout autour du fort; mais, si l'ennemi arrivoit auparavant qu'elle ne fût achevée, la charpente des bâtiments pourroit servir à élever promptement des plates-formes.

Nous craignons avec raison de manquer de planches et de madriers; le moulin de la Présentation n'en a pas une seule d'avance, et nous n'en avons ici que ce qu'il faut pour la couverture et les deux tiers du plancher du second corps des casernes. Ce qu'on pourra tirer des bâtiments de l'Ile-aux-Galops et de la Présentation sera de peu de service, et on sera bien exposé à la pluie et à

tous les vents qui passeront au travers des planehers. S'il étoit possible que le moulin de Saint-Régis pût fournir la charge d'une vingtaine de bateaux, nous pourrions espérer de rendre nos bâtimens logeables avant les grands froids. Mais, selon la dernière lettre du P. Gourdon, nous ne devons plus y compter.

Les cheminées des deux grands corps de logis qui nous restent à élever sont à moitié faites; celles des forges n'ont encore pu être commencées.

Nous avons planté quelques palissades en avant de nos retranchemens; mais tous les hommes de notre île étant employés à des travaux plus pressés, et les eaux ayant inondé presque tout notre fossé, quoique peu profond, nous désespérons de les pouvoir planter toutes, quoique rendues sur le lieu.

On nous fait espérer cinq cents cordes de bois coupées dans l'île Catherine ou à la terre du nord en divers endroits. Je ne sais comment fera la garnison pour n'en pas manquer, puisque dès à présent nous avons plusieurs jours de gros vents où nous ne pouvons envoyer ni à la pierre ni au mortier.

Les barques avoient reçu ordre de M. le chevalier de La Corne de faire un voyage à Frontenac, pour aller y chercher l'artillerie avariée qui y est encore; mais les vents de sud ne leur ont pas permis d'exécuter cet ordre, et je pense qu'elles vont désarmer.

Si malheureusement l'armée part avant nos bâtimens achevés, nous n'avons pas à espérer de les achever; car aucun ouvrier, de telle espèce qu'il soit, ne pourra être contenu, et tous partiront ou feront les malades. Personne d'entre eux ne veut hiverner.

J'ose vous prier encore, Monsieur, d'avoir égard aux demandes que j'ai eues l'honneur de vous faire dans ma dernière lettre ; surtout daignez vous souvenir que l'article le plus essentiel pour moi est Louvicourt. J'ajouterai cette dernière marque de bonté à tant d'autres que vous m'avez prodiguées, pour en conserver une reconnaissance éternelle.

Je suis avec un très profond respect, etc.

II

Au fort Lévis, le 5 novembre 1759.

Bientôt je me trouverai chargé du commandement du fort qui porte votre nom, et j'en suis d'autant plus flatté que c'est vous, Monsieur, qui avez eu la bonté de jeter les yeux sur moi. Je ferai tous mes efforts pour ne rien faire au-dessous de la bonne opinion que vous avez bien voulu donner de moi, et pour l'accélération de tout ce qui peut tendre à la perfection de ce poste.

Oserois-je vous réitérer encore, Monsieur, la demande que j'ai eue l'honneur de vous faire de M. de Louvicourt ? Il me paroît de la dernière conséquence de l'envoyer ici ; nulle autre part l'artillerie n'est en si mauvais ordre. Nous avons plusieurs pièces étoupillonnées ; les affûts ont besoin de grandes réparations ; d'ailleurs, il me servira d'un grand secours dans tous les travaux qui me restent.

M. de Beauclair s'est chargé, Monsieur, de vous rendre compte de la situation actuelle du fort. Nous avons deux corps de logis à élever, dont la charpente sera demain rendue ici. Les planches nous manquant, M. le chevalier de La Corne a jugé qu'on feroit bien de prendre celles des bâtiments de la Présentation et de l'Ile-aux-Galops, de sorte que, hors les logements nécessaires à M. de Céloron et à trente hommes qui resteront avec lui jusqu'à la fin de décembre, le moulin pourra aller, tout le reste sera enlevé; et l'Ile-aux-Galops étant encore pourvue de presque tous les effets, on sera obligé d'y laisser un officier et cinquante hommes, jusqu'à ce que nous puissions tout recevoir ici; après quoi, nous ferons usage des planches et bâtiments indispensables et nous conserverons le reste.

Je suis avec un très profond respect, etc.

DESANDROUINS.

P. S. — Il ne m'est resté que trois soldats du détachement de M. de Beauclair, dont un est maçon et descendra bientôt; un autre est le nommé Laborde, soldat de Béarn, bon sujet, que je garde pour piqueur, à condition toutefois que vous l'approuverez et que cela ne lui fasse pas tort pour être sergent, sans quoi il pourra partir par les derniers bateaux.

LETTRES DU CHEVALIER DE LA CORNE *

AU

CHEVALIER DE LÉVIS

I

A l'Ile-aux-Galops, le 10 août 1759.

J'ai eu l'honneur de vous écrire par Campault et de vous informer de la reddition de Niagara. Depuis ce temps, j'ai toujours attendu le P. Berey qui est à Frontenac, pour savoir ce qui se passe chez les Anglois et s'ils doivent venir ici. Ce Père reste toujours à Frontenac, et je ne sais pas pourquoi. M^{me} Douville est arrivée ici avec vingt-huit femmes et enfants. Elle m'a dit que l'Anglois disoit qu'il viendrait subitement à la Présentation ; c'est marque qu'ils n'y veulent pas venir. Je me tiens sur mes gardes comme s'ils alloient arriver. M. de Corbière m'a envoyé en toute diligence

* Le chevalier de La Corne appartenait à l'une des principales familles du Canada. Il était un des officiers de la colonie les plus braves, les plus intelligents et les plus endurcis aux rudes marches dans les bois. Il fut placé à la tête de différentes expéditions, et se distingua particulièrement au célèbre combat des Mines en 1747.

M. Mareuil le 9, à neuf heures du soir, me dire qu'ils avoient vu quatre berges qui arrivoient à Frontenac à la pointe du jour, et qu'on avoit entendu le bruit d'un gros (*sic*) qui venoit prendre les barques mouillées à l'ordinaire à Frontenac ; ce qui fit embarquer MM. de Villejoin et de Corbière et autres officiers, ce qui faisoit cent cinquante hommes par bâtiment. Je me flattois bien qu'ils ne les auroient pas pris ; mais cependant je craignois. A minuit, je reçus une lettre qui m'apprit que c'étoit une fausse vision. Tous ces messieurs m'ont écrit que les barques et le détachement étoient bien exposés. Je leur ai donné ordre de descendre ici pour décharger les effets du Roi, et, s'il nous vient un bon coup de nord-est, elles iront croiser à Chouaguen pour épier leurs mouvements. Les vents contraires ne leur ont pas permis d'y passer à leur retour de Niagara, comme ils en avoient ordre. Je ferai partir des canots d'écorce bien armés pour aller au Lac. Tous les six jours ils seront relevés ; mais ils courent des risques, l'ennemi ayant beaucoup de sauvages pour eux, qui les conduisent partout. M^{me} Douville m'a dit qu'il n'y avoit que quatre mille hommes à Niagara qui y sont restés. Ils en ont envoyé cinq cents conduire M. Pouchot et sa garnison à Orange. Nos messieurs de la Belle-Rivière sont restés au camp de Niagara. Les sauvages des Cinq-Nations les ont battus et dépouillés. M. Pouchot a eu l'honneur de vous écrire de Chouaguen et plusieurs autres ; vous savez mieux que moi ce qui s'y est passé.

M. Douville m'a demandé à descendre avec sa famille, le sieur Legras aussi et toutes les femmes

renvoyées de Niagara. Je leur ai donné cinq bateaux ; ils ont tant d'équipages qu'ils sont les uns sur les autres. Je joins ici le rôle des canotiers et celui des malades que je renvoie ; j'en ai encore plus de cent sur le grabat. Leurs grains et la peur leur ôtent leur qualité d'hommes. Si je n'avois pas une bonne garde à mes bateaux, il en décamperoit toutes les nuits. On ne peut leur inspirer des sentiments. Il est parti hier six sauvages goyogouins avec une femme pour aller faire leur paix à Chouaguen. Les chefs viennent de m'assurer que cela n'est pas et qu'ils sont à l'île de M. Piquet ; M. Carpentier, qui est à la Galette, m'avoit marqué cela. M. Piquet et moi avons envoyé des chefs après pour les arrêter ; mais ce sera inutilement, à ce qu'on pense. Il y a de bons sauvages ici que je ménage bien et qui disent qu'ils n'abandonneront jamais le François et la religion ; mais cela est bien mêlé. Plusieurs m'ont dit que, si l'Anglois pénétroit sur nos terres, les gens du Sault devoient se tenir neutres. Je les en ai dissuadés autant que j'ai pu ; cela me donne lieu de penser qu'ils en feront autant. Tsonnonthouans et Onontagués sont à Chouaguen avec M. de Contrecoeur. Ce parti tarde beaucoup ; voilà quinze jours de leur départ. Les deux chefs sont les meilleurs d'ici, ce qui me fait espérer beaucoup.

J'attends vos ordres, Monsieur, pour les barques et les effets du Roi et ce que nous deviendrons. Nos retranchements tombent à toutes les pluies et nous passons le temps à les réédifier. Un camp volant auroit, je pense, bien micux valu. J'aurois été à portée de me tenir aux environs de la baie de Niaouré pour

arrêter l'ennemi, comme on a fait ci-devant. Mais j'ai toujours eu six cents hommes et plus à travailler à un très mauvais ouvrage qui coûtera beaucoup et tombera avant l'automne, à ce que nous pensons tous. M. Despinassy a cependant fait de son mieux. J'ai toujours conservé la barque qui est à la Pointe-au-Baril ; elle ne sera brûlée qu'en voyant l'ennemi, ce qui nous assujettit beaucoup.

Il y a longtemps que j'ai écrit pour des vivres ; je n'en ai plus que pour six à sept jours, j'en attends. Sans quoi, je pense, Monsieur, que vous trouverez bon que je renvoie partie de mon détachement ; je ne pourrai faire autrement. L'équipage et la troupe des bâtimens ne vouloient pas embarquer à Frontenac par la mauvaise qualité des farines et biscuits gâtés ; ce qu'ils en avoient apporté de Niagara étoit semblable aux nôtres. Deux mois n'en font pas un ; j'ai ménagé les vivres plus qu'on ne peut dire. Les sauvages de M. Piquet ont abandonné la Présentation ; ils sont tous avec lui à Pathmos qui y crèvent de faim. Je les aide autant que je le peux de quelques pains ou biscuits et blé d'Inde que j'ai achetés. Dans quinze jours, ils vivront à même leurs champs. Je suis accablé de demandes, et je patiente dans l'espérance que cela va finir.

Je suis avec un très profond respect, etc.

LE CHEVALIER DE LA CORNE.

P. S. — J'ai l'honneur de vous adresser toutes les lettres qui sont à l'adresse de M. Pouchot et des autres messieurs.

II

A l'Île-aux-Galops, le 17 août 1759.

J'ai reçu avec une joie parfaite la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire, où vous m'annoncez votre départ pour ici. Venez, Monsieur, vous nous trouverez disposés à suivre vos ordres. La troupe, les milices et les sauvages sont au gré de vos désirs. J'ai envoyé avertir M. Piquet, qui a parlé à ses sauvages ; ils sont tous ici. Deux partis devoient partir dans deux jours pour Chouaguen ; je vais mettre tout en usage pour les faire partir sur-le-champ ; dans cinq à six jours ils seront de retour. La troupe va être mise à six onces de lard et livre et demie de pain ; c'est un quart de plus qu'ils n'avoient. Les bateaux de Montréal étoient à bord de M. de la Broquerie (*sic*) pour charger les effets de Niagara, suivant les ordres de M. de Rigaud.

Si vous ne craignez plus rien, Monsieur, pour Québec, nous en dirons presque autant pour ici, surtout si vous y venez, Monsieur. Je ne crois pas Niagara fort en vivres ni en forces. Vous aurez sans doute vu, Monsieur, les deux lettres que j'ai eu l'honneur d'écrire à Monsieur le général par Réaume et Desnoyers, en outre un prisonnier qui est allé au Sault et qui a été pris aux environs de Chouaguen.

Je vais faire faire du biscuit à force, au cas de besoin. Nos sauvages sont dans les meilleurs sentiments du monde et disent qu'ils n'abandonneront jamais le Fran-

çois. M. Piquet est toujours des plus zélés et les conduit on ne peut mieux. Ils demandent souvent ; mais c'est leur façon, ils ont encore dix jours à pâtre, ensuite leur blé d'Inde les nourrira. Je les aide autant que je peux, en économisant on ne peut plus. J'ai fait laver des barils de lard condamné que j'ai fait passer bon ou mauvais. Tout passera cette année. Vous pourrez dire, Monsieur, que vous avez eu des années bien critiques en ce pays ; mais voilà le bout. Comme il n'y a rien de nouveau, je n'ai pas l'honneur d'écrire à Monsieur le général ni à M. de Rigaud. J'ai bien des malades scorbutiques qui vont mieux. Les autres font les malades pour aller à leurs récoltes.

Je suis, en attendant le plaisir de vous voir, avec un très profond respect, etc.

III

A l'Île-aux-Galops, le 4 septembre 1759.

J'ai l'honneur de vous adresser les rôles des cinquante-quatre hommes que je vous envoie, M. La Mothe vous les remettra. Il y a dans ce nombre La Tour-Duquesne. Le sieur Morand dit qu'il y en a trente de malades. Si on les écontoit, ils le seroient tons.

MM. Piquet, de Beauclair, Pensens, sont venus ici dîner, comptant vous y trouver. J'ai fait remettre un quart d'eau-de-vie à M. de Beauclair. Aussitôt que

M. de Céloron aura remis l'économie aux milices, il ira prendre poste à la Présentation. M. de Villejoin prendra son détail.

Les deux partis sauvages sont en route pour Chouauguen ; j'espère qu'ils réussiront. M. Desandrouins est campé à l'île Oracointon ; je lui ai envoyé un plein bateau de brouettes. Soyez persuadé, Monsieur, qu'on ne perdra pas un instant pour accélérer votre ouvrage. Il est triste que le temps soit si court et si long pour un vieux catarrheux comme Scajanisse qui a besoin qu'on pense à lui (*sic*).

Il n'y a rien de nouveau.

Je suis avec un très profond respect, etc.

LE CHEVALIER DE LA CORNE.

P. S. — Je n'ai point l'honneur d'écrire à M. de Rigaud, le pensant à l'Ile-aux-Noix. Depuis un mois environ, je n'ai pas reçu de ses lettres ni de M. le marquis : c'est une mortification qu'ils veulent me donner.

Je suis au désespoir de l'oubli que j'ai fait de deux melons qui ont resté ici.

Nous avons donné le prêt aujourd'hui dans la bonne règle et avec toute l'économie possible, et la livre aux malades à l'ordinaire.

IV

A l'Ile-aux-Galops, le 24 octobre 1759.

J'ai l'honneur de vous adresser les paroles de Johnson que quatre sauvages d'ici ont apportées *. Il est certain qu'il n'y a plus à Chouaguen que trois à quatre cents hommes de garnison au plus ; mais il arrive des marchands avec des effets pour les nations. Johnson est allé chez lui il y a douze à quinze jours. Je fais transporter demain le corps de réserve que vous avez ordonné ici, au fort Lévis ; on n'y a pas touché, quoique j'eusse ordre de le faire pour le besoin du service ; mais j'ai fait l'impossible. Il est vrai qu'il nous est déserté cent quarante hommes ; mais ce n'étoit pas les plus à plaindre pour l'habillement ; plusieurs l'avoient reçu à Montréal. Il n'y a que ceux que j'ai amenés ce printemps qui n'ont rien reçu. Ils ne peuvent plus tenir au froid. Je fais de mon mieux pour les contenir. MM. de Beauclair et Desandrouins ont l'honneur de vous écrire et de vous rendre compte de tout ce qui se passe à leur poste. J'envoie six hommes chercher les ordres de Monsieur le général. J'ai toujours cinquante hommes à l'arrière-garde pour arrêter les petits partis ; mais les sauvages assurent qu'il n'y en aura plus. Cela peut être. Il n'y a rien de nouveau que le départ de M. Piquet pour Montréal. L'Onontagué qui est ici avec l'Onéyout vous assurent de leur très profond respect, et m'ont absolu-

* Voir la pièce suivante.

ment gagné pour avoir un flacon à eux deux pour boire à votre santé. Je suis fort content des deux ; mais ils ont joué des ressorts avec les gens du Sault et du Lac qu'ils ont empêchés d'aller à Chouaguen ; cela est conforme aux paroles que Johnson a envoyées ; vous êtes à portée, Monsieur, de le voir.

Je suis avec un profond respect, etc.

V

Nouvelle sauvage

Les deux jeunes gens qui s'étoient séparés d'avec M. de Langy proeche de Chouaguen lorsqu'il rencontra un parti ennemi, et que chacun de son côté retourna sur ses pas, sont arrivés à la Présentation avec deux autres de la même nation et quelques femmes et enfants de leurs parents qu'ils ont amenés avec eux pour rester ici.

Ils ont apporté un collier pour remereier les gens du Sault, du Lac et de la Présentation de ce qu'ils vouloient bien rester neutres, que Johnson et les Cinq-Nations les exhortoient par ce même collier de bien chasser, pour venir dès le petit printemps traiter à Chouaguen, où il y auroit tout ce que les sauvages aiment le plus.

Ils ont donné ensuite six branches de porcelaine pour les assurer tous que les vieillards des Cinq-Nations

étoient véritablement de ce sentiment. Le Grand-Onon-tagué, l'Onéyout et le Tsonnonthouan, qui sont les trois sauvages qui ont répondu à l'envoyé de Johnson et des Cinq-Nations qui sont ici présents, soutiennent que Lagoiessata (le dit envoyé) a menti et qu'ils ne lui ont rien dit de semblable. Mais ils ont bien eu tort de faire ce conseil sans ma participation ni celle des missionnaires et même des sauvages de la Présentation, qui en ont fait des plaintes publiques.

Les mêmes sauvages ont parlé ici.

A l'Ile-aux-Galops, le 22 octobre [1759].

LETTRES DE M. DE BELLECOMBE *

AU

CHEVALIER DE LÉVIS

I

A l'Hôpital-Général, le 24 mai 1760.

M. Murray n'a pas pu me faire partir par la frégate qu'on dépêche pour l'Angleterre, étant très petite, et ayant quelques officiers hors de service à y faire embarquer. M. Vauquelin ni ses officiers n'ont pu non plus y trouver place. On m'a promis de me faire partir par le premier vaisseau qui partira pour la Vieille-Angleterre. On m'a bien proposé de m'envoyer à Boston, pour de là me faire partir par le premier paquebot qui passeroit à la Vieille-Angleterre ; mais je n'ai pas trouvé cette voie bien sûre, n'étant pas sûr

* M. de Bellecombe était capitaine aide-major au régiment de Royal-Roussillon. Il fut blessé et fait prisonnier à la bataille d'Abraham. " Bon officier, dit le général de Lévis, plein de zèle, de bonne volonté et remplissant très bien tous les devoirs de son emploi ". — *Lettres de Lévis*, p. 417.

que, lorsque je serai arrivé à Boston, le gouverneur voulût me permettre d'en partir. J'ai cru plus sûr d'attendre ici la première occasion qui me mènera en droiture en Europe. Si, en attendant, je puis vous être ici de quelque utilité, je vous prie, mon général, de vouloir bien m'employer. M. Murray m'a, à son ordinaire, comblé de politesses, et m'a pressé d'aller rester chez lui en attendant mon départ; mais je crains lui être à charge, et je tâcherai de me dispenser d'y aller.

Il m'a chargé de vous offrir toutes les douceurs dont vous aurez besoin.

Je vous prie de vouloir bien me conserver quelque part dans votre souvenir et dans votre amitié. Je rechercherai avec empressement toutes les occasions qui pourront me rendre digne de la mériter de plus en plus et de vous convaincre du respect infini avec lequel j'ai l'honneur d'être, etc.

BELLECOMBE.

P. S. — Je vous prie de vouloir bien passer la lettre ci-jointe à M. le colonel Young et de l'adresser à un quelqu'un qui puisse lui remettre fidèlement.

II

A l'Hôpital-Général, le 26 mai 1760.

J'ai l'honneur de vous envoyer ci-joint une lettre pour le capitaine Maitland, qui a été fait prisonnier à l'affaire du 28. Son cousin qui part pour l'Angleterre,

ainsi que M. Murray, m'a demandé de tâcher d'obtenir qu'il vînt sur sa parole. Je leur ai dit que je ne croyois pas que cela fît de difficulté. Je vous serai bien obligé, mon général, de lui faire obtenir sa permission ainsi qu'à M. Campbell qui est un parent de M. le colonel Fraser, qui m'a toujours comblé de politesses. Je ne crois pas que cela puisse tirer à aucune conséquence.

Malartic doit vous rendre un compte exact de tout ce qui se passe ici.

J'ai l'honneur d'être avec autant d'attachement que de respect.

BELLECOMBE.

P. S. — Vous trouverez aussi ci-joint une lettre pour M. Campbell que M. Fraser vient de m'envoyer. Je vous prie de vouloir bien la lui faire passer.

LETTRES DE M. DE MALARTIC *

AU

CHEVALIER DE LÉVIS

I

De l'Hôpital-Général de Québec, le 17 mai 1760.

(Voir *Lettres de Lévis*, p. 310).

* M. de Malartie, capitaine aide-major au régiment de Béarn, était, au dire du général de Lévis, “ un officier de distinction, ayant de la naissance, du talent, et propre à tout ce qu'on voudra faire pour lui, blessé à Carillon et en dernier lieu le 28 ” (bataille de Sainte-Foye). — *Lettres de Lévis*, p. 436. Il devint lieutenant-général des armées du roi, commandeur de Saint-Louis et gouverneur de l'Ile-de-France, où il mourut en 1800. M. de Malartie a laissé un *Journal* de ses campagnes au Canada, rempli de précieux renseignements.

Quelques-unes des lettres contenues dans le manuscrit des *Lettres de divers particuliers* sont des doubles de celles qui ont déjà été imprimées dans le volume des *Lettres du chevalier de Lévis*. Nous y renvoyons. Il y en a d'autres qui s'y trouvent également, mais pas en entier; nous les publions ici au complet.

II

De l'Hôpital-Général, le 18 mai 1760.

(Voir *Lettres de Lévis*, p. 312, où se trouve reproduite cette lettre hormis ce qui suit) :

Il m'avoit d'abord accordé que je vous ferois passer ma lettre par un soldat de ma garde ; mais depuis il m'a dit de la lui adresser, qu'il vous la feroit parvenir.

Vos messieurs se portent tous bien et m'ont prié de vous faire agréer leurs respects ; des soldats, les uns vont assez bien, les autres traînent.

Je compte, mon général, que vous voudrez bien me rappeler, dès qu'on pourra se passer de moi ici. Je suis toujours très impatient d'avoir le plaisir de vous rejoindre et très empressé d'exécuter vos ordres.

Continuez-moi, je vous supplie, vos bontés. J'ose vous assurer que je les mériterai toute ma vie par le respect avec lequel je ne cesserai d'être.

III

État des François restés à l'Hôpital-Général

Régiments	Officiers		Soldats		Total
La Reine....	1	4	5
La Sarre.....	5	16	21
Royal-Roussillon	3	11	14
Languedoc	2	8	10

Régiments	Officiers	Soldats	Total
Guyenne.....	1	12	13
Berry	8	58	66
Béarn.....	7	14	21
La marine.....	3	31	34
Artillerie.....	4	4
Miliciens.....	24	24
Garde.....	1	21	22
Aumônier	1	1
Commissaire	1	1
Chirurgiens-majors, aides et garçons.....	23	23
Infirmiers et employés.	35	35
A Sainte-Foye.....	9	9
Domestiques	32	32
Totaux	<u>33</u>	<u>302</u>	<u>335</u>

IV

23 mai 1760.

J'ai l'honneur de vous adresser ci-joint un manifeste que M. Murray a fait afficher et publier hier. Je ne puis toujours que me louer des politesses qu'il me fait et de tout ce qu'il me dit de gracieux sur votre compte et les troupes de terre. Il ne traite pas de même M. de Vaudreuil, Monsieur l'intendant et les troupes de la colonie. Je suis discret sur cet article, les excuse, disant qu'il a été mal informé ; mais je ne répèterai pas ce que

j'entends dire, parce que c'est chose inutile et qui ne feroit qu'aigrir ceux que cela regarde. J'aurai l'honneur de vous en parler quand j'aurai celui de vous voir. Il m'a témoigné être fort touché de la misère où sont réduits les habitants et où la continuation de la guerre va les plonger ; il m'assure, toutes les fois que je le vois, qu'il n'y a pas de paix à espérer pour cette année, ce que je ne prends pas pour argent comptant ; et je lui réponds que, si la France est battue, sûrement, comme il me le dit, elle aura fait un accommodement. Le chef d'escadre, avec qui je dînai hier, arrivé d'Angleterre, m'assura que Canon étoit à Versailles au commencement de mars, lorsqu'il est sorti des ports de la Vieille-Angleterre ; qu'on lui avoit proposé de venir en Canada, ce qu'il avoit refusé. Il me dit qu'il ne m'en parloit pas par politique, que c'étoit une chose publique à son départ, à croire les gazettes et papiers publics d'Angleterre.

Notre marine est anéantie, ce qui me feroit parier pour la paix. Quelque chose qu'il arrive, je ne crois pas M. Murray en état de faire d'entreprises ; il n'a pas plus de quinze à seize cents hommes en état de servir ; encore plusieurs ont-ils le scorbut. Il me disoit hier, me témoignant de la confiance, qu'il lui tardoit que tout cela finît ; qu'il n'aimoit pas ce pays-ci ; que presque tout son monde étoit malade et n'étoit pas reconnoissable. Je ne crois pas qu'il ait de poste en avant ; il fait faire des découvertes tous les jours. Il m'a dit ce matin qu'il étoit certain que vous êtes à Jacques-Cartier avec toute l'armée. J'étois en ville lorsque MM. de Bellecombe et de Senneterre sont arrivés, et je n'ai pas

su qu'on eût envoyé votre lettre à M. Murray. J'attends sa réponse pour vous, qui vous décidera sur le parti à prendre. Je n'ai pas témoigné d'empressement d'aller savoir son intention, parce que c'est ainsi qu'il faut se conduire vis-à-vis de lui.

Nous avons encore des vivres pour quatre jours, jusqu'au 27 inclus ; au lieu d'en envoyer pour quatre, comme il m'avoit assuré n'en pouvoir faire fournir davantage, il nous en fit passer pour huit, tels qu'on les donne à ses troupes. Je l'en ai fort remercié de votre part. Si, dans sa réponse, il ne vous promet pas de tenir le cartel, vous aurez la bonté de nous envoyer six bateaux. Nous avons peu de blessés en état de se rendre par terre ; nous aurons quatorze officiers, autant de domestiques, dix chirurgiens ou garçons et de cinquante à soixante soldats en état de partir. Pour nous régler sur les vivres, il faudroit que les bateaux arrivassent ici le 25. Si vous ne me jugez pas nécessaire ici, je me retirerai pour lors avec ma garde par terre, pour ne pas gêner les blessés. Il nous restera ici treize officiers et de cent trente à cent quarante soldats, dont plusieurs sans certains membres, les autres blessés dangereusement et dont la guérison sera très longue. Je me conformerai à tout ce que vous me faites l'honneur de me prescrire ; mais je ne me déciderai que sur une de vos lettres. Il n'y a pas dans la rade plus de vingt bâtiments de différentes espèces. Les Anglois disent qu'il y en a trente ; mais ils badinent.

Messieurs les officiers se portent assez bien, excepté MM. Desrouins et la Naudière qui souffrent beaucoup. Baraute que nous croyions à merveille est mort avant-

hier au matin ; on avoit été obligé de le trépaner. Après sa mort on lui a ouvert la tête ; les chirurgiens disent que c'étoit une blessure incurable. M. d'Alquier et tous nos messieurs vous prient de vouloir agréer leurs humbles respects ; ils m'ont demandé de l'argent ; je me suis adressé à M. Murray, qui, très obligeamment, m'a fait donner cent portugaises que je leur distribuerai. Je ferai l'impossible pour avoir bien des douceurs que plusieurs de nos messieurs m'ont fait demander par M. de Senneterre. Il n'y a pas moyen encore de rien acheter, les marchands n'ayant pas débarqué leurs effets. Je ferai en sorte de faire acheter ce que je pourrai sans témoigner beaucoup d'empressement ni avoir l'air d'un acheteur, ce qui ne convient pas à un officier de garde. D'ailleurs, le général anglois est d'une méfiance à laquelle je ne veux pas donner la moindre atteinte.

Oserois-je vous prier de faire agréer mes respects à M. de Bourlamaque.

J'ai eu permission ce matin de visiter nos prisonniers qui m'ont assuré être bien, à la liberté près.

Si vous avez, mon général, besoin de quelque chose, donnez-moi vos ordres ; des officiers anglois à qui j'avois fait politesses pendant que nous étions maîtres, m'ont offert leurs services.

J'ai l'honneur d'être avec respect, etc.

MALARTIC.

P. S. — Murray se méfie d'Arnoux ; M. Mellis n'est pas un homme de grandes ressources.

Si vous vous retirez, vous tirerez meilleur parti de M. Murray en laissant un officier des troupes de terre

commandant à Jacques-Cartier. Des indiscrets ont mandé du camp que vous y pensiez ; cette nouvelle couroit dans l'hôpital, et je l'ai arrêtée. Je vous mande cela parce que le général m'a dit ce matin que le commerce fait cet hiver dans ce poste et autres choses lui avoient donné mauvaise idée de tous les officiers qui avoient eu des commandements sur cette frontière.

V

Ce 23 mai 1760.

(Voir *Lettres de Lévis*, p. 328, hormis ce qui suit) :

P. S. -- M. d'Alquier partira par la première occasion.

Le général m'a dit qu'il attendoit la garnison de Louisbourg pour entrer en campagne. Il se plaint qu'on a rompu le cartel en ne lui renvoyant pas cet hiver le volontaire qu'on lui avoit pris qui, suivant le cartel, n'est pas prisonnier, et ne laissant pas rentrer dans la place les convalescents.

VI

A l'Hôpital-Général, le 25 mai 1760.

(Voir *Lettres de Lévis*, p. 329 ; où se trouve reproduite cette lettre en abrégé. Nous la donnons ici au complet).

Rien ne peut me flatter davantage que l'assurance que vous me faites l'honneur de me donner que vous

approuvez les arrangements que je fais ici pour l'exécution de vos ordres. Nos messieurs ainsi que moi ont été enchantés d'apprendre que vous leur envoyez une goélette pour les chercher. Je n'aurai pas de complaisance pour ceux qui ne seront pas en état, et M. d'Alquier, à qui j'ai communiqué votre lettre, leur a dit hautement qu'il ordonneroit sur le compte que rendront les chirurgiens. Je crois que M. Murray se prêtera à tout ce que vous désirez. Quoique notre ennemi, je ne puis en dire trop de bien.

Il m'assura hier qu'il étoit bien sûr que, de vous à lui et les troupes de terre, le cartel seroit exécuté, mais qu'il regardoit les troupes de la colonie comme des coupeurs de bois qui n'en connoissent pas (*sic*). Il me témoigna être fort surpris de ce que vous ne me demandiez pas certains rafraîchissements dont il est sûr que vous manquez, comme vins, café, liqueurs, sucre et autres choses de cette espèce qu'il se feroit un plaisir de vous procurer et aux officiers. En conséquence, j'ai fait un petit mémoire pour vous à la suite de celui que j'ai fait pour Messieurs les officiers blessés. M. Murray m'ayant prié hier d'en faire un général pour ceux qui sont ici, afin de leur éviter l'embarras d'envoyer si souvent en ville, et peut-être aussi pour que nos émissaires ne voient pas ce qui s'y passe, m'a très recommandé de ne rien demander que pour vous et Messieurs les officiers, me disant qu'il ne veut pas, comme l'année dernière, mettre Montréal dans l'abondance des douceurs ; ce qui me mettra hors d'état de remplir le mémoire de M. Pénisseault, qui le révolteroit si je demandois la

quatrième partie de ce qui y est porté. J'en tirerai ce que je pourrai, en disant que c'est pour des officiers. Vous ririez si vous voyiez l'énorme quantité de ce qu'il demande. M. Murray a la meilleure opinion des troupes de terre, et je ne veux pas lui donner lieu de soupçonner que nous pensons à commercer ; j'ai été très sobre dans les deux mémoires que j'ai faits pour nos demandes.

Il suffit, mon général, que vous désiriez que je reste ici pour que je m'en fasse un plaisir ; je n'ai pas grand mérite à en faire le sacrifice, dès que vous le souhaitez et que ce sera une consolation pour les officiers et soldats qui resteront ici, qui me paroissent contents que je ne les abandonne pas. Je leur procurerai tout ce qui dépendra de moi ; je n'épargnerai ni soin ni peine. M. Murray me comble toujours de politesses, me paroît content de la façon dont je me conduis vis-à-vis de lui, et eut la bonté de dire avant-hier au soir à Bellecombe qu'il étoit fort aise que vous m'eussiez chargé de cette commission. Je compte qu'il n'y aura pas la moindre difficulté pour le paiement de l'argent que me fera avancer M. Murray, et que vous voudrez bien avoir la bonté d'en parler à Monsieur l'intendant, à qui j'en écrirai.

Bellecombe ne partira pas encore. J'ai trouvé moyen de donner de vos nouvelles à M. le maréchal de Belle-Isle, sans lui faire de détail, pour ne pas abuser de la permission qu'on m'a donnée. Je lui dis clairement la gloire que vous vous êtes acquise le 28. J'ai cru que vous seriez bien aise que je profitasse de la première occasion qui partira au premier moment favorable. J'ai

adressé mes lettres à M. le comte d'Affry en Hollande, qui est un ami de mon père.

Je n'ai rien appris de nouveau depuis la dernière lettre que j'ai eu l'honneur de vous écrire.

Il vient d'arriver deux vaisseaux dans lesquels on dit qu'il y a des coureurs de bois. On annonce toujours la garnison de Louisbourg; mais je ne la vois pas paroître. Celle-ci, de l'aveu de M. Murray, est sur les dents. Il avoit ordre de M. Amherst de ne pas sortir; je lui dis hier qu'il avoit eu deux motifs, celui de nous attaquer, comptant nous mettre en déroute parce que nous n'étions pas formés, et celui de se faire un nom immortel, en se rendant maître de la colonie s'il nous eût battus. Il se mit à rire et me répondit que j'avois raison. Il blâme beaucoup M. Amherst de sa lenteur, et menace plusieurs officiers de les faire pendre, si on lui rend justice (*sic*).

M. Vauquelin, qui vint hier ici, assura nos messieurs que M. le prince de Conti étoit sur le point d'entrer dans l'électorat de Hanovre avec une armée de quatre-vingt mille hommes, et que le Roi avec une armée de cent mille étoit maître des écluses et vouloit forcer les Hollandois d'obliger le Roi d'Angleterre de faire la paix. La Czarine et l'Impératrice serrent toujours vivement le Roi de Prusse. Je propose à M. Murray de parier qu'avant le mois d'août il apprendra la paix; il me dit que je perdrois.

Continuez-moi vos bontés, mon général; je n'ai de regret que celui de ne pouvoir vous faire ma cour aussi souvent que je le voudrois.

Je suis fort content de M. Arnoux qui vous renverra Henry et tous les chirurgiens dont nous pouvons nous passer.

J'ai l'honneur d'être avec respect, etc.

MALARTIC.

P. S. — M. Murray commande en chef dans la partie de Québec. Il doit joindre aux troupes qui sont à Québec la garnison de Louisbourg, qui consiste en deux mille hommes, et en outre un régiment qui doit venir de la Vieille-Angleterre. Il compte qu'il aura une armée de cinq à six mille hommes. A ce qu'il dit, il n'est plus sous les ordres de M. Amherst; il peut opérer dans sa partie ainsi que le pouvoit M. Wolfe; il a la même commission. Il est hors d'état de rien entreprendre qu'il n'ait reçu des secours; je ne crois pas qu'ils arrivent sitôt, supposé même qu'il soit vrai qu'ils doivent venir. Suivant tous les propos des officiers anglois, on croit prendre le Canada par famine, et plusieurs parlent de façon à faire croire qu'ils pourroient bien ne pas le prendre.

M. Amherst pourroit bien opérer par l'Ile-aux-Galops. L'Ile-aux-Noix leur paroît un poste inexpugnable. Il est de la plus grande conséquence de ménager les vivres et de faire croire à l'ennemi qu'on en manque.

M. Murray voudroit fort qu'on capitulât avec lui, à ce qu'il a dit à M. de Bellecombe; qu'il feroit aux troupes les meilleures conditions qu'on pourroit exiger. M. de Bellecombe l'a assuré qu'il faudroit qu'il bataillât encore, s'il vouloit prendre le Canada. Il dit que

l'armée ne peut pas subsister de l'air et qu'on sera obligé de se rendre faute de pain.

Il a aussi dit qu'il comptoit que les Canadiens ne voudroient plus rien faire et qu'à la fin de juillet le Canada seroit à eux.

VII

A l'Hôpital-Général, le 26 mai 1760.

(Voir *Lettres de Lévis*, p. 330, où se trouve reproduite cette lettre en partie. Nous la donnons ici au complet).

J'arrive de chez M. Murray qui m'a remis la lettre que j'ai l'honneur de vous adresser ci-jointe. Il m'a assuré que, quant à lui, il avoit toujours été dans l'intention de tenir le cartel ; que ce qui s'étoit fait l'automne dernier n'étoit pas de son bail, et qu'il n'auroit pas fait de difficultés ; mais que M. le marquis de Vaudreuil lui retenoit un volontaire, des domestiques, des vivandiers et des bouchers, qui, suivant le cartel, ne sont pas prisonniers ; que, dès qu'il nourrit les soldats restés ici, il sera forcé par sa nation de les regarder comme prisonniers. Il m'a promis qu'il fermeroit les yeux sur les officiers et qu'il leur accorderoit des passeports ; il en partira quatorze par la goélette et les autres quand ils pourront, à moins que vous n'en ordonniez autrement. Ainsi vous savez à présent sur quoi compter. Il m'a aussi dit qu'il commande dans cette partie et M. Amherst dans la sienne, qu'il n'est pas tracassier et n'aime pas les difficultés, et qu'il n'en auroit jamais

vis-à-vis de vous, parce qu'il vous aime et vous estime, ayant vu que vous aimiez à vous battre. Il réclame le nommé Walter Moore, déserteur, qui a volé des François, qui est, à ce qu'il assure, dans le régiment de Béarn, et il vous fera rendre le domestique de M. de Saint-Félix et un autre soldat de ma garde, qu'il retient mal à propos en prison.

J'ai eu l'honneur de vous mander hier que je reste ici avec plaisir puisque vous le désirez; mais je me flatte que, s'il y a de la besogne à faire par en haut, vous aurez la bonté de m'en faire part, ayant grande envie de m'y trouver. M. Murray m'a assuré que vous n'aviez rien à craindre de sa part, que son monde est trop malade.

Il a voulu, je erois, me tirer les vers du nez, ce matin, en me demandant ce que vous vouliez faire; qu'il vous étoit impossible de conserver la colonie; que vous ne feriez que la ruiner en tenant les troupes assemblées, et qu'à la paix, au lieu d'avoir un pays en état de subsister, nous aurions une colonie qu'il faudra abandonner. Il parie qu'elle nous restera par raison de politique pour eux et pour nous. Je lui ai répondu que je ne connois pas vos desseins ni vos moyens, et que vous n'étiez pas homme à faire votre paix comme cela. Il m'a ajouté que vous aviez fait ce que vous pouviez, et que vous deviez vous regarder comme un général qui défend une place où on fait brèche et qui ne doit la défendre qu'autant qu'il est sûr d'un secours.

Je pense que je n'aurai pas de quelque temps de vos nouvelles; j'ose espérer que vous voudrez bien ne pas m'oublier et me continuer des bontés que je méri-

terai toute ma vie par l'attachement et le respect avec lesquels j'ai l'honneur d'être, etc.

MALARTIC.

P. S. — S'il n'y a pas dans quelque temps apparence de mouvements offensifs de la part des ennemis du côté d'En-Haut, peut-être pourrai-je trouver moyen de passer en Europe, à quoi je ne penserai que quand je saurai votre sentiment.

Nos messieurs vont assez bien et me ehargent de vous faire agréer leurs respects, particulièrement M. d'Alquier.

VIII

A l'Hôpital-Général, le 30 mai 1760.

(Voir *Lettres de Lévis*, p. 334, où se trouve reproduite cette lettre en partie. Nous la donnons ici au complet).

J'ai l'honneur de vous rendre compte que je suis le plus malheureux des ambassadeurs du monde ; j'ai fait ce que j'ai pu et su et je n'ai pas plus réussi pour cela. M. Murray envoya ehercher avant-hier ma garde, la regardant comme prisonnière. J'allai lui en demander la raison, lui dis que je suivais son sort. Il me répondit qu'il n'y avoit plus de cartel, qu'il étoit inutile que nous entrassions en contestations, qu'il vous l'avoit mandé et qu'il avoit rendu compte au Roi son maître de ce qu'il faisoit. Il m'offrit de ne pas me regarder comme prisonnier. Je lui répondis que, s'il me rendoit ma garde, je m'en irois ; que s'il la gardoit, je resterois

pour suivre son sort, sans me regarder prisonnier. J'ai consulté M. d'Alquier, je me suis consulté, et j'ai pensé avec juste raison que vous trouveriez fort mauvais que j'abandonnasse ma garde. Il retient tous nos messieurs, envoie chercher les soldats à mesure qu'ils sont en état pour les mettre en prison dans la ville. Il m'accorda, il y a deux jours, un passeport pour M. d'Alquier, m'en a accordé ce matin pour MM. Duparquet, Pensens et Savournin, sur ce que je lui ai représenté que leur avancement en souffriroit. Dans quelques jours je lui demanderai permission de m'absenter pour une douzaine de jours sans donner aucune parole, et j'engagerai tous nos messieurs à ne s'engager à rien, parce que nous ne devons nous regarder en aucune façon comme prisonniers. Je n'ai pu faire accomplir le mémoire de M. Pénisseault; mais M. Murray m'a accordé obligeamment un mémoire assez considérable que je lui ai demandé pour vous. Il n'exige pour le paiement qu'un billet de vous, parce que les marchands anglois ne veulent pas de lettres de change. Je l'ai promis, parce qu'il ne vous engage à rien et que je crois que vous céderez ce que vous ne prendrez pas à Messieurs les officiers, sur les appointements de qui on les fera retenir, et on pourra laisser en arrière chez le trésorier une somme pareille à celle du billet que vous ferez. J'ai compris dans ce mémoire tout ce qui peut convenir à M^{me} Pénisseault.

M. Murray, comme je vous l'ai déjà mandé, désireroit fort que vous capitulassiez avec lui. Je l'ai assuré que vous n'étiez pas dans ce cas. Il m'a appris que les vivres vous manquoient ainsi que les munitions; qu'il

l'a appris par ses espions ; que, capitulant avec lui, on diroit que le défaut de tout vous y a obligé ; au lieu qu'avec M. Amherst on dira que c'est la force qui vous y a obligé. J'en ai ri avec lui ce matin pendant qu'il m'en parloit, et lui ai dit que je vous manderois son avis. Il m'a appris en riant que la nouvelle du jour est qu'il y a deux cents voiles espagnoles au bas de la rivière. Il leur est arrivé un vaisseau de force ces jours-ci et quelques marchands.

On embarquera dans la goélette les équipages que Messieurs les officiers ont laissés à l'Hôpital-Général et tout ce que j'ai demandé dans votre mémoire.

Veuillez me permettre de dire ici à Lapause que je n'ai pu avoir encore ce qu'il m'a demandé ; mais on me l'a promis pour demain, et je le ferai partir par la première occasion.

MM. d'Alquier et Pensens vous diront ce que je puis oublier.

Je me flatte, mon général, que mon malheur ne me fera pas perdre vos bontés. J'espère que vous approuverez ma conduite ; je me suis réglé dans tout ce que j'ai fait sur ce qui m'a été dicté par mon attachement pour vous et le service du Roi, et je suis persuadé que nos messieurs me rendront cette justice. C'est dans ces sentiments et avec respect que j'ai l'honneur d'être, etc.

MALARTIC.

P. S. — Veuillez faire agréer mes respects à M. le marquis de Vaudreuil, M^{me} la marquise et M. de Bourlamaque.

IX

A l'Hôpital-Général, le 1^{er} juin 1760.

(Voir *Lettres de Lévis*, p. 338, où se trouve reproduite cette lettre, hormis ce qui suit) :

Leur tranquillité présente me fait croire qu'ils veulent se reposer pendant une douzaine de jours, ensuite s'embarquer et pousser des frégates jusqu'aux Trois-Rivières. Ils disent qu'ils ont un régiment d'Ecossois en rivière, qu'on leur envoie d'Ecosse vingt mille hommes, femmes ou enfants pour augmenter le Canada. Vous en croirez, mon général, ce que vous voudrez.

M. de Pradelles est mort hier ; M. de Vaudaran n'est pas bien ; les autres officiers se portent assez bien. Quant aux soldats et habitants, les uns vont bien, les autres languissent.

J'ai l'honneur d'être avec respect, etc.

MALARTIC.

P. S. — Veuillez faire agréer mes respects à M. et M^{me} de Vaudreuil et M. de Bourlamaque.

LETTRE DU PRINCE DE SOUBISE

AU

CHEVALIER DE LÉVIS

A Erfurt, le 4 septembre 1757.

J'ai reçu avec bien du plaisir, Monsieur, la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire à Montréal le 24 avril dernier. On ne peut être plus sensible que je le suis à cette marque de votre amitié. Je vous rends grâces des nouvelles que vous voulez bien me donner du pays que vous habitez, et je serai fort aise d'apprendre vos succès. Vous aurez sans doute appris par d'autre voie que Sa Majesté m'a tiré de la Westphalie où j'étois, pour me donner le commandement d'une de ses armées qui s'assemble ici et qui doit opérer de concert avec une armée de l'Empire qui s'y assemble aussi. Vous êtes sûrement instruit aussi des avantages que M. le maréchal d'Estrées a remportés sur les Hano-vriens auprès du Weser le 26 juillet dernier.

M. le maréchal de Richelieu, qui a actuellement le commandement de cette armée, suit de près M. le duc de Cumberland et pourroit bien le joindre encore avant

la fin de cette campagne. Vous me ferez un vrai plaisir de me donner de vos nouvelles ; vous savez combien je m'intéresse à tout ce qui vous regarde. Je vous prie d'être toujours bien persuadé qu'on ne peut rien ajouter aux sentiments sincères et distingués avec lesquels j'ai l'honneur d'être, Monsieur, votre très humble et très obéissant serviteur.

CHARLES DE ROHAN,
Prince de Soubise.

LETTRE DU PRINCE DE CONTI

AU

MARQUIS DE MONTCALM

A Paris, le 20 février 1759.

Je sais, Monsieur, que vous avez de l'amitié pour M. Monin, et voici une occasion bien précieuse pour lui, où la mienne vous demande de la déployer. Son neveu, qui sert depuis onze ans tant en Canada qu'à la Louisiane, passe à vos ordres, avec un arrangement tel que vous allez être l'arbitre souverain de sa fortune, à laquelle je prends l'intérêt le plus vif et le plus particulier. Il connoît le Canada dans le plus grand détail ; son zèle et l'ardeur louable de s'avancer lui ont fait demander d'aller sous vos ordres, où il y a tant à faire, au lieu de rester tranquille à sa colonie de la Louisiane. Il s'est proposé pour être employé dans l'état-major de votre armée à la partie des troupes de la marine, dont les manœuvres et le service ont fait l'objet de son étude depuis qu'il est dans les deux colonies. M. de Bougainville a fait auprès du ministre ses instances pour lui procurer le brevet d'aide-maréchal des logis dans cette partie et vous rendra compte du tout. Il a pensé que le bien du service vous feroit agréer cette idée. Quelque

convenable qu'elle ait paru au ministre, il n'a pas jugé à propos de donner le brevet jusqu'à ce qu'il eût votre attache ; il s'en rapporte avec raison à vous pour l'y employer ainsi que vous le jugerez le plus utile au service. Il porte la plus grande volonté de servir bien et de vous plaire et de mériter avancement ; son vœu principal est de mériter et d'obtenir la croix de Saint-Louis. Du reste vous jugerez, Monsieur, mieux que moi de ce qu'il faudra faire et dire pour lui faire un sort. Ne doutez pas, je vous prie, de toute la reconnoissance que j'auroi de ce que vous ferez pour lui, non plus que de la sincérité de tous les sentiments que vous me connoissez pour vous.

L.-F.-J. DE BOURBON.

LETTRES DU MARQUIS DE CASTRIES

AU

CHEVALIER DE LÉVIS

Ecartshausen près Cassel,
ce 1^{er} septembre 1760.

La lettre que vous me faites l'honneur de m'écrire, Monsieur, du 1^{er} juin de cette année, est la première qui me soit parvenue. Je suis très sensible à l'intérêt que vous avez bien voulu prendre à mon avancement. J'espère que vous êtes convaincu de celui que je prends au vôtre et au désir que j'aurai qu'on reconnût le service distingué que vous continuez de donner dans le commandement des troupes du Roi dans le Canada. On est bien heureux que votre santé puisse résister aux fatigues extrêmes que vous avez. Vous acquérez le mérite particulier de surmonter continuellement les plus grandes difficultés. Je désire qu'il ne s'en trouve d'aucune espèce, quand il sera question de vous récompenser.

Notre campagne n'aura pas cette année de grands succès ; la paix ne peut être éloignée, et ce sera un grand avantage alors que d'avoir conservé l'armée.

Conservez votre santé, Monsieur, elle est aussi inté-

ressante au service qu'à vos amis. Je vous prie d'être aussi persuadé de la part que je prends à vos succès que de l'attachement inviolable avec lequel j'ai l'honneur d'être, etc.

CASTRIES.

II

A Dusseldorf, 17 décembre 1760.

Il y a environ un mois, Monsieur, que j'ai reçu la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire du 29 juin de Montréal. Je ne savais trop où vous prendre et j'ai retardé jusqu'à ce moment-ci que j'apprends votre arrivée à Paris. Je vous en fais mon compliment de tout cœur. Vous venez de faire des campagnes bien pénibles et bien glorieuses. Ce n'est pas votre faute si les affaires du Canada n'ont pas fini heureusement. Je ne doute pas qu'on ne vous en tienne également compte et que M. le maréchal de Belle-Isle ne vous rende la justice que vous méritez. Je le souhaite on ne peut pas davantage. Je vous prie d'en être aussi persuadé que de l'attachement inviolable avec lequel j'ai l'honneur d'être, etc.

CASTRIES.

LETTRE DU PRINCE DE BEAUVAU

AU

CHEVALIER DE LÉVIS

Versailles, le 23 avril 1761.

M^{me} de Pompadour me dit hier soir, mon cher chevalier, qu'elle n'avoit pas encore pu parler pour vous au contrôleur général, mais qu'elle en avoit parlé à M. de Choiseul, qui avoit dit que tout ce qu'il pouvoit faire pour vous étoit de vous donner une gratification de quatre mille livres pour vous aider à partir. Ainsi vous pouvez toujours compter sur cela.

Je compte parler aujourd'hui au contrôleur général et je vous manderai ce qu'il m'aura dit.

Mandez-moi quel jour vous partez pour Lunéville.

Je vous embrasse, mon cher chevalier, de tout mon cœur.

LE PRINCE DE BEAUVAU.

TABLE DES MATIÈRES

Lettres de divers particuliers au chevalier de Lévis

Lettres de M. Bernier, commissaire des guerres

	PAGES
I. — Hôpital (Général de Québec), le 20 septembre 1759.....	7
II. — “ 2 octobre 1759.....	9
III. — “ 4 octobre 1759.....	10
IV. — “ à M. Bigot, intendant, 9 octobre 1759.....	12
V. — “ 10 octobre 1759.....	13
VI. — “ Rapport du 10 octobre 1759..	16
VII. — “ 20 octobre 1759.....	18
VIII. — “ Lettre de M. Bernier au général anglois.....	21
IX. — “ à M. de Bougainville, 21 octobre 1759.....	22
X. — “ à M. de Bougainville, 27 octobre [1759], au soir.....	25
XI. — “ à M. de Bougainville, 29 octobre 1759.....	29
XII. — “ à M. de Bougainville, 30 octobre 1759, au soir.....	32

	PAGES
XIII. — Hôpital-Général, le 5 novembre 1759, au soir...	35
XIV. — Etat des officiers morts à l'Hôpital-Général.....	38
XV. — Hôpital-Général, Mémoire adressé à M. Murray par M. Bernier, le 6 no- vembre 1759.....	38
XVI. — “ 6 novembre 1759.....	40

Lettres de M. de Rigaud au chevalier de Lévis

I. — Montréal, le 20 août 1759.....	43
II. — “ 31 août 1759.....	44
III. — “ 1 ^{er} septembre 1759.....	46
IV. — “ 6 septembre 1759.....	48
V. — Ce 15 septembre 1759, à neuf heures et demie.	48
VI. — Montréal, le 15 septembre 1759.....	49
VII. — “ 21 septembre 1759.....	52

Lettres de M. Péan au chevalier de Lévis

I. — A Montréal, le 26 juillet 1756	53
II. — “ 26 juillet 1756.....	55
III. — “ 7 août 1756.....	57
IV. — “ 11 août 1756.....	60
V. — “ 14 août [1756].....	62
VI. — “ 19 août 1756.....	64
VII. — “ 23 août 1756.....	65
VIII. — “ 27 août 1756.....	67

	PAGES
IX. — A Montréal, le 3 septembre 1756.....	69
X. — “ 2 octobre 1756.....	70
XI. — “ 4 juillet 1757.....	72
XII. — “ 13 juillet 1757.....	74
XIII. — “ 15 juillet 1757.....	75
XIV. — “ 25 juillet [1757].....	76
XV. — A Québec, le 8 octobre 1757.....	78
XVI. — “ 26 octobre 1757.....	79
XVII. — “ 30 octobre 1757.....	82
XVIII. — A Montréal, le 8 juillet [1758]..	83
XIX. — A Chambly, le 11 juillet 1758.....	84
XX. — “ 13 juillet 1758.....	86
XXI. — A Montréal, le 15 juillet 1758.....	88
XXII. — “ 23 juillet 1758.....	89
XXIII. — “ 24 [juillet 1758].....	93
XXIV. — “ 29 juillet 1758.....	94
XXV. — “ 30 juillet 1758.....	96

Lettres du chevalier Le Mercier au chevalier de Lévis

I. — A Montréal, le 30 juillet 1758.....	99
II. — “ 7 août 1758.....	100
III. — “ 22 septembre 1758.....	101
IV. — “ 27 septembre 1758.....	102
V. — “ 29 septembre 1758.....	103
VI. — “ 15 septembre 1759.....	105
VII. — “ 17 septembre 1759.....	106
VIII. — A l'Île aux-Noix, le 23 octobre [1759], à quatre heures après-midi.....	108

Lettres du chevalier de Bernetz au chevalier de Lévis

PAGES

I. — A Québec, le 18 septembre [1759], à sept heures du matin.....	111
II. — “ 20 septembre 1759.....	113

Lettre du chevalier de Montreuil au chevalier de Lévis

A Jacques-Cartier, le 15 septembre 1759.....	115
--	-----

Lettres de M. Pouchot au chevalier de Lévis

I. — A Niagara, le 5 mai 1759.....	119
II. — “ ce 27 juin 1759.....	121

Lettres de M. de Roquemaure au chevalier de Lévis

I. — A Chambly, le 19 août [1760].....	123
II. — Saint-Jean, 21 août [1760], à dix heures du soir.	124
III. — “ 22 août [1760], à deux heures après-midi.....	126
IV. — “ le 24 août 1760.....	127
V. — “ le 27 [août 1760], à cinq heures du soir.....	129
VI. — [29 ou 30 août 1760].....	131
VII. — A la Prairie, le 1 ^{er} septembre 1760.....	131
VIII. — “ 1 ^{er} septembre [1760], à huit heures du soir.....	133
IX. — A la Pointe-Saint-Charles, le 3 septembre 1760.	134

Lettres de M. de Bougainville au chevalier de Lévis

	PAGES
I. — A l'Ile-aux-Noix, ce 4 mai 1760.....	137
II. — “ 17 mai 1760.....	138
III. — “ 25 mai 1760.....	139
IV. — “ 15 juin 1760.....	140
V. — “ 2 août 1760.....	142
VI. — “ 16 août 1760.....	142
VII. — “ 21 août 1760, à midi.....	144
VIII. — “ [22 août 1760], à trois heures après-midi.....	145
IX. — [Billet sans date].....	147
X. — Etat des troupes qui se trouvent à l'Ile-aux-Noix.....	147
XI. — M. de Bougainville à M. de Roquemaure, Ile-aux-Noix, 24 août [1760], au matin.....	148
XII. — Le même au même, Ile-aux-Noix, 25 août [1760], au matin.....	148

Lettres de M. de Lapause au chevalier de Lévis

I. — A Saint-Jean, le 20 août 1760.....	151
II. — “ 22 août [1760], à dix heures du matin.....	153
III. — “ 22 août 1760.....	157
IV. — “ 28 août 1760, à onze [heures du matin].....	159
V. — “ 28 [août 1760], à six heures et demie du soir.....	161

Lettres de M. de Laas du chevalier de Lévis

PAGES

I. — A Saint-Jean, [sans date], midi.....	163
II. — A la rivière de Montréal, le 30 août 1760.....	164

Lettres de M. Dumas au chevalier de Lévis

I. — A Deschambault, le 17 mai 1760.....	167
II. — “ 29 mai [1760], à dix heures du soir.....	168
III. — “ 1 ^{er} juin 1760.....	170
IV. — “ 6 juin 1760.....	172
V. — A Berthier, le 19 août 1760, à huit heures du matin.....	173
VI. — “ 19 août 1760.....	174

Lettres de M. de Beauclair au chevalier de Lévis

I. — A Montréal, le 20	177
II. — Oracointon, le 7 septembre 1759.....	178
III. — A l'île d'Oracointon, le 13 septembre 1759.....	179
IV. — Mémoire sur la défense de l'île Oracointon.....	181
V. — A l'île d'Oracointon, le 15 septembre 1759.....	184
VI. — Au fort Lévis, le 23 octobre 1759.....	186
VII. — Nouvelle sauvage.....	191
VIII. — Au fort Lévis, le 31 octobre 1759.....	192

Lettres de M. Desandrouins au chevalier de Lévis

PAGES

I. — Au fort Lévis, le 30 octobre 1759.....	195
II. — “ 5 novembre 1759.....	198

Lettres du chevalier de La Corne au chevalier de Lévis

I. — A l'Ile-aux-Galops, le 10 août 1759.....	201
II. — “ 17 août 1759.....	205
III. — “ 4 septembre 1759.....	206
IV. — “ 24 octobre 1759.....	208
V. — Nouvelle sauvage.....	209

Lettres de M. de Bellecombe au chevalier de Lévis

I. — A l'Hôpital-Général, le 24 mai 1760.....	211
II. — “ 26 mai 1760.....	212

Lettres de M. de Malartic au chevalier de Lévis

I. — Hôpital-Général de Québec, le 17 mai 1760.....	215
II. — “ 18 mai 1760....	216
III. — Etat des Français restés à l'Hôpital-Général....	216
IV. — A l'Hôpital-Général, le 23 mai 1760.....	217
V. — “ 23 mai 1760.....	221
VI. — “ 25 mai 1760.....	221
VII. — “ 26 mai 1760.....	226
VIII. — “ 30 mai 1760.....	228
IX. — “ 1 ^{er} juin 1760.....	231

Lettre du prince de Soubise au chevalier de Lévis

PAGES

A Erfurt, le 4 septembre 1757..... 233

*Lettre du prince de Conti au marquis de Montcalm*A Paris, le 20 février 1759..... 235

*Lettres du marquis de Castries au chevalier de Lévis*I. — Ecartshausen près Cassel, ce 1^{er} septembre
1760..... 237II. — A Dusseldorf, 17 décembre 1760..... 238

Lettre du prince de Beauvau au chevalier de Lévis

Versailles, le 23 avril 1761..... 239

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES

(7)
735-A
lit



15972

Date Due

[illegible]

CAT. NO. 23233

